

Transcription : Typhaine Cartry

LABYRINTHE ROYAL DE L'HERCULE GAULOIS TRIOMPHANT

Sur le sujet
des fortunes, batailles, victoires, trophées, triomphes, mariages, et autres faits
héroïques et mémorables de très auguste et très chrétien prince
Henri IV, roi de France et de Navarre.
Représenté à l'entrée triomphante de la reine
en la cité d'Avignon le 19 novembre l'an 1600,
où sont concernés les magnificences et triomphes dressés à cet effort par ladite ville.

Chez Jacques Bramereau, imprimeur en Avignon.

n. f.

f. †

AU ROI.

Sire,

La ville d'Avignon très obligée et très fidèle à votre Majesté, obéissante et vouée à votre couronne, à l'égal de vos plus naturels, et fidèles sujets, sous l'espoir de jouir du gracieux Soleil de votre royale présence, tressaillait d'affection, et d'allégresse, quand le brouillard de la nouvelle guerre, les brouées, et les bruits des canons, l'éclair, le bril, et l'émeri de vos armes flambantes, et foudroyantes sous l'épaisseur des Alpes inaccessibles, et des rochers impénétrables à tout autre qu'à Annibal, et à vous, firent à l'instant éclipser ce rayon printanier, lequel déjà entrouvrait nos espérances, et faisait épanouir nos cœurs au lever de cet aise, comme la prime fleur à l'aube désirée d'un joyeux renouveau. À tant demeuraient nos attentes refroidies, nos souhaits verglacés, notre joie flétrie à l'épais et à l'obscur de nos regrets, ne fût la bénigne influence de la Reine la Diane et consort de votre couronne, la compagne très auguste de votre heur, de vos lys, et de vos sceptres, laquelle victorieuse de la mer et des ondes, triomphante des vagues et des flots, vint à rechange nous revigorer de son royal séjour, et chasser arrière de nos cœurs et de nos murs l'extrême déplaisir que nous causait l'attente de cette Majesté, laquelle nous avons de tout temps et honorée au pris et hasard de nos moyens et de nos vies. Le devoir requerrait, Sire, à la venue de cette princesse le parangon, et la fleur des princesses de cet âge, de faire paraître en effet, et éclore, à si bonne occasion, l'ardente dévotion qui a régné toujours quant et quant votre Majesté dans nos cœurs, autant de forteresses, Sire, et de Louvres vôtres, qu'il y a d'âmes et de corps dans le pourpris de nos murailles. Notre S^{aint} Père le pape Clément VIII notre souverain Prince nous en donna le branle par ses très expès et réitérés commandements ; Monseigneur l'illustrissime Charles de Conti, son vicaire général et vice-légat en cette légation, nous y exhorta et poussa vivement : les infinies obligations que nous avons à votre Majesté nous y forcèrent. Mais sur toutes choses, vos hauts faits et prouesses, vos combats et hasards, vos victoires et lauriers, les merveilles du ciel en l'établissement de votre état, les trophées et triomphes emportés sur ce grand monde français conquêté et subjugué par votre valeur (qui ne le put et ne le sut jamais être que par des Césars, par des Clovis, ou par vous) les verdoyantes olives de paix arborées au milieu de ce royaume accablé naguère, et ravalé jusques au centre de son non-être, mais relevé maintenant

[f. † 1v^o]

par votre vertu et clémence jusques au zénith de ses plus assurées et solides prospérités, nous animèrent incontinent à vous dresser un triomphe parmi les rues et places de votre très affectionnée Avignon (où le victorieux Ænobarbe dédia jadis ses trophées) et renouveler, à la vue de la seconde Rome en vos mérites, les piaffes et magnificences des romains empereurs festoyés autrefois en la ville capitale du monde, avec chants, chariots et arcs triomphaux, les batailles desquels ne méritèrent jamais tant de soldes, que les conquêtes et victoires de votre Majesté, de triomphes, de palmes et de lauriers. Que si la faiblesse de nos forces nous eût suivi et secondé à l'équipollent de nos vœux, nous nous promettons et flattions déjà de cette espérance de pouvoir entreprendre chose, sinon proportionnée à vos mérites, au moins sortable à nos désirs, égale à nos moyens, agréables à votre Majesté, acceptable à la Reine, honorable à notre état, mémorable à toute la postérité. Mais voilà que du premier abord l'absence inopinée de votre Majesté nous atterre et nous abat, nous voyant soudain forclos de l'objet de nos allégresses et frustrés de l'idée de nos triomphes : catastrophe non attendue, et bastante pour nous faire déchoir de cœur et de courage, si l'amour n'eût été plus ingénieux et accord à remédier à ses obstacles que le malheur à traverser nos desseins. C'était du devoir que votre Majesté triomphât en personne, laquelle tout ce peuple désirait, et attendait avec tant d'impatience pour assouvir son âme, et ses yeux de la vue du Prince fauteur et tutélaire de sa ville, protecteur de ses assurances ; mais la guerre urgente, et levée de frais aux confins de votre royaume nous ayant

frustré de ce côté-là, nous prîmes l'expédient, qui seul restait à notre malheur, de recevoir en triomphe à son nom et en sa place le portrait et image de votre Majesté, et nous prévaloir du droit ancien pratiqué par le docte empereur Adrien, qui fit triompher à Rome l'effigie de Trajan, auquel le cas survenu n'avait permis de jouir du triomphe en sa propre personne. Mais ce portrait, SIRE, que nous avons tracé à votre Majesté, n'est pas une peinture muette, et mixtionnée seulement de couleurs, ains une vive image parlante et antitype de l'histoire et héroïques faits de votre incomparable valeur. Le modèle et l'idée en fut retirée d'Hercule (car aussi à Rome ne se faisait jamais triomphe que l'effigie d'Hercule ne marchât devant) de son entregent et posture, nous avons portrait au naturel, et naïvé en parallèle les traits les plus éminents et remarquables de vos exploits, comme vives couleurs de votre Majesté victorieuse et triomphante, posées et couchées sur le fonds de l'histoire et extraction des rois de Navarre vos devanciers pourvignés de la souche et tige d'Hercule : lequel après la victoire des Lominiens donna commencement au royaume de Navarre, et y fonda le premier la race royale de vos majeurs, desquels vous avez reçu pour héritage la valeur et le sceptre d'Hercule. Alexandre le grand se vantait, à l'assemblée des Dieux, d'avoir imité de près et suivi à la piste Hercule ; aussi buvait-il dans sa coupe, se vêtait à fois comme lui, contrefaisait ses pas, ses contenance et ses trognes. Milon le Crotoniate seul invincible pancratiaste en la Grèce était de l'humeur d'Alexandre, s'habillant à l'herculéenne, s'affublant de la toison de son lion, et branlant en main le

f. † 2

hampe de sa masse au préalable que d'entrer au tournoi. Les empereurs Commodus et Caracalla bien plus fantasques que cela, assotés après lu Métempsychose de Pythagore, pensaient d'avoir dans leurs corps les deux âmes, celui-là d'Hercule, se faisant habiller, portraire et nommer comme Hercule, cettui-ci d'Alexandre, se rendant le singe et la marotte de ses apophtegmes et de tout son port. Mais vous avez, SIRE, par droit d'héritage ce que ceux-ci n'avaient que par présomption et fantôme. C'est le fonds et le champ de notre tableau. Là-dessus, au jour natal de votre Majesté, le ciel crayonna les premiers traits de cette image, et en jeta la première ordonnance, vous rencontrant sous la constellation généreuse du Lion, calculée en l'onzième maison de votre nativité, présage de ce que votre Majesté devait être par après, et sujet à notre pinceau de donner à votre image pour casaque d'armes la dépouille du lion, parement ordinaire d'Hercule. Conformément à cet horoscope les maîtres traits et profils commencèrent à se découvrir en votre bas âge, où vous avez échappé et étouffé mille embûches et dangers comme serpenteaux rampant sur le berceau de votre adolescence. En laquelle déjà, SIRE, Roi seulement de Navarre, vous présentâtes le duel en champ clos à un lion à Nérac, et le mîtes par terre, et dès lors ébauchâtes par divers succès et victoires signalées tout le projet de ses linéaments herculins, lesquels votre majesté du depuis à colorés et réduits à leur entière et inimitable perfection. Hercule défit l'Hydre ; votre Majesté, par ces mémorables journées d'Arques, d'Ivry, d'Amiens et autres presque sans nombre a abattu plus d'armées que l'Hydre n'avait de gosiers, broyant à la moulette de votre coutelas tranchant le plus beau vermillon de votre peinture. Hercule chargea le ciel sur ses épaules, et vous endossâtes, le jour de votre sacre, ce monde de France où brillent les fleurs de lys sur le plus beau lambris de leur champ azuré, où éclate le Soleil de votre gloire, où éclairent, à guise de flambeaux, tous les princes, et officiers de cette couronne, ne se mouvant qu'au branle de vos volontés et sur les pôles et ressorts de votre obéissance. Bref où la galaxie argentine de cette écharpe blanche rehausse la candeur et la sincérité de ce peuple gaulois blanchissant de votre lait et brillant de votre astre. Ce ciel vous avons nous mis en main pour écu et pour bouclier inexpugnable, fleurdelisé d'or et champé d'azur. Hercule assoupit le Dragon gardien et portier du jardin Hespéride, se rendant par ce moyen le maître des Îles Fortunées ; votre Majesté ayant endormi au giron de sa douce obéissance du sommeil de ses principales faveurs sa bonne ville de Lyon, clef frontière de la France, se vit monarque paisible de ce florissant Royaume jardin de l'Europe, le plus beau parterre de l'Univers, où sont autant de vergers que de villes, où germent les

fleurs de lys, où viennent les roses de Florence, où se voit Paris le Paradis du royaume, et l'île fortunée de France, le plus beau fleuron, SIRE, de votre chapeau de triomphe ; toutes lesquelles beautés nous servaient ici d'un plaisant et parfait paysage. Hercule après avoir tout gagné hormis soi, se voulut vaincre

[f. †2 v^o]

soi-même, s'élançant dans les brasiers du mont Ceta ; votre Majesté au plus haut de sa roue, sur la croupe de l'Olympe de ses prospérités, embrasée de l'amour de ses pauvres sujets, se surmonta elle-même insurmontable à tout autre par sa seule clémence, octroyant l'amnistie générale des excès passés à tant de milliers de Français ; de laquelle vertu la plus illustre de toutes les autres, nous avons levé les plus apparentes couleurs pour rehausser tout ensemble et adoucir ce portrait, et en toucher le visage du trait de vertu le plus beau, le plus clair, et le plus remarquable en un roi accompli de toutes ses couleurs. Hercule pour ses armes portait une massue faite de bois d'olive, laquelle après tant de coups donnés, étant replantée crût en un grand olivier, et dit on que la plus part de ses voyages ne furent entrepris que pour trouver l'olive, et la transporter en la Grèce, pour couronner les vainqueurs au tournoi olympique. SIRE, vos devises que sont-elles autre chose que la massue d'Hercule dépeinte en vos admirables galeries, semée parmi vos parterres, élevée par vos Tuileries, gravée dans vos Louvres, brodée sur les hoquetons de vos gardes, burinée dans vos médailles, enchâssée dans vos bijoux, placée dans vos cabinets, et trésors, émaillée sur l'émeri de vos cuirasses, fourbie dans les lames de vos coutelas ? Et quel a été le but de tant de combats, sinon que la paix de ce Royaume affligé, plantée à la force de vos bras, après tant de convulsions, et avec tant de merveilles ? Ainsi répondîtes-vous aux ambassadeurs espagnols venus pour traiter de la paix, disant que vous ne prisiez rien tant que la paix, et que vous ne feriez jamais la guerre que contre ceux qui refuseraient la paix. De ce trait nous retirâmes la masse que vous aviez en main en ce tableau triomphal. Hercule délia le puissant et sage Prométhée des chaînes qui le tenaient engagé en Caucase ; vous, SIRE, au jour mémorable à toute la chrétienté que votre Majesté, avec la soumission et l'obéissance d'un roi très chrétien fils aîné de l'Église, professa la foi de ses ancêtres et reçut le baiser de paix, la bénédiction et absolution recherchée avec telle ferveur et instance, de Sa Sainteté ; que fîtes-vous autre que couper tout à fait, le nœud Gordien de votre état, et briser une barrière de liens, et de chaînes plus épaisses que celles que Sanche le fort Roi de Navarre enfonça à la défaite des Arabes, chaînes lesquelles blasonnèrent depuis l'écusson du royaume navarrais, comme les chaînes d'or embellissaient la statue de l'ancien Hercule Gaulois ? D'icelle humilité, SIRE, qui rend proprement admirables les rois, nous avons mêlé et donné les ombrages de votre effigie, qui donnaient toute la grâce, relevaient et faisaient paraître toutes les autres couleurs, lesquelles ne fussent été que plates détrempés sans celles ici. En fin ce grand héros Hercule, après les longues courses de la forêt de Ménale, prit la belle biche Ménalée aux cornes et ongles d'or. Et votre Majesté pour comble de ses fortunes et accomplissement du bonheur de la France a obtenu du ciel cette belle Princesse vrai miroir de vos humeurs, moulée à vos vertus et grandeurs, en laquelle, après vous, reposent toutes les plus solides espérances de votre peuple, qui envoie à toute heure ses voix et ses vœux là-haut au Roi des Rois, à fin que d'icelle il veuille

f. † 3

bien tôt nous donner un petit Herculien. Cette biche emmenée en laisse par Hercule était dépeinte en paysage, sous un laurier verdoyant, et donnait beaucoup de grâce et de vue à tout le reste de l'œuvre. Voilà en peu de mots la portraiture de l'image de votre Majesté, en parallèle de l'ancien Hercule. Les proportions y étaient aussi étroitement gardées, toutes en septénaire, à la dimension de sept faces seulement, puisque toutes les mesures prennent leur principe d'un septénaire et même l'art des proportions du corps a été puisé de la plante et vestige d'Hercule. Car SIRE, pour ne dire tant de fois, que votre Majesté est le septième roi de ce siècle en France, et le neuf fois septième de tous les rois vos prédécesseurs ; vos ans courent par septénaire, vous étant jà parvenu au sept fois septième ; vos

quatre principales batailles, votre sacre, votre profession de foi, et plusieurs autres faits des plus importants eurent tous leur septénaire comme l'on a déduit ci-après ; nombre divin, et auguste, favorable, et comme fatal à votre Majesté, qui a propriété et force comme vous sur les écrouelles, qui a félicité toutes les circonstances de votre triomphe dressé en Avignon ville septénaire de toutes parts ; sur le sujet d'Hercule qui était de Thèbes ville à sept portes, à l'occasion du mariage célébré le 17 de décembre, avec la Reine âgée de vingt-sept ans, petite fille de Ferdinand septième empereur de la maison d'Autriche, venue de Florence avec dix-sept galères, et la sienne toute septénaire de septante pas de long, à vingt-sept rames de chaque côté ; et surtout, l'an du Jubilé essentiellement septénaire, duquel est écrit en l'Écriture Sainte. TU CONTERAS SEPT SEMAINES D'ANNEES, C'EST A SAVOIR SEPT FOIS SEPT, QUI SONT EN TOUT QUARANTE-NEUF ANS ET CAR C'EST LE JUBILE. Où nous reconnaissons, SIRE, l'admirable rencontre des ans de votre âge avec ceux du Jubilé. Mais pour n'abuser avec tant de licence de vos oreilles royales, et ne nous entendre d'avantage sur ce sujet traité à fonds puis après, la proportion septénaire de votre effigie fantasiée sur le prototype d'Hercule, nous donna matière de dresser le triomphe aussi septénaire, façonnant un labyrinthe des sept travaux d'Hercule rapportés ci-dessus, et appropriés à ceux de votre Majesté, le tout composé de sept arcs triomphaux élevés aux sept endroits les plus célèbres de notre ville, sur l'hypothèse de l'Hydre de vos victoires, du ciel de votre royaume, du jardin Hespérien de vos villes, des flammes de votre amour et clémence, de l'olive et de la masse de la paix qu'avez faite, du Prométhée de votre piété et religion, et de la biche de votre mariage. Sans compter les chariots, galeries, temples, trophées et théâtres servant au même effet, qui se déduisent par le menu par tout le suivant discours. Nous voulions ici finir cette dédicace, et présenter à votre clémence ce portrait raccourci, et comme réduit au petit pied étrécissant vos merveilles dans l'étroit de ce petit tableau, à l'exemple de celui, lequel abrégé la mappemonde de tout l'univers dans le petit espace de son ongle, ou de l'autre, qui avait réduit toute l'Iliade dans un creux de noix, ou de Timanthe, lequel en un petit coup de pinceau donnait à entendre mille choses. Mais, SIRE, nous nous avisâmes

[f. † 3v^o]

d'un coin important de cette peinture que nous avons presque oublié mal à propos ; car comme Phidias dépeignant le bouclier de Minerve son chef-d'œuvre y entassa tellement en un bout son portrait, qu'il ne pouvait être biffé sans défigurer et corrompre tout l'ouvrage, aussi vous ne pouvez passer, SIRE, l'œil de votre bonté admirable sur cette effigie vôtre, sans y reconnaître les auteurs de ce projet, qui y sont insérés si avant que l'on ne peut ne les reconnaître, ni passer sans difformité notable du portrait. Ce sont, SIRE, les Pères de la Compagnie de JESUS, lesquels à notre requête ont projeté, conduit et mené tout ce dessein, et ont toujours fait grand état de vous honorer et servir, et ne rien oublier de tout ce qu'ils estimaient concerner le service de votre Majesté. Nous avons été témoins irréprochables de leurs déportements, même depuis la dernière bourrasque qu'emporta le reste de leur bris et le reliquat de leur naufrage en notre ville. On ne peut désirer plus de soin, d'affection, et de zèle au bien commun ou au service de votre couronne qu'ils en ont fait paraître, sans se lasser jamais en ce devoir. Aussi, SIRE, avez vous fait reluire les rayons de vos faveurs et royales promesses, en leur endroit, spécialement en cette année de votre âge, année septième de leur départ de la France, qui était le terme ordonné de Dieu, après lequel tous les absents devaient retourner en leur patrie rentrer en leurs possessions, être remis en leurs droits, appelé pour cela an de rémission au Deutéronome 15. et 21. Toute la Chrétienté, SIRE, a reçu cette joie de vos solennelles promesses et caresses si remarquables envers cette Compagnie, les fruits de laquelle elle voit en tous les endroits de la terre habitable et nous en particulier, qui voyons à l'œil tous les jours les grands biens qui se font par leur moyen, en tous les lieux circonvoisins et limitrophes de votre Royaume, où ils combattent par leurs doctrines et vie exemplaire, au moins par le dehors, et par la courtine, les adversaires de notre Foi, et ceux lesquels pièce avaient antidaté leur ruine, si votre douceur et bonté merveilleuse ne les eût empêché, leur donnant de si belles et authentiques espérances, à la vue de

toute la France, de pouvoir bientôt servir, avec plus de liberté, et efficace, tant votre royaume, que la Sainte Église, de laquelle vous êtes le fils aîné. Cependant, SIRE, nous supplions en toute révérence votre facilité incomparable de donner tandis congé et sauf-conduit à ce petit tableau de se présenter et prosterner humblement, au nom de toute cette ville, aux pieds de votre Majesté, afin que par son favorable accueil il publie plus hardiment et sans crainte les merveilleuses prouesses de votre Majesté, et ensemble l'entière affection, et dévotion immortelle de vos fidèles Avignonnais, qui ne cesseront jamais de prier le Créateur de vous prospérer toujours de plus en plus, et vous ayant préservé par longues années à vos royaumes, vous combler de tant de guirlandes au Ciel qu'avez mérité de lauriers et triomphes en terre.

De votre Majesté

La très obligée, très fidèle et très obéissante
La ville d'Avignon.

[n. f.]

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR AU LECTEUR.

Ami lecteur, sur les nouvelles itérées par plusieurs fois de la descente du Roi en cette ville d'Avignon, et de l'embarquement de la Reine à Livourne, Monseigneur l'illustrissime Charles de Conti évêque d'Ancône, vicaire général pour Sa Sainteté, et vice-légat en la légation d'Avignon, se résolut de pourvoir sans plus long délai aux préparatifs nécessaires à recevoir leurs Majestés ; et en donna l'ordre aux magnifiques seigneurs consuls de ladite ville, leur enjoignant de prendre les expédients, et s'y apprêter en diligence. L'on assembla le Conseil le 4 d'octobre, et fut dit, du consentement de tous, que les révérends Pères du Collège de la Compagnie de Jésus, auquel la jeunesse de cette ville est élevée en la connaissance de toutes sciences et dressée ès bonnes meurs, seraient requis de la part de mon dit seigneur et de ladite ville en corps d'en entreprendre la charge, et en épouser en chef tout le soin ; ce qu'ils firent avec autant de volonté que l'on désirait, accompagnée d'un grand zèle de servir à sa Majesté, et honorer la ville. Le sixième d'octobre, la semonce en fut faite par les députés du Conseil. On crayonna le dessein du labyrinthe tout aussi tôt ; il fut communiqué de vive voix audit Conseil, présenté à mon dit seigneur le vice-légat en présence des Consuls selon la forme et teneur des lois et de bonnes coutumes de la ville. Fut loué, et approuvé de tous, et jugé très convenable, et sortable au sujet. L'on met la main à l'œuvre. Se passe un mois sur l'attente, tantôt du Roi, puis de la Reine, ores de tous les deux, qui fut tout le temps qu'on peut avoir, tant pour projeter le plan de ce dédale que pour le mettre en état. Trop peu, à la vérité, si l'on considère de près ou l'appareil requis à recevoir une Majesté Royale, ou le grand corps du dessein, le monde d'histoires, le labyrinthe d'inscriptions de bien plus grande suite et loisir que cela ; laissant à part les recherches curieuses, les rencontres nécessaires, les heures qui se passent à revoir, fonder, minuter, parapher et authentifier toutes choses. Ne fût l'assistance divine que l'on a expérimentée fort spéciale en plusieurs occurrences, la providence infatigable du Prince, qui à toujours vivement

[n. f.]

animé, et pressé l'affaire, la vigilance des magistrats, qui y ont tenu la main, l'industrie des députés, qui y apportèrent tout devoir et diligence, l'esprit et usage du peintre et des autres ouvriers qui s'en acquittèrent dûment, et surtout la grandeur du sujet, où l'on n'avait peine qu'à faire le triage des trésors inépuisables, que l'histoire de sa Majesté, les miracles de sa fortune, les hauts exploits de sa vaillance, la plantureuse moisson de ses lauriers, et trophées, et d'ailleurs le bonheur, la félicité, les rares qualités, la grandeur, et Majesté, la vertu et éminence, la splendeur et la gloire de la Reine nous fournissaient ; on peut dire avec vérité, ou que l'on n'eusse su amener jusques là en demi année ce que l'on a vu dressé heureusement en un mois ; ou que l'on eusse, sans doute, du premier coup, ployé sous le faix d'une si ardue, et soudaine entreprise. À Dieu en revienne la gloire, cause première

et principe de tout bien, l'heur, et l'honneur au Roi, qui a cela de naturel, et de propre, que de faire bondir et galoper les esprits, qui s'approchent de la splendeur de sa gloire et du lustre de ses prouesses pour en discourir ou spéculer quelque chose. Mais comme ce fut quasi incompatible, signamment en si grande brièveté de temps d'avoir un soin universel et surintendance architectonique d'un tel projet, pour assister d'esprit et d'œil aux ouvriers, et s'enclaver ensemble dedans les outils, et ferrailles des artisans ou se ravalier jusques aux pensées les plus menues, et mécaniques ; Messieurs les Consuls et le Conseil y pourvurent aussi, choisissant d'être eux six députés gens experts, et entendus pour soulager l'ouvrage, quant au fait de l'exécution. Ce furent les sieurs Thomas de Serre trésorier général de la marine pour sa Majesté, Pierre Guiart s<ieu>r de Saint-Julien, Jean Michel Pertuys, Antoine Crozet, Jean Antoine Fabri et François Chayssi, citoyens et bourgeois d'Avignon. La fête, et journée du triomphe écoulée, l'on ne pensait rien de moins que de mettre en campagne et donner carrière à cet ouvrage de si peu de loisir, et faire voir à la France ce labyrinthe de maux, duquel par la sage conduite et providence admirable du Roi comme par le filet d'Ariane elle a été désengagée quant à lui, ayant déjà eu pour témoin d'insuffisance notoire la majesté d'une cour royale, sans éventer davantage un ouvrage hâté et presque précipité, certes disproportionné à la grandeur et immensité inaccessible du sujet, et qui n'a rien en soi de plus rare, ou plausible, ou digne de la presse, que la magnificence royale, et le somptueux apprêt des Avignonnais, lequel y a été remarquable, et digne de mémoire, qui eût pu correspondre d'esprit et d'éloquence à la beauté du projet, ou au zèle de leur cordiale affection. Toutefois il est advenu tout autrement que l'on n'espérait : car la Reine, ayant goûté cette preuve si authentique de la sincère dévotion,

f. ††

que la belle ville d'Avignon a apporté de tout temps au service des Rois ses protecteurs commanda le lendemain de son entrée que tout l'appareil fut réduit en bon état, et mis en son entier pour être présenté à sa majesté. Son Aumônier en fit le rapport de sa part, et l'ingénieur du Roi, le Sieur Constantin de Servi le poursuivit chaudement, lequel encore depuis la départ de la Reine, cuidant que l'on se fût endormi sur le métier, en réitéra la demande par lettres en termes très exprès et prégnants, et surtout par celles qu'il écrivit de Lyon datées du 10 de décembre. Je laisse en arrière les recharges, qu'en a fait monsieur Jérôme de Gondi gentilhomme d'honneur de la Reine, personnage de grand mérite et réputation en ce royaume, lequel depuis le départ de sa Majesté a sollicité et requis les Consuls et la ville par ses lettres plus d'une fois ; toutes lesquelles instances, de toutes parts, firent résoudre lesdits Sieurs Consuls de se mettre quant et quant en devoir de fournir aux dépens des planches de taille douce, et de servir fort à propos, de la commodité, qui s'était présentée tout à point, d'un certain Allemand excellent graveur abordé naguères en cette ville, à autre occasion. Si que ne se pouvant plus esquiver ne contrevenir à tant de devoirs et hypothèques, on fut contraint de croire plus en cet endroit, à tant de commandements, que de dilayer plus longtemps, même avec quelque intérêt et danger d'encourir les jugements de plusieurs, lesquels y verront plus de volonté que de fait ; n'y trouveront pas ce qu'ils attendaient ou d'esprit, ou d'éloquence, et peut-être encore estimeront ce labeur suranné et hors de saison, pour n'être sorti si tôt qu'on eût bien désiré. Mais le grand nombre de planches ne se pouvait jeter au moule incontinent, et plusieurs graves occupations y sont entrevenues à la traverse ; et si aurait-on nonobstant fait telle diligence, et réduit le tout en tel point, que l'on en eusse pu avoir l'issue au mi-Carême, ne fût un accident inopiné survenu en même temps à l'imprimeur qui a mené l'affaire à la longue quatre mois au-delà de son devoir et de nos espérances ; que serait bien encore le moins de mal, si l'œuvre correspondait à la longueur du temps, et serait bien assez tôt, s'il était assez bien. Cependant, ami lecteur, si le style vous semble précipité, les inventions hâtées, les rencontres peu heureux, les succès pêle-mêlés tantôt du bonheur, tantôt du contraire, je vous prie de l'imputer à autre qu'à l'incapacité de notre esprit, et à la faiblesse de nos forces ; ou s'il vous plaît d'être plus bénin et favorable à l'immensité du sujet, duquel plus on en dit,

plus on en laisse dire ; et encore au peu de loisir et disette des beaux jours, qui abondent à ceux qui n'ont rien autre à faire qu'à bien dire, à épier les voyelles, à alambi-

[f. †† 1v°]

quer les syllabes, à affiner les mots jusqu'au vingt-quatrième carat, à trier, comme l'on dit, les périodes sur le volet. J'espère que vous recevrez le tout en bonne part, et d'aussi bon cœur que je vous le voue, jusques à tant que l'occasion s'épanouisse, et le temps plus propice se présente de montrer que je ne désire plus grand heur à ma plume que d'être employée au service de sa Majesté, que j'honore, et admire par dessus les Majestés de tous les Rois de la terre. Adieu.

f. †† 2

TABLE DES POINTS PRINCIPAUX DU LABYRINTHE ROYAL.
Avec les preuves des anagrammes, qui y sont rapportés en divers endroits.

CHAP. I.

1. L'ARGUMENT, et motif de tout l'appareil. pag. 1.
2. Les Rois de Navarre issus d'Hercule fils d'Osiris. pag. 2.
3. La massue d'Hercule devise ordinaire du Roi. pag. 3.
4. Blason des chaînes d'or des armoiries de Navarre. pag. 3.
5. Blason des armoiries de Médicis tirées de la massue d'Hercule. pag. 4.
6. Le premier de la maison de Médicis Évrard Chevalier natif de France. pag. 4.
7. L'ancien Hercule à bataille à la pleine de Salon en Provence. pag. 5.
8. L'origine, et célébrité fabuleuse du champ pierreux de Salon. pag. 5.
9. Blason des armoiries d'Avignon, et des deux gerfauts hiéroglyphique d'Hercule. pag. 6.

CHAP. II.

1. L'ARRIVEE de la Reine en Avignon. pag. 7. Sa première couchée d'Aix à Salon. pag. 7.
2. Des vents de Provence célébrés par les Anciens. pag. 7.
3. De l'humeur généreuse, et grandeur de courage de la Reine symbolisante avec celle du Roi. pag. 8.
4. L'on va au devant de sa Majesté. pag. 9.

CHAP. III.

1. LE PREMIER RENCONTRE de la Galerie hors la ville. pag. 13.
2. Les inscriptions d'icelle servant de prologue à tout l'appareil. pag. 13.
3. Les sept emblèmes des sept planètes. pag. 14.
4. La première inscription triomphale. pag. 15.
5. Les trois anagrammes qui s'ensuivent. pag. 15.

HENRICUS BORBONIUS GALLIARUM REX.
EN CLAVAM GERIS ROBUR BONI HERCULIS.

X. Changé en C.

MARIA MEDICÆA REGINA.
DEJANIRA MEA MIRE CLARA.

G. En R.

MARIA MEDICEA REAGINA
DII ! EN CARA MEA MEGARA.

I. De moins.

[f. †† 2v°]

CHAP. IV.

1. LE SECOND RENCONTRE du char triomphal. pag. 17.
2. Sa fabrique, et ordonnance. pag. 19.
3. L'épée du Roi triomphante portée dans le char. pag. 20.
4. Le cœur du Roi porte en triomphe dans le même char. pag. 20.

5. Le chœur du char des 14 nymphes, avec Junon, à voix et instruments. pag. 20.
 L'hymne triomphal chanté dans ledit char. pag. 21.
 Ce qui se passa au premier abord de la Reine, au char, et à la Galerie. pag. 22.
 La harangue de monsieur l'assesseur Suarès. pag. 22.
 L'anagramme de monseigneur le Connétable. pag. 23.

HENRI DE MONTMORENCY CONNETABLE
 LE ROI TE CHERIT COMME SON BON ANNE.

D. En O.

6. Description de la Reine, et de son appareil. pag. 23.
7. Les trois anagrammes qui étaient écrits au char triomphal. pag. 19.

MARIA DE MEDICIS REGINA.
 I DEA SACRA IN DEI GREMIUM.

V. De trop.

MARIA DE MEDICIS REGINA GALLORUM.
 PERGO AD ENRICUM REMIS AD GALLIAM.

P. De trop.

HENRICUS BORBONI PAG. 20.
 HOC ROBUR IN ENSIBUS.

Entier.

MARIE DE MEDICIS PAG. 20.

DAME ICI DESIREE.

M. En E.

CHAP. V.

1. LE TROISIEME RENCONTRE des sept couronnes. pag. 24.
2. Votum publicum écrit en dehors du Ravelin en une des tours. pag. 24.
3. Un plebiscitum écrit en l'autre tour, et aux sept créneaux de la muraille. Ib.
4. Discours du nombre septénaire. pag. 26.
5. Les jeux impériaux étaient septénaires. pag. 26.
6. Étaient communs aux Princesses.
7. Le Roi est tout septénaire. pag. 26.
8. La Reine aussi est septénaire. pag. 27.
9. Le jour, et l'heure de l'entrée de la Reine en Avignon furent septénaires. pag. 27.
10. Hercule natif de Thèbes ville septénaire. pag. 27.
11. L'an qui court septénaire à cause du Jubilé. pag. 27.
 Rencontre signale des ans de l'âge du Roi avec les ans du Jubilé. pag. 27.
12. Propriété du septénaire de guérir des écrouelles comme nos Rois. pag. 27.
13. La ville d'Avignon de toutes parts septénaire. pag. 28.
14. Les sept Papes légitimes qui furent en Avignon l'un après l'autre, et ce qu'ils y ont fait de signalé. pag. 29.
15. Saint Urbain cinquième premier auteur du septénaire d'Avignon. pag. 30.
 Pour quelle occasion il fit Avignon septénaire. pag. 30.
16. Les parallèles d'Avignon avec Rome, et Constantinople. pag. 31.
- f. †† 3
17. Les sept Dieux nuptiaux des sept arcs triomphaux portant les sept couronnes montés à cheval, leur équipage, leur compagnie de sept chevaux chacun. pag. 32.
18. Les stances que récitèrent les sept Dieux. pag. 34.

CHAP. VI.

1. LE QUATRIEME RENCONTRE du trophée dressé au Ravelin. pag. 39.

2. Les inscriptions dudit trophée. pag. 41.
3. L'emblème du navire avec la constellation de la couronne étoilée devise commune à notre Saint Père, au Roi, et à la Reine. pag. 42.
4. Le navire devise de Paris, et de Rome, du royaume, et de l'Église. pag. 42.
5. Le blason des armoiries de notre Saint Père, et la convenance merveilleuse de ses étoiles avec le navire de saint Pierre. pag. 44.
6. Les anagrammes faisans à ce propos, de N<otre> S<aint> Père, du Roi, et de la Reine. pag. 45.

CLEMENS OCTAVUS
SIC CLAVUM TENEO.

S. En I.

CLEMENS OCTAVUS PONTIFEX.
IAM FLUCTUS COMPONET SENEX.

M. Répété.

CLEMENS OCTAVUS PONTIFEX MAXIMUS
FLUCTUANTEM NAVEM SOSPES MOX JUVI.

C. Et X. En V.

CLEMENS OCTAVUS PONTIFEX MAXIMUS ALDOBRANDINUS
BONUS SENEX CLAVIUM PETRI FELIX CUSTOS DOMANDO MALA.

N. En L. O. Répété.

HENRICUS BORBONIS REX NAVARRÆ
REX BINÆ NAVIS NAVARCHUS ROBORE.

R. En A.

MARIA DE MEDICIS REGINA GALLIARUM
IAM SIDEREA DIRIGAM MARE GALLICUM.

N. En M.

7. Le poêle présenté à sa Majesté par messieurs les Viguiier, et Consuls. pag. 46.
8. Les anagrammes desdits Viguiier, et Consuls. pag. 46.

GEORGE<S> DES YSSARS
SAGE SERF DES ROIS.

G. En F.

PAULUS ANTONIUS SAUVINUS
TU PIUS, UNA SALUS AVINIONIS.

V. En I.

NICOLAUS FERRERIUS
VIR CONSUL IVRA FERES.

V. Répété.

JOANNES SIBYLLEUS
ILLE BASIS AVENIONIS.

Entier.

[f. †† 3v^o]

JOSEPHUS SUARESIUS.
JUS PIE SERVAS SOPHUS.

P. Répété.

9. L'inscription du cors de garde. pag. 46.
10. Avignon confédérée avec les anciens Romains. pag. 47.
11. Un senatusconsultum à l'antique écrit aux créneaux du même corps de garde. pag. 47.
12. Un édit à l'ancienne impériale sur la porte du pont-levis. pag. 48.

13. L'ordre des troupes qui entrèrent avec sa Majesté. pag. 49.

CHAP. VII.

LE PREMIER ARC TRIOMPHAL DU LABYRINTHE. <PAGE> 51.

1. LE THEATRE. Sa fabrique. pag. 54. Ses inscriptions. pag. 54.

La loi triomphale. pag. 54. l'argument de tout le labyrinthe. pag. 54.

Sa Majesté reçue par le grand couple des violons. pag. 55.

Par les Grâces, et Vénus. pag. 55. Leur mythologie. pag. 55.

Le soterion exhibé par les mêmes Grâces. pag. 57.

Les clefs de la ville données à sa Majesté page. 60.

2. L'architecture de l'arc d'ordre ionique. pag. 60.

La ville d'Avignon fondée par les Ions autrement appelés Phocenses, en quel temps, qui fut son premier fondateur. pag. 60.

L'étymologie du nom d'Avignon. pag. 60.

3. L'arc dédié à Mars, cet à dire à la vaillance du Roi, et à ses victoires. pag. 61.

Le nom septénaire est hiéroglyphique de Mars, et de vaillance. pag. 61.

4. La première parallèle de l'hydre d'Hercule avec les batailles, et victoires du roi, qui sont toutes septénaires. pag. 62.

5. Les cinq emblèmes. Le 1. du labyrinthe de Dédale pour tout le sujet. pag. 63. le 2. du foudre pour la journée d'Ivry. pag. 63. le 3. du salut pour la journée d'Arques. pag. 65. le 4. des symphalides pour Fontaine-Française. pag. 66. le 5. de Troie, et de la roue de Fortune pour Amiens. pag. 68.

L'anagramme de monsieur de Biron.

HENRI DE BOURBON

pag. 67

BON HEUR DE BIRON.

Entier.

6. Les inscriptions des frontispices, corniches, et piédestaux grecques, et latines. pag. 70.

Avignon ne fut jamais pris par assaut. pag. 71.

Les anagrammes de deux faces rapportées à la force et valeur du Roi et de la Reine. pag. 72.

HENRICUS BORBONIS REX GALLORUM.

O LAUS, REGNUM, ROBUR BONI HERCULIS.

X. En V.

HENRICUS BORBONIUS.

UNUS HEIC NOBIS ROBUR.

Entier.

MARIA DE MEDICIS.

IAM MEIS DICAR DEA.

A Répété.

[n. f.]

E<N>RICUS BORBONIUS.

VINCES ROBUR ORBIS.

Entier

MARIA MEDICIA.

MIRA AMICA DEI.

Entier.

ENRICUS BORBONIUS.

EN SUB ROBORE VINCIS.

Entier.

MARIA MEDICEA

DEIECI AMARA.

M. De moins.

HENRICUS BORBONIUS, MARIA DE MEDICIS

HEM! BINI DII ORBIS, CREDO, MARS, AC VENUS.

Entier.

7. La couronne de laurier. pag. 74.

CHAP. VIII.

1. LE CINQUIEME RENCONTRE de Parnasse sur la belle croix bâtie par le cardinal de Foix légat d'Avignon oncle de Phébus de Foix bisaïeul du Roi. pag. 75.
Les faits illustres, et l'épithaphe du cardinal de Foix. pag. 76.
Laurent de Médicis surnommé le père des Muses. pag. 77.
2. Les sept muses anciennes avec Phébus, Bacchus, Pan, et c. avec leur harmonie qui jouèrent des instruments sur le Parnasse. pag. 78.
Le nombre septénaire est harmonique, et musical. pag. 78.
3. Les inscriptions qui étaient en ce Parnasse. pag. 79.
4. Narré sommaire du grand schisme d'Avignon apaisé par le Cardinal de Foix. pag. 79.
5. La ville d'Avignon haut louée par le Concile pour son zèle contre les schismes. pag. 83.

CHAP. IX.

LE SECOND ARC TRIOMPHAL DU LABYRINTHE. <page> 85.

1. SON THEATRE avec sa structure, et parure. pag. 87.
L'adieu de Florence, et de la Reine qui y fut exhibé. pag. 87.
Les hommes illustres de Médicis qui y furent représentés. pag. 90.
Table de généalogie, et extraction de la Reine du côté paternel. pag. 95.
Autre table de son extraction du côté maternel. pag. 96.
2. L'architecture de l'arc. pag. 97.
3. Il était dédié à Apollon l'Econome, et au sacre du Roi. pag. 97.
La grande affinité des couronnes royales avec les rayons du Soleil. pag. 97.
4. La parallèle d'Hercule portant le ciel, avec le sacre, et règne du Roi. pag. 98.
Blason des armoiries de France comparées au ciel. pag. 98.
Les fleurs de lys, et le Saint Huile envoyés du ciel. pag<es> 98-99.
Le sacre du Roi est septénaire. pag. 100.
Le ciel est tout septénaire. pag. 100.
Le nombre septénaire signifie la Majesté, et royauté. pag. 100.
5. Les deux emblèmes. Le 1. Hercule avec la corne d'Amalthée. pag. 101.
Les cornes sont le symbole de la couronne, et des rayons solaires. pag. 101.
Le second emblème l'archange Michel tutélaire de France avec une corne d'abondance, et les hiéroglyphiques des cérémonies du sacre du Roi. pag. 101.
6. Les inscriptions de l'arc. pag. 103.
Les anagrammes propres du sacre royal. pag. 104.

HENRICUS BORBONIUS.

HEROS UNICUS IN ORBE.

B. En E.

[n. f.]

ENRICUS BORBONIUS GALLIARUM REX.

LUX RUTILA REGUM BIS CORONABERIS.

N. En T.

MARIA DE MEDICIS.

DIADEMA RECIPIIS.

M. En P.

MARIA DE MEDICIS REGINA GALLORUM

DIADEMA AC REGNA LILIORUM REGIS.

M. Répété.

7. La couronne de France fleurdelisée. pag. 104.

CHAP. X.

1. LES RENCONTRES HISTORIAUX qui étaient insérés entre les arcs triomphaux. pag. 105.
 Charles Martel délivra Avignon des Sarrasins par un siège mémorable. pag. 106.
 Charlemagne second fondateur de l'église cathédrale d'Avignon. pag. 106.
 Louis huitième père de saint Louis délivre Avignon de la tyrannie des Albigeois, par un siège remarquable. pag. 107.
 Avignon démantelée, et pourquoi. pag. 107.
 Avignon a été plus puissante, et plus belle autrefois qu'elle n'est maintenant. pag. 107.
 Avignon fut jamais infectée d'hérésie. pag. 108.
 Charles et Alphonse frères de saint Louis auteurs des conventions d'Avignon. pag. 108.
2. Abrégé des seigneurs d'Avignon, et l'histoire de l'achat par Sa Sainteté. pag. 108.
 Saint Pierre de Luxembourg patrateur de miracles parent du Roi. pag. 111.
 Les deux cardinaux de Bourbon légats d'Avignon. pag. 111.
 Bref discours des légats, et de la légation d'Avignon. pag. 112.
 George d'Armagnac co-légat d'Avignon oncle du Roi. pag. 113.

CHAP. XI.

L'ARC TROISIEME DU LABYRINTHE.

1. SON THEATRE avec la bataille, et Pyrrhique des Pygmées ou Cupidons avec la grue. pag. 117.
 Les sept hommes doctes et illustres de Florence qui y jouèrent. pag. 119.
2. La fabrique de l'arc. pag. 123.
3. Il était dédié à Jupiter Stator, au bonheur du Roi, et à la réconciliation des villes de France, et des Princes avec sa Majesté. pag. 123.
4. La parallèle du jardin des Hespérides où Hercule cueillit les pommes d'or, avec les villes et royaume de France jardin de l'Europe. pag. 124.
 La reddition des villes fut septénaire. pag. 124.
 La réduction d'Orléans, Lyon, Paris, et autres villes. pag. 124.
 Le septénaire domine aux jardins. pag. 126.
5. Les cinq emblèmes. Le 1. un globe céleste avec le Soleil in leone, où est expliqué l'horoscope du Roi, et appliqué à la réduction des villes. pag. 126.
 L'habit de l'ancien Hercule vrai hiéroglyphique de l'horoscope du Roi.
 Le 2. emblème un lion représentant la ville de Lyon clef de France comme le dragon était le dragon du jardin des Hespérides. pag. 126.
 Le 3. l'Hercule Gaulois attirant le peuple avec ses chaînes d'or. pag. 127.
 Le 4. le cercle excentrique du Soleil in Auge. pag. 127.
 Le 5. Pâris adjugeant la pomme d'or au plus fort. pag. 128.

f. †††

6. Les inscriptions des deux faces de l'arc. pag. 128.
 Les anagrammes sur le sujet de la réduction des villes. pag. 131.

HENRI DE BORBON
 DE BON ROI BONHEUR
 O. Répété

ΜΑΡΙΑ ΜΕΔΙΚΙΑ
 ΜΑΚΑΡ ΔΙΑ ΕΙΜΙ
 Je suis une déesse très heureuse.
 Entier.

HENRICUS BORBONIUS
 EN EN COR ORBIS HUIJUS
 B. En E.

HENRI DE BOURBON
 NE ROI DE BONHEUR
 R. En E.

MARIA DE MEDICI
 MADRE DE I AMICI
 Entier.

HENRICUS BORBONIUS
 URBES HONORE VINCIS.
 B. En E.

MARIA DE MEDICIS REGINA
DA REGNIS AMICIS REMEDIA.

S. Répété.

MARIA MEDICEA
AMER AMICA DEI.

Entier.

7. La couronne civique de peuplier. pag. 131.
Épigramme écrit avec les anciennes chiffres de César. pag. 132.

CHAP. XII.

L'ARC QUATRIEME DU LABYRINTHE.

1. SON THEATRE avec son appareil. pag. 135.
Scène iambique de la France délivrée par l'Hercule Gaulois. pag. 135
2. L'architecture de l'arc. <page> 136.
3. La dédicace à Minerve la gracieuse, et à la clémence du Roi. pag. 136.
4. La parallèle d'Hercule se vainquant soi-même embrasé dans les flammes d'Éta ; avec la clémence, et ardente amour du Roi envers ses sujets. pag. 136.
Discours de la clémence au Roi. pag. 137.
Le nombre septénaire symbole de Minerve, et d'humanité. pag. 138.
5. Les emblèmes. Le 1. du roi des abeilles, lequel n'a point d'aiguillon, ou s'il en a, il n'en use point. pag. 138.
Le 2. de l'éléphant caressant les brebis. page. 139.
6. Les inscriptions. pag. 140.
Les anagrammes. pag. 141.

HENRICUS BORBONIUS
HIC BONUS VERE NOBIS.

R. En E.

ENRICUS BORBONIUS
ERO VIR BONUS BONIS.

C. En O.

MARIA DE MEDICIS REGINA GALLIARUM
VIDE VIDE RARAM GALLI REGIS AMICAM.

N. En V.

MARIE DE MEDICIS REINE
DIEU! JE DESIRE MON MARI.

C. En V.

7. La couronne civique ancienne de Chêne. pag. 141.
[f. †† 1v°]

CHAP. XIII.

1. LE SIXIEME RENCONTRE du Temple de Janus fermé et dressé au Change. pag. 145.
Son architecture. pag. 145. Les 7 vertus des sept arcs sur le Temple. pag. 146.
L'inscription de paix. pag. 146.
Le sonnet chanté par le grand chœur de musique dans le temple. pag. 147.
2. Les portraits, et éloges des hommes illustres de la race Royale, qui firent jadis quelque acte héroïque en Avignon. pag. 148.
3. La généalogie des Ducs de Bourbon avec leurs portraits, et éloges. pag. 150.
4. Le labyrinthe carré fait artificiellement. pag. 151.

CHAP. XIV.

L'ARC CINQUIEME DU LABYRINTHE.

1. LA GALERIE au lieu du théâtre avec sa structure. pag. 155.
Les génies sacrés des Papes de la Toscane qui y récitèrent. pag. 156.
Les génies domestiques qui récitèrent les alliances de Médicis. p. 157.
Table générale des alliances de la maison de Médicis. pag. 159.
Les éloges des Rois de Navarre. <page> 161.
2. L'architecture de l'arc. page. 162.

3. Il était dédié à Mercure Dieu de paix, et à la paix générale entre les deux Rois. pag. 162.
4. La parallèle de Géryon roi des Espagnes ennemi d'Hercule, avec la paix faite entre le Roi et sa Majesté Catholique. pag. 162.
Nombre septénaire pacifique, et ennemi de guerre. pag. 163.
5. Les emblèmes. L'un de la paix dépeinte, et tirée du prototype de Tibulle. L'autre du Caducée de Mercure qui correspond de point en point à la devise du Roi DUO PROTEGIT UNUS. pag. 164.
6. Les inscriptions. pag. 164.

Les anagrammes tirés de la paix. pag. 166.

HENRICUS BORBONIUS.	MARIA DE MÉDICIS REGINA.
ORBIS SUB HOC VIRENS.	DEI MEDICA IN ARMA REGIS.
S. En N.	Entier.
HENRICUS BORBONIUS : MARIA DE MÉDICIS REGINA.	
HEM! BINI DII REGES ORBIS MERCURIUS AC DIANA.	
N. De moins.	
MARIA DE MÉDICIS REGINA GALLORUM.	
MEA MIRA REGNA MIRE GALLICIS ADDO.	
V. En A.	
CHAP. XV.	

L'ARC SIXIEME DU LABYRINTHE.

1. SON THEATRE avec sa fabrique. pag. 169.
Les inscriptions du théâtre. pag. 169.
Le combat d'Hercule contre le Dragon qui y fut exhibé. pag. 170.
Les quatre satyres sur le même sujet. <page> 172.
2. L'architecture dudit arc. pag. 174.
f. ††† 2
3. Il était dédié à Diane, à la religion du Roi, et à la bénédiction reçue de notre Saint Père le Pape. pag. 172.
Le nombre septénaire est le symbole de l'Église Catholique, et hiéroglyphique de bénédiction, et absolution. pag. 172. et 173.
4. La parallèle d'Hercule déliant de Caucase le grand et sage Prométhée, avec le Roi rompant toutes les barrières, et coupant par sa conversion, tous les nœuds Gordiens de son état. pag. 174.
La déclaration que sa Majesté fit à Saint-Denis de la religion catholique. pag. 175.
5. Le premier emblème d'un cerf buvant à la pure fontaine. pag. 177.
Le 2. du Soleil dissipant les nuées. pag. 177.
Le 3. du Pégase se guidant au ciel, et frappant le roc des pieds de derrière. pag. 177.
Le quatrième du Soleil sortant plus brillant de la nuée. pag. 177.
L'impudence et indignité des huguenots syndiquant la Religion de sa Majesté. pag. 177.

L'ode Nebule Lemanicæ : sur le sujet du 2. emblème. pag. 179.

Les inscriptions de tout l'arc. pag. 183.

Les anagrammes appropriés à la piété, et Religion du Roi, et de la Reine. pag. 185.

HENRICUS BORBONIUS GALLIARUM REX.
HIC RARUS ORBE NUMA RELIGIONIS LUX.
B. En I.
ENRICUS BORBONIUS.
ROBORE NUBES VINCIS.
E. Répété.
MARIA DE MEDICIS REGINA GALLORUM.
MIRA MUNDI GLORIA CLARES MAGE DIE.

Entier.
MARIA DE MEDICIS
ME DICAS DEAM IRIM.
M. Répété.

7. La couronne de palme. pag. 185.

CHAP. XVI.

L'ARC SEPTIEME DU LABYRINTHE.

1. LE THEATRE sur une tour dressé à l'immortalité, et propagation de la maison de Bourbon et à l'épithalame royal pag. 186.

Les inscriptions de la Tour. pag. 186.

Les Avignonnais sont naturalisés au royaume de France. pag. 187.

L'emblème, et devise d'Hercule immortalisé, et logé entre les astres. pag. 188.

L'anagramme de la Tour. <page> 188.

MARIE DE MEDICIS REINE
JE ME DIS JA MERE D'UN ROI.

C. En V.

L'épithalame du Roi, et de la Reine chanté sur la Tour. pag. 190.

2. L'architecture de l'arc. pag. 193.

3. Il était dédié à Venus Martiale, et au mariage de sa Majesté. pag<e> 193.

[f. †† 2 v^o]

Le mariage du Roi, et description de la Galerie de la Reine. pag. 194.

Le mariage, et voyage de la Reine septénaire. pag. 194.

Le nombre septénaire domine au mariage, et à tous les âges, et progrès de la vie de l'homme. pag. 195.

4. La parallèle de la belle biche Ménélaée aux cornes d'or emmenée par Hercule avec le mariage de sa Majesté. pag. 196.

Emblème de Pétrarque remarquable sur la biche, et la Laure. pag. 196.

La Laure fut chaste, et vertueuse. pag. 197. son épitaphe. <page> 197.

Le Roi François fit désenterrer la Laure en Avignon. pag. 197.

Aux triomphes des empereurs romains l'on faisait toujours mémoire de la mort. pag. 198.

Discours de la mort adressé à la Reine. pag. 198.

Vers du Roi François au tombeau de la Laure. pag. 199.

5. Le premier emblème du Phœnix survivant de ses cendres. pag. 200.

Le second de Milon Crotoniates pancratiaste. pag. 200.

6. Les inscriptions de l'arc. pag. 200.

Les anagrammes tracés sur le mariage royal. pag. 201

HENRICUS BORBONIUS

MARIA DE MEDICIS REGINA

SORS HUIC NON BREVIS

MIRA DEA YMEN DABIS REGI.

B. En S.

C. En B.

MARIA DE MEDICIS REGINA.
I DEA SACRA IN DEI GREMIUM.

V. De trop.

MARIE DE MEDICIS REINE DE FRANCE
FIANCEE DE CET <H>ENRI MON MARI DESIRE.

D. En N.

7. La couronne de myrte. pag. 202.

CHAP. XVII.

1. LE DERNIER RENCONTRE des colonnes d'Hercule. pag. 205.

Histoire des colonnes d'Hercule. pag. 205.
Devise de Charles Quint. pag. 205
Les colonnes d'Hercule appliquées à la devise du Roi. pag. 206.
Les inscriptions qui y étaient. pag. 206.
Les anagrammes. pag. 206.

f. ††† 3

HENRICUS BORBONIUS GALLIARUM REX
BIS REX IN COLUMNA ROBUREA HERCULIS.
G. En C.

APPENDIX.

De ce que se passa à Notre-Dame-des-Doms, et les jours suivants.

L'anagramme de monseigneur le Vice-légat

CAROLUS DE COMITIBUS PROLEGATUS
TU MODO PETRI LOCO CLAVES SERVABIS.
G. En E.

1. L'ARC TRIOMPHAL dressé par messieurs de Notre-Dame. pag. 207.
Son architecture. pag. 207
Ses inscriptions. <pages> 207-208.
2. Discours sommaire des églises d'Avignon.
Sainte Marthe première fondatrice de l'église cathédrale. pag. 209.
Étymologie du nom de Notre-Dame-des-Doms. <page> 209.
Charlemagne second fondateur de la même église ruinée par les Sarrasins. pag. 210.
La fondation des autres églises. <page> 210.
Le fondateur de Notre-Dame dite la Principau, et l'étymologie de ce surnom. pag.
210.
3. Le portrait de la Laure à l'entrée de la cathédrale. pag. 211.
Qui en a été le peintre. <page> 211.
Les louanges de Simon Memmius prince des peintres, et son épitaphe. pag<es> 211-
112.
4. La Reine est reçue à la porte de l'église cathédrale par monseigneur d'Avignon, et autres
prélats. pag. 213.
La harangue de monsieur le prévôt Suarès à sa Majesté. pag. 214.
Le Te Deum laudamus. <page> 215.
5. La messe de la Reine au lendemain. pag. 215.
La nouvelle de la prise de Montmillan. <page> 215.
La ville en corps va saluer sa Majesté. <page> 215.
La harangue qui lui fit monsieur Suarès l'assesseur. pag. 216.
6. Le présent de la ville d'Avignon fait à sa Majesté. pag. 217.
Autre harangue de monsieur Suarès l'assesseur. pag. 217.

[f. ††† 3v^o]

7. La collation somptueuse, et royale que monseigneur le Vice-légat fit à sa Majesté. pa<ges>
217-218.

LES SEPT ODES du Temple de Janus composées par l'auteur du labyrinthe. <page> 219.

La I^{ère} Ode sur les victoires du Roi : pour le premier arc. pag. 219.

La II^e Ode sur les armes de France, et sacre du roi : pour le second arc. pag. 220.

La III^e Ode sur le jardin et verger de France et de Florence : pour le troisième arc. pag. 224.

La IV^e Ode sur l'an du Jubilé, et amnistie du Roi : pour le quatrième arc. pag. 226.

La V^e Ode sur l'olive, et la paix : pour l'arc cinquième. pag. 229.

La VI^e Ode sur la Religion du Roi, pour l'arc sixième. pag. 232.

La VII^e Ode sur le mariage, et épithalame du Roi : pour l'arc septième. pag. 235.

[n. f.]

Nous F. Ferriol Gay Vicaire de monsieur l'Inquisiteur général de la Sainte Foi catholique en légation d'Avignon, permettons à Jacques Bramereau imprimeur en ladite ville d'imprimer le livre intitulé LE LABYRINTHE ROYAL, contenant l'entrée de Madame Marie de Médicis Reine de France, en la ville d'Avignon. Fait là même, le dixième avril, 1601.

Gay Vicaire de l'Inquisiteur.

[n. f.]

FAUTES SURVENUES EN L'IMPRESSION.

Il y en a quatre principales. molle (pour) mille en la page.136. ligne.8. l'année 1553. (pour) 1552. en la pag<e> 126. Diu (pour) die. en la pa<ge> 179. Empereur et Roi (pour) Empereur, et Père de Philippe Roi. en la pag<e> 96 .au nombre 9. de la table. Aussi en plusieurs endroits l'imprimeur a été trop libéral en apostrophes. l'argeur, l'ouvre, L'orraine, l'armes, d'écouvrire, l'armoie (pour) largeur, louvre, Lorraine, larmes, découvrir, larmoie. aux pag<es> 21, 58, 89, 97, 96, 159, 117, 171, 190. l'inconstance de l'orthographe française, et le lecteur débonnaire supporteront facilement les autres, desquelles néanmoins en voici quelques-unes des plus grossières.

Fautes	Correction	Page	Ligne
Apas	Appât	3	41
serment	sarments	20	22
époles	épaules	14	7
planctureuse	plantureuse	22	39
aporra	apporta	23	6
traîne	train	30	45
autre	autres	28	38
CINQUIÈME	SIXIÈME	36	29
celeste Hébé	céleste Hébé.	38.	10.
PERIGULOSIS	PERICULOSIS	42.	1.
Phyrricam	Pyrrhicam	38.	13.
pronubia	pronuba	38.	14.
de la carte	la carte	44.	30.
céant	séant	61.	23.
espèce	épaisse	63.	27.
menet	me met	71.	9.
d'Annemarc	de Danemark	96.	31.
exentrique	excentrique	97.	30.
livre 61.	livre 41.	97.	33.
aux	au	98.	8.
arctictus	Arcticus	98.	28.
ossé	osé	98.	38.
se	ce	106.	12.
hantée	antée	106.	16.
oùers	hoirs	110.	13.
Que signifie	Qui signifie	118.	6.
pourvoit	pourvoir	135.	35.
laisa	lésa	137.	46.
ormis	hormis.	155.	31.
eu.	en.	174.	30.

se	ce	175.	pénult.
costance	constance	176.	28.
BENEVOLEMYSIMUM	BENEVOLENTISSIMUM	184	13.
pat	par	189.	21.
foit	foüet	198.	1.
lavora	lavoro	196.	31.
Regione	Ragione.	197.	19.
furent	furent	206.	3.
qui	qu'il	209.	11.

p. 1

LE LABYRINTHE ROYAL DE L'HERCULE GAULOIS TRIOMPHANT.

Sur le sujet des fortunes, batailles, victoires, trophées, triomphes, mariage, et autres faits héroïques, et mémorables du Roi, etc.

LES MOTIFS, ARGUMENT, ET SUJET DE TOUT L'APPAREIL.

Avec le blason des armes de Navarre, de Médicis, et d'Avignon.

CHAP. I.

Les avis incertains et perplexes sur la venue du Roi ou de la Reine ou de tous les deux ensemble firent dès le commencement viser à quelque but qui fut propre et sortable à l'un et à l'autre ; mais plus toutefois à la personne du Roi, puisque selon la Loi *feminae ff. de Senatoribus. Fæminis dignitatem clarissimam Mariti tribuunt*. Ou comme dit Justinien, *Autent. de Coss. §. si vero. Uxores coruscant radis Maritorum*. En quoi on ne pouvait se tromper, puisque l'on ne saurait représenter chose plus agréable à cette très heureuse Princesse que de lui faire voir tout à la belle première entrée du Royaume l'heur de son mariage, la grandeur de sa fortune, la gloire et majesté de ce Prince sans pair, de l'alliance duquel Dieu la bienheurerait au-delà de toutes les princesses du monde. La personne du Roi, son estoc et sa race, ses hauts faits et miraculeux succès formèrent incontinent un Hercule Gaulois victorieux et triomphant. Les sept principaux incidents et détours de sa vie, par lesquels, avec tant de merveilles, il est parvenu à cette gloire, fournirent l'idée d'un labyrinthe septénaire composé de sept replis et détours, effigiés par sept arcs triomphaux sur l'hypothèse de sept les plus signalés travaux d'Hercule que les fables des poètes ont chanté avec tant d'appareil et de piaffe. Et pour autant qu'ici se traitait d'un mariage royal, ils sont dédiés aux sept dieux que la poète Épicharme à feint s'être trouvés aux noces d'Hercule et d'Hébé, représentant les sept principaux degrés de vertu, de grandeur et de gloire qui rendent le Roi admirable par tout l'univers. Outre plus, parce que lesdits arc triomphaux étaient par trop éloignés l'un de l'autre, à

p. 2

cause de la grandeur de la ville, et longueur de la rue triomphale, et outre ce étaient composés, sans l'architecture, d'emblèmes, devises, inscriptions, anagrammes et autres singularités requises, qui ne pouvaient être remarquées en passant, l'on avait obvié à tout, dressant premièrement à chacun un théâtre, et y faisant exhiber quelque chose du sujet, pour en ce pendant donner le loisir d'arrêter la vue sur la peinture, et toutes ses appartenances. En après par les intervalles d'arc en arc ès coins et avenues les plus apparentes des rues, étaient entremis et insérés divers rencontres historiques, comme entractes et épisodes tirés des hommes illustres de la race royale ; et signamment du parentage du Roi, qui fleurirent autrefois, ou firent quelque acte héroïque et signalé en la ville d'Avignon, de façon que tout l'attirail et attelage de ce triomphe est composé de deux parties principales, à savoir des sept arcs avec leur sept théâtres, et des rencontres et entremises entre chacun d'iceux. Voilà en blot et en gros l'invention et la trame de tout l'œuvre, que je veux maintenant déduire en détail.

CEUX QUI savent la valeur et courage invincible du Roi, les batailles qu'il a données, les victoires qu'il a gagnées, les places qu'il a forcées, les provinces qu'il a subjuguées, les ennemis qu'il a domptés, les risques et fortunes qu'il a courues, les difficultés inexplicables qu'il a franchies, les détroits et perplexités qu'il a passées, les merveilles qu'il a faites, le nom, le bruit, le crédit et la gloire qu'il a acquise par toute la Chrétienté, ne s'étonneront pas si on la fait voir en la personne d'Hercule, et conduit par un labyrinthe imaginaire, et fantasié sur les labeurs héroïques du même ; et encore beaucoup moins s'en formaliseront-ils, ayant entendu les convenances et parallèles qui se trouvent entre l'un et l'autre. L'illustre Maison de Navarre a pris sa source de l'ancien Hercule fils d'Osiris, lequel ayant battu et combattu les Lominiens, qui étaient les trois enfants de Géryon tyran des Espagnes, et ayant affranchi ce peuple de leur servitude, établit en cette Monarchie son fils Hispalus, les neveux duquel succédèrent depuis à la couronne et royaume de Navarre. Du Bartas l'approprie à la maison de Foix, d'où est extraite sa Majesté, en ce sonnet.

AU ROI.

*MON Prince, approche-toi, viens, ô la fleur des Rois ;
Bacchus sur nos coteaux, Pluton dans nos entrailles,
Cérès sur nos vallons, Thémis dans nos murailles,
Les Muses dans nos eaux, Pan habite en nos bois.
Ne méprise ces rocs : ces rocs ont autrefois
Nourri ces grands héros, qu'à vaincre tu travailles,
Héros, qui par duels, par sièges, par batailles
Ont poussé jusque au ciel l'honneur du sang des Foix,
Hercule ayant vaincu le triple orgueil d'Espagne
Se fit père du Roi de ce coin de montagne,
Qui des fils de ses fils a toujours pris la Loi.
HENRI l'unique effroi de la terre Hespéride,
Tu ne pouvais avoir plus grand aïeul qu'Alcide,
Il ne pouvait avoir plus grand neveu que toi.*

p. 3

Aussi en suite de tout ceci, le Roi se plaît singulièrement à tout ce que tient de l'Hercule. Ses gardes écossaises sur leurs hoquetons blancs portent pour devise une masse d'Hercule faite d'orfèvrerie au milieu de deux couronnes mises un peu plus haut près de trois ou quatre étoiles, qui paraissent à travers des nuées avec ce dicton : DEDIT HAS, DABIT HIS ULTRA, pour montrer que c'est du ciel premièrement d'où relève sa grandeur et sa fortune, et que par sa valeur plus qu'herculéenne il a établi ses deux couronnes de France et de Navarre. Il en a aussi une autre qui est la même masse d'Hercule croisée d'une épée, et d'un sceptre avec ce mot DUO PROTEGIT UNUS. Et ne voit-on quasi autre dans les parterres, palais, et galeries qu'il a fait dresser de nouveau, tant il se chatouille et se récréé de la mémoire de l'Hercule, duquel il tient et le sceptre et la vaillance. J'ajouterai encore ici le témoignage d'un des officiers les plus signalés et autorisés de la couronne. C'est monsieur de Bellièvre, grand chancelier de France, personnage de rare vertu, d'intégrité exemplaire, d'érudition singulière, de piété et prudence exquise, lequel fit cette inscription, pour être mise sous la statue du Roi à sa triomphante, et superbe entrée en la ville de Lyon heureusement projetée, et du depuis décrite par Pierre Mathieu jurisconsulte, esprit vraiment gaillard et capable de plus grandes choses.

HENRICO IV FRANCORUM, NAVARRORUMQUE
REGI HERCULI GALLICO STUPENDÆ VIRTUTIS HEROI.

Laquelle inscription signamment remarquée entre tant d'autres belles et royales tout ce que se peut, me servira de bon garant pour le projet d'Hercule, et n'y eut-il rien autre de tout ce que je viens de dire.

ON L'APPELLE aussi Hercule Gaulois avec ledit sieur chancelier, non tant pour ce qu'il a eu

les Gaules pour théâtre de ses victoires et partage de ses travaux, que pour faire allusion aux armes de Navarre entrelacées de chaînes d'or en champ de gueules. Voici l'histoire, et le pourquoi après ce qu'en écrit Muret et les autres, qui en parlent. Sanche le Fort, XXI^e roi de Navarre, et le dernier de la ligne masculine de Garcias, vainquit en bataille rangée Miramolin roi des Arabes, rompit les chaînes desquelles il avait barricadé et treillissé son armée ; et pour mémoire de cette vaillance, ajouta aux armes de Navarre, qui n'étaient qu'un simple champ de gueules, des chaînes d'or entrelacées comme nous les voyons. Ce que j'ai voulu toucher en passant partie pour instruire la niaiserie des peintres, qui en font coutumièrement des mairelles, au lieu d'y peindre des chaînes, partie pour exprimer en la personne du Roi l'image entière de l'Hercule Gaulois, lequel au rapport de Lucien l'on peignait avec chaînes d'or, qui sortant de sa bouche attiraient par l'oreille une grande multitude de peuple ; comme nous avons eu et voyons tous les jours non seulement le peuple français, mais encore les nations étrangères éprises, et comme garrottées de la clémence et humeur affable du Roi, le suivre quasi éperdument avec un amour, un zèle, une jalouse si extraordinaire, qu'il semble au vrai qu'il y ait du charme fatal, ou appas d'Amour, qui ne connaîtrait l'efficace de ses propos et l'énergie de sa royale clémence, qui amollissent et désœuvrent les cœurs les plus barbares. Je crains rien moins que le soupçon et crime de flatteur, ni pour ma part en tout ce que je déduirai en tout le discours de ce triomphe, ni pour l'invention du sujet qui

p. 4.

me donne une si belle, et si riche moisson des louanges de sa Majesté. J'ai toute la France, et la plus grande partie de l'univers pour témoin péremptoire et irréprochable, plutôt de ne dire assez, que de dire trop des merveilles du Roi. Le flatteur, que les Grecs appellent à cette occasion parasite, ne prétend que la lippée, soit qu'il joue, soit qu'il loue, soit qu'il tance, soit qu'il danse, soit qu'il prie, soit qu'il rie. Si cette miennette panégyrique sortait de la bouche de ces happeloupins, qui ne mesurent leurs caresses et bonnetades à autre niveau, qu'à l'espérance de mieux, et de rafler toujours quelque dîner, qui sont toujours aux aguets des aventures, à la chasse des soldes, qui béent après les honneurs et seigneuries, qui couchent, et croupissent aux écoutes des gras morceaux, qui jettent les gardons pour tirer des brochets ; quelqu'un la pourrait avoir pour suspecte et parasitique, mais ce n'est ni mon métier, ni mon naturel. Tout ce que j'ai pu, ou dû prétendre, ç'a été premièrement la gloire de Dieu, et puis de montrer en effet un petit échantillon du désir que j'ai toujours senti dans mon âme de faire quelque agréable service à sa Majesté ; et encore de mettre un peu en bon jour la magnificence, et splendeur de la cité d'Avignon si prompte à servir, et honorer les Rois, si entière, et cordiale voisine de la France, si courtoise, et amiable à ceux qu'elle honore, si reconnaissante envers ceux qui l'aiment, et qui lui font du bien. Ce sont les motifs du côté du Roi, qui firent choisir le sujet d'Hercule pour hypothèse de l'entrée de la Reine ; et serait bien assez pour contenter les plus délicats, et critiques cerveaux qui en auraient voulu syndiquer l'invention pour les contenter, et rendre capables de tout le discours suivant.

MAIS LA REINE en a aussi donné l'argument, d'autant que toute la fortune et noblesse de la très ancienne et illustre maison de Médicis a pris son commencement et extraction de la massue d'Hercule, et de la défaite d'un monstre, aussi bien que la couronne de Navarre. Et afin que je ne semble rechercher les fables en ce rencontre de si grande importance, je rapporterai sans fard et sans fraude ce qu'en a couché par écrit Nestor tout au beau commencement de son histoire, après plusieurs autres écrivains de marque.

Du temps que l'Empereur Charlemagne chassa les Lombards de toute l'Italie et restaura la pauvre cité de Florence ruinée de fonds en comble par les guerres, qui fut l'an 801. Éverard de Médicis chevalier français lors suivant ledit Empereur Charlemagne en cette guerre, fut averti d'un certain géant nommé Mugel, qui s'avantageant de la grandeur démesurée de son corps faisait mille voleries et brigandages ès environs de Florence, spécialement au terroir depuis appelé Mugello du nom de ce Colosse de chair, où il exerçait telles cruautés et barbaries que les cavernes abreuvées du

sang des pauvres massacrés n'expiraient que la puanteur, et infection de leur charognes, et carcasses ; d'où le Chevalier Évrard de Médicis fut si ému en son cœur, qu'il prit résolution de l'aller combattre corps à corps, comme un autre David le sourcilleux Goliath, pour affranchir le pays de sa tyrannie. En quoi la divine providence renforça tellement son courage, que l'impitoyable Mugel resta mort sur le champ, et pour dépouille mémorable laissa au victorieux Évrard une masse accompagnée de six boules de fer, dont ce brave guerrier pour immortaliser cet acte héroïque blasonna ses armoiries, les devisant d'un champ d'or à six besants de gueules, pour ce que en combattant contre le géant, il avait reçu en son écusson pleinement champé d'or, un coup de masse, qui y avait laissé l'impression de six boules encore toutes sanglantes, à raison des massacres, et boucheries fraîchement exécutées par ce voleur. Et ainsi les armes de Médicis portent les gueules sur le champ d'or, comme

p. 5

celles de Navarre portent l'or sur le champ de gueules. La victoire obtenue, Évrard ne voulut retourner en France avec Charlemagne, pour ce que ceux de Florence se voyants affranchis par sa vertu l'honorèrent d'un si gracieux accueil, qu'il fut contraint d'oublier son pays naturel, et la France sa patrie, et pour le reste de sa vie s'arrêter au champ de ses victoires, pour y planter une postérité, qui, au temps à venir, refleurirait des fleurs de lys, et germerait des Rois, et Reines de France. Voilà comme commença le bonheur, et la noblesse de Médicis. De cette masse furent blasonnées ses armes, par cet acte valeureux elle se naturalisa en Florence. Juge maintenant, lecteur, si le Roi ayant pour devise la masse, pour chef de sa maison Hercule, et la race de Médicis tirant son origine de ce vaillant guerrier, et le blason de ses palettes de la masse de Mugel, l'on n'a pas eu motif raisonnable de choisir la parallèle d'Hercule pour sujet d'une entrée, qui devait être commune à tous deux.

LA REGION et le lieu y poussait encore, puisque Hercule mêmes a fréquenté en ce pays, et y a acquis le plus beau titre d'honneur qu'il aie, qui est d'être nombré entre les constellations célestes. Ici près en Provence à Salon, qui est une ville éloignée d'Avignon de sept lieues seulement (et par rencontre merveilleux fut la première couchée de la Reine venant d'Aix en Avignon) se voit une grande campagne de sept lieues d'étendue toute couverte de petites pierres, au reste fertile en pâturage pour la nourriture du bétail. Les Provençaux l'appellent la Crau par une onomatopée du bruit qu'y mènent ces cailloux. Strabon qui a écrit du temps de César au 4. livre de sa géographie, en parle comme d'une chose merveilleuse et de laquelle Hercule a été l'auteur, lequel revenant des Espagnes, et passant par la Provence, ayant été contraint de s'y battre, et se trouvant dépourvu de flèches, et de pierres se mit à genoux, fit prière à Jupiter son père de l'assister en cette nécessité ; le bon Jupin à sa requête, fit pleuvoir une grande quantité de cailloux, qui du depuis sont demeurés là. Hercule étant resté le maître, et victorieux fut mis entre les constellations des astres en la même posture qu'il pria alors Jupiter, et surnommé à cause de cela Engonasis par les Grecs, qui est autant que qui est à genoux. Eschyle l'un des plus anciens poètes grecs en écrit le même, introduisant Prométhée parlant ainsi à Hercule :

Ἰδὼν ἀμηχινοῦντα σ'ὸ Ζεὺς οἰχτερεῖ
Ἵποσκιον θήσει χθόνα οἷς ἔπειτα συμ-
Νεφέλην δ'ὑποσχών νιφάδι στεσγγύλων πέτρον
Βαλῶν δηώτεις ῥαδίως Λιγύν στρατόν.
Ton père Jupiter te voyant désarmé
Ayant pitié de toi pleuvra sur cette terre.
Un brouillard de cailloux, une grêle de pierre
Pour chasser le Ligurie contre toi animé.

Le même disent quasi tous les Anciens, et Hyginus fort amplement au livre onzième de son Astronomie au chap. Engonasis. Je sais bien, que c'est une fable, et que Possidonius se rit d'Eschyle, et qu'Aristote parlant de la même plaine de Salon, tâche d'en donner la raison naturelle au second de ses Météores; tant y a que tous sont d'accord qu'Hercule se battit en ce pays, combien que les poètes

aient déguisé la chose avec leurs fictions et chimères poétiques. Voire encore Poldo pense que la ville de Nîmes a été fondée par Nemausus fils d'Hercule passant par cette contrée, et appelée de lui Heraclea, que Pline met auprès du Rhône. Il le dit au beau commencement de ses antiquités de Nîmes.

p. 6

MAIS CUIDEZ-vous qu'Avignon n'ait rien de l'Hercule, qui encore ait occasionné en ce dessein de jeter les yeux sur l'ancien Hercule ? Si a, et écoutez le blason de ses armoiries, puisque vous avez eu patience d'entendre celui des armes de Navarre et de Médicis ; tantôt nous parlerons de celles de France, et de notre Saint Père, et ainsi aurons blasonné toutes celles qui étaient en tous les Arcs. L'écusson d'Avignon le plus ancien qui se soit peut trouver jusques à maintenant, porte d'un côté une ville carrée telle qu'était Rome en son commencement, de laquelle Ennius a dit *Roma regnare quadrata*. Cette ville carrée des armes d'Avignon est encinte de murailles faites à l'antique de pierre de taille à créneaux, fondées tout autour sur des arcades telles (à ce que De l'Orme grand architecte en dit) que les Anciens les bâtissaient ès endroits sujets aux inondations. De ces murailles s'en voient encore de belles mesures tout du long de la petite fusterie toutes cachées dedans les maisons quelque neuf ou dix grandes arcades entières, hormis une qui se voit droit sur le puis de la Magdeleine ; qui me fait croire (puisque nous avons les murailles de la ville, qui était devant les Papes en un autre endroit, avec toutes ses portes entières, qui sont le portail Mataron, le portail peint, et autres ; de quoi personne ne peut douter l'ayant tous les jours devant les yeux) que ces mesures toutes telles qu'on les voit en vos armoiries les plus anciennes, sont de la première et plus vieille ville, et par conséquent, que cet écusson est le premier, et le plus ancien. Voilà pour un côté. De l'autre y a un épervier, qu'on appelle gerfaut avec ce mot tout autour GIRFALCUS, pour ce que c'est un espèce de faucon, et au jugement de Bellon du second genre d'aigle le plus guerrier d'être entre les éperviers ; et de fait en certains sceaux vous voyez ce mot du genre AQUILA à l'entour, et en d'autres GIRFALCUS. Regardez en l'archive de ville, et de Saint-Agricol, vous en trouverez beaucoup, et toujours le même oiseau, étant seulement le nom varié tantôt du genre, tantôt de l'espèce. Les Avignonnais (comme il est à présumer) étant devenus à l'Empire par la donation que Rodolphe fit à l'Empereur Conrad du royaume d'Arles, et peu de temps après, ayant dressé une république à l'impériale, environ l'an 1120 qui dura jusques à l'an 1251 (que les conventions furent faites, comme nous montrerons autre part) ils ajoutèrent le gerfaut à leur vieilles armoiries, pour montrer qu'ils relevaient de l'Empire d'Allemagne : car on ne trouve jamais que le gerfaut y soit, sinon que après qu'Avignon fut de la chambre ; et Bellon assure que les gerfauts ne viennent d'ailleurs, que des Allemagnes. Cela dura jusques à Clément sixième, lequel ayant acheté Avignon, l'an 1348, changea son écusson, lui donnant trois clefs au lieu de la ville carrée; clefs, pour ce qu'elle était du Saint Siège, trois, pour ce qu'il n'y avait que trois syndics, que Sixte quatrième puis après permit d'appeler Consuls, comme ils le sont aujourd'hui. Mais pour autant que les Avignonnais ne voulaient pas perdre du tout leurs anciennes armes et marques de l'Empire, le Saint Père leur laissa leur gerfaut et épervier, y en mettant deux deçà, et delà de l'écusson qu'ils tiennent du bec et des ongles, avec cette devise À BEC ET GRIFFES, et des sonnettes aux pieds, pour marque que ce sont éperviers et faucons de chasse. C'est ici, où je trouve naïvement Hercule. Car Pierus au livre 21 de ses Hiéroglyphiques au §. *Victoria Perpetua*, dit qu'à Viterbe y a une colonne, où sont gravés deux gerfauts ou éperviers, qui signifient les victoires d'Hercule. Je veux rapporter ses propres termes, afin que quelqu'un ne pense, que j'en comte de loin : *Est et illud victoria significatum hieroglyphicam, quod in antiqua columna Viterbi spectatur: duo scilicet accipitres, per quos, ut nonnulli tradunt, Herculis ab Alpibus, et Osyridis à Brundusio motus; ne que non victoria describitur*. Et affin que chacun connaisse, que c'est des éperviers

p. 7

d'Avignon qu'il parle, et non d'autres, il ajoute incontinent *Neque vero ea solum de causa quod accipiter volatu præstet, ales ea victoriae symbolum est, verum ob id etiam, quod ejus pugna tam artificiosa est, eoque astu*

patratur, ut necesse sit hostem quicum congressus fuerit omnino vinci. Nam si cum fortiori agatur, tum sese in aere resupinat, rostrum et unguis sursum tendens dimicat, quæ quidem solers dimicatio est etiam noctuarum propria, quæ resupinæ pedibus repugnant, collectaque, in altum rostro, et unguibus totæ teguntur. Nam et noctua apud Athenienses victoria hieroglyphicum fuit. Voyez-vous par ceci que les gerfauts, qui combattent contre leur ennemi se renversant en l'air, et se targuant DE BEC, ET DE GRIFFE, qui est la devise d'Avignon, sont le hiéroglyphique des victoires d'Hercule ? Et qui doutera maintenant, ou que ceux-là, qui furent auteurs de cette *impresa* aux armes des Avignonnais, n'aient eu égard au naturel de cet oiseau, ou que ce ne soit celui qu'on gravait ès colonnes à l'honneur d'Hercule ? Ainsi qui ne dirait à les voir que l'écusson d'Avignon est plutôt l'écusson d'Hercule, et que cela seul pouvait être un argument bastant pour tracer ce dessin ? Mais je passe à ce qui est du principal, et me contente d'avoir donné ce mot en passant pour les arrhes du gros de l'histoire que la ville attend avec tant d'affection à meilleure occasion, pour y voir traité tout au long ce que je ne fais qu'ébaucher par ci par là, pour satisfaire à la curiosité de ceux qui m'en ont requis.

L'ARRIVEE DE LA REINE EN AVIGNON.

CHAP. II.

SA MAJESTE ayant fait son entrée à Aix le dix-septième de novembre, en partit fort soudain contre toute notre espérance et vint coucher à Salon, lieu renommé par la victoire et présence de notre vieil Hercule. Le temps était brusque et turbulent, le vent furieux et tout tel que le décrit Strabon parlant de cette campagne et de la contrée, qui est depuis Salon jusques en Avignon. *J'ai déjà raconte (dit-il) de ce rivage un grand miracle des poissons, que l'on fossoie ; j'en vais dire un autre encore plus merveilleux. Entre Marseille et le Rhône y a un champ fait en rond appelé pierreux ; tout le pays, qui est dessus est fort exposé aux vents, διαφερόντες δεις τὸ πεδίου τούτο μελαμβόριον καταγιγίζει πνεύμα βίαιον, καὶ φρικῶδες. Φασὶ γοῦν σύρεσθαι, καὶ κυλινδεῖσθαι τοὺς ἀνθρώπους ἀπὸ τῶν ὀκημάτων, καὶ γυμνοῦσθαι καὶ ὄπλων καὶ ἐσθήτος ἀπὸ τῆς ἐμπνοῆς.* C'est au quatrième livre de sa Géographie, où il fait la description de Provence, et veut dire ceci en français : *Et sur tout cette campagne pierreuse en est furieusement agitée, principalement d'une bise noire μελαμβόριον enragée et terrible laquelle fait mouvoir toutes les pierres, qui sont en cette plaine l'une après l'autre, désarçonne les chevaliers, renverse ceux qui vont en coche, dépouille les hommes armés de leurs armes, et de leurs vêtements.* Voilà fidèlement rapporté ce que dit Strabon de cette plaine de Salon, que l'on appelle la Crau. Son nouveau interprète ajoute que c'est en Avignon que ce vent bat le plus : *Notum est autem flare in ista Gallia parte ventum quendam, qui terras vehementer obscurat, estque hic ventus mire impetuosus. Eum nos tum alibi sæpe tum ad*

p. 8

Aventionem maxime sensimus ; prorsus ut, ait Strabo, φρικῶδη ; vix ut in equo stare possemus. Ceux qui ont été tant soi peu en Avignon en savent des nouvelles : et de fraîche mémoire l'an passé entre Barbentane et Avignon un homme se trouva étouffé de la bise sur son cheval. Le proverbe en est aussi : *Avenio ventosa sine vento venenosa.* Et Prométhée en la tragédie d'Eschyle menaçant Hercule qu'il passerait en Provence, lui dit : *Καὶ πρότις αὖ Βορραίας ἤξις πρὸς πτωάς, Tu passeras par le pays des vents ;* il appelle la Provence le pays des vents, à la bonne heure. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui que le vent souffle sur le pont d'Avignon. Or tous ces quinze jours que la Reine fut à Marseille ou à Aix ou en chemin, ce souffle impétueux ne cessa jamais, ce qu'avait donné espoir qu'elle attendrait le beau, mais tous y furent trompés. Car à l'improviste tout d'un coup elle se trouva à Salon. Et sait-on qu'en tout son voyage elle n'a jamais fait aucun état ni de vent ni de pluie, ni de grêle ni de tempête. Toute de l'humeur du Roi, auquel a été toujours occasion de grandes entreprises, ce qui arrête et étonne les autres. C'est tout un au Roi, ou le moite, ou le sec, ou le froid, ou le chaud, ou le beau, ou la pluie, ou la bonace, ou la tourmente, ou le calme, ou le vent, ou la nuit, ou le jour. Combien de fois s'est il servi de la malignité du temps pour choses grandes ? À tout coup l'on cuidait qu'il était bien loin ; et

il se trouvait à la porte. Tel le pensait être à cent lieux de là, qu'il avait à ses talons couvert de glace et de brouillards, chargé de grêle et de neige ; jamais il ne laissa de monter à cheval pour quelque temps que ce fut ; il prend matière de vaillance et de courage de ce qui épouvante les soldats les plus patients, et après au travail. J'ose bien dire qu'en toutes les anciennes histoires il serait bien difficile de trouver aucun de sa qualité, d'une complexion plus leste à toutes sortes de difficultés, plus impénétrable au labeur, plus assuré ès plus grands dangers. De façon que l'on ne sait bonnement quel il est des trois, ou plus vaillant soldat, ou plus heureux Capitaine, ou plus grand Roi.

CES MOIS PASSES l'on ne parlait d'autre en Avignon que de cette humeur semblable de la Reine, laquelle ne s'émeut et ne s'étonne de rien. Depuis Gênes jusques à Marseille elle s'est trouvée en des détroits effroyables, a passé des vagues et tempêtes très dangereuses, sans en donner voire un seul signe de soin ou de crainte. Les dames et seigneurs de sa suite, et les pilotes la voulaient faire arrêter à tout coup, signamment à la traite de Toulon à Marseille ; chacun était abattu et accablé de la tourmente ; l'un pantelait deçà, l'autre pâmaît de là ; elle seule se riait d'eux, et encourageant tantôt l'un tantôt l'autre, arraisonnait à cette heure les matelots, puis les comites, ores les pilotes, leur donnant courage, demandant de leurs pays, et de leur état, commandant de ramer vivement, et avancer voyage. Chacun restait épris d'admiration, et ravi d'étonnement de voir ce cœur mâle, guerrier et généreux se jouer de la mer, se rire des flots, se gausser du temps et de la tempête. Arrivée qu'elle fut à Marseille, passa ici un gentilhomme de marque, qui avait fait tout le voyage de Florence, et s'en allait au Roi pour lui en porter des nouvelles. Il nous dit qu'au premier rencontre de sa Majesté il lui rapporterait deux choses : l'une que qui n'aurait jamais vu la Reine ni ouï parler d'elle à la voir seulement il jugerait sans autre, ou que c'est une Reine, ou qu'elle le doit être, si grande est la Majesté, et son port si royal et si brave. L'autre que s'il est un Mars en terre, elle est une Vénus sur mer, bravant les ondes, et se montrant maîtresse victorieuse des orages, et des flots. En suite de quoi il nous racontait avec une emphase et efficace merveilleuse ce que je viens de dire de son voyage. De cet apophtegme l'on prit sujet de deviser une anagramme commun au Roi et à la Reine, qui contient en peu de syllabes beaucoup de choses.

p. 9

HENRICUS BORBONIUS MARIA DE MEDICIS.

HEM! BINI DII ORBIS, CREDO, MARS AC VENUS.

Nous appelons anagramme une sentence à propos, qui se trouve dans le nom de quelqu'un, agençant les mêmes lettres, et les faisant servir au sujet sans y changer aucune, sinon que bien peu quand l'anagramme serait d'ailleurs remarquable car en ce cas, se pour changer ou répéter une lettre, licence raisonnable, et que tous concèdent et avouent en cette matière. Cestui-ci est tout entier sans rien altérer.

DONC pour reprendre nos erres, victorieuse du temps, triomphante de la mer, Dame Maîtresse et Reine en terre ferme elle vint coucher d'Aix à Salon, comme je viens de dire. Le vendredi tout tard Monseigneur le Vice-légat reçut lettres, que le lendemain, qui était le samedi, elle prendrait son gîte à Cavaillon, quatre lieues d'ici ; et que déjà elle était arrivée audit Salon en terme d'être en Avignon le dimanche. Il le fait savoir à Messieurs les Consuls, et à ceux à qui il touchait de mettre ordre aux affaires. Il n'y avait encore rien de dressé, par la ville, chacun croyant qu'elle séjournerait à Aix pour le moins deux ou trois jours, et que nous ne l'aurions jusques au mardi, ou mercredi de la semaine : ou même qu'étant à Salon la furie du vent l'arrêterait, et l'empêcherait de passer outre. L'on prit toutefois avis de faire au mieux, et de s'incommoder plutôt de quelque chose, que de faire tant soit peu retarder ou ressortir sa Majesté une fois arrivée, étant la fête d'une entrée bien plus grave et de meilleure grâce, quand elle s'accommode au Prince en tout, et par tout, plutôt que d'apporter, comme l'on dit, moutarde après dîner. Sur cet avis l'on prit expédient de faire sonner à son de trompe tous les charpentiers et artisans qui pouvaient servir à cet œuvre, et fit-on telle diligence à force d'ouvriers et de bras, qu'en un jour, qui fut le samedi, tout le plus gros et le plus

important fut en état, réservant les choses moins principales pour le dimanche matin, comme elles furent exécutées depuis de point en point, exceptés quelques théâtres, qui ne se trouvèrent si bien agencés ni si richement parés qu'était de besoin. Et les dictons et anagrammes de plusieurs piédestaux, et quelques inscriptions de conséquence. Je ne lairrai pourtant de les rapporter en leur place comme on les avait désignées, et mises en main aux peintres. J'admonesterai toutefois en passant de ce qui était en être, et de ce qui l'était pas, qui était bien peu de fait à comparaison du reste.

Cependant, pour revenir à notre propos, mondit Seigneur le Vice-légat avec l'illustre Seigneur Blaise de Capisucco, marquis de Poggio Catino, gouverneur général pour notre S<aint> Père le Pape en la cité d'Avignon et Comtat Venaissin au fait des armes, partirent le samedi sur les huit heures de matin pour aller au devant de sa Majesté jusques à Cavaillon lui baiser les mains, lui offrir la ville, savoir du temps préfix qu'elle voulait faire son entrée en Avignon. Ils la rencontrèrent au-delà de Cavaillon au port d'Orgon, qui passait la Durance, l'un des fleuves, comme l'écrit Tite Live, le plus dangereux et difficile à passer de toutes les Gaules. Ce jour même voyant qu'elle faisait état d'être ici au lendemain sur le midi, ou une heure, ils rebroussèrent chemin vers la ville, pour mettre ordre à toutes choses, et portèrent nouvelles assurées qu'elle se partirait dudit Cavaillon le lendemain à dix heures.

LE DIMANCHE matin le vent s'apaise ; le temps se met au calme, le ciel se prépare aussi bien qu'Avignon à recevoir cette fortunée Princesse, laquelle vient rasséré-

p. 10

ner de sa seconde présence tout le Royaume épanoui d'allégresse et d'espérance d'une postérité royale, au lever de cette Aurore comme un bouton de rose nouvelle au premier rayon d'un clair et gai Soleil. Il ne se peut voir un plus beau jour au calendrier que cestui-ci : point de vent, point de Soleil, point de pluie ; non pas même montre, ou crainte aucune de mauvais temps. La bise qui avait au préalable régné si longtemps, nous avons fait bon office, et avait agencé, et dessèche les chemins, balayé et nettoyé les rues, lesquelles dès la pointe du jour l'on acheva de couvrir par en haut avec des toiles, et tapisser somptueusement tout le long de la rue destinée au triomphe.

p. 11-12

[Illustration :]

UXORE ACCEPTA VII	HENR. IV COGNOMENTO	CERVA ABDUCTA VII
RELIGIONE SERVATA VI	MAGNUS HERCULE	PROMETHEO EXOLUTO VI
PACE STABILITA V	GALLICUS HODIE CUM	GERIONE PLACATO V
INJURIIS CONDONATIS IV	REGINA CONJUGE AVENI	HERCULE INFLAMATO IV
URBIBUS RECEPTIS III	ONE NOVAM ROMA TRI	HORTO HESPERIDUM III
REGNO SUSCEPTO II	UMPHEAS AC SERENUS IN	ATLANTIS ONERE SUSCEPTO II
HOSTIBUS DEBELLATIS I	GREDITUR. XIII. KAL. DEC	HYDRA PENITUS DEBELLATA I
	AN. IOBIL. M.DX. HORA SECUM.	

La galerie 60 pieds de long. 7. de large. 35 de haut.

p. 13

LE PREMIER RENCONTRE HORS LA VILLE.

À la galerie du premier séjour, qui est un prologue de tout l'appareil.

CHAP. III.

VIS-A-VIS du grand ravelin de la porte Saint-Lazare, en cette belle place où aboutissent trois avenues, celle du chemin de la Reine tirant à la chapelle de Saint-Michel, et les deux de l'enceinte de la ville, l'on avait posé une galerie solide en menuiserie fort belle et à mon gré, de l'invention, quant à la fabrique, du sieur Antoine Crozet, homme consulaire, prudent, discret et accort autant qu'autre, que j'aie connu, et lequel je ne saurais assez louer pour le devoir, soin et vigilance qu'il a apporté en ce fait, pour mettre en exécution ce qui était du dessin, et assister en toutes choses tout cet ouvrage.

La susdite galerie était peinte de haut en bas, le dessus, le parterre, le parapet, les escaliers à couleurs d'azur, parsemée de fleurs de lys, enrichie de chiffres du Roi, et de la Reine, parée d'un siège pour recevoir sa Majesté, étoffée de diverses inscriptions qui servaient de prologue pour tout l'appareil triomphal qui devait par après suivre dans la ville. Le peintre surpris du temps en laissa à écrire la plupart, que je n'omettrai pour cela de remettre en son lieu toutes telles qu'on lui avait donné<es>, sans y rien ajouter de nouveau. Au bout de la frise dominante tout du long de la galerie, en dehors, à côté droit cette-ci devait être :

HENRICUS IV GALLIARUM REX, ET NAVARRÆ
HAC CLARA, AC FESTA DIE, HIS SEPTEM GRADIBUS,
FLEXIBUSQUE LABYRINTHÆIS AD IMMORTALITATEM
INGREDITUR.

Les sept degrés du premier escalier, qui étaient en la première entrée avaient été faits de ce nombre à poste pour recevoir sept mots, qui expliquaient le dessein des sept arcs triomphaux, et répondaient à plomb à l'inscription de la frise commençant au plus bas degré proche de terre.

I. HOSTIBUS VICTIS.		I. Par ses victoires.
II. REGNO SUSCEPTO.		II. Par son sacre, et couronnement.
III. URBIBUS RECEPTIS.		III. Par la reddition des villes.
IV. INIRIIS CONDONATIS.	C'est-à-dire	IV. Par la clémence, et amnistie.
V. PACE STABILITA.		V. Par la paix universelle.
VI. RELIGIONE SERVATA.		VI. Par sa catholisation, et piété.
VII. UXORE ACCEPTA.		VII. Par son mariage.

p. 14

À la même frise que dessus, en suite de l'autre inscription servait cette-ci :

QUI SEPTEM INSIGNIORIB. LABORIB. HERCULEIS REPRESENTANTUR.

Et à l'endroit du parapet, qui était dessous en l'espace le plus prochain de ce premier escalier :

I. HYDRA DEBELLATA.		I. Par l'Hydre surmontée.
II. ATLANTIS ONERE SUSTENTATO.		II. Par le ciel porté sur les épaules.
III. HORTO HESPERIDUM OCCUPATO.		III. Par le jardin des Hespérides.
IV. HERCULE IN CETA INFLAMMATO.	C'est-à-dire	IV. Par Hercule se brûlant en Ceta.
V. GERIONE PLACATO.		V. Par Géryon accoisé.
VI. PROMETHEO EXLUTO.		VI. Par Prométhée dédié.
VII. CERVA MENALÆA ABDUCTA.		VII. Par la biche Ménalée emmenée.

À l'autre coin de la galerie, à main gauche, au bout de la frise :

QUAS OB RES EIDEM HENRICO IV SOSPITI, REDUCIQUE SEPTEM ARCUS TRIUMPHALES S. P. Q. AVEN.
DIIS SEPTEM NUPTIALIBUS DEDICATOS P.

Au dessous à plomb dans les autres sept marches du second escalier :

I. MARTI APOSTROPÆO : PRO PRÆLIIS.		I. À Mars, pour les batailles.
II. APOLLINI ŒCONOMO : PRO INAUGURATIONE REGNI.		II. À Apollon, pour son sacre et couronne.
III. STATORI JOVI : PRO RECONCILIATIS URBIBUS.		III. À Jupiter, pour la réconciliation des villes.
IV. MINERVÆ GRATIOSÆ :	C'est-à-dire	IV. À Minerve, pour l'humanité et clémence.
PRO CLEMENTIA.		
V. MERCURIO CADUCEATORI :		V. À Mercure pour la paix.
PRO FÆDERE ET PACE.		
VI. DIANÆ LYSIZONÆ : PRO RELIGIONE SERVATA.		VI. À Diane, pour la piété, et religion.
VII. VENERI NYMPHEUTRIÆ :		VII. À Vénus, pour le mariage.
PRO NUPTIIS.		

Dans la même frise, un peu plus en là, à la droite, en un compartiment à part :
SEPTEM PRÆTEREA CORONAS PRO VIRTUTE SEPTEMGEMINA TRIUMPHATORI REGI DECREVIT.

p. 15

Et plus bas en droite line devant le parapet comme dessus :

I. LAUREAM, OB HOSTES DE VICTOS.		I. Le laurier, pour les victoires.
II. GALLICAM, OB REGNUM STABILITUM.		II. Les lys pour son couronnement.
III. POPULEAM CIVICAM, OB URBES RECUPERATAS.		III. La civique de peuplier, pour les villes.
IV. QUERNAM CIVICAM, OB CIVEIS SERVATOS.	C'est-à-dire	IV. La civique de chêne, pour avoir sauvé les sujets.
V. OLEAGINEAM, OB TEMPLUM IANI CLUSUM.		V. L'olive, pour la paix.
VI. PALMEAM, OB PIETATEM INSTAURATAM.		VI. La palme, pour la religion catholique.
VII. MYRTEAM, OB MATRIMONIUM INITUM.		VII. Le myrte, pour le mariage.

L'on avait enrichi le devant de la galerie de sept pilastres solides azurés et fleurdelisés, qui joignent le toit, et le parapet pour recevoir les sept planètes d'or sur azur avec leurs chiffres astronomiques, qui sont sept naïfs hiéroglyphiques des sept vertus royales, qui ont donné l'étoffe des sept arcs du labyrinthe, attirés, et dédiés aux sept dieux, qui correspondent aux sept planètes, comme nous ferons paraître en l'explication de leurs horoscopes appropriés à chacun d'iceux en leur place.

La place qui demeurait vide au milieu de la maîtresse frise, servait pour ces trois anagrammes : le premier contient la devise du Roi, et les deux autres le nom des deux femmes de l'ancien Hercule, desquelles l'une s'appelait Déjanire, et l'autre Mégare.

HENRICUS BORBONIS GALLIARUM REX.
EN CLAVAM GERIS ROBUR BONI HERCULIS

X. En C.

MARIA MEDICÆA REGINA.
DEJANIRA MEA MIRE CARA.

MARIA MEDICÆA REGINA.
DII EN CARA MEA MEGARA.

G. En R.

I. de moins.

Au mitan du parapet était écrite cette inscription générale en un grand carré en caractère romain de laque sur le blanc :

HENR. IV COGNOMENTO MAGNUS, HERCULE GALL. PIUS. VICTOR, INCL. FÆL. CLEM. PAT. PATR. HEROS PRIMÆ FORT. EXTERIS FORMIDOLOSUS, SUIS JUXTA AMABILIS, AUTHOR SALUTIS PUBLICÆ, ASSERTOR PRIVATÆ, MILES INTER STRENUISS. INVICTISS. IMP. INTER SUMMOS EGREGIUS, REX INTER FORTUNATISS. FÆLICISS. CONJUNX MARÆ MEDICÆÆ NOVÆ CLOTILDIS, ATQUE EX EA NOVI HERCULIS P. 16

PATER, QUOD PUBL. VOTA FLAGITANT, MOX FUTURUS, HODIE CUM REGINA CON. SCITO POPULI, DECRETO SENATUS, EDICTO PRINCIPIS. AVEN. NOVAM ROMAM PROPITIUS, AC SERENUS OMNIUM ORDINUM STUDIIS, MAGIS QUAM CURRU, SPECIE AC VULTU TRIUMPHANTIS INVECTUS INGREDITUR, VOTIS VII. DIE XIII. KAL. DEC. FASTIS ADSCRIPTA AVEN. AN. IOBIL. MDC. HORA II. POMER. CLEMENTE IIX. PONT. O. M. D. NOSTRO, CÆLO BENIGNO, VENTIS REMITTENTIBUS, GESTIENTE POPULO, OMNIUM ORDINUM FAVORIB. OBSECUNDANTIB. SUPERIS OMNIB. APPLAUDENTIB.

Je ne sais par quel bon présage plusieurs jours devant étant le temps trouble, tout ce que se peut, l'on avait écrit *Calo benigno, ventis remittentibus*, pour donner branle à la formule de l'inscription ; ce que fut remarqué la chose étant avenue. Au reste l'on fait entrer le Roi en son absence avec la Reine, faisant triompher son génie, et son épée dans le char triomphant, comme je dirai maintenant.

CE PREMIER séjour ainsi préparé, étant encore muet et sans âme, fut animé par les plus beaux rencontres que l'ont eût pu attendre de l'assiette et commodité du lieu. Le grand ravelin de la porte triomphale de Saint-Lazare était tout contre la galerie, vis à vis, n'y ayant que la fosse et le chemin entre deux. On le fit servir à la fête de toutes parts. Car dès aussitôt que l'on commença à entrevoir la

Reine vers l'église Saint-Michel, monsieur de Ventabren, colonel général de l'artillerie en cette ville, et pays du Comtat, fit jouer la musique de Mars, tant des pièces qui étaient sur la roche de Doms (qu'il fit tirer à balle jusqu'à cinquante volées) que des autres braquées au coin dudit ravelin, et en la muraille prochaine ; et d'un tonnerre de mousquetades, et arquebusades tant par les gardes ordinaires, qui se trouvèrent là, que par les compagnies de la ville, qui lui étaient allées au rencontre. En la tour, qui est à main droite regardant le Rhône étaient logés les hautbois, sacqueboutes et clairons (instruments usités aux triomphes anciens) qui saluèrent la Reine commençant d'aborder à la galerie.

p. 17-18

[Illustration :] Le chariot triomphal 14. pieds de long 7. de haut. 5. et demi de large / L'EPEE TRIOMPHANTE DU ROI.

p. 19

LE SECOND RENCONTRE HORS LA VILLE DU CHAR TRIOMPHAL

CHAP. IV.

Arrivée qu'elle fut proche du premier escalier, et prête de mettre pied à terre, se présente sur le champ un char triomphal à l'antique, qui lui était venu au devant pour la recevoir en ce premier rencontre. La structure en était fort agréable, la peinture gaie et à propos, tout le champ azur, qui est le champ des armes de France ; les figures et compartiments partie de bronze, partie d'autres couleurs selon les divers sujets. Par en bas jusques en terre, il était encoint de pentes semées de fleur de lys. Le corps d'un côté et d'autre portait une grotesque fantaisie de toutes sortes de monstres, centaures, hydres cerbères, dragons, stymphalides, mufles, et dépouilles de lions, sangliers, cerfs, taureaux ; massues entières et rompues, et autres trophées des victoires d'Hercule, le tout d'occulte intelligence pour notre fait, si nous étions pressés de passer aux autres choses qu'importent le plus. En l'un des flancs, au beau mitan l'on avait comparté en rond une devise du Roi, à savoir une masse d'Hercule avec deux couronnes toute telle que les gardes écossaises la portent en leur saies, et tout autour ce mot DEDIT HAS, DABIT HIS ULTRA. En l'autre flanc vis à vis de cestui-ci, une autre devise de sa Majesté, qui est une épée et un sceptre croisés en forme de croix bourguignonne, ou de Saint-André, sur une masse d'Hercule toute droite ; on y avait fait ajouter une couronne au bout du sceptre, et une tiare de Pape sur l'épée avec le dicton du Roi dans le rond, DUO PROTEGIS UNUS, pour montrer, que si par son autorité royale il gouverne ses royaumes, il conserve aussi avec son épée l'Église, et le Saint Siège, comme fils aîné d'icelle, zèle héréditaire aux Rois de France, lesquels encore spécialement sont protecteurs d'Avignon, ville papale, et second siège apostolique. Au coffre, ou devant dudit char rebrassé par en haut par rouleau, en une ovale lettre d'or sur azur étaient ces deux anagrammes :

MARIA DE MEDICIS REGINA.
I, DEA SACRA, IN DEI GREMIUM.

MARIA DE MEDICIS REGINA GALLORUM.
PERGO AD ENRICUM REMIS AD GALLIAM.

p. 20

Le dos du char mi-parti en deux grands rouleaux recoquillés par en bas, portait aussi ces deux anagrammes en deux compartiments :

HENRICUS BORBONIUS.
HOC ROBUR IN ENSIBUS.

MARIE DE MEDICIS.
DAME ICI DESIREE.

Tous trois faisaient fort à notre propos : car aux deux sièges, qui étaient au char dans les deux

rouleaux étaient les génies du Roi, et de la Reine, celui du Roi habillé pompeusement, couronné à l'Impériale, brillant de toutes parts de toile d'or, perles et pierres ; et sur tout de douze gros diamants au tour de la couronne éminents par dessus un grand nombre d'autres pierres précieuses, et camards, desquelles il avait les bras et tout le corps chargés, dès la ceinture en haut. Il portait une épée assis au côté droit où était l'anagramme HOC ROBUR IN ENSIBUS, ayant derrière soi un écriteau posé à la cime d'un écorcesque qui sortait du milieu des deux rouleaux, où était écrit en grosse lettre L'ÉPÉE TRIOMPHANTE DU ROI. Le dessein était de faire triompher le Roi même dans le chariot, qui avait été entrepris à ces fins ; mais se défiant l'auteur de pouvoir représenter un personnage, qui peut aucunement approcher de la brave posture, Majesté, et grandeur du Roi, il se résolut de faire triompher son épée et son Génie en sa place. Les Anciens, au rapport d'Hérodote, pour le simulacre et image de Mars adoraient un grand glaive et cimenterre posé sur un amas de serment ; ainsi l'on avait voulu que l'épée triomphante fut la vive image du Roi brave, et vaillant comme l'épée. Le génie de la Reine était assis à côté gauche, guère moins somptueusement habillé que l'autre, tout couvert de broderie d'or et d'argent sur le velours, et couronné à l'équipollent, ayant en une main un cœur couronné, en l'autre un guidon de taffetas vert couleur de la Reine, où étaient peintes et enrichies de fin or tout au tour les armoiries de Médicis jointes à celles de France d'une part et d'autre, pour montrer que comme le Roi triomphait de toutes choses, aussi la Reine seule triomphait du cœur du Roi ; à quoi servira tantôt le septième arc triomphal. Aussi ce génie avait derrière soi l'anagramme DAME ICI DÉSIRÉE.

AUX PIEDS des deux génies en tout le reste du char était un cœur de musique à voix et instruments sous la conduite de M. l'Æschiol organiste de l'église cathédrale ; les voix étaient toutes d'élite, et triées entre les plus belles. Les musiciens, outre qu'ils tenaient le chœur, servaient encore au triomphe : car celui qui commandait représentait Junon la Reine des Dieux, et avait sous soi quatorze nymphes, qui sont deux fois sept, autant que Virgile lui en donne.

Sunt mihi bis septem præstanti corpore nymphea.

Leur habit était dès la ceinture en bas de velours, taffetas, et damas rouge et incarnat, en haut tout de blanc, la tête haussée et attifée en pointe de guirlande. Ceux qui étaient hommes faits étaient couverts de masques fendus pour pouvoir chanter sans incommodité. Cette troupe en cet équipage découvre assez d'elle-même son intelligence et allégorie en la personne de la Reine, sous le titre de Junon ; et en ses

p. 21

vertus, que l'on avait mis en nombre septénaire, tant à l'occasion que le poète en a donné<e>, que pour le mystère du septénaire, duquel est composé tout l'appareil, comme se verra puis après, et même le char, qui avait sept pieds de hauteur, quatorze de longueur, cinq et demi de largeur.

À ce beau, et triomphant chariot l'on avait attelé deux chevaux des plus grands harnachés en éléphants avec leurs trompes, et le reste, montés et conduits par deux mores. Ainsi marcha <-t-> il par la ville avec sa grande pompe et magnificence, allant au-devant de la Reine jusques à certain endroit, où la foule et presse fut si grande, et l'alarme que la Reine arrivait si urgente, que la quinte et caprice prit un des musiciens qui étaient dedans de lever la garniture d'éléphant aux chevaux pour aller plus vite, de crainte de n'arriver à temps à la galerie ; où toutefois ils se trouvèrent à bon<ne> heure, ayant changé leurs éléphants en chevaux. À la sortie de la ville hors du ravelin ils entonnèrent de fort bonne grâce l'hymne, que s'ensuit à deux chœurs, l'un à quatre voix choisies, l'autre en plein chœur renforcé, qui contenait la reprise, et le Vive le Roi.

HYMNE TRIOMPHAL PARODIQUE SUR L'ANAGRAMME DU ROI.

*Vive vive le Roi vainqueur
Vive de Florence le cœur.*

En fin l'Hercule généreux
 Bienheureux
 A mis le frein à la guerre,
 Qui depuis trente ans passés
 Oppressés
 Tenait le peuple et la terre.
 Vive vive le Roi vainqueur
 Vive de Florence la fleur.
 Ce que trois Rois n'avaient su,
 Il l'a pu
 Parachever en une heure :
 Aussi *Roi né de bonheur*
 Tout l'honneur
 Sans compagnon t'en demeure
 Vive vive le Roi vainqueur
 Vive de Florence le cœur.
 À Dieu grâces nous rendons,
 Et fendons
 L'air sous l'hymne de victoire,
 Poussant gaillards et joyeux
 Jusqu'aux cieux

p. 22

Ton nom, tes faits, et ta gloire.
 Vive vive le Roi vainqueur,
 Vive de Florence la fleur.
 Soit au printemps du Soleil
 Tout vermeil,
 Soit qu'en l'hiver il s'abaisse,
 Toujours nous chantons Henri
 Favori
 De Mars, et de la noblesse :
 Vive vive le Roi vainqueur
 Vive de Florence le cœur.

LE CHARIOT chantant cet hymne était jà à la galerie, avant l'arrivée de la Reine pour la recevoir ; cependant l'artillerie joue, et puis les hautbois, comme avions commencé de dire. Là dessus elle arrive environ les deux heures après midi. Incontinent le chœur du char triomphal reprend son Vive le Roi, tandis que sa Majesté descend pour entrer en la galerie, où messeigneurs les illustrissimes cardinaux de Joyeuse et de Gondi, et Monseigneur le Connétable l'attendaient, et étaient descendus à l'entrée pour lui faire la révérence et la recevoir, ce qu'ils firent avec grande solennité et majesté, ceux-là comme princes du sang en terre de Pape, le Connétable comme la seconde personne de la couronne la plus auguste après le Roi. Elle fut pas si tôt au siège qu'on lui avait préparé, que le chariot démarche passant tout devant elle, et fait le tour pour aller prendre place à la mêlée. Au même instant monsieur de Galéan baron des Essarts, viguier d'Avignon, la première personne de la justice civile, avec les magnifiques seigneurs monsieur de Sauvin, monsieur Ferrier et monsieur Sybille consuls, et monsieur Suarès assesseur montèrent par l'autre escalier de la galerie, et se présentèrent à sa Majesté avec une profonde révérence, ayant été qualifiés de leurs grades et mérites par Monseig. l'illustriss. Vice-légat et Vicaire général pour notre Saint Père en la légation M. de Conti, évêque d'Ancône, qui était arrivé et entré avec sadite Majesté. Alors monsieur l'assesseur Suarès au

nom de tous prenant la parole commence sa harangue ainsi, tenant un genou en terre :

MADAME,

Les bienheureuses influences et qualités, que le Soleil radieux de votre Majesté très Chrétienne répand sur votre très affectionnée et très obéissante ville d'Avignon, nous donnent la hardiesse de nous venir jeter à ses pieds, et offrir à l'autel de votre gloire une moisson plantureuse d'autant de mille vœux, et salut du peuple avignonnais, comme le ciel favorable promet à toute la France de biens, de bonheur, et de liesses par votre très heureux et sidéré mariage avec son grand monarque Henri, l'honneur et le pris de notre siècle, le parangon, et la merveille des Rois.

p. 23

LA REINE se tournant vers monsieur le Connétable lui dit : Répondez leur de ma part que je ne céderai à aucun des Rois, ou des Reines, qui furent oncques en France devant moi à chérir, aider, conserver et favoriser en toutes occurrences la belle cité d'Avignon. Mondit Seigneur le Connétable s'en acquitta incontinent, et discourut brièvement à messieurs sur la volonté et réponse de sa Majesté. Sa présence apporta grande célébrité et réjouissance au triomphe de la Reine. Car il n'y avait celui qui ne reçut une allégresse, et contentement incroyable de voir en cette royale compagnie ce grand pivot de la foi catholique en France, si voué et affectionné de tout temps au S<aint> Siège apostolique, si privilégié et caressé d'icelui, comme il appartient au premier baron, et premier gentilhomme chrétien de ce royaume ; chacun en sa personne regardait son père le grand Anne de Montmorency Connétable, vrai père et conservateur de la France, et se remettait en mémoire les offices immortels qu'il fit autrefois à sa patrie et à nos rois, suivant le bonheur de sa maison, et même de l'anagramme compris en son nom, qu'il a eu du ciel pour marque et signal perpétuel de la fidélité de ses ancêtres envers la couronne française.

HENRI DE MONTMORENCY CONNETABLE

LE ROI TE CHERIT COMME SON BON ANNE.

D. En O.

Il comprend en peu de mots l'affection que sa Majesté lui porte et lui a montré mettant à sa conduite un si précieux gage et trésor, et pour le dire en un mot, telle que les autres rois ont porté au grand Anne son père, qui scella de son sang l'amour qu'il portait à ses rois et à sa chère patrie ; que fut cause, que le bon Charles neuvième, la parfaite idée des rois très chrétiens, le père des sciences, la terreur des hérésies, le modèle de vraie noblesse, ordonna que le cœur de ce grand Connétable fut enterré avec le sien aux Célestins de Paris, pour témoignage éternel à la postérité de l'extase de son amour envers lui, et de l'obligation que lui avait cette couronne ; et encore affin que ces cœurs les plus généreux de leur siècle reposassent tous deux en un mausolée après la mort, qui avaient été le séjour d'une âme en deux corps durant leur vie.

LA HARANGUE, et réponse faite, sa Majesté demanda à Messieurs d'Avignon s'il était nécessaire d'arrêter davantage, qu'elle le ferait volontiers à leur commodité. Ledit Sieur assesseur répondit qu'il n'y avait autre ; que les commodités de sa Majesté étaient les leurs, n'étant de leur dessein de faire pour lors les autres harangues, à cause qu'il était déjà tard, et le reste du temps faisait de besoin au triomphe. Ainsi sa Majesté se tourne remettre dans sa litière portée par deux beaux mulets noirs montés de deux pages, et toute couverte dedans et dehors de velours cramoisi obscur, brodé d'or et d'argent de toutes parts en fleurs de lys, roses, et semblables galanteries. La Reine était vêtue à l'italienne d'une robe de drap d'or à fonds bleu, attifée aussi à l'italienne fort simplement, la poitrine toute couverte, le poil en sa naïve beauté sans fard et sans griserie. Je voyais en mon cœur rougir de honte la vanité scandaleuse d'Avignon, de voir cette beauté sans fard, ce beau teint sans vermillon, cet œil attrayant, et agréable sans légèreté, ce port brave et plein de majesté sans affectation, cette belle, et haute stature sans marche pied ; l'on ne saurait voir ou désirer jamais en Princesse deux choses si diamétralement éloignées jointes ensemble, une si grande majesté avec une si incomparable modestie ; une si excellente beauté

p. 24

avec une si rare naïveté ; un œil si débonnaire et si attrayant avec une si remarquable pudicité et gravité ; la face toujours riante, sans vanité ; le marcher grave, sans légèreté ; le rencontre royal et majestueux, sans aucun faste, ou mépris. En cette posture elle se présente pour rentrer en litière. À l'instant le grand chœur de musique, qui avait fait vu gros de toutes les chapelles d'Avignon et s'était rangé dans l'autre tour du ravelin, qui est contre celle où étaient les hautbois, commença à chanter à deux chœurs, en harmonie réciproque, un cantique des grandeurs et excellences du Roi et de la Reine, avec un grand tintamarre de voix résolues et assurées. Entrant le gros de la cavalerie s'avance, et toutes les compagnies démarchent selon l'ordre que nous dirons.

LE TROISIEME RENCONTRE DES SEPT COURONNES ET DES DIEUX.
CHAP. V.

LA REINE ne s'est pas avancée de dix pas, qu'elle s'aperçoit du ravelin tout tapissé en dehors d'inscriptions et paré par tous les créneaux, et environs desdites inscriptions de disques et festons de laurier et de buis avec bandes peintes d'incarnat blanc et bleu. Au front de la tour qui vise au Rhône était écrit en lettre rouge sur un grand carré ce vœu commun façonné à l'antique au nom de toute la ville :

VOTUM PUBLICUM.
HENRICO MAGNO SUSCEPTUM A POPULO
AVENIONENSIVM IN PERPETUUM.

AVENIO SEPTEMGEMINA MUNICIPIUM REGNI NOBILISS. VOTUM NUNCUPAVIT PRO SALUTE DD. NN. HERCULIS SEPTIMI HENRICI IV ANNORUM, ET REGUM SERIE SEPTENARII, ET MAGNÆ MEGARÆ MARLÆ MED. ITEM ANNIS ÆTATIS SEPTENARLÆ AUGUST. CON. VICTIMIS IMMOLATIS EIN ALTERUM DOMINICUM DIEM VOVIT SALUTI PUBLI. CLAVES TRES INAVRATAS. CARITATI REGLÆ COR UNUM PUBLICUM. LÆTTIÆ COMMUNI LUDOS, THEATRA, FERIAS. TUTELÆ URBANÆ NUMOS AUREOS TYPO REGIS, AC REGINÆ CUSOS : VICTRICI MAJESTATI CURRUM, AC VII. ARCUS TRIUMPHALES. VICTORLÆ FÆCUNDÆ CORONAS VII. PACI TEMPLUM CLUSUM IN IANO, COLUMNAS TORNATILES, ET

p. 25

SOLIDAS OMNES CUM BASIBUS, ET EPISTYLIIS IN THEATRIS PORTICIBUS, ET ARCUBUS AD ANTEDIEM ID. NOVEM. ANNO SACRO ET SEPTENARIO MDC.

Au même endroit de la seconde tour était le titre, et préambule d'un *Plebiscitum* de même étoffe et pour le même effet au nom du peuple d'Avignon, entant qu'il est distingué des magistrats comme ceux qu'à Rome l'on appelait *Quirites* ; et était écrit en cette forme :

PLEBISCITUM
DE TRIUMPHO DECERNENDO
HENR. REG. CONSERVATORI ET
MARLÆ REGINÆ NOVÆ CONJUGEI (SIC).

QUOD TRIBUNI PLEBEM JURE ROGARUNT PLEBESQUE JURE SCIVIT.

QUOIUS AUSPICIO CLASSE PROCINCTA OPEIMA SPOLIA CAPIUNTUR DEO. O. M. GLORIAM DATO : QUEI CEPIT HERCOULI SEPTENARIO TRIUMPHUM SEPTMGEMINUM DARIER OPORTETO.

Entre les deux tours susdites, y a une muraille fort belle, qui fait la largeur du ravelin opposée directement à la galerie, n'ayant que sept créneaux de bonne fortune, dans chacun desquels était écrit un chef de ce *Plebiscitum* en même lettre rouge :

PRIMA SPOLIA EIN MARTIS ASAM SUB POMERIVM : LAUREAM UTRAM VOLVERIT PRO CÆSIS HOSTIB. CAPITO.

- II. SPOLIA APOLLINI ŒCONOMO PRO SUSCEPTO REGNO, LILIUM QUEI CEPERIT, ET GALLICAM DATO.
 III. SPOLIA STATORI IOVI PRO RECONCILIATO REGNO, QUEI RECONCILIASSIT POPULEAM DECERNITO.
 IV. SPOLIA MINERVAE SOTERAE, ET LAOSSOE PRO CLEMENTIA REGIS EIPSOQUE AB SE SUPERATO, MYRTUM.
 V. EIN TEMPLO IANI CLUSO AD MERCURII CADUCEATORIS CAUSA PACIS FACTAE PACTAEQUE, OLIVAM.
 VI. SPOLIA DIANAE SOSPITAE ET LYSIZONAE PRO ABSOLUTIONE, ET RELIGIONE REGIA, QUEI CEPERIT PALMAM CONSEQUITOR.
 VII. SPOLIA VENERI NYMPHEUTRIAE, PRO PERENNITATE FAUSTI, FESTIQUE CONNUBII, QUERCOM DARIER OPERTETO.

p. 26

Dessous les créneaux en une frise tirée avec festons de buis d'un tour à l'autre se lisaient ces vers de Virgile adaptés à l'arrivée de sa Majesté :

SALVE, VERA IOVIS PROLES, DECUS ADDITE DIVIS : ET NOS ET TUA DEXTER ADI PEDE SACRA SECUNDO. HIC JUVENVUM CHORUS, HICQUE SENUM, QUI CARMINE LAUDES HERCULEAS, ET FACTA FERANT.

Il importe beaucoup pour tout ce que suit d'entendre la première inscription de celles-ci, que j'appelle VOTUM PUBLICUM, et signamment ce que concerne le nombre septénaire que l'on a gardé fort exactement en toute cette entreprise. Considérons-le de près, et contemplons à loisir avec sa Majesté le dehors du ravelin tout tapissé d'écriture, pendant que les troupes marcheront et se mettront en ordre.

DISCOURS DU NOMBRE SEPTENAIRE.

L'EMPEREUR Justinien en l'authent. de coss. ordonne que les jeux et spectacles des Princes soient septénaires, composés de sept diverses célébrités et actions ; et pour ce au §. *choris : vers; sextum agens.* il conclut ainsi : *Et ita septem noctium, et processum complebitur cursus nullam specierum antiquitus statutarum derelinquens.* Et plus bas commande que les Princesses aient part aux magnificences de leurs maris au §. *Hæc itaque : vers. si autem : Decet enim frui eas et conjugis claritate.* Faisons donc ces triomphes royaux septénaires communs au Roi et à la Reine, pour ne contrevenir à la Loi de l'Empereur.

LE ROI, la Reine, l'heure et le jour que nous fîmes l'entrée ; Hercule qui est notre sujet, l'année du jubilé qui court, la ville d'Avignon où nous sommes, nous en donnent toutes les occasions.

LE ROI est au septième septénaire de son âge, c'est-à-dire, au quarante-neuvième, qui sont sept fois sept ; il est le neuf fois septième Roi entre les Rois de France, et le septième de ce siècle. Le plus grand essai de vaillance qu'il fit jamais, et le plus grand coup duquel, comme un Alexandre le Grand, il coupa le nœud Gordien, et quasi fatal de son état, qui fut en la bataille d'Ivry, fut septénaire, et eut tout son heur du nombre septénaire, étant toute son armée divisée en sept escadrons ; je le dirai après plus amplement. Et la bataille fut donnée le 14, deux fois septième de Mars. La prise d'Amiens fut le 25 de septembre en l'an 1597, an et mois septénaire. L'autre grande bataille gagnée à Arques près de Dieppe se donna le trois fois septième jour vingt-et-unième du mois de septembre, qui est ainsi nommé pour être le septième mois de l'an solaire. La journée de Fontaine-Française, lès Dijon, fut le septième mois de l'an commun, le sixième de juillet à l'heure deux fois septième du jour, qui est deux heures

p. 27

après midi : heure que la Reine fit son entrée en Avignon. En outre il fit déclaration de sa conversion en même mois septième de l'année, que fut le 25. de juillet jour de saint Jaques en l'église de Saint-Denis. Il fut sacré Roi le 27 de février, fit la paix avec l'Espagnol le 21 de juin.

LA REINE aussi n'a que vingt et sept ans, est petite fille de Ferdinand septième Empereur de

la maison d'Autriche ; et pour montrer combien elle symbolisait avec le Roi et se plaisait au septénaire, elle vint de Florence avec dix-sept galères ; la sienne avait septante pas de long, et vingt et sept rames de chaque côté, qui est le nombre des ans de son âge, et beaucoup d'autres septénaires, que nous t'apporterons puis après ; et qui plus est le mariage royal se fit à Lyon solennellement le 17 décembre. Elle entra en Avignon le jour du dimanche, auquel casuellement s'est rencontrée son arrivée le septième de la semaine, à deux heures, que font quatorze avec les douze du midi ; c'est-à-dire deux fois sept. QUANT A HERCULE il était natif de Thèbes, ville à sept portes tant chantées, et apostrophées par les poètes, et l'Hydre n'avait que sept têtes, au dire de Naucrates Erithrée.

L'AN DU JUBILE où nous sommes a été fondé sur le septénaire ; ainsi que l'a couché par écrit Moïse au Lévitique 25 par le commandement de Dieu : *Tu compteras sept semaines d'années, c'est à savoir sept fois sept, qui font en tout quarante neuf ans ; et tu sonneras la trompette le septième mois, le dixième jour du mois au temps de propitiation, en toute la contrée, et sanctifieras l'an cinquantième, et l'appelleras rémission à tous les habitants de la terre, car c'est le Jubilé.* C'est le texte de la Sainte Écriture translaté en français de mot à mot, où est à admirer le rencontre merveilleux de l'âge du Roi, et de l'an auquel il se marie, qui est l'an quarante neuvième, nombre des ans du jubilé, comme il appert par le passage allégué : car le Jubilé était pris après une semaine d'années, qui sont quarante-neuf ans, à l'occasion de quoi ils l'annonçaient et célébraient avec sept trompettes, qui signifiaient les sept sacrements de la Loi évangélique, qui effacent les péchés, et ont donné le nom au Jubilé ; car les Hébreux appellent [terme hébreu], Jobel une trompette, ou cornet fait de la corne d'un bélier, de laquelle ils se servaient, et d'où est extrait le nom de Jubilé. *Septimo die sacerdotes tollent septem buccinas, quarum usus est in Jubileo.* En Josué, chap. 6, et pour la même raison Philon le Juif, après avoir montré que toutes les grandes fêtes des Juifs, comme le jour du Sabbat, qui est le septième jour de la semaine, et la Pentecôte, jour sept fois septième après la Pâque, et toutes les autres étaient septénaires, parle ainsi du Jubilé : *Nec dissimilia sunt, qua præcipiuntur de anno quinquagesimo, qui non solum habet modo dictum septenari privilegium, verum etiam restitutionem rei familiaris in integrum.* S'il y a ville au monde qui puisse faire fête au Roi de cet an quarante-neuvième, c'est Avignon : car Boniface huitième, fondateur de l'Académie d'Avignon, ayant tout le premier institué l'an du Jubilé de cent en cent ans, commençant l'an 1300, Clément sixième, qui acheta Avignon de la Reine Jeanne, et résidait pour lors audit Avignon, le remit à son ancien terme septénaire de l'ancienne Loi, de cinquante en cinquante ans, l'an 1350. Et ainsi le second Jubilé qui jamais a été fait, a été remué à l'an cinquantième en Avignon, par un Pape y tenant alors le Siège apostolique.

Que si nous voulons encore éplucher de plus près les secrets et mystères de ce nombre, il ne peut être propre d'autre Roi du monde, que du Roi de France. Les Rois de France seuls ont ce don du ciel de guérir des écrouelles, maladie incurable, par le seul attouchement, disant : *Le Roi te touche.* Cela est frayé dans toutes les histoires domestiques et étrangères, anciennes et modernes, latines et grecques, qui

p. 28

d'un accord concèdent cela à nos Rois ; avéré par longue expérience de tant d'année, et de fraîche mémoire par le Roi à présent régnant, en sont étés guéris à Lyon, Grenoble, et autres endroits ; chacun le touche au doigt ; on ne parle d'autre chose, on n'entend autre, que les parents des patients prêchant cette vertu miraculeuse de sa Majesté : et en pourrais nommer gentilshommes de bonne part, qui ont attesté authentiquement, que leurs enfants ont été guéris à Lyon naguères. La cérémonie en est merveilleusement grave, et majestueuse. Mais je ne me veux arrêter en chose attestée par le témoignage de toute la Chrétienté ; et qui devrait bien déciller les yeux à nos pauvres égarés nouveau venus, et leur faire croire, pour le moins, ce qu'ils voient ou peuvent voir, s'ils ne se crèvent les yeux. Que si le nombre septénaire a cela de propre de guérir de la même maladie, que se peut-il dire de plus convenable ou au Roi de France, qui a cette propriété héréditaire, ou à sa Majesté, qui en a déjà tant guéris, ou à Henri quatrième qui en tous ces succès, en son âge, et en l'ordre des Rois est septénaire?

Bungus écrivant de ce nombre, en parle ainsi : *Similiter masculus omnis septimus absque femella intermedia natus vim habere dicitur curandi strumas, seu scrofulas solo tactu, vel verbo. Ecce quod tam diu Chirurgum fatigavit, quod Pharmacia curare non potuit, nec ferro, nec caustico consumere, cuique nulla videtur esse medicina vi numeri septenari curatum, persanatumque, apparuit quandoque. Atque hanc similem virtutem in dextera Gallorum regum videmus, qua struma affecti liberantur.* C'est un Italien Bergamasque, hors de passion et soupçon. Le mâle, dit-il, qui est né le septième, sans qu'il y ait eu femelle entremis, à la vertu de guérir des écrouelles par le seul attouchement, ou par la parole. Ce à quoi les chirurgiens n'ont peu trouver aucun remède, ni par feu, ni par fer, a été souventes fois guéri par la force du nombre septénaire, laquelle même prérogative nous voyons être ès Rois de France, qui ont puissance de remédier à ce mal. Je me suis laissé dire qu'au Puy y a un pédagogue mâle septième, et un religieux à Béziers qui en guérissent plusieurs. Mais en chaque arc triomphal je découvrirai les autres raretés et mystères de ce nombre de sept, les rapportant aux sept parallèles du Roi avec Hercule.

TOUCHANT LA VILLE D'AVIGNON, elle est de toutes pars septénaires, l'on y voit sept fois sept de choses remarquables, qui sont autant que le Roi à d'ans. SEPT PAROISSES, et non plus : Saint-Agricol. Notre-Dame la Principale, Saint-Pierre, Sainte-Madeleine, Saint-Didier, Saint-Symphorien, Saint-Genis. SEPT CONVENTS ANCIENS de religieux, de Saint-Ruf, frères Prêcheurs, Cordeliers, Carmes, Augustins, de la Trinité, de saint Antoine. SEPT MONASTÈRES de nonnains : Saint-Laurent, Sainte-Catherine, Saint-Veran naguères Saint-Jean le Vieux, Notre-Dame jadis de Fours, Sainte-Claire, Sainte-Praxède jadis Espagne, les Repenties autrefois dites des Miracles ; SEPT HÔPITAULX, de Saint-Benoît qui est le plus ancien pour les pèlerins, Sainte-Marthe le plus grand, et commun à tous, Champfleuri pour les pestiférés, Saint-Lazare pour les ladres, Saint-Antoine pour les estropiés, des Augustins pour autre nécessaireux, et de Nazareth pour les veuves, errants, et sans toit. SEPT PALAIS, le Grand Palais surnommé apostolique, le Petit Palais de l'archevêque, la Vice-gérance dite anciennement le Palais Royal, Saint-Jean de Rhodes, le palais de la Mote, où est aujourd'hui le collège de la compagnie de Jésus, celui de Poitiers dit du Roure, et celui du roi René. SEPT COLLÈGES, le grand collège dit Saint-Nicolas, Saint-Martial qui est séminaire de Cluny, de Senanque, séminaire de saint Bernard, de Juion, séminaire de Montmajor, que le vulgaire par équivoque appelle de Dijon, du Roure, de la Croix, et de Saint-Michel. SEPT PORTES, du Rhône, du Sel, de Saint-Lazare, d'Ymbert, de Saint-Michel, de Champfleury, du Bois, communément de la leigne. Ce sont les sept septénaires, que l'art, et la piété de

p. 29

nos majeurs ont mis en Avignon, desquels les ans passés on a recherché l'origine, la fondation, les changements et altérations, les causes, les statuts, et toutes les singularités de l'histoire d'Avignon. Mais Dieu y a mis encore ses septénaires. Les conventions furent faites le 7 de mai, la légation instituée le 27 de juillet septième mois de l'an romain. Avignon fut séparée du Comtat Venaissin par le partage des comtes de Provence le 15 de septembre, 17 des calendes d'octobre ; fut achetée et acquise par Clément sixième l'an septième de son pontificat ; et surtout ceci, par grâce spéciale, et saveur de la providence divine, SEPT PAPES légitimes, des plus grands personnages qui aient été de suite depuis Grégoire le Grand, y ont tenu le siège apostolique l'un après l'autre, sans interruption, et y ont demeuré septante ans précisément, qui est un autre septénaire remarquable. CLEMENT CINQUIEME y amena le siège pontifical l'an 1305, consacré à Saint-Just de Lyon, qui a fait et daté les Clémentines en Avignon, où il séjourna près de sept ans, extermina les Templiers, convoqua le Concile de Vienne, mourut ici près à Roquemaure, et fut enterré à Bazas. Quelques-uns pensent que ce Clément ne doit être compté entre les papes d'Avignon, mais ils se trompent, et ne faut que voir ses Clémentines datées quasi toutes en Avignon, et ce qu'en ont écrit les meilleurs historiens. Peut-être qu'ils ont été abusés par les écrivains qui sont à la salle du Jésus, où se lit que Jean XXII amena le premier le Saint Siège en Avignon ; il faut corriger cet écrivain par la vérité de l'histoire, par laquelle ils trouveront que par deux diverses fois il créa en cette ville quatorze cardinaux : les cinq l'an 1310, le 19 décembre, et les neuf l'an 1312, le 22 dudit mois, et qu'ils en moururent en divers temps

de son pontificat en la même ville quinze, que Panvinius rapporte l'un après l'autre. À Clément succéda Jean XXII, créé à Lyon, jadis évêque d'Avignon, pontife très docte et très fameux, qui a institué le premier audit Avignon de saluer tous les jours la Sainte et Immaculée Mère de Dieu au son de la cloche, comme le témoignent Polidore, Générard, et les chroniques. Il laissa à l'Église vingt et cinq millions d'or, fonda les Chartreux de bon pas, les collégiales de Saint-Agricol et de Saint-Rémi ; est enseveli à Notre-Dame-des-Doms, en la chapelle du Rosaire. Benoît XII créé en Avignon successeur de Jean, sacré aux Jacobins, commença à bâtir le grand Palais par la partie septentrionale carrée, à quatre corps de logis, jusques à Notre-Dame-des-Doms ; personnage de grande sainteté, et théologien excellent. Il repose à Notre-Dame, en une autre chapelle, à main gauche du chœur. CLEMENT SIXIÈME le suivit, l'ornement de la maison de Canillac, couronné en Avignon aux Jacobins. Ce fut celui-là qui acheta cette ville 80 mille florins d'or de Florence, l'an 1348, bâtit tout le devant du Palais, et la grande chapelle d'en bas vers la Vice-gérance, commença les murailles neuves depuis la roche de Doms jusques à la porte du Rhône ; fit refaire quatre grandes arcades du pont, que le grand ravage des eaux advenu de son temps avait mis par terre ; il y mit ses armoiries d'où plusieurs ont pris occasion de penser et d'écrire que les papes avaient fait le pont, lequel néanmoins fut bâti miraculeusement l'an 1177 par saint Bénézet, pâtre envoyé de Dieu âgé seulement de douze ans, et les papes ne vinrent en Avignon que l'an 1305 ou 1306 pour le plus. Clément décéda en Avignon, et est enterré à la Chaise-Dieu, en cette belle église qu'il avait faite bâtir ; grand prédicateur, d'une mémoire monstrueuse, se souvenant de tout ce qu'il voyait, oyait, lisait une seule fois, sans jamais s'en pouvoir oublier, comme le témoigne Pétrarque. Après lui suivit INNOCENT 6. créé en Avignon au Palais. Il a bâti la grande chapelle d'en haut, et parachevé tout ce corps de logis méridional, et des murailles, depuis le pont de la Sorguette sous les Jacobins

p. 30

jusques à Saint-Lazare, fondé les Chartreux de Villeneuve, où ses cendres reposent. L'on lui subrogea saint URBAIN V. créé en Avignon au Palais, qui a fait tailler dans la roche la grande cour, et le puis dudit Palais, œuvre merveilleuse ; a fait faire le logis qui regarde l'Orient, où était logée la Reine, depuis la salle des légats jusques aux grandes chapelles, et des murailles les plus belles de toutes, dès le pont de la Sorguette quasi jusques à la porte du Rhône, et dès la porte de Saint-Lazare jusques à la Roche de Doms ; voire a fait refaire de celles d'Innocent, qui avaient été faites à la hâte, dès la porte Saint-Michel jusques à la porte l'Ymbert, et la porte de Saint-Lazare même, avec le pan de muraille en çà, qui a des meurtrières et bouques ; tout cela ayant été mis à bas par le ravage de la Durance et du Rhône, qui s'étaient accordés une fois de faire du bien à la ville d'Avignon. Il mourut en Avignon au Palais du cardinal Albane son frère, près du chœur de Saint-Pierre, ainsi que l'a écrit Verneron son secrétaire, qui y était présent. Platina selon sa coutume, qui est de dire toutes choses *ab hoc et ab hac*, dit qu'il est mort à Marseille, où il fut transféré deux ans après avoir été enterré, et réduit en cendres (comme il l'avait commandé par son testament) à Notre-Dame-des-Doms, de sorte que pour le présent il gît à Marseille, à Saint-Victor, qu'il avait fait bâtir somptueusement, avec la forteresse. Il trouva les chefs de saint Pierre et saint Paul, et le corps de saint Thomas d'Aquin, que Jean XXII avait canonisé en Avignon ; il mit sus l'usage des *Agnus Dei*, qui avait été intermis par longues années, et fit plusieurs miracles. Grégoire onzième succéda à Urbain ; il fut de la maison de Canillac, fait en Avignon, au Palais, où ayant résidé par l'espace de quatre ans entiers, ramena le Saint Siège à Rome, un des plus grands jurisconsultes de son temps, et grand homme de bien ; il gît à Rome.

PLUSIEURS DESIRENT de savoir qui le premier et à quelle occasion mit le nombre septénaire en cette ville. Nous en avons ouï en son temps et lieu ce qu'on en avait pu apprendre par le cours de l'histoire d'Avignon ; j'en dirai seulement un mot ici en passant pour les curieux. Ce fut saint Urbain cinquième du nom, de la maison de Grisac en Languedoc, natif de Beaucaire. Il se plaisait uniquement au septénaire, et de fait au ravelin de Saint-Lazare, qu'il a fait rebâtir, il ni voulut que sept créneaux, où l'on avait fait écrire le Plebiscitum septénaire ci-dessus allégué, qui m'a donné occasion

d'entamer ce propos ; de même au grand Palais n'y ayant que six tours, Trouillas, de l'Estrapade, Saint-Jean, de la Cloche, Saint-Laurent et l'Agache, il y en ajouta la septième, et l'appela des Anges, la plus belle de toutes, où est l'Archive admirable dans les fondements, la salle des légats, et autres beaux membres, que furent donnés pour logis à la Reine. L'on a remarqué fort particulièrement les ans passés, par le dénombrement des bâtiments et fondations qui furent faites de son temps, que non seulement il a introduit le septénaire, mais a pris occasion de ce faire du dessein qu'il avait de rendre Avignon une seconde Rome. Il fit faire de très beaux vergers en ce même endroit du Palais et ordonna, que l'on appellerait tout ce côté là du nom de Rome, comme le témoigne Pierre Verneron, qui était son secrétaire, en son manuscrit des papes d'Avignon (le cardinal de Clermont les gâta y faisant bâtir la Mirande et cette grande galerie, qui occupent la plus grand part de ces jardinages) Nous ne pouvons révoquer en doute avec raison qu'Urbain ne voulut former Avignon sur le prototype de Rome ; même ayant délibéré d'y arrêter à toujours le Saint Siège, comme l'on voit à l'œil par tout la traîne de l'histoire de ce temps là ; qui a occasionné Paul Émile de parler en ces termes d'Avignon : *Avenio sancta jam, atque Urbis Romæ æmula*. Or en quoi pouvait-il mieux représenter Rome la grande, que par le

p. 31

nombre septénaire, duquel elle était toute composée ? Constantin le grand Empereur, ayant fait une loi que l'on appelât désormais Constantinople *novam Romam*, au rapport de Socrate au livre premier chap. 12, la fit toute septénaire. Voici ce qu'en pense Baronius au tome 3. en l'an 330 : *Sane quidem non nomine tantum sed re ipsa conatus est Constantinus civitatem illam alteram Romam facere, quæ in omnibus ex æquo, si liceret, voteri Romæ responderet ; nam ut illam, in quatuordecim primum regiones divisit, Capitolium erexit, etc.* La ville de Rome, que Stadius appelle *septemgeminam* fut bâtie en la septième Olympiade au dire de Polybe Mégalo-pitain, de Diodore Sicilien, d'Ératosthène, et de Denys Halicarnasse, le vingt et unième d'Avril, qui est le trois septième dudit mois. Avignon fut fondée à la fin du septième centenaire d'années avant la venue du Sauveur, l'an 147 après la fondation de Rome, et 604 avant l'incarnation du Fils de Dieu, qui fut l'année que Marseille fut édifiée par les Grecs Ions. En outre Rome a eu sept Rois et non plus, aussi bien qu'Avignon sept papes. Properce, et tous d'un accord, lui donnent sept montagnes, *Septem urbs alta jugis, toto quæ præsidet orbe*. Virgile sept palais, *septemque una sibi muro circumdedit arces* ; Pline sept portes, jusques à son temps, aussi bien qu'à Thèbes ; Procopius deux fois sept portes, redoublées par l'Empereur Justinien. Il y avait sept rues publiques célébrées par les anciens écrivains *via sacra, via alta*, et les autres. Pédian dit que tout le peuple était divisé en trente cinq tribus, qui sont cinq fois sept. Auguste César distribua toute la ville en quatorze régions, ainsi que l'écrit Suétone, et Tacite, distribution gardée du depuis par Constantin en Constantinople. La première région avait sept places, la cinquième sept corps de garde, la huitième trois fois sept temples, qui font 21, et sept marchés publics ; la dixième sept rues, qu'ils appelaient *vicos*, la douzième l'admirable *Septizonium*, et la maison des sept Parthes ; la quatorzième sept autres corps de garde. Même Rome chrétienne a eu les sept diacres, qui s'appelaient régionnaires, les sept sous-diacres et les sept notaires apostoliques ; et a les sept églises des stations, et les sept portes de la ville Léonienne, ou Bourg Saint-Pierre, et autres plusieurs septénaires, que je laisse à part pour maintenant, comme beaucoup d'autres parallèles d'Avignon avec Rome, que l'on a poursuivi à fonds ailleurs. Ceci suffira en passant, pour l'enrichissement du septénaire de notre labyrinthe, et explication d'une Iliade d'allégories qui s'ensuivent, et que nous eussent arrêtés à tout bout de champ. Et encore pour entendre pourquoi en plusieurs des inscriptions l'on honore Avignon du titre de *nova Roma*, ville habitée par tant de papes, anoblie de tant de beaux bâtiments, illustrée par tant de faits mémorables, privilégiée par tant de conciles, tant respectée de l'Antiquité, tant chérie des Empereurs, tant aimée des Rois de France, tant prisée des Souverains Pontifes, tant favorisée du Ciel, vierge et nette de toute hérésie, ennemie résolue de tout temps de schismes et divisions, boulevard de la Foi catholique en ces quartiers, pépinière des vaillants champions pour la défense de la Foi orthodoxe parmi les

peuples circonvoisins, nourricière de toute sorte d'ordres religieux, desquels elle fait contrescarpe à ses plus grands ennemis. La Rome de deçà les monts, la Constantinople des Gaules, la Florence de France, la perle des belles villes, la colonie des nations, l'asile des étrangers, le gracieux, plaisant et agréable séjour des princes et des Rois.

CES CHOSES ainsi avérées, je reprends mon chemin, et reviens à la Reine, que peut être nous avons trop importunément retenue à la porte, avant qu'entrer dans le labyrinthe ; j'espère que cette importunité se trouvera puis après à propos, quand en la narration de toute la suite de cette entrée, l'on recueillit le fruit de l'attente, par la

p. 32

perspicuité, et brièveté requise.

À la première démarche sa Majesté se vint rendre à la Croix qui est hors du ravelin, au chemin tendant à la ville, où elle rencontra les sept Dieux, auxquels on avait dédié les sept arcs du labyrinthe, qui venaient au-devant de sa Majesté pour présenter les sept couronnes acquises au Roi par ses prouesses, et lui moraliser en peu de mots tout le contenu des arcs triomphaux, afin que puis elle les vit, et les considérât avec plus d'intelligence et contentement. Tous sept étaient à cheval habillés somptueusement, et montés à l'avantage sur chevaux d'Espagne et barbes, et autres de grand prix. Outre ces sept, on avait choisi de la fleur de la noblesse, qui étudiait et est élevée tant en bonnes mœurs qu'en toutes sciences au très florissant, très fameux, et très dévot collège de la compagnie de Jésus en cette ville, les plus beaux et rares esprits de France, et qui savaient le mieux monter, et piquer passablement un cheval ; tous enfants de marque, de toutes ces provinces circonvoisines, Languedoc, Dauphiné, Provence, Italie, France, et enfants d'Avignon, sept fois sept ; chaque septénaire à la suite de chaque Dieu bien montés, et vêtus des couleurs du Roi et de la Reine, faisant en tout le nombre de quarante-neuf chevaux, nombre des années du Roi. Outre ceux-ci, chaque septénaire avait un chef des plus apparents qui assistait le Dieu de sa troupe, et portait la couronne de l'arc, qu'il représentait. Cestui-ci était suivi d'un autre, qui portait un guidon de taffetas, avec les armes différentes d'un côté et d'autre, comme nous spécifierons maintenant. Le tout conduit par les trompettes et par des écuyers qui avaient été choisis à cet effet, pour dresser cette jeunesse et s'en prendre garde. Ils furent un peu rompus par la presse et confusion des compagnies de pied, qui s'étaient débandées, que fut cause qu'ils ne parurent pas avec toute l'ordonnance, qu'il était nécessaire ; toutefois ils se rallièrent fort bien par la sage conduite du sieur Jean Antoine Fabri, l'un des députés, qui y fit très bon office, comme en toutes autres choses, homme vif, prompt, vigilant, et leste à ce qui est de sa charge. Par son moyen ils se rangèrent en fin tous de rang, au bord de la Durançole depuis le petit pont jusques à la Croix.

Mars était le premier de tous avec sa lance, ses armes toutes dorées et un panache blanc, l'écharpe tout de même, monté sur un genêt d'Espagne fort beau. Le chef qui l'assistait, vêtu de velours incarnat, portait en main une couronne de laurier ; le guidon suivait de taffetas blanc, avec les armoiries de notre Saint Père d'un côté, et d'autre enrichies tout à l'entour de fin or. Les sept qui l'assistaient, étaient tous habillés de velours ou taffetas à la livrée de leur chef, et avaient chacun un rameau de laurier en main.

Après ceux-ci était Apollon monté sur un barbe avec son Soleil en tête, aux rayons faits de perles et pierreries exquises ; le reste de l'habit de toile d'argent sur le velours incarnat figuré, et coupé exprès, les bottines à l'antique de cuir doré, et au col des chaînes d'or, à plusieurs tours, à droit, et en écharpe ; le chef de ce septénaire était vêtu de velours vert, l'enseigne aux armoiries du Roi de côté, et d'autre sur le taffetas blanc ; le septénaire qui suivait vêtu de taffetas et de velours vert, ayant chacun en main une branche de fleurs de lys feintes en papier.

Le troisième rang était de Jupiter affublé d'une robe rouge de damas bleu céleste à l'antique, avec les boutons et boucles d'or de haut en bas jusques aux pieds, tenant le foudre en main, monté sur une haquenée toute blanche comme neige ; le chef de la bande était habillé de satin incarnat,

monté sur un genêt d'Espagne, portait une couronne de peuplier, l'enseigne de même matière que les autres, avec

p. 33

les armoiries de Médicis jointes à celles de France. Les sept vêtus comme leur chef tenaient les rameaux de peuplier.

En quatrième lieu, suivait Minerve sur un cheval de règne tout noir accoutrée mignonnement tout ce que se peut, son heaume avec le Sphinx, son cuirasse sur la soutane de toile d'argent, et la belle chevelure ondoyante sur les épaules sortant de son casque, et se frisant sur le front paré de diamants et rubis de grande valeur ; le chef qui l'assistait monté sur un barbe portait la couronne de chêne vêtu de damas, et en son guidon les armoiries de la ville sur le taffetas vert ; les sept avaient en main de branches de chêne tous habillés de velours, ou de taffetas vert.

Le cinquième, Mercure avec son petit chapeau de drap d'or, le caducée et sandales, son hoqueton à l'antique de drap d'or enrichis de force chaînes d'or, les bras et la poitrine chargée de pierreries, et d'une chaîne fort remarquable. Le chef de sa troupe vêtu de taffetas tanné de couleur de Roi, monté sur un beau barbe, tenant en main une couronne d'olive ; au guidon étaient derechef les armoiries de notre Saint Père en taffetas blanc. Le septénaire portait le tanné partie velours partie taffetas avec des rameaux d'olive en main.

Le sixième Dieu fut Diane sur une haquenée blanche, affublée en nymphe, sa trousse derrière le dos, son croissant en tête sur la guirlande, d'où pendait jusques en bas en derrière une glace d'or ; le chef du septénaire vêtu de toile d'argent portant la couronne de palme, monté sur un petit cheval qu'il maniait si dextrement qu'il fut remarqué entre tous par Monseigneur le duc de Guise, lequel voyant sauter, cabrer et bondir ce petit nain de cheval, et faire mille tours et retours de souplesse, sous la baguette de ce petit enfant âgé seulement de neuf à dix ans, demanda à qui il appartenait ; et ayant appris de son précepteur qui le suivait pour l'assister, qu'il était fils à Monsieur de Paris Dauphinois, le loua tout haut, le plus grand heur qui peut advenir à ce jeune seigneur en cette matière, d'être vu, et admiré d'un des plus grands et fameux princes du monde, duquel chacun estime à grand'heur voire le seul regard, puisque comme dit Cassiodore *munus est videre Principem*. Combien d'avantage d'être vu de celui duquel le nom, la noblesse et la valeur n'a autres limites et bornes que celles de l'Océan et de la terre habitable ? Le guidon portait les armes de France des deux côtés, et étaient les sept habillés qui de toile d'argent, qui de velours incarnat, qui de taffetas vert, qui de tanné de Roi, tout pêle-mêle des couleurs des susdits septénaires, ayant tous en main des palmes.

Le septième Dieu était Vénus montée sur un barbe. Elle eut le pris d'être entre les Dieux le plus proprement habillée, selon le personnage qu'elle représentait. La tête était haussée d'une somptueuse guirlande, sa robe de soie élaborée de trois couleurs, qui sont du Roi et de la Reine incarnat, blanc et vert, rayés d'argent, l'incarnat faisant de petites flammes de feu par toute l'étoffe, fort propres à Vénus, que l'on dépeint toujours avec les flammes à la poitrine. Le capitaine portait la couronne de myrte, et son guidon qui avait les armes de Médicis jointes à celles de France ; tout le septénaire avec rameaux de myrte fraîche et verdoyante était venu à l'italienne, et de nation italienne.

CETTE troupe rangée en cette manière droit au passage de sa Majesté, elle approchant s'aperçut bien à la contenance du premier, qui était Mars, qu'il lui voulait dire quelque chose, et pour ce commanda d'arrêter, et de même aux autres Dieux des sept septénaires, lesquels elle entendit la plupart avec une patience, et attention

p. 34

remarquable, en tant que la grande presse le pouvait permettre, commandant de faire ferme au commencement de chaque septénaire, où elle voyait les Dieux parés, et éminents par-dessus tous les autres en posture de réciter ; passant ainsi au travers de toute cette jeunesse avec un visage serein et riant. Voici donc les stances que récitèrent les Dieux ; car les chefs, qui portaient les couronnes devaient réciter puis après à leur tout à la personne du Roi absent, comme les Dieux à la Reine

présente.

I. MARS .

Sur l'hydre du premier arc

STANCE I.

*D'HENRI l'Herculine valeur
De l'hideux hydre de malheur,
Qui tenait la France oppressée
Toutes les têtes a tranchées.
Mais cet Hyde toujours renaît,
Si de vous un Hercul ne naît,
Qui tranche ces cols à renaître,
Comme Henri ceux qui sont en être ;
MADAME hâtez vous viteement,
De nous délivrer, délivrant
D'un Herculin semblant sa Mère
En beauté, en valeur son Père.*

II. APOLLON

Sur le poids d'Atlas du second arc

STANCE II.

*MADAME, venez, car Atlas
Sous ce si grand fais déjà las
Attend de vous son allégeance
Un Herculin pour Roi de France,
Qui comme son Père vaillant
Succède à ce Ciel si pesant,
Et soutienne de son échine
Cette épouvantable Machine.*

p. 35

III. JUPITER

Sur le jardin des Hespérides de l'arc troisième

STANCE III.

*Si de toute la ronde terre
La France est le plus beau parterre,
Florence le plus beau Jardin
De Flore arrosé du tétin,
Quel fruit naîtra des lys de France
Semés au jardin de Florence ?
Que plus l'Hespéride trésor
Ne me vante ses pommes d'or ;
Henri le plus beau lys de France,
Marie est la fleur de Florence.
Hé Dieu! Quel sera le fleuron
Sortant de ce double bouton ?*

IV. MINERVE

Sur le mont Ceta de l'arc quatrième

STANCE IV.

*Hercul le monde ayant dompté,
Lui seul restant insurmonté,
En Ceta sur un brasier monte,
Où dans la flamme il se surmonte,
Et quittant son habit mortel
Se revêt d'un autre immortel.
Vous êtes cette Ceta, MADAME,
Le brasier c'est d'amour la flamme,
Où votre Hercul Phœnix Français,
Consumé, vous lairra de soi
Un petit Hercul vive image
De tous deux, l'honneur de son âge,
Qui en race, et grandeur croissant*

*Vous fera revivre en mourant.
N'est ce pas le seul Mariage
De Clothon dépitant la rage,
Qui par son moyen les mortels
Rend de race en race immortels?*

V. MERCURE.

Sur le Géryon de l'arc cinquième

STANCE V.

*Hercul encore enfantelet
Escacha d'un bras tendrelet
La tête à deux hideux serpents,
Qui sur son bers allaient rampant ;
Puis homme fait, du triple Roi
Il mit la race en désarroi,
À coup de masses, et de traits
Mettant toute l'Espagne en paix.
L'Hercul, qui de vos flancs naîtra
Les émotions éteindra
De cette civile fureur,
D'où jà nous blémissons de peur :
La paix y fera son séjour :
L'âge d'or sera de retour,
Ce lys qui de vous germuera,
De son or nous redorera :
Et les étrangers désormais
Ne nous agaceront jamais.*

VI. DIANE.

Sur le Prométhée délié de l'arc cinquième

STANCE VI.

*Ce sage Prométhée est votre époux, MADAME,
L'aigle c'est votre amour, qui se paît dans son âme ;*

Les liens sont les nœuds d'un mariage heureux,

*Le rocher de votre cœur du sien séjour joyeux.
Mais il est au rebours de l'autre Prométhée :
Il ne veut liberté, sa chaîne lui agrée.
Le cœur plus lui renaît, plus votre amour le point,
Vous lui êt'un rocher qui ne s'ébranle point.*

VII. VENUS.

Sur la biche Ménélaée de l'arc septième

STANCE VII.

*Belle Biche Ménélaée
À l'ongle et corne dorée,
Le Roi t'a pris dans ses rets,
Mais d'une chasse nouvelle,
Tu prends de même cordelle
Ton preneur dans tes filets ;
Ta Citoyenne Camille
Jamais tant, et tant de mille
Des Phrygiens n'a vaincu,
Ne jamais Penthésilée
N'acquit un si beau trophée
Du Scytien combattu,
Que toi vaillante Amazone,
Que jà la France couronne
Pour trophée de celui,
Qui soumis à ta victoire
N'avait en valeur et gloire
Au monde pareil à lui.*

ARRETE, lecteur, un petit, et remarque, en passant, une chose qu'importe. Ces sept Dieux, outre qu'ils se rapportent aux sept actes héroïques du Roi historiés sur le labyrinthe allégorique de sept arcs triomphaux, si est-ce que principalement ils servent au mariage, duquel il est question ; ce que je désire être soigneusement inculqué à qui voudra mieux entendre le but de tout ce dessein. Ici il fallait tellement ménager le sujet, qu'il aboutit tout au mariage du Roi. Or il est vrai qu'ès noces d'Hercule, avec Hébé déesse de la beauté et de la jeunesse, se trouvèrent tous ces Dieux, comme le chante le poète ancien Épicharme, ce qui fit résoudre l'auteur de

p. 38

les faire entrer ès noces de l'Hercule français, puisque nous voyons en lui la vérité de ce que n'était que par ombre et par fantaisie alambiqué dans un cerveau poétique en l'Hercule thébain.

Mais n'a il pas assisté tout à plein, et sans fable à ces noces du Roi, puisque au même temps que le mariage se traite, que la Reine arrive, que l'on dresse le lit, et le festin, toutes les furies de Mars foudroyaient les citadelles les plus imprenables de l'Europe, et font écho au retentissement des Alpes sous le cliquetis des armes de ce Mars porte-lance ? Discourez ainsi par tous les autres Dieux, et vous les y trouverez tous en corps. Cependant je vous ramènerai ici ce que Jules César en son Idée rapporte dudit mariage d'Hercule avec sa céleste Hébé, l'ayant tiré d'Épicharme, les fragments duquel je n'ai pu trouver en aucune bibliothèque, pour citer ses propres mots, *Herculis atque Hebes conjugium licebit memorare, cui nihilo secius adstiterit Deorum chorus, in quo Pyrr<h>icam saltaverit Mars, Mercurius Palaesticos ediderit motus, Minerva cecinerit hymenaeum, Venus pronubia fuerit, Gratia tulerint tædas, Musæ modos*

fecerint, Sol fuerit Œconomus, Diana torum struxerit, c'est au ch. 101, où il donne des préceptes de l'épithalame. Il sera bon (dit-il) de mettre en avant le mariage d'Hercule et de Hébé, où Mars joua la moresque, et dansa aux armes, Mercure fit des tours de passe-passe, Minerve chanta l'hyménée, Vénus mena l'épousée, les Grâces portèrent les torches, les Muses chantèrent, le Soleil fut maître d'hôtel, et économe, Diane prépara le couche nuptiale. Vous semble-t-il maintenant que ces Dieux sont à notre propos, et que tout le labyrinthe se rapporte par eux au mariage du Roi ? Il dit que les Grâces et les Muses s'y trouvèrent, aussi nous les rencontrerons tantôt en leur place, afin que rien ne manque en la vérité de sa fable, et au corps de son ombre.

p. 39

[Illustration :] CLEMENS OCTAVUS / *Anagramme* / SIC CLAVUM TENEO

HENR. BORBONIO PIO ANTON. FIL. GALL. ET NAVARR. REGI SEMPER AUGUSTO HERCULI GALLICO. S. P. Q. A.
Etc.

HENRICUS BORBONIUS REX NAVARRÆ REX BINÆ NAVIS NAVARCHUS ROBORE
CONSERVATORI ECCLESİÆ / FUNDATORI QUIETIS / LIBERATORI REGNI

p. 41

LE QUATRIEME RENCONTRE DU TROPHEE ET DE L'ORDRE DES TROUPES.
Avec le blason des armoiries de notre Saint Père Clément VIII.
CHAPITRE VI.

SOUDAIN que sa Majesté eut passé ces septante chevaux elle se trouva sur le petit pont, d'où, de premier abord, elle découvrit à plein un double trophée, qui était dressé à la première porte du ravelin de Saint-Lazare : il était d'ordre dorique propre et ordinaire des guerres, composé d'armoiries de quatre colonnes avec leurs stylobates, de l'arc, de ses corniches et couronnements, de deux petites pyramides aux deux côtés, de deux effigies, et d'une grande pierre d'attente en marbre blanc entre deux. Aux deux pilastres étaient peints à plat en bronze deux trophées, l'un de dépouilles d'église entrelacées de calices, croix, chapes et autres habits sacrés, l'autre de masses rompues et entières, de boucliers, cimenterres, fifres, tambours et semblables instruments de guerre. Dans le rond de l'arc étaient ces vers, qui en contenaient le sommaire :

EN DUO RAPTA MANU DIVERSO EX HOSTE TROPHEA.

Aux deux côtés étaient peintes en bronze la Religion vers le trophée de l'Église présentant une couronne de proues et de poupes, que les Anciens appelaient couronne navale, et la victoire près du trophée de guerre, avec une couronne de fleurs de lys d'une main, et une palme de l'autre. En la table d'attente était couchée cette inscription de trophée en belle grosse lettre capitale :

TROPHEUM.

HENRICO BORBONIO ANTONII FILIO SEMPER
AUGUSTO HERCULI GALLICO S. P. Q. A.
QUOD EJUS DUCTU, AUSPICISQUE,
INSTINCTU DIVINITATIS,
MENTIS MAGNITUDINE,
TAM DE HOSTIBUS, QUAM DE DIUTURNA
PERTURBATIONE REGNI,
ATQUE DE PARENTIS ECCLESİÆ INTESTINIS,

p. 42

PERICULOSISQUE TUMULTIBUS UNO TEMPORE
TRIUMPHATUM, ET JUSTIS
RESPUBLICA VINDICATA EST ARMIS
TROPHEUM TRIUMPHIS INSIGNE DICAVIT.
VOTIS ECCLESİÆ.

VOTIS REGNI.

Un peu plus bas au pied du Couronnement, en trois petits compartiments de même marbre blanc, on lisait ce titre de ce double trophée :

LIBERATORI REGNI
FUNDATORI QUIETIS
CONSERVATORI ECCLESIE.

Par ceci s'entendait le but de ces deux trophées, de faire paraître que le Roi, protecteur et fils aîné de l'Église en général et d'Avignon en particulier, n'a pas seulement d'honneur d'être victorieux en son Royaume, qu'il a garanti de si évidents et horribles dangers et naufrages ; mais encore en l'Église de Dieu, qu'il a en sa protection, et amplifie tous les jours en la conversion d'un grand nombre de dévoyés, qui à son exemple, et à sa persuasion se rangent petit à petit, et retournent à l'antiquité, d'où ils s'étaient forlignés, et égarés, ralliant ce Royaume rapiécé de tant de folâtres opinions, et rassurant l'état qui a couru tant de fois fortune à cause de ces divisions et partialités de Religion, qui n'est et ne peut être qu'une, le vrai renfort, et assuré soutien des monarchies, que l'on a vu en un moment renversées, si tôt que l'on s'est licencié de dogmatiser nouvelles sectes contre Dieu et son Église, ne pouvant manquer la menace irréfragable du Sauveur de sortir effet, *Omne regnum in se divisum desolabitur*.

TOUT LE CORPS du couronnement était embelli d'une double corne d'abondance composée de lauriers, grenades, oranges, melons, limons, citrons, et autres sortes de fruits des plus rares ; au-dedans était peinte l'*impresa* ou emblème, qui dominait à toute cette structure de trophée, savoir est un navire cinglant en haute mer agité des vagues et tempêtes, et deux couronnes du Pape et du Roi posées au Ciel vers l'Occident, qui dardaient leur rayons brillants sur cette mer, et étaient entourées de sept étoiles : les six de la première grandeur, la septième de la moyenne, avec cet hémistiche sortant des rayons, et allant battre droit sur la nef :

HOC SIDERE TUTA.

La nef signifie le Royaume de France : chacun sait que la galère est l'armoirie de la ville de Paris, siège de nos Rois ; elle représente aussi l'Église, à cause du Navire Évangélique agité sur le lac de Génésareth, que tous les Pères unanimement expliquent de l'Église romaine, et que les souverains Pontifes portent insculptée, et gravée dans leurs sceaux, médailles, et monnaies.

Les Athéniens même, et les anciens Romains prenaient la nef pour marque, et

p. 43.

hiéroglyphique du salut et de félicité, ce que nous voyons ès médailles d'Adrian l'Empereur, et d'Auguste César, où est gravé un grand navire à rames avec ce mot : FELICITATI AUGUSTÆ, et les Athéniens en signe de salut, et en mémoire de Thésée, tous les ans faisaient grand honneur à un navire qu'ils envoyaient à Apollon en l'île de Délos, pour lui rendre leurs vœux ; et avaient fait une loi, que personne ne serait justicié pour quelque acte criminel, que ce fut jusques à tant que ce vaisseau fut de retour sain et sau<f> de ce voyage ; que fut la cause, comme écrit Platon en son Phédon, qu'il se passa longtemps entre la sentence de mort donnée contre Socrate et l'exécution d'icelle, à cause qu'elle fut donnée la veille de cette cérémonie et spectacle de la navire salutaire. Mais surtout c'est chose digne de remarque, que comme la nef est la devise de Paris ville princesse du Royaume de France, et de Rome la Chrétienne, aussi la même nef avant la venue du Sauveur du monde était encore la devise de l'ancienne Rome, qui devait être un jour citée capitale et siège éternel de l'Église catholique : ce que Valérien a remarqué au livre 45 et je l'ai vu et admiré moi-même en plusieurs médailles anciennes d'argent, du triumvirat de Marc-Antoine, que monsieur de Lettres parisien me fit voir ces jours passés entre un grand nombre d'autres, comme il est fort curieux de ces belles choses. En aucunes d'un côté se voit l'Aigle avec ce mot LEG.VII. c'est-à-dire *legio septima*. Et de l'autre une galère avec cette inscription ANT. AUG. III. VIR. R. P. C.

C'était déjà un présage, que cette ville serait la maîtresse de tout l'univers, selon que Virgile

l'avait promis poussé d'un certain enthousiasme poétique, de ce qu'il avait lu dans les Sibylles. *Imperium sine fine dedi. Quippe quod eorum institutiones*, dit Théophilacte, *essent in omnem terrarum orbem excitura, neque ullo unquam tempore defutura.* C'a été le principal motif, qui a fait mettre la galère pour Paris, et pour Rome, pour le Royaume de France, et pour l'Église catholique, apostolique et romaine.

LA MER où voguent ces deux vaisseaux, représente le peuple, que Démosthène, et Cicéron comparent souvent à une mer enflée et tempétueuse ; ou bien, si vous voulez, cette mer sera les émotions et troubles de l'état, les persécutions de l'Église, l'humeur de ce monde brouillon. St. Jean Climacus l'a décrit ainsi au vingt et sixième échelon de son Échelle : *où les rochers, et écueils de rage, et de fureur brisent ; où les tourbillons des choses adverses traversent, et précipitent ; où les vagues, et les ondes enflées d'orgueil, et d'ambitions s'élèvent, et agitent sans cesse ; où les écumeurs de mer, et pirates des plaisirs de la chair volent, pillent, fourragent toute la substance ; où les bêtes, et monstres marins des appétits sensuels de ce corps terrestre indomptable, et glouton se repaissent de l'âme ; où les typhons, et vents enragés d'honneurs et de prospérités mondaines ravissent, et exaltent jusques à la suprême région de l'air, puis culbutent jusques aux enfers, et infamie éternelle.* Voilà la mer, les flots, les orages, les tempêtes, les tourbillons qui ravagent la République, révoltent les royaumes, détruisent la paix, abolissent les lois, renversent la Religion, bouleversent le monde, si quelque sage, accord et vigilant nocher ne sied à la proue, tenant en main le gouvernail, pour battre et dévoyer ces ondes, prévoir ces tourmentes, et ces fracas, esquiver ces syrtes et charybdes autrement inévitables.

LA COURONNE, qui signifie la Majesté et autorité suprême, et les sept étoiles servaient à montrer que notre Saint Père le Pape et le Roi ont heureusement conduit à port ces deux galères du Royaume et de l'Église, et que la Reine en fera de même par sa sage conduite à l'avenir. Valérien dit que l'étoile posée au plus haut d'un navire est signe de prospérité, et qu'ès médailles de Nasidius était d'un côté gravée une nef avec une étoile sur l'antenne, et de l'autre un trident avec cette inscription

p. 44

NEPTUNI, c'est à savoir, *ope servatos* ; le même au livre 44 rapporte une médaille ancienne, où étaient la Louve, Remus et Romulus, et deux étoiles dessus avec cette devise URBS ROMA. Il l'interprète de la sauvegarde et prospérité de ces deux jumeaux et de Rome. Or notre Saint Père Clément huitième porte en ses armoiries six étoiles d'or en champ d'azur, exprimées ici par les six de la première grandeur ; quel blason se pouvait rencontrer plus propre d'un Pape de Rome pilote de la nef de Saint-Pierre, prince souverain et chef de l'Église catholique, qui a si heureusement conduit et gouverné en son temps toute la Chrétienté, l'a garantie de si évidents naufrages, l'a menée à port parmi tant et tant de secousses et orages, que l'on serait peut être bien en peine de trouver en autre pape depuis Léon le Grand, qui du temps de son pontificat ait fait choses si grandes, si merveilleuses, si utiles à l'avancement et repos de l'Église ?

Ces sept étoiles encore se rencontrer fort à propos pour le Roi suivant les propriétés et secrets de notre septénaire, et la devise des gardes Écossaises portant la masse d'Hercule, et deux couronnes dessus avec des étoiles, qui paraissent à travers des nuées, et jettent leurs rayons à plomb sur lesdites couronnes. Le Roi aussi est septénaire ; et le Platon juif Philon, recherchant les secrets de ce nombre sept, en la Cosmopœie, après plusieurs beaux, et rares discours sur ce sujet ajoute cestui-ci : *L'ourse céleste*, dit-il, *qu'on appelle la guide des Nautoniers est composée de sept étoiles, par le moyen, et regard desquelles les pilotes trouvent mille chemins sur mer entreprenant choses difficiles, et surpassant l'esprit et la prudence humaine ; car se servant de ces étoiles comme d'un scope, ils ont découvert beaucoup de terres inconnues.* Et puis conclut avec cette belle sentence, *ἔδει γὰρ ὑπὸ τοῦ καταρωτάτου τ'ουσίας οὐρανοῦ ζῶν τῷ Θεοφιλεῖ γῆς ὁμοῦ, καὶ θαλάττης ἀναδειχθῆναι τοῦς μυκοῦς Ἀνθρώπων γένει*, que veut dire traduit en français mot à mot : *Il était séant, et raisonnable, que cet animal aimé de Dieu, qui est l'homme, apprît de cette substance céleste très pure de pénétrer les plus profonds, et éloignés cachots de la mer, et de la terre.* Que si l'Ourse appelée Septentrion à cause des sept étoiles, guide et gouverne les vaisseaux, qui traversent les mers ; notre Saint Père, qui a les étoiles pour écusson, pourquoi ne sera il cette Ourse gouvernante du monde ? pourquoi ne la

sera le Roi, qui est l'étoile de la carte, l'aiguille, la boussole de la nef de Paris, et de France, lui qui est tout septénaire et mystérieux, et qui a garanti du bris et naufrage cette galère tant agitée et secouée de toute parts ?

Αὐτὸς ἐὼν ἐρέτης αὐτόστολος αὐτόματος νῆυς
Lui-même son timon, sa nef, son aviron.

Comme Léandre chez Musée outre passant l'Hellespont parmi tant de flots et d'écueils pour l'amour de sa Héro, la France ses amours.

La Reine a encore ici sa part, non casuellement mais par une spéciale providence du Ciel. Elle s'appelle Marie, nom divin, et plein de bon augure pour cette mer de France ; car Marie suivant l'interprétation de saint Jérôme, qu'il prise le plus, au livre des noms hébreux, signifie *Stellam maris*, étoile de mer, extrait de l'hébreu [mot hébreux], c'est-à-dire étoile marinière.

LA DEVISE d'entre les rayons HOC SIDERE TUTA s'entend maintenant sans difficulté, comme aussi ces anagrammes correspondant ric à ric à tout ce discours

p. 45

du trophée, les quatre de notre Saint Père pour les deux petites pyramides d'un côté et d'autre du couronnement, tant pour les deux bases que pour les deux corps, et les autres du Roi et de la Reine pour les stylobates des trophées ; le temps les fit demeurer au bout du pinceau.

I.

CLEMENS OCTAVUS
SIC CLAVUM TENEO.

S. En I.

II.

CLEMENS OCTAVUS PONTIFEX
IAM FLUCTUS COMPONET SENEX.

M. Répété.

III.

CLEMENS OCTAVUS PONTIFEX MAXIMUS
FLUCTUANTEM NAVEM SOSPES MOX JUVI.

C. Et X. En V.

IV.

CLEMENS OCTAVUS PONTIFEX MAXIMUS ALDOBRANDINUS
BONUS SENEX CLAVIUM PETRI FELIX DOMANDO MALA.

N. En. L. E. ET O Répétés.

V.

HENRICUS BORBONIUS REX NAVAR<R>Æ
REX BINÆ NAVIS NAVARCHUS ROBORE.

R. En A.

VI.

MARIA DE MEDICIS REGINA GALLIARUM
IAM SIDEREA DIRIGAM MARE GALLICUM.

N. En M.

Le premier est de l'autorité et puissance de sa Sainteté, à qui Dieu a mis en main le gouvernail de sa nacelle. Le second, du présage que chacun faisait de sa prudence, et futur gouvernement plein de bonheur, quand il fut créé Pape. Le troisième, de ce qu'il a exécuté de fait, ayant garanti son vaisseau sain et sauve entre tant d'orages si violents et si dangereux. Le quatrième du même sujet sans métaphore. Le cinquième, ou il se peut prendre des deux Royaumes du Roi, selon le sens naïf de sa devise, DUO PROTEGIT UNUS, ou de l'Église, de laquelle il est protecteur héréditaire, et de son Royaume, duquel il est Prince et monarque paisible. Le dernier est, pour bien prendre, une

paraphrase du nom de la Reine, et un pronostic de ce que sera, et que tout ce monde français espère de sa venue. Dessous l’emblème de la galère au fonds du

p. 46

couronnement se voyait un feston en chapeau de triomphe où étaient dépeints toutes sortes de fruits avec leurs feuilles contenant les armes de notre Saint Père ; et à côté droit un écusson avec celles de France ; à la gauche de la Reine, toutes trois en parallèles ; sous celles de Sa Sainteté, celles d’Avignon de même grandeur garnies de festons et clinquant sur les livrées du Roi et de la Reine enrichies de fin or et azur, qui donnaient grand lustre au trophée ; elles ne se trouvent pas en taille douce, pour autant que l’on a été content de les graver seulement en l’arc quatrième pour bonnes considérations.

MESSIEURS les Viguier, Consuls, et Assesseur s’étaient avancés pour attendre la Reine, et lui présenter le poêle de satin bleu, qui était la couleur qu’elle portait pour lors, brodé et recamé de fleurs de lys, armes et chiffres de sa Majesté, posé sur six bâtons dorés de fin or bruni sur l’azur, et fleurdelisé, avec une pomme au bout même. Monsieur des Yssards, viguier de la ville, portait le premier bâton ; M. de Sauvin, premier consul, le second, monsieur Ferrier, le troisième ; le quatrième monsieur Sibille, monsieur Suarès assesseur Jurisconsulte le cinquième, monsieur de Graveson gentilhomme avignonnais le sixième.

Si l’on eût écrit en chaque bâton un de ces anagrammes, ils eussent eu bonne grâce, mais le temps ne le permit pas.

GEORGE<S> DES YSSARDS

SAGE SERF DES ROIS.

G. EN F.

PAULUS ANTONIUS SAUVINUS
TU PIUS UNA SALUS AVINIONIS.

V. En I.

NICOLAUS FERRERIUS
VIR CONSUL IVRA FERES

V. Répété

IOANNES SIBILLÆUS
ILLE BASIS AVENIONIS.

JOSEPHUS SUARESIUS
JUS PIE SERVAS SOPHUS

P. Répété

ENFIN sa Majesté reçue en cette première porte et du trophée et du poêle, entra dans le ravelin, où elle trouva en très belle ordonnance les gardes ordinaires de la ville entretenues de Sa Sainteté pour garder Avignon, qui sont quatre compagnies, trois de soldats italiens et la quatrième de soldats habitants de la ville, qu’on appelle Terrassaints, s’étant venus ranger au passage, les tambours et fifres battant à l’italienne, avec leurs capitaines, et enseignes en bon équipage. Au premier rencontre étaient ces vers en lettre rouge vis à vis de la porte du trophée, tenant d’un bout jusques à l’autre, dans une frise bordée de longues ceintures de verdure sous les créneaux parés de même ;

INGREDERE, AC NOSTRIS SUCCEDERE PENATIBUS INTRO.

HIC TIBI CERTA DOMUS VETERES, NE ABSISTE, LATINI,

ROMA NEC IN SOLO LATIO STETTIT.

p. 47

Les anciens Cavares furent alliés, et confédérés avec les Romains selon le témoignage de Strabon au livre 4, et par conséquent la ville d’Avignon, qui était la capitale, au dire de Cænalis, appelée pour autant par Pline *Avenio Cavarum oppidum Latinum*, c’est-à-dire *Latinitatis, atque amicitiae jure donatum*, comme savent ceux qui sont versés en l’Antiquité. Joint qu’elle est une nouvelle Rome, comme nous disions naguères, et pour autant où sa Majesté ne pouvait attendre que heureux séjour, et un ciel à demi toscan, et romain ; aussi entendit-on d’elle, le lendemain de son entrée, cette royale voix, voyant la courtoisie, magnificence et splendeur d’Avignon : *mi pare d’essere in Fiorenza, Il me semble d’être en Florence*. Sur ces vers, dans les créneaux, se lisait un senatusconsultum au nom du Conseil, et du corps de toute la ville d’Avignon écrit en grosse lettre rouge.

SENATUSCONSULTUM.

DE TRIUMPHO DECERNENDO HENRICO REGI AMICO, ET FÆDERATO.

PAUL. AN. SAUVINO. NIC. FERRERIO. IO. SIBYLLÆO COSS. PRID. ID. OCT. IN DOMO CIVILI
SCRIBUNDO ADFUERUNT. N. N. N.

QUOD IOS. SUARESIUS ASSESSOR, AC PAREDRUS VERBA FECIT DE TRIUMPHO REGI
DECERNENDO D. E. R. S. I. C.

REGI AMICO, QUONIAM INNUMERA PRÆLIA PRO REP. GESSIT, PLURES VICTORIAS REPORTAVIT,
NOSTRAM CIVITATEM SUO AMORE, SUA TUTELA, REGNI QUOQUE SUI JURE DONAVIT, TRIUMPHUM
DECERNI PRIMO QUOQUE TEMPORE OPORTERE ; DESIGNATOREM TOTI NEGOTIO UNUM, TRIUMVIROS
QUÆSTORES PROBOS, TRIUMVIROS CURATORES OPERUM PRUDENTES ALIOS UTIBILES, ET
NECESSARIOS ESSE. ITEMQ. QUONIAM TEMPORE INTERCEPTI SUMUS, EA RE SENATUI PLACERE, UT
COMMUNIS REGI, AC REGINÆ CON. POMPA COMPARETUR, ARCUS DEDICENTUR, ET CURRUS :
SPECTACULA DENTUR, AC LUDI ; CORONÆ DECERNANTUR, PRÆCIPUA PRÆTEXTATA NOBILITAS
EQUITET, RELIQUA RITE, RECTEQ. ADORNENTUR. DE ALIIS ; VII QUICUMQUE IN ID NEGOTIOM (*sic*)
NON ROGATUS VOCATUSQ. SUBREPserIT, EUM, EOSVE AD PROXIMAS NUNDI H. I. C. S. Q. H. SC. I. P. A.
P. D. Q. E. R. A. S. P. Q. R.

BARTHOLOMÆUS HENRICUS.

Se retournant vers la grande porte du pont-levis parée de festons de buis et autre verdure en
forme d'arcade, elle trouva sur le linteau du portail les armoiries de Sa Sainteté, du Roi, et de la Reine
disposées et enrichies comme celles du triomphe, et sous celles de Sa Sainteté, celles d'Avignon
accompagnées d'un édit fait à l'ancienne impériale de la part du Prince. FILIO PRIMOGENITO
ECCLESIAE, comme le *Plebiscitum* de la populace CONSERVATORI, et le *Senatusconsultum* du conseil,
p. 48

AMICO ET FÆDERATO. Qui s'en prendra garde, l'on avait entrepris si a propos toutes les avenues, et
tous les endroits de la rue triomphale esquelles sa Majesté pouvait de long et de droit poser et
terminer sa vue, qu'elle trouvât partout quelque chose pour l'arrêter, et repâitre jusques à l'église de
Notre-Dame-des-Doms, qui fut le bout de la carrière du labyrinthe, la plus longue traite que l'on
puisse faire en toute la ville. Cet édit était aussi en caractère rouge romain en ces termes :

EDICTUM PRINCIPIS

DE TRIUMPHO DECERNENDO HENRICO REGI PRIMOGENITO ECCLESIAE.

CAROLUS DE COMITIBUS PROL. AVEN. BONUM FACTUM. QUÆDAM SINE DUBIO IPSA RATIO
TEMPORUM EDICIT, NEC SPECTANDUS EST IN IIS BONUS PRINCEPS, QUIB. ILLUM INTELLIGI SATIS EST :
CUM HOC SIBI QUIUSQUE MEORUM AVEN. SPONDERE, AC IVRARE POSSIT MIHI NON NISI QUÆ IPSIS
PROSPERA SINT FUTURA PLACERE. NE TAMEN HENRICO MAGNO ISTHUC AD VOS CUM MARIA MED.
SER. CON. PROXIMO NOVEMB. APPELLENTE ALIQUAM GAUDIIS PUBLICIS ADFERAT HÆSITATIONEM :
NEU PRÆOCCUPATIS IMPROVISA CELERITATE REGIS ADVENTUS INTERCIDAT : NECESSARIUM PARITER
CREDIDI AC LÆTUM OBVIAM DUBITANTIB. JUSSA MEA MITTERE. NOLO EXISTIMET QUISQUAM SECUS
ILLOS IN HAC CIVITATE, QUAM IN REGIA REGNI EXCIPI PLACERE : NEU ALIOS HONORES, QUAM ALIAS
CÆSARIBUS SOLEBANT DECERNI OPORTERE. IPSE POSTEA AUDIAM OMNIA. IPSE COGNOSCAM EOS QUI
HOC EX ANIMO ACCURAVERINT REB. AUGEBO. HIC VULGARE ALIQUID, AUT SUPINUM OBREPERE NON
PLACET. ITA MIHI SUMMA DIVINITAS SEMPER PROPITIA SIT : ET ME INCOLUMEM PRÆSTET UT CUIPIO
FÆLICISS. ET FLORENTE REP. QUIDQUID REGI AC REGINÆ ERIT, MIHI CENTIES FACTUM PUTABO.
PRID. ID. NOV. AN. MDC. INDICI. XIII.

Et manu divina. PROPONATUR AVENIONENSIB. CIVIB. NOSTRIS.

Qui sait ce que s'est passé, pour acheminer à quelque bonne résolution cette entrée, la

ferveur, et le zèle de mon dit Seigneur le Vice-légat à commander, la vigilance des Consuls à pourvoir à tous les moyens, et expédients qu'on y a tenu, il reconnaîtra qu'ès susdites inscriptions, on a en deux ou trois crayons exprimé au vif tout le progrès de ce que s'est fait puis après, *Ridentem dicere verum, quid vetat ?*

p. 49.

L'ORDRE DES TROUPES.

CEPENDANT les troupes, qui avaient été rompues, et embarrassées hors la ville à cause du concours extraordinaire d'une infinité de peuple, tant à pied qu'à cheval, se mirent petit à petit en bon ordre, à la commodité, partie de cette belle place, qui se présente incontinent à l'entrée de la ville dans les lices, partie de la grandeur et capacité de la grandissime rue qui s'ensuit, destinée au triomphe. Voici l'ordre que fut tenu de tous, chacun selon son grade, et préséance. Je ne mets pas en rang la famille de la Reine, et la plupart de ses gardes, qui ne cessèrent d'entrer file à file, dès les huit heures de matin jusques à une heure après midi ; je parle seulement de ceux qui entrèrent avec elle.

Premièrement les prélats s'avancèrent pour aller recevoir sa Majesté à l'Église catholique, et illec l'attendre avec Monseigneur le révérendissime archevêque d'Avignon, lequel étant allé au rencontre de sa Majesté hors la ville, se mit devant, à ses fins, dans son coche avec Monsieur le révérendissime archevêque de Narbonne. Les autres évêques étaient à cheval avec leur habit violet ordinaire ; monsieur de Béziers grand aumônier de la Reine, l'un et l'autre le vieux et le jeune, monsieur de Montpellier, monsieur d'Uzès, monsieur de Lodève, monsieur d'Orange, monsieur de Vaison, monsieur de Cavaillon, et autres prélats.

Après marchèrent les sept quartiers de la ville avec leurs sept capitaines, tous gens de pied mousquetaires, arquebusiers ou piquiers, avec leurs enseignes, fifres et tambours.

La compagnie des chevaux légers entre<te>nue par notre Saint Père pour l'assurance du pays, avec leurs casaques bleues passémentées de jaune, la lance sur la cuisse, armés à plein, et commandés par le comte Francesque leur capitaine, en très bel arroi, et ordonnance.

Les gentilshommes et autres vassaux du Comtat Venaissin à cheval, suivis d'un grand nombre de noblesse de Provence, et de Languedoc.

La noblesse d'Avignon montée à l'avantage, et en brave équipage. L'université avec son primicier, et autres docteurs agrégés ; les quarante-huit conseillers de ville, et autres des plus apparents bourgeois.

Les auditeurs de Rote, les deux juges, et autres officiers de Justice avec leurs marques, et habits solennels, tous à cheval, et en bon ordre.

Monseigneur le Vice-légat, et monsieur le général avec leurs estaffiers, et famille dûment montés et équipés.

Les gardes Écossaises, et les Suisses de la garde de sa Majesté.

Immédiatement devant la litière de la Reine monseigneur le Connétable, avec Dom Antonio frère de sa Majesté, et monseigneur le duc de Guise au milieu avec un habit tout couvert de broderie et passements d'or, monté sur un rare et superbe cheval, harnaché de même, qui le faisait paraître par dessus tous comme un clair Soleil parmi les menus flambeaux.

Messeigneurs les illustrissimes cardinaux de Gondi et de Joyeuse marchaient tout proches de la Reine aux deux côtés de la litière.

Après, tout aussi tôt monsieur le Chancelier, et sa femme dans une autre litière, et un camp de Dames dans les carrosses, et litières qui venaient après.

Madame de Nemours aussi en litière.

p. 50

Madame de Guise dans un autre, avec mademoiselle de Guise sa fille.

Madame la comtesse d'Auvergne, et madame de Ventadour.

Finalement toutes les autres Dames et demoiselles de la Cour de la Reine, qui étaient en grand nombre.

L'on faisait compte, qu'il y avait bien deux mille chevaux en tout, qui entrèrent avec sa Majesté, sans compter les litières et carrosses.

p. 51.

[Illustration :] MARTI APOTROPÆO REGLE FORTITUDINI. /HENR. BOR. HERCULI VII. HERCULIS LABORUM AC, ETC.

Le théâtre long de 14 pieds large de 7.

p. 53

LE PREMIER ARC TRIOMPHAL DU LABYRINTHE ROYAL.

Des batailles et victoires du roi.

CHAP. VII.

PASSEE la grand'porte du pont-levis, entrant en la place des Lices, qui se rencontre la première, sa Majesté découvrit à plein le premier arc dressé à l'embouchure de la grande rue nommée la Carreterie, droit où aboutit cette place en triangle. Mais avant que venir à spécifier en particulier toutes ses parties, je dirai premièrement trois ou quatre choses, qui sont communes à tous les autres, que je désire être remarquées en passant.

PREMIEREMENT quand nous parlerons de l'architecture, il ne faut pas que le lecteur pense, qu'il ait rien de plate peinture, aux temple, tour, galeries, colonnes, piédestaux, corniches, et autres appartenances des sept arcs : car tout était en relief de bois uni de toile par dessus, où il était de besoin, peint, et verni en toute sorte de marbre, jaspe, et porphyre, tous les chapiteaux, et leurs bases dorées, et argentées à rechange ; l'ordre des colonnes tantôt ionique, tantôt dorique, tantôt corinthe, tantôt composé, selon les occurrences, avec les convenances d'architecture gardées en tout ; les uns doubles les autres simples. Toutes les frises d'une même couleur écrites de jaune sur l'azur ; les corniches, architraves, frontispices, et couronnements diversifiés de toute sorte de jaspe, marbre et porphyre, et parfois de bronze, où le cas le requerrait ; toutes lesquelles choses faisaient montre, et ouvrage de grande Majesté, et magnificence, car c'est bien autre de voir un si grand nombre de colonnes, et d'arcs tous relevés, et à jour avec toutes leurs appartenances, que des pilastres feints en plate peinture sur des ais rapiécés l'un avec l'autre.

EN SECOND LIEU, tous les sept arcs étaient enrichis ès deux faces, par-dessus la corniche, au pied du couronnement, de quatre grandes armoiries garnies de laurier, buis et coton (avec le clinquant sur les livrées du Roi et de la Reine) peintes de fin or, et de fines couleurs, les trois en parallèle, à savoir de notre Saint Père au milieu, du Roi et de la Reine aux deux côtés, la quatrième d'Avignon, sous celles du Saint Père ; ce que j'ai voulu signifier, d'autant que en taille douce, on ne les a gravées qu'en l'arc quatrième seulement, pour bonnes raisons, bien qu'elles fussent en tous les autres de même.

TROISIEMEMENT, chacun des arcs contenaient quelque mystère du nombre septénaire, que nous découvrirons chacun en son lieu ; et outre ce était composé des sept membres principaux, qui s'ensuivent .I. d'un théâtre, où s'exhibait quelque chose. II. de l'architecture. III. de la dédicace. IV. de la parallèle du Roi avec Hercule. V. des emblèmes, que l'italien appelle *imprese*. IV. des inscriptions, et anagrammes.

p. 54

VII. de la couronne. Nous suivrons cet ordre par tout, épluchant par le menu ces sept choses.

CE PREMIER ARC donc avait son théâtre fort long en forme de galerie tapissé de taffetas, et orné de deux rangs de colonnes de jaspe vert et bleu, les chapiteaux dorés, les stylobates d'autres divers jaspes et porphyres, toutes d'ordre dorique, à cause que l'arc comme je dirai après, était dédié aux guerres et batailles du Roi. Ces colonnes portaient un balustre garni de verdure, et livrées de diverse façon : au fonds, du côté de la porte de la ville, à main droite, l'on avait plaqué cette loi à

l'antique en lettre rouge,

LEX TRIUMPHALIS

CONSULES POPULUM JURE ROGARUNT POPULUSQUE JURE SCIVIT : AD SACELLUM DEIPARÆ URBANÆ. TRIBUS LAICA PRINCIPIUM FUIT. TRIUMPHUM GLORIÆ REGIÆ ADORNARI OPORTET. OPORTESIT. PRINCIPES OPERUM, QUO SENATUS DECREVIT DECREVERIT ESTUNTO. POMPAM CURANTO. SUMPTUI ÆRARIOQUE PUBLICO NEU PARCUNTO, NEU PROFUNDUNTO. QUÆSTORIBUS SIREMPS LEX ESTO. OPERÆ DIU, NOCTUQUE NE REX NEC INOPINATO INTERCIPIAT INTERCEPERIT NEGOTIOM URGENTO, SINE DOLO MALO. TRIUMVIRI OPERIS SEDULO APPARENTO. NOVAS OPERAS PRO FATIGATIS LEGERE SUBLEGERE OPORTET OPORTEBIT : DIEM EX DIE DUCERE DAMNAS ESTO. MAJESTATEM REGIS, AC REGINÆ SINE FRAUDE, EGREGIA POMPA DEMERENTOR, POMPA AB PORTA D. LAZARI PER VIAM CURULEM AD IANUM, INDEQUE AD ARCEM AD MAGNAM MATREM DUCITOR. TRACTUM, AC VIAM TRIUMPHALEM SUPERNE VELANTO, INFERNE STERNUNTO DE NOVO : DEXTRA LÆVAQUE PERIPETAS MATIBUS CAMPANICIS, ET ALIIS OMNIS RELIQI GENERIS VESTIUNTO. QUI DE HAC LEGE, QUOD ABSIT, ADDUBITASSIT QUÆSTIONEM REFERAT RETULERIT : QUI JUSTE, ABSQUE DOLO MALO EI MULCTA NE SIT, QUI LITIGIOSE ET VETERATORIE IIS MULCTÆ DICTIO ESTO.

À côté de cette loi se lisait une inscription française pour faciliter les allégories et énigmes de tout le sujet à ceux qui n'étaient pas versés au latin, à quoi l'on a eu égard par tous les théâtres, étant toutes telles et semblables inscriptions écrites de même partout, de grosse lettre romaine, couleur de laque, sur de grandes cartouches, et carrés de papier raisin, ce que soit dit maintenant une fois pour toutes.

p. 55

L'ARGUMENT DE L'ENTREE ROYALE.

ICI COMMENCE LE LABYRINTHE ROYAL, QUI EST UNE PARALLELE DE HENRI IV ROI TRES-CHRETIEN DE FRANCE ET DE NAVARRE, AVEC HERCULE. OU EST SOMMAIREMENT CONTENUE L'HISTOIRE DE LA VIE DE SA MAJESTE, ET LES SEPT DETROITS PRINCIPAUX, PAR LESQUELS IL S'EST ACHEMINE A L'IMMORTALITE, LE TOUT REPRESENTE PAR SEPT ARCS TRIOMPHAUX, RAPPORTANT LES PLUS SIGNALES ET HEROIQUES FAITS DUDIT HERCULE, AUX SEPT DE SA MAJESTE, ET DEDIES A SEPT DIEUX, QUI ASSISTERENT AUX NOCES D'HERCULE, QUI CORRESPONDENT AUX SEPT VERTUS, LESQUELLES RENDENT SA DITE MAJESTE SIGNALEE ENTRE TOUS LES ROIS ET MONARQUES DE LA TERRE.

Le théâtre paré de la façon, sa Majesté s'approche et commande de joindre la litière tout auprès, pour recevoir les clefs de la ville, qu'on lui devait présenter, et entendre ce qu'on avait à lui réciter. Tous les tambours cessent, tout le monde se tient coi, avec un silence admirable et inopiné ; ce que fut observé en tous les autres théâtres. Le grand couple des onze violons était en un bout, et le char triomphal faisait halte en l'autre vis à vis. Le génie royal, qui était comme avons dit ci-dessus dans le char portant l'épée couronnée et triomphante du Roi, se levant sur ses pieds salua sa Majesté.

Adonc les violons commençant à jouer le branle des Nymphes les quatre Grâces comparurent de l'autre bout du théâtre qui joignait à l'arc triomphal, entrelacées bras à bras, avec le visage riant et une démarche à demi branle, qui sont les gestes des Grâces. Vénus à cet effet avait mis pied à terre, jouait du luth, et les conduisait du long du théâtre, avec même contenance, jusques à l'autre bout où sa Majesté s'était arrêtée. Nous disions tantôt, que les Grâces portaient les flambeaux aux noces d'Hercule ; ici elles nous serviront de prologue pour le labyrinthe de notre Hercule Gaulois, et d'accolade et bienvenue à cette Ariane française, qui doit être l'instrument et le filet qui conduira ce grand Roi à cette immortalité d'une très heureuse et seconde postérité, ou le labyrinthe se vient à aboutir. Tout servait à ceci : le nombre, l'habit, le nom, le geste, la propriété de ces Nymphes, et leur mère Vénus, laquelle seconde et perpétue toutes choses. Homère sous le nom des

Heures dit qu'elles sont à la porte du ciel le premier rencontre de ceux qui y vont pour être soudoyés et reconnus des travaux qu'ils ont enduré en ce bas monde, leur ouvrant le ciel dont elles portent les clefs. Les Anciens les appelaient tantôt Charites, tantôt Heures, qui est le même ; et cuidant qu'elles donnaient la beauté du visage, et de tout le corps, rendaient la terre fertile, et reconnaissance du travail que l'on prend à la cultiver, ils en mettaient quatre qui répondaient aux quatre saisons de l'année couronnées d'épis de blé, de fleurs, de grappes de raisins, et autres fruits pour signifier la fécondité et abondance qu'elles causaient en toutes ces choses basses.

p. 56

L'une s'appelait Aglaé, c'est-à-dire Majesté, et bonne grâce ; la seconde Thalie, qui signifie fleurie, ou plaisante ; l'autre Pasithée, qui voit tout et passe partout, qu'Homère marie avec le sommeil ; la dernière, Euphrosyne, qui signifie réjouissance et allégresse. Staius poète toulousain ajoute que c'est à elles à rasséréner toutes choses, chasser les nuages et brouillards, amener au monde le beau Soleil, et se trouver toujours autour de son coche, à son lever.

*Lorsque du clair Phébus les blancs chevaux rayonnent,
Les grâces tout à point son beau coche environnent,
Afin de débrider ses coursiers écumeux,
Qu'elles lâchent depuis par les champs tous fumeux,
Pour renforcer leur course, et haletante haleine ;
Les unes d'autre part vont d'une main soudaine
Délacer les cheveux de ses dorés rayons
Éclairant l'univers par tous les environs.*

L'on les avait donc mises à la porte de la ville et du labyrinthe, pour en action de grâce et reconnaissance du soin que les Rois de France conservateurs d'Avignon ont de la favoriser, et conserver de leur autorité royale, présenter les clefs à la Reine, la recevoir en triomphe, et réjouissance après la navigation longue et fâcheuse de son voyage de Florence ; lui témoigner par leur ris la joie que cette cité concevait de sa venue ; lui pronostiquer un lit second, qui doit être l'aube de ce Soleil, que la France attend avec tant de désirs, et de soupirs ; féliciter cette beauté et Majesté royale qui reluisait en sa face ; toutes lesquelles choses sont les noms, les gestes ; les pronostics, et morales mythologies de Vénus, et des Grâces ses filles. Vénus était équipée, comme nous avons dit tantôt, entre les dieux ; Pasithée portait une robe de velours vert, et une guirlande sur la tête étoffée de toile d'argent, avec tout plein de belles fleurs entretissées à propos de damas incarnat avec un corps de toile d'argent bouffant, et huppé jusques à demi bras ; sa guirlande était de myrte toute fraîche, et à propos pour les Grâces filles de Vénus. Les autres deux Aglaé et Euphrosyne au jugement de tous, eurent le pris et la gloire de surpasser tous ceux qui s'étaient habillés en ce triomphe, et à mon avis il ne se pouvait rien de mieux, de plus riche, ni de plus propre du sujet. Aglaé était couronnée d'épis de blé faites de broderie de fin or et argent, accompagnés d'autres fleurs richement travaillées, et représentant au naturel roses, œillets, et semblables, enrichies de grosses pièces de camards à l'équipollent, de gazes volantes en l'air, et d'un diamant fort remarquable à la cime dans une belle rose de toile d'or. Sa robe était de satin bleu rayé d'or, couleur que la Reine portait pour lors ; le haut des manches tout couvert de boutons fin or fondu la ceinture d'or émaillée à l'antique, et pendant jusques à terre. Au col elle portait une grande fleur de lys faite de diamants pendue à un carcan de perles régnant par tout le devant, et faisant sur la poitrine un grand écusson, qui entourait une enseigne de pierreries représentant Pallas fort artistement faite. Je laisse à part une quantité notable de diamants, rubis, émeraudes, escarboucles, d'où tout le corps et les manches brillaient et éclataient de toutes parts. Euphrosyne, qui devait donner les clefs, était affublée d'une robe de toque d'argent en bas, le corps de satin cramoisi tout

p. 57

semé de clefs d'or, le cotillon de drap d'argent frisure sur frisure, la tête coiffée à l'antique en corne

d'abondance rebrassée par en haut en devant, embellie au bout d'un gros et singulier diamant enchâssé en or ; tout le reste couvert d'autres diamants, rubis, escarboucles, émeraudes, et autres pierreries, et enseignes de grand prix, et en grand nombre. Elle portait une grande chaîne de perles en écharpe, et une autre d'or émaillée et enrichie d'autres perles les plus rares ; sa couronne couverte de force pierres exquisés, principalement de sept gros diamants un en chaque fleur de lys richement enchâssés en or, d'où pendait jusques en terre une gaze d'or. Cette troupe de Grâces conduites par Vénus, et ornées comme je viens de dire, démarchèrent à la cadence des violons et du luth, se venant rendre tout au devant de sa Majesté, pour réciter ce que s'ensuit, après lui avoir fait une profonde révérence jusques en terre :

LE SOTERION
BIENVENUE ET PRONOSTIC DES GRACES.

VENUS.

*Euphrosyne, qui bouclez
De trois clefs
Mon Avignon Grégeoise,
Venez, rendez-les soudain
En la main
De l'Ariane française ;
Le plus qu'Alcide Henri
Favori
Non du filet d'Ariane,
Ains du céleste bonheur,
Et faveur
De la belle Marianne
Ayant jà franchi les tours,
Et détours
Du septizone Dédale,
Vent à l'immortalité
Exalté
Faire une entrée Royale.*

AGLAE.

*Le lit seul chaste, et royal
Du fatal*

*Achéron brave les barques,
Rendant les hommes mortels
Immortels,
Et redoutables aux Parques :
Ce beau petit Henriot,
Qui bientôt
Naîtra de la Reine mère,
Maintiendra de la maison
De Bourbon
Le noble sang, et la gloire.*

THALIE.

*Je te vois épanouir,
Et fleurir*

Au beau milieu de la France :
O ma belle fleur de lys,
Dans les lits
De Bourbon, et de Florence.
Si je le puis, je le veux,
Que tous deux
Au lever de mon Aurore,
Germent à ce renouveau
De nouveau
Cet Herculin que j'adore.
PASITHEE.
Viens çà petit de Bourbon
Au giron
De ma seconde Marie ;
Viens jouer l'été prochain
Dans le sein
D'Hercule, qui se marie ;
Je te veux voir tendrelet
Tout seulet,
Au premier an que je t'ouvre
Jà galoper un long bois
Mille fois
Dans le neuf porche du Louvre.

p. 59

EUPHROSYNE.
La terre, l'onde, et les cieux.
Radiieux
S'ouvrent de ma main féconde,
Rien ne germe, ni ne croit
Quoi que soit,
Sans mes clefs, dans ce grand monde.
Je suis portière des dieux,
Et des lieux
Où tous les astres rayonnent ;
Personne n'entre sans moi,
Fût-il Roi,
Que les Dieux même couronnent.
Est-ce l'Hercule Gaulois,
Que je vois
Heurter avec sa consort
À ce beau Louvre étoilé
Echelé
Jà de lui jusqu'à la porte?
Entre, entre, race des dieux,
Dans les cieux
Par le sentier que ta vie,
Tes batailles, tes trophées,
Et hauts-faits

T'ont frayé, et à Marie.
Vous, clef de France, venez,
Et prenez
Ces trois clefs, que je vous donne :
Présage que de vos flancs
Trois enfants
Sortiront portant couronne.
Si d'une clef des faveurs
De nos cœurs
L'on pouvait faire ouverture :
Tout Avignon vous donrait,
S'il pouvait
Et la clef, et la serrure.

p. 60

Cela dit, Euphrosyne faisant une grande révérence présenta à sa Majesté trois clefs (qui sont les armoiries d'Avignon comme nous avons déjà dit) dorées sur l'argent, pendantes d'un cordon, avec des grandes houppes de soie verte, bleue et incarnate, mêlée de fil d'argent, qu'elle donna de fort bonne grâce et d'une contenance merveilleusement assurée ; si que sa Majesté les recevant la loua, ajoutant que celle qui avait donné les clefs avait très bien dit. Adonc le chœur des Nymphes qui étaient dans le chariot triomphant reprit son Vive le Roi, pendant que la Reine prenait les clefs ; et commença à marcher en chantant son hymne triomphal, prenant en passant les Grâces, qui s'assirent dedans avec les Nymphes. Entre-temps sa Majesté considérait ce bel arc, qui était là dressé tandis que les troupes se démêlaient et lisaient cette inscription en français affichée sur la tapisserie du théâtre, pour être lue à loisir, et faciliter à ceux, qui n'étaient pas versés au latin, l'intelligence des allégories cachées sous l'écorce de l'arc triomphal :

LE PREMIER ARC TRIOMPHAL DU LABYRINTHE ROYAL

Sur le sujet de l'hydre d'Hercule : en comparaison des victoires merveilleuses gagnées par le victorieux et triomphant Henri IV, roi de France et de Navarre, couronné de laurier.

L'ARCHITECTURE en était telle. L'ordre ionique à deux faces ; les colonnes peintes et vernies en porphyre, deux de rouge et deux serpentines vertes ; les bases et chapiteaux dorés, le plancher en dedans peint de bronze sur l'azur, composé de figures, et armoiries, accompagnées d'une belle grotesque. Au centre étaient les armes doubles du Roi, en grand volume, que faisaient le corps accompagnées de deux grandes figures de Piété et de Justice en deux compartiments faits en ovale, suivies encore de quatre autres écussons des armoiries d'Avignon à l'entour entrelacés de grotesque de bronze. Sur les corniches portaient les frontispices d'ordre ionique, leurs colonnes peintes de diverses couleurs, et leurs petites corniches brisées au-dessus avec trois boules sur le bout en triangle. L'œuvre avait de jour dans l'imposte vingt-et-un pieds, de hauteur avec le frontispice trente-cinq pieds, vingt-et-un de large de colonne à colonne.

L'ON VOULUT donner l'honneur en ce premier arc à l'ordre ionique, pour l'amour d'Avignon colonie grecque, fondée par les Ions appelés autrement Phocenses, fondateurs de Marseille, d'Arles, de Nice, de Toulon, Agde, Lyon, Turin, et d'autres nommées par Strabon, et Étienne Byzantinois. Toutes les villes presque des anciens Cavares, desquels Avignon était la métropolitaine, portent encore le nom des Ions chez les anciens géographes Strabon et Ptolémée ; Acusion, qui est Grenoble, Aurasion Orange, Cavalion Cavaillon, Vasion Vaison, et Avenion, que l'auteur fait pourtant quadrisyllabe en quelques-uns de ses vers français. Les tables vieilles de Ptolémée l'appellent Lavenion, qui est son vrai nom tiré de Lavenic, capitaine des Cavares anciens, qui fut

(comme l'a couché par écrit Fontian auteur ancien en son livre intitulé *De inclinatione Romani Imperii*) le premier fondateur d'Avignon, et du nom des Ions qui sont les Phocenses, principaux auteurs, et conducteurs de cette colonie

p. 61

asiatique merveilleuse, qui transféra, comme dit Justin, quasi toute la Grèce ès Gaules. Mais de l'ancien nom de Lavenion s'est altérée avec le temps la première lettre restant entier le reste Avenion d'où approche fort le vulgaire Avignon, et non pas Avenio, nom corrompu et tronqué par les Romains, lui bisant ce beau caractère de Grèce et des Ions qu'elle portait gravé sur le front. Nous trouvons encore en quelques-uns des Anciens, comme en notre Apollinaire, qu'elle se nommait Avenicus, et en d'autres Avenica à tout bout de champ, d'où est venu le nom de *Comitatus Avenicinus*, et puis une lettre tronquée *Venicinus*, en français le Comtat Venaissin, que les indoctes notaires et greffiers depuis ont corrompu en cent façons. Ce nom ancien d'Avignon, Avenicus ou Avenica retenait quasi tout entier celui de son fondateur Lavenicus, étant cette règle générale entre les doctes que les noms des villes du genre masculin sont les noms des fondateurs comme Lutetia Parisius, Narbo Martius, Mediolanum Sanctonus : voyez ce qu'en dit Scaliger en ses Leçons Ausoniennes. J'ai voulu toucher ceci en passant *tanquam ex nilo canis*, pour donner quelque avant-goût des choses grandes et signalées qui se peuvent dire de cette très ancienne cité d'Avignon, et ne laisser plus longtemps son origine ensevelie dans une si longue et honteuse oubliance. Réservant les preuves authentiques, les conjectures nécessaires, les arguments déduits plus au long à l'auteur qui en a recherché l'histoire ces ans passés. Cependant, lecteur, si je touche ainsi quelquefois quelques-unes des choses principales de l'Antiquité de cette ville parmi le suivant discours sans m'y arrêter autrement, et ne faisant quasi que les montrer au doigt en passant, vous prendrez le tout en bonne part, attendant quelque chose de mieux, ne m'étant loisible maintenant, ni maintenant ni séant de faire autre sans préjudice de ce qui est de mon principal.

L'ARC était dédié à Mars, c'est-à-dire à la vaillance, et force du Roi. Les poètes ont fait la planète qui avait le nom de Mars, Dieu des batailles et des armées, pour ce que les astronomes croyaient que ceux qui naissent sous cet astre joint aux Jumeaux sont guerriers, vaillants et accords en fait de guerre ; et s'ils se trouvent avec l'Écrevisse enclins à piquer chevaux, manier flèches, cimenterres, et autres attirails de Mars, avec le lion, qui est l'horoscope du Roi, courageux, puissants et invincibles ; avec le Scorpion, victorieux, et triomphants ; principalement après que Saturne aura passé le premier triangle de la naissance, comme ils parlent en leur jargon ; avec Capricorne, royaux, chargés de trophées, et de gloire. Et de vrai, bien que ces maîtres généthliques aient passé terme quelquefois, si est-ce que la vraie astrologie ne désavoue pas que les astres ne causent des grands et admirables effets aux corps des hommes ès qualités qui dépendent de la bonne symétrie des complexions et organes extérieurs, comme serait la force et habileté des membres, la parfaite santé, et choses semblables qui n'ont rien à faire avec le franc arbitre ; car de penser qu'il soit sujet en rien aux constellations et influences célestes, c'est une entrée et faubourg à l'athéisme, que nous voyons rouler d'ordinaire dans le fantastique cerveau de ces palabreurs, et faiseurs d'almanachs, rêveurs et alambiqueurs de quintessences. Donc pour reprendre nos brisées, Mars était tenu pour le Dieu des armées et victoires, en quoi il est commun à tous les soldats et capitaines. Il y a une particulière convenance du Roi Henri IV qui est septénaire avec Mars. Suidas dit que ceux de l'Arabie pierreuse pour simulacre de Mars faisaient un cube, ou une pierre carrée posée sur un piédestal d'or, laquelle figure pour sa stabilité à toujours été le hiéroglyphique de force propre de ce Dieu, se trouvant toujours immobile, de quelque côté que l'on la tourne, non pas inconstante et facile à rouler, comme la figure

p. 62

ronde ; qui a été la cause que par le cube les Pythagoriciens signifiaient jadis la divinité suprême, qui ne se meurt jamais, et meurt toutes choses. Or il est vrai d'ailleurs que le nombre de sept est carré et

cubique, remarque des arithméticiens prisée et vantée de Philon le Juif en sa Cosmopœie, où il distingue deux septénaires : l'un qui est compris dans le dizain, l'autre qui comprend le dizain, ce que se doit remarquer attentivement ; car parlant du septénaire nous parlerons ores de l'un, ores de l'autre. Il dit que le septénaire qui comprend le dizain, ἔστι κύβος τε, καὶ τετράγωνος, est cubique, et quadrangulaire : car multiplié en sa première unité hors le dizain en double proportion, à savoir 64, il est quadrangulaire, huit étant multiplié huit fois, et cubique étant multiplié quatre fois quatre, en quatre fois. Davantage multiplié en triple proportion en son unité, qui est 729, il est quadrangulaire étant multiplié en vingt, et sept qui est l'âge de la Reine ; et cubique, neuf fois neuf, multiplié neuf fois en soi ; et ainsi toujours commençant au septième comme devant en son unité, et multipliant avec la même proportion jusques au septième, vous trouverez qu'il croît toujours en cube et quadrangle, et porte aussi bien la signification et symbole de la force, comme le cube et quadrangle solide ; et pour ce Philon au lieu allégué, ayant montré que le nombre de sept n'est engendré ni mu d'aucun autre, conclut qu'il est l'image de Dieu, lequel est toujours le même, immobile, semblable à soi, dissemblable à tout autre, comme disait Philolaos ; dont il s'exclame τοσούτο δ'ἐν ἑβδομάδι πέφυκεν εἰς τὸ ἰεποπρεπές, c'est-à-dire *si grande est la sainteté de ce nombre septénaire*. Puisque donc c'est le nombre du Roi, pourquoi ne sera-il son image cubique et carrée, et le symbole de sa force, aussi bien que la pierre carrée de Mars ? Ce fut le motif qui fit tenir ce premier arc en forme carrée étant tous les autres suivants faits en rond, et d'exprimer les victoires et vaillances du Roi par l'allégorie de Mars dieu victorieux, et de complexion carrée, comme parle Tranquille de Flave Vespasien Empereur.

LA PARALLELE était peinte au corps du frontispice, c'était une Hydre ayant toutes les têtes coupées, et mises par terre, avec ce mot.

NIHIL HYDRA REPULLULAT ULTRA

De l'Hydre la sanglante bête

Ne lève plus ne col, ne tête.

Hercule était septénaire comme nous avons déjà dit ; l'Hydre l'était aussi à sept têtes, au dire de Naucrates Érythrée, laquelle suivant l'explication des mythologistes rapportant la fable à son histoire, ne fut autre chose que sept frères ligués et ralliés ensemble pour faire la guerre à Hercule, desquels l'un étant vaincu, l'autre se levait avec secours tout frais et nouveau courage, qui donna occasion de bourde aux poètes, et de dire que c'était un furieux animal à sept gosiers, desquels les uns étant tranchés, les autres sortaient en leur place, jusques à tant qu'Hercule les eut tous mis à bas. D'aucuns comme Palæphate en ses fables, cuident que c'était une ville nommée Hydre, du gouvernement de Lernus, roitelet assisté de plusieurs endroits et secours qui lui rafraîchissaient son armée, et qu'elle fut assiégée et forcée par Hercule. *Qui Iolaum (dit Palæphate) Iphicli fratris filium cum delecta Thebanorum manu in auxilium vocans eoque subsidio adjutus Hydram hostile oppidum solo æquavit, copiasque omnes delevit.* La parallèle et comparaison consiste en ce que le Roi a surmonté tous ses en-

p. 63

nemis, qui étaient bien plus de sept, comme aussi quelques-uns ont donné cinquante têtes à l'Hydre, *Quinquaginta atris immanis hiatibus Hydra*. Mais nous avons mieux aimé suivre l'opinion de Naucrates à cause de notre septénaire, vu même que le nombre de sept tant en l'Écriture Sainte qu'ailleurs signifie universalité et totalité de tout nombre ; et nous favorisait pour donner à entendre que le Roi a tellement abattu tous ceux qui lui ont fait la guerre, qu'aucun d'iceux ne remue plus rien.

LES DEVISES, ou emblèmes étaient cinq, un qui répondait à l'Hydre, au frontispice de la seconde face, et quatre pour les quatre coins des frontispices des deux faces. Le premier était un labyrinthe et une massue d'Hercule au milieu, touchant du bout les nuées, quasi comme elle est dans la devise des gardes Écossaises, mais plantée toute droite au centre dudit labyrinthe, et accompagnée de cet hémistiche

HIC CÆSTUS ARTEMQUE REPONO.

Je pose ici et mon arc, et mon art.

Cestui-ci est général à tout le dessein, et montre que le Roi venu à bout de tous les détours de ce labyrinthe septénaire, y a planté au milieu ces armes victorieuses élevées jusques au ciel d'une gloire éternelle, exaltées jusques aux nuées de l'immortalité, pour user désormais de la paix qu'il s'est acquise pour l'entier établissement de son Royaume, propagation de sa postérité, tranquillité et repos de sa personne.

LA SECONDE devise à main droite de la première face, était une foudre éclatante avec une grande impétuosité, et véhémence d'une épaisse nuée, représentant la bataille d'Ivry avec ce dicton de Sénèque en bas

SUPERAT ET CRESCIT MALIS.

Et ce mot tout en haut.

IVRY.

Les philosophes disent que l'exhalation subtile et sèche attirée de la terre par la vertu du Soleil jusques à la première ou moyenne région de l'air, étant environnée de quelque espèce et froide nuée, se voulant dépêtrer de cette captivité, se roule là-dedans, et d'autant plus que la nuée la presse, se renforce d'avantage par l'antipéristase de ce sien contraire qui l'assiège, se ramasse en soi tant qu'elle peut, cherche issue de tous côtés, s'échauffe de son mouvement, et enfin s'enflamme et attise ; puis reprenant nouvelles forces rompt et fracasse, avec un tintamarre effroyable, cette barrière de vapeurs campées à l'entour, et élançant tout outre l'éclat de son feu, cause ce bruit et grondement, qui étonne les hommes que nous appelons la foudre et tonnerre. Le Roi lors de la grande bataille d'Ivry se trouvant plus pressé de ses adversaires qu'onques il n'avait été, plus faible qu'eux de beaucoup, ayant en front l'armée la plus puissante, les capitaines et princes les plus vaillants de l'Europe, les ennemis plus ralliés, et forts que jamais, il accrut de courage de leurs forces, et devint foudre entre leurs assauts donnant tant plus rude coup et éclat de son bras invincible, que l'antipéristase en était alors plus forte, urgente, et périlleuse. L'artillerie qui est une foudre artificielle, et un tonnerre terrestre, y fit le plus grand effort après la valeur et vertu du Roi ; et par ainsi l'emblème n'a pas été hors de propos pour représenter cette bataille épouvantable par l'effet du tonnerre du canon, et encore plus du bras et de

p. 64

l'épée foudroyante du Roi. Et pour voir de suite combien le nombre septénaire est favorable, et heureux à sa Majesté, je m'élargirai un petit sur les singularités de cette victoire suivant les histoires, qui en on été écrites du depuis par divers.

Arrivé le jour de cette dernière crise de la fortune du Roi, qui fut le deux fois septième 14 de mars de l'an 1590, le rendez-vous de toutes ces troupes donné au village de Saint-André, à quatre lieues de Nonancourt sur le chemin d'Ivry, le Roi disposa toutes sa cavalerie en sept escadrons de deux à trois cents chevaux chacun, ayant aux flancs l'infanterie. Le premier escadron était celui de monsieur le maréchal d'Aumont avec deux régiments français. Le second de M. de Montpensier avec cinq cents lansquenets, et un régiment de Suisses. Le troisième celui de la cavalerie légère en deux troupes, l'une sous M. le comte d'Auvergne, l'autre sous M. de Givry. La quatrième de monsieur le baron de Biron. Le cinquième celui du Roi, qui était de cinq rangs et six-vingts chevaux de front avec le renfort des troupes de monsieur le Prince de Conti, et monsieur de la Guiche. Le sixième de monsieur le maréchal de Biron avec deux régiments français. Le septième des reîtres de deux cents cinquante chevaux. L'artillerie était à la gauche de la cavalerie légère. Les armées acharées en terme et distance de se battre, sa Majesté commanda à monsieur de la Guiche de faire jouer l'artillerie, qui pénétra, et enfonça les plus épais escadrons des ennemis, qui s'étaient rangés en croissant comme une nuée épaisse à l'encontre de l'armée du Roi rangée de front en droite ligne, qui est la figure du carreau qu'élança la foudre ; d'où les escadrons de cette figure et ledit carreau de la foudre sont appelés des Latins d'un même mot de *Cuneus* pour ce qu'ils imitent la figure d'un coin à fendre bois. Ici l'on vit la complexion subtile et chaude du Roi, en tête de six cents chevaux, s'échauffer, et

embraser dedans le harnais environné de toutes parts, s'embarrasser en la mêlée de deux mille chevaux, heurter à grands coups de çà et de là à tout ce qu'il rencontre, se perdre, et demeurer caché, et inconnu même des siens dans cette tempête de coups l'espace d'un quart d'heure, jusques à ce que lui douzième fracassant et brisant tous les obstacles, et sortant glorieux de cette mêlée l'on ouït éclater le tonnerre de ces cris VIVE LE ROI, redoublé par toute l'armée ; et se vit étinceler son cuirasse comme un éclair, fourbi de coups, son coutelas foudroyant et rougissant du sang étranger, sa face flamboyante de hardiesse, son écharpe, son panache, toute sa personne blanchissante de gloire, et d'allégresse, semblable en tout au carreau tout de feu dardé, et décoché de la nuée par la force du tonnerre. Les parties les plus subtiles et lestes de l'armée contraire s'écartèrent, et évanouirent habilement ; les plus grossières et terrestres comme les gents de pied se fondirent en eau, les uns de larmes demandant la vie, les autres dans la rivière d'Eure, où ils se sauvèrent, qui peut, à la nage ; comme après un grand coup de tonnerre, l'on voit les vapeurs les plus espèces et lourdes se résoudre en grosse pluie, et les autres plus délicates s'éparpiller et s'enfuir parmi l'air, poussées de quelque puissante bise. En cet emblème, sans y penser, l'on avait rencontré avec monsieur d'Évreux le parangon des prélats et des esprits de notre âge, lequel parlant d'une autre victoire du Roi, le compare au foudre. C'est ès tableaux de ses triomphes en cette stance :

*Mais leur dessein sans plus fut des vents emporté :
Tu pris une autre route, et ton bras redouté
S'ouvrit avec le fer mainte voie inconnue*

p. 65.

*Pour unique salut tout salut négligent,
Comme un foudre enfermé se fait jour par la nue,
Et fend l'ombrage épais, qui l'allait assiégeant.*

L'AUTRE EMBLEME de cette première face était tracé sur la victoire d'Arques, qui avait déjà eu auparavant ses merveilles, aussi bien que l'autre, et avait été comme un vif éclair d'où depuis s'ensuivit ce tonnerre. C'était un oiseau, que les latins appellent *Salus*, sur le dos d'un cheval, lui donnant l'éperon de son bec, et le mettant en fuite, auprès de cette devise :

NUNC HERCULES CONTRA DUOS.

Et au-dessus :

ARQUES.

La chose est que les chevaux et juments sont ennemis jurés et capitaux de ce petit animal, lequel faisant son nid d'ordinaire entre les épines et buissons, ces siens ennemis se sentant chatouillés des plaies qu'ils ont sur le dos, se vont frotter contre, rompent leurs nids et petits boullars, brisent les œufs, tuent les poussins, de quoi les père et mère s'altèrent, et s'offensent si irrécyclablement que n'ayant autre recours contre des ennemis si puissants, ils leur sautent sus, se campent en croupe sur la cicatrice de leurs plaies, qu'ils becquent, et brèchent de telle furie sans leur donner respir ou haleine, qu'ils sont contraints de prendre le galop, courir par monts et par vaux à bride avalée, et le plus souvent se précipiter et se rompre le col. Ce qui est cause que l'antipathie est si grande entre eux, que si l'on vient à mettre leur sang l'un avec l'autre, ils se séparent incontinent dans le plat, ne pouvant se mêler par ensemble. Le Roi est ici comparé pour le rencontre d'Arques au *Salus*, et ses ennemis au cheval. Cet oisillon n'a quasi point de proportion en force et apparence extérieure avec un si guerrier et grand animal. Le Roi lors de cette bataille, qui fut le premier effort de son bonheur, l'arrêt de sa fortune, le palladium de son assurance, la mèche, l'amorce, la balle, le canon de ce grand coup de guerre, n'avait alors avec soi que sept cents chevaux, douze cents hommes de pied, et deux mille Suisses contre une grande armée. Le *Salus* bâtit son nid entre les épines, le Roi, comme le *lilium inter spinas*, a établi son trône au milieu d'un monde de traverses et dangers : où il y a plus de péril plus il fleurit. Le *Salus* se perche dans la plaie de son ennemi ; le Roi, la nouvelle arrivée que l'ennemi s'approchait, se retirant à Arques distante d'une lieue et demi de Dieppe, se campa dans une

maladrerie, ou hôpital des playés, où s'étaient retranchés sept cent arquebusiers français ; cette maladrerie fut le sujet de cette victoire, le théâtre de ces triomphes, la plaie et l'éperon du parti contraire. Demeurant le Roi victorieux et maître du champ de bataille, que monsieur d'Évreux le prélat des esprits de notre siècle, décrit ainsi en peu de mots, mais comprenant d'une façon éminente tout ce que venons de dire :

*Champ dont la mer anglaise humecte le rivage,
Où Neptune étonné de changer de couleur,
Vit disputer la force avec le courage,
Et combattre le nombre avec la valeur.*

p. 66

Il ne faut pas passer sans considérer qu'encore en cet endroit le nombre septénaire fut favorable à sa Majesté, aussi bien qu'à Ivry : car pour ne rien dire des sept cens arquebusiers de la maladrerie, cette victoire advint l'an 1589, le jeudi jour vingt et unième trois fois septième du mois de septembre, qui est le septième mois de l'an solaire, appelé pour cela du nom de septembre. Le mot de la devise NUNC HERCULE CONTRA DUOS s'entend de soi-même, ayant à ce coup notre Hercule Gaulois démenti l'adage, passant au delà d'Hercule pour avoir gagné une bataille non pas d'un contre deux, mais contre un si grand nombre, que les historiens exagèrent si fort.

LA VICTOIRE de Fontaine-Française vers Dijon avait son emblème en la seconde face composé de grands oiseaux nommés stymphalides, qui se levaient du lac Stymphale, chassés par Hercule au son d'un tymbale qu'il frappait, n'ayant rien avancé avec les armes ; ainsi le chante Apollonius au second de ses Argonautes :

*Χαλκοίην παταγήν ἐνὶ χερσὶ τινάσσω.
Il les chasse frappant un tymbale de cuivre.*

Auprès se lisait ce dicton :

STYMPHALIDAS PEPULIT VOLUCRES.

En un peu plus haut, cet autre mot :

FONTAINE FRANÇAISE.

Pausanias dit qu'en l'Arabie déserte se voyaient autrefois d'oiseaux nommés stymphalides non moins pernicieux aux hommes, que les lions ou les tigres, car ils perçaient de leur bec les cuirasses de fer et de cuivre, dont il était force de s'habiller pour se garantir de leur rage, si qu'ils furent contraints en fin de s'armer d'un certain bois fort tenant, où ils se prenaient par le bec, s'y enfonçant si avant qu'il y demeurait. De là les poètes prirent pied de feindre que ces oiseaux avaient le bec, les ailes et les griffes de fer. Timegetas appelle ceux qu'Hercule chassa σιδηροπτερός, σιδηρόσυχας, σιδηρορύγχης. Sans faute tels oiseaux ne furent autre que ces premiers guerriers qui s'armèrent de fer de pied en cap, vaincus par Hercule non en bataille rangée, mais au seul lustre et éclat de son nom et de sa présence. Qui a servi d'allégorie, et d'énigme pour déguiser la journée de Fontaine-Française, où se vit un grand camp tout armé de fer et d'acier mis en route par la seule présence du Roi, qui donna l'effroi et la fuite à deux mille avec quatre-vingts chevaux. Les stymphalides eurent l'épouvante sur le lac par Hercule, et ceux-ci l'étrette et la chasse à Fontaine-Française par le Roi. Vulcain qui était le maréchal des dieux, et qui assista en tout et partout à Hercule contre sa mère propre Junon, lui avait forgé le tymbale, qui étonna ces oiseaux ; et le maréchal de Biron fut ici le principal instrument duquel le Roi se servit en ce triomphe, qui épouvanta le plus ces stymphalides toutes de fer, qui reçut les coups le premier, assista notre Hercule comme un autre Vulcain tout feu, tout fer, tout foudre, l'un des plus braves et déterminés guerriers, des plus assidus et résolus Achates de la Majesté française, que la France ait porté de plusieurs siècles. Vulcain pour l'amour de son Hercule comme Pindare et Épicharme le chantent, garrotta sa propre mère Junon sur le siège charmé d'or. Ce grand maréchal extrait de Bourgogne du côté maternel, de la très ancienne maison d'Autun, a reconquêté la Bourgogne

p. 67

sa mère, et rendue souple, paisible, et ployable au Roi son Hercule, qu'il n'abandonna jamais au besoin. Aussi se trouve <-t-> il dans le nom de sa Majesté avec un heureux anagramme tout entier sans altération aucune,

HENRI DE BOURBON.

BONHEUR DE BIRON.

Que si son nom se trouve dans celui du Roi, les armes du Roi se retrouvent aussi en sa poitrine ; témoin ce qu'il en dit lui même, quand il haranguait du fossé à messieurs de Dijon pour les ranger à l'obéissance de sa Majesté; où se débraillant par le devant leur montra, et leur dit que son estomac était plein de blessures, toutes faisant une figure de fleur de lys, reçues pour le service de cette couronne ; laquelle harangue fit plus d'effet dans le cœur des Dijonnais que cent coups de canons n'eussent pu faire en leurs murailles. Mais je veux admirer en cet endroit ce que je ne puis passer de léger, et pour ne rien dire de ce que le septénaire a été ici heureux au Roi, comme en toute autre chose : considérez un peu la Providence Divine sur sa Majesté et sur ce Royaume, que toujours il a assisté et comblé de ses faveurs plus que monarchie qui soit en la Chrétienté. Le Roi arrivé à Dijon le dimanche l'an 1595 au cinquième de juillet, qui est le septième mois de l'an commun, avait eu avis que le connétable de Castille passait la Saône à Grey pour venir en diligence secourir le château de Dijon, qui fut cause que le lendemain lundi matin à quatre heures il remonta à cheval accompagné dudit Sieur maréchal de Biron, avec dessein d'aller donner le bonjour à cette armée étrangère, pour retarder leur venue et donner loisir à Dijon de se retrancher contre le château. Le dernier rendez-vous fut donné aux troupes qui pouvaient être mille chevaux, et cinq cents carabins, pour les trois heures après midi à Fontaine-Française, quasi à mi-chemin de Dijon et de Grey. Il fait reconnaître l'ennemi, se part de Lux à une heure après midi avec le maréchal ; une lieue de là sur les deux heures, qui sont les deux fois sept de la journée, et l'heure que la Reine fit son entrée en Avignon, l'ennemi s'approche plutôt que l'on n'eût cuidé, qui fut cause que les troupes du Roi, qui avaient le rendez-vous aux trois heures, ne virent pas à temps. Sa Majesté après le choc ayant fait ferme, trouve avoir fait cet effet, avec quatre-vingts, et tout compté, n'avoir perdu que quatre des siens, et un prisonnier, là où des étrangers en demeurèrent six-vingts morts sur la place, soixante de pris, deux cents de blessés.

Que diront maintenant ces philosophes d'état, ces alchimistes de créance, ces astrologues des *autos epha* de Machiavel, qui ne reconnaissent que la Providence de Dieu a boutades, mesurent à leur compas la divinité ; ne confesseront-ils pas une fois qu'il semble que l'ange tutélaire de la France ait toujours conduit par la main ce grand Roi, et que Dieu le regarde continuellement de son œil favorable, comme s'il n'avait autre objet de sa Providence paternelle çà bas, et ne pensait à autre qu'à lui ? Qui guide tous ses pas, prévient ses conseils, achemine ses entreprises, anime ses desseins, gouverne son Royaume, le plus beau et florissant que le Soleil regarde jamais. Si la mémoire n'en était encore fraîche, et qui n'aurait ouï parler ceux qui l'ont vu, l'on penserait que ce sont contes de Mélusine, rencontres de Chysilidi, sornettes de Rabelais, farces de Patelin, textes de Bible Guiot, fourbes de Pantagruel, maximes des vieux romans des quatre fils Aymond, ou d'autres bouquins et galepins estampés à l'enseigne de Roncevaux, ou de la forêt d'Ardenne ; et ne sais si la postérité se lisant croira la moitié de ce que nous avons vu.

p. 68.

LA QUATRIEME victoire dépeinte à main gauche de notre arc était la prise d'Amiens, qui fut l'an 1597, un autre septénaire, et le 25 de septembre. D'un côté était portraite la ville de Troie, et dehors la ville, devant la porte, en une belle campagne une roue, sur laquelle était toute droite Hésione levant les mains jointes au ciel et implorant l'aide d'Hercule. Elle était parsemée de fleurs de lys, pour signifier que c'était la fortune de la France représentée par cette roue et par cette damoiselle. Hercule était d'un côté de la roue, et Laomédon de l'autre, qui tâchaient à qui mieux mieux à grand

force de corps et de bras de tirer et faire tourner la roue chacun de son côté ; Laomédon étant emporté en l'air, et ne touchant déjà plus des pieds en terre. Au plus haut se lisait.

AMIENS.

Et au bas de la roue devers Hercule ce vers de Virgile :

SORTITUS FORTUNAM OCULIS ET CORPORE TOTO INTORQUET.

Du côté de Laomédon emporté de la roue, était cet hémistiche :

QUO DURA RAPIT FORTUNA SEQUAMUR.

Tout le long de la masse d'Hercule, qu'il tenait d'une main, se lisait cet autre hémistiche, qui est de Virgile comme les autres :

QUÆCUNQUE EST FORTUNA MEA EST.

Chacun sait comme Hercule ayant délivré Hésione de la gueule du monstre marin, et ayant été frustré de son mérite et due récompense, il mit le camp devant Troie, d'où était Roi Laomédon : et fit tant par ses journées qu'il fut maître de la ville et d'Hésione. Le Roi qui jà avait délivré la France son Hésione de dangers extrême, se voyant derechef assailli jusques à la citadelle du cœur de son Royaume, au lieu de jouir du fruit de ses trophées et mérites, va débattre une autre fois devant Amiens sa couronne, qu'il avait plusieurs fois conquête à la pointe de l'épée. L'on ne niera pas que le siège de cette ville imprenable à tout autre sinon qu'au Roi, et bien d'autre étoffe que Troie, que les épithètes et rodomontades des poètes ont agrandie de vanterie et de fable, n'ait été le théâtre où sa Majesté exposa tout son être pour la franchise et assurance de ses sujets ; le parquet, où se plaida la fortune de la France, le champ où se débattit le droit du Royaume, le siège où se vida le procès de la souveraineté de cette Monarchie, le spectacle où la justice lutta avec la force ; la vertu avec la Fortune, le droit avec les armes. La roue est propre de la Fortune, témoin ce qu'en disait en Nicéphore Théodore parlant à Gayan roi des Arabes : Sésostris, disait-il, Roi d'Égypte très puissant s'enorgueillissant par trop des heureux succès de la guerre, se fit faire un chariot tout d'or, enrichi de perles et pierres précieuses des plus rares et choisies, où il se faisait traîner par quatre rois qu'il avait gagnés en bataille attelés ensemble comme chevaux. Mais il advint qu'un jour de fête fort célèbre marchant en cette pompe et magnificence il s'aperçut que l'un de ces quatre misérables regardait à tout coup et avec attention une des roues qui traînaient ce chariot, et lui demandant Sésostris qu'est-ce qu'il contemplait si à l'aise et si souvent, lui répondit : « j'avise, ô Sésostris, et m'étonne de l'incroyable vitesse et rapidité de cette roue, laquelle roulant sans cesse tantôt élève ses rayons en haut, tantôt les ra-

p. 69

valle en bas, haussant maintenant les inférieurs, et puis rabaissant les suprêmes ». Sésostris, qui entendit bien que cette pierre tombait en son jardin, et découvrait le métier de la fortune (appelée par Pindare φερεπόλος, et par les Romains premièrement *Vortuna* à « vertendo », étant son propre de pirouetter sur la roue d'inconstance, puis *Fortuna* un digamma changé) s'arrêta au milieu de son faste, donna les champs à ses pauvres captifs, et fut plus avisé pour l'advenir. Notre pauvre France était au sommet de cette roue de Fortune proche de sa totale ruine, et du précipice final, si notre Hercule par le siège mémorable de cette Troie française, n'eût arrêté la Fortune, qui prenait déjà le vol pour s'envoler de notre hémisphère aux terres neuves en quelque lieu aux Moluques, ou à la Floride. Ce fut ici la pierre de touche où le Roi reconnut ses bons et fidèles sujets, et un théâtre solennel de la fidélité des bons Français catholiques. Ces messieurs les consistoriaux tard venus, qui avaient mieux aimé croupir aux cendres pour monopoliser et consistorier le ciel et la terre que d'aller secourir la fleur de lys, dressèrent des cahiers à sa Majesté sur leurs doléances comme n'en pouvant plus, et n'ayant rien que les larmes aux yeux, les soupirs en la poitrine, les derniers abois au gosier, le haut mal entre les dents. Dans ce codicille admirable ils syndiquaient la France, régentaient les parlements, censuraient les trois États, alarmaient le peuple, bafouaient les princes, menaçaient le Roi, qui les pourrait écraser avec le pouce, s'il voulait. Enfin se lamentaient que Méchainet, pour n'avoir paré les

rues le jour du sacre, fut condamné à six écus d'amende ; qu'on avait forcé un ménestrier à Angers de jouer de son violon au devant de la procession ; qu'à Nevers l'on avait pris à un de leurs théologiens frêteur de chanvre sa Bible et ses psaumes Marot. Que Pierre Balduin cordonnier fut condamné en amende ; qu'à Saint-Étienne de Furens le curé drapa du bâton de la croix Bertrand Guillaume ; qu'on avait arraché les vignes de Guillemain Peteuille, tué les poules de Jean Raclet, qu'un pédant fut chassé de Salaize, un horlogeur de Lyon, un maréchal de Meaux, un cardeur de je ne sais où ; sur ce, la patience leur échappe, leur colère s'enfle, leurs menaces se reforment, leurs rodomontades se bouffissent, et disent *Et qui eût cru que notre patience fut si grande ? Ô Dieu jusques à quand ?* voilà leur *quos ego*. Cependant les catholiques y accouraient de toutes parts exposant leur vie, pour ne laisser perdre leur patrie, ne tenant compte de soi, pour n'abandonner leur Roi. Je me baignerais d'apothéoser un après l'autre ces guerriers infatigables, si je ne faisais état de brièveté, qui seront à jamais prisés de la France, honorés des Rois, aimés de la postérité. Et sur tout ce grand duc de Mayenne l'un des plus braves, et redoutés capitaine de l'univers, prince accompli de toutes les qualités qu'onques furent admirées en ces anciens César, Alexandre, et Pompée, qui n'oseraient maintenant trouver devant lui ; le bras droit du Roi, l'économe de ce siège, le paranymphe de cette victoire. J'achève maintenant les deux parties qui restent de cet arc, les inscriptions et la couronne.

AU FAITE du frontispice en toutes les deux faces en un compartiment fait en ovale, se lisait l'inscription de la dédicace :

I.

MARTI APOTROPÆO.

C'est-à-dire *Averruncatori*, qui détourne les maux, et dangers, qu'était l'office de Mars, d'Hercule, et d'autres Dieux que les grecs nommaient ἀποτροπαίους, les latins *Averruncos*, d'autant que c'était à eux de chasser tous maux, et obstacles funestes. En

p. 70

ce mariage du Roi je donne ce titre à Mars, qu'en a fait l'office et frayé le chemin à la gloire de ce mariage, ayant dévoyé tous les grands obstacles qui le pouvaient arrêter au commencement de la course. Dans une petite frise s'expliquait l'allégorie de Mars par cet autre mot :

II.

REGIÆ FORTITUDINI.

En la première face étaient écrites toutes ces inscriptions ; et signamment dans la grande frise, qui portait sur les colonnes, sous la parallèle, l'inscription triomphale :

III.

HENRICO BORBONIO HERCULI SEPTIMO HERCULIS OSYRIDIS LABORUM, AC REGNI SUCCESSORI. PRINCIPI OPT. MAX. OB REMPUBLICAM LIBERATAM, OPPRESSAS CONVIVATIONES, HOSTEIS DEBELLATOS, REGNUM STUPENDIS VICTORIIS, AC TRIUMPHIS ARQUENSI, YVRIENSI, DIVIONENSI, AMBIANENSI STABILITUM ATQ. ASSERTUM S. P. Q. AVEN. NOBILEM AC TRIUMPHIS INSIGNEM ARCUM DICAVIT. LAVREAM. D.

J'appelle le Roi le septième Hercule, d'autant que les poètes ont dit qu'il y en avait déjà eu autres six ; lui en étant un nouveau, il est le septième, septénaire en tant de façons qu'avons dit ci-dessus. L'architrave en long portait ces deux vers :

IV.

HI MOTUS ANIMORUM ATQ. HÆC CERTAMINA TANTA PULVERIS EXIGUI IACTU COMPRESSA QUIESCUNT.

Tous les piédestaux étaient carrés et à quatre faces, lesquelles portaient quatre inscriptions toutes diverses, l'une de quelque parallèle d'Hercule, l'autre grecque, la troisième hémistiche en latin, la 4^e un anagramme, de façon que le piédestal droit servait pour le Roi, le gauche pour la Reine. L'écrivain en laissa la plus part pressé du temps pour vaquer à d'autres choses plus urgentes. Je les rapporterai néanmoins fidèlement toutes telles qu'il les avait eues sans y rien omettre, ou altérer.

Aux côtés de devant était toujours l'anagramme ; aux deux du dedans une nouvelle parallèle du Roi et d'Hercule ; aux autres la grecque et latine ; et que cela soit dit maintenant une fois pour toutes. Les notes d'arithmétique gravées par-ci par-là dans les arcs, en feront la raison correspondant à chaque inscription, selon l'ordre et situation de chacune d'icelles. Cette première parallèle est de Junon animée contre son Hercule, qu'elle avait allaité ; mais gagnée par sa vertu, lui ayant servi de matière, et de sujet de triomphe en ce même qu'elle cuidait devoir être sa ruine. La Junon courroucée du Roi a été la France sa mère nourrice, toutes les menées de laquelle semblent avoir été autant de marches et d'échelons à sa Majesté pour parvenir à ce grade de gloire, où nous la voyons maintenant. Les vers de ladite parallèle sont extraits de Sénèque.

p. 71

V.

IN LAUDES SUAS MEA VERTIT ODIS, DUM NIMIS SCOEVA IMPERO, IRAQUE NOSTRA FRUITIR, ET TOTO DEUS NARRATUR ORBE : MONSTRA JAM DESUNT MIHI, MINORQUE LABOR EST HERCULI JUSSA EXEQUI, QUAM MIHI JUBERE.

Elle en disait quasi de même chez Virgile contre Énée :

*Ast ego magna Jovis conjunx, nil linquere inausum
Quæ potui infelix, quæ menet in omnia verti,
Vincor ab Ænæa.*

VI.

ΠΤΕΡΟΕΙΣ ΝΙΚΗΤΙΚΩΤΑΤΟΣ

C'est la devise de Darius, lequel se promettant la victoire de tout le monde, pour montrer qu'il était la maître victorieux de toutes choses, portait un paletot de drap d'or, où étaient trois éperviers, ou faucons d'or, volant et comme s'entrechoquant à coup de bec, avec ce mot entrelacé entre leurs ailes ΝΙΚΗΤΙΚΩΤΑΤΟΣ, c'est-à-dire très victorieux, auquel on avait ajouté πτερόεις, empenné, ou ailé. Cette devise était ici à propos, pour ce que elle est tirée encore des armoiries d'Avignon suivant ce qu'en a été dit un peu plus haut, et d'Hercule encore, puisque au rapport de Valérien, comme j'ai montré ailleurs, la faucon est le symbole des victoires d'Hercule. Quelle plus belle devise pouvait choisir la victorieuse et triomphante cité d'Avignon, laquelle ne fut jamais prise par force ou d'assaut, demeurant effroyable à tous ceux qui se hasardèrent jamais de l'assiéger ? lisez les annales de France, et courez tous les sièges d'Avignon, vous trouverez la vérité de ce que je dis. Clovis premier Roi chrétien y mit le camp contre Gondibaut ; mais il fut contraint de prendre composition très honnête et favorable. Gontran Roi de Bourgogne y assiégea longtemps Mummolus, mais il s'en retourna d'où il était venu. Les Sarrasins prirent d'Avignon, voire, mais de nuit, par la trahison de Maurice gouverneur de Marseille, et de tout ce pays, qui l'avait vendue à Athin roi desdits Sarrasins. Charles Martel les en chassa, oui, mais par escalade et par miracle, après y avoir tenu le camp plus d'un an et demi sans pouvoir faire un pan de brèche. Louis huitième y entra victorieux ; il lui coûta cher, ayant demeuré à ce siège plus d'un an, et perdu quasi tout son camp, et les principaux de son Royaume, et contraint enfin d'accepter composition, en grandissime danger d'être noyé avec toutes ses troupe par la Durance, qui se déborda la même nuit qu'il avait levé le camp, ravageant tout le camp où lui et ses gens s'étaient campés, comme l'a écrit Belleforest et autres annalistes français. Bref je ne lus jamais qu'Avignon aie été prise d'assaut et par brèche.

L'autre côté était rempli de cet hémistiche :

VII.

QUÆRIS HENRICO PAREM?

NEMO EST NISI IPSE.

De l'anagramme, nous en parlerons tout maintenant, voici cependant les dictons du piédestal gauche.

p. 72

La parallèle est facile à entendre à ceux, qui ont tant soit peu de connaissance des choses passées. Le Roi a eu son Eurysthée aussi bien qu'Hercule.

X.

IPSE IMPERANDO FESSUS EURYTHEUS VACAT.

XI.

ΝΙΚΗ ΕΤΒ ΕΥΔΟΞΩ ΘΑΛΛΙΑΣΙ ΒΡΙΑΖΩΝ

Après ces trophées, et labeurs

Il s'éjouit parmi les fleurs.

Parmi les fleurs cueillies au beau jardin de Florence, d'où nous attendons les fruits d'un repos assuré. Au quatrième était cet hémistiche de Virgile :

XII.

PARTOQUE IBIT REGINA TRIMPHO.

Les anagrammes de cette face étaient quatre : moitié du Roi, moitié de la Reine les deux écrits sous la parallèle entre les armoiries du Roi, de la Reine, et du Pape, et les autres deux aux deux côtés en dehors des stylobates.

VIII.

HENRICUS BORBONIUS REX GALLORUM
O LAUS, REGNUM, ROBUR BONI HERCULIS.

X. En V.

HENRICUS BORBONIUS .
UNUS HEIC NOBIS ROBUR.

XIII.

MARIA DE MEDICIS
IAM MEIS DICAR DEA.

A. Répété.

MARIA MEDICIA.
MIRA AMICA DEI.

Le premier anagramme est propre à tout le sujet, puisqu'il contient que le Roi a le Royaume, la force et la gloire d'Hercule ; le second lui répond : car cela étant la Reine est comme demi déesse, et héroïne, ayant été Hercule marié à Hébé déesse de la beauté. Les autres deux sont faciles, et plus celui du Roi comprenant l'argument de tout l'arc dédié à sa force et à ses victoires, REGIÆ FORTITUDINI. Les inscriptions de la seconde face étaient celles ci, et premièrement dans la grande frise :

III.

VOTUM.

MARS ADES, ET SATIA SCELERATO SANGUINE FERRUM, STETQUE FAVOR, CAUSA PRO MELIORE, TUUS. TEMPLA FERES ET IAM ME AUTHORE VOCABERIS ULTOR, LIBA DABO, ET PURIS SERTA FERAM MANIBUS. ÆMULUS ALCIDÆ NOSTER BORBONIUS, ALTO IAM TANDEM UT TECUM SIDERE VECTUS EAT.

Les doctes savent que c'est, d'où il est extrait, et à quelles enseignes. Je ne puis m'arrêter par tout pour n'être infini. *Pauperis est numerare pecus.* Dans l'architrave était ceci :

p. 73

IV.

QUÆ REGIO IN TERRIS NOSTRI NON PLENA LABORIS ?

HIC LABOR EXTREMUS, LONGARUM HÆC METÀ VIARUM.

La parallèle de ce piédestal demeure expliquée de ce qu'avons dit au commencement d'Hercule bataillant contre les Ligures, que nous appelons aujourd'hui Genevois vaincus par l'aide de Jupiter en la plaine de Salon ; le vers est d'Eschyle que nous avons interprété là-même.

V.

ΒΑΛΩΝ ΔΗΩΣΕΙΣ ΡΑΔΙΩΣ ΛΙΓΤΥΝ ΣΤΡΑΡΟΝ

Cestui-ci de Théocrite, correspondant au premier anagramme de la première face :

VI.

ΣΥΝΔΥΟΣ ΤΕ ΒΙΗ ΤΕ ΠΟΛΥΦΡΟΝΟΣ ΗΡΑΚΛΕΟΣ

C'est le fils et la force ensemble

D'Hercul, sous qui le monde tremble.

VII.

HERCULE MONSTRI LOCO

IAM CÆPIT ESSE.

Il y en avait tout autant au piédestal gauche, et la parallèle prise de la victoire d'Hercule contre les Géants, que tous prennent pour les sujets qui se lèvent contre leurs souverains, tels que furent ces enfants de la Terre qui armèrent contre Jupiter subjugués par ledit Hercule, ainsi qu'Horace le chante au second de ses Odes, d'où le dicton de cette parallèle avait été puisé :

X.

DOMITOSQUE HERCULEA MANU TELLURIS JUVENES, UNDE PERICULUM FULGENS
CONTREMUIT DOMUS SATURNI VETERIS.

XI.

ΝΥΜΦΙΕ ΠΟΛΛΑ ΜΟΓΗΣΑΣ Α ΜΗ ΠΑΘΕΝΥΜΦΙΟΣ ΑΛΛΟΣ
ΔΕΥΡΟ ΤΕΟΣ ΙΔΡΩΣΤΑΣ ΕΜΟΙΣ ΕΝΙΚΑΤΤΕΟ ΚΟΠΤΑΙΟΙΣ

*Mon époux, qui avez souffert tant de labeurs,
Venez en mon giron essuyer vos sueurs.*

XII.

QUAS EGO TE TERRAS, ET QUANTA PER ÆQUORA VECTUM ACCIPIO? QUANTIS IACTATUM,
SPONSE, PERICLIS?

Les quatre anagrammes, qui suivent étaient en mêmes endroits, que les autres quatre mentionnés.

VIII.

E<N>RICUS BORBONIUS
VINCES ROBUR ORBIS.

IX.

MARIA MEDICEA
DEIECI AMARA.

p. 74

IX.

ENRICUS BORBONIUS
EN SUB ROBORE VINCIS.

XIV.

HENRICUS BORBONIUS : MARIA DE MEDICIS
HEM BINI DII ORBIS, CREDO, MARS, AC VENUS.

Celui de la Reine, DEIECI AMARA, s'accorde avec les vers grecs : les trois comprennent toute l'essence de l'arc, et n'ont besoin d'interprète.

LA COURONNE de laurier septième partie d'où cette architecture était composée, pendait sous la clef de l'arc servant d'épilogue, et comme d'anacéphaléose à tout le reste. Chez les Romains la couronne triomphale se faisait de laurier, que les Empereurs prisient plus que l'or, et après leur triomphe, la portaient au Capitole à Jupiter, la laissant en son sein; qui était une belle protestation qu'ils tenaient leurs victoires et heureux succès de la main des dieux, qu'ils relevaient de sa providence, étaient hommes liges de sa divinité. Car comme les batailles sont les parlements souverains, où se vident les procès des souverainetés, Dieu, duquel dépendent toutes les puissances, s'en est réservé la connaissance, pour faire voir quand il lui plaît que les événements admirables de la guerre ne consistent pas au nombre, ni à la force, ains en l'entière disposition de ses faveurs à ceux qui s'en rendent capables, mesurant leur état et bonheur, non à la fantaisie détestable et dénaturée poltronnerie d'un Machiavel, mais au droit niveau et équerre infailible de la Divine Providence, qui peut quand il veut abîmer d'un petit souffle les plus puissantes armées, et renverser les guerriers les plus indomptables en un moment. Hors de l'arc à côté, sur la tapisserie, était plaqué ce quatrain écrit en lettre rouge romaine :

POUR L'HYDRE
LE LAURIER.

SI LE DOMPTEUR DE L'HYDRE AUX SEPT COLS RENAISSANT
UN IMMORTEL CHAPEAU DE LOUANGE ENVIRONNE,

DU PLUS QU'HYDRE ENNEMI, PLUS QU'HERCUL TRIOMPHANT
MERITES-TU PAS MIEUX, GRAND ROI, CETTE COURONNE ?

Au plus, pour la tapisserie du dedans de l'arc ès deux flancs d'une colonne à l'autre, servaient autres deux inscriptions écrites en grand volume. La première de vers latins.

HERCULIS IMMENSOS QUONDAM MIRAT A LABORES
GRÆCIA VICTOREM DIVA SUB ASTRA TULIT.
ECCE TRIUMPHALI TERRET SUA SIDERA CLAVA,
ET CÆLO IN MEDIO PARTA TROPHEA LOCAT.
QUA SUA POSTERITAS HENRICUM IN PARTE LOCABIT?
ILLE FERAS TANTUM VICERAT, ISTE VIROS.

En la seconde, était un épigramme grec écrit en caractère grec à l'antique, qui a du rencontre en sa conclusion à cause des deux mots χρήματα, ρήματα ; que veulent dire que nous avons Hercule en effet, que la Grèce n'avait qu'en palabres.

p. 75

ΜΥΘΟΤΟΚΟΣ ΦΗΓΑΣ ΕΛΛΑΣ ΑΠΙΔΡΟΜΑ ΘΗΚΑΤΟΤΟΙΧΗ
ΣΥΝΤΕΛΕΑΣΤΕ ΝΟΜΟΥΣ ΧΑΛΚΟΚΡΟΤΟΝΤΕ ΛΕΩΝ
ΝΥΝΔΕ ΗΕΡΑΚΛΕΟΣ ΚΡΑΤΕΠΠΟΦΡΟΝΑ ΠΕΜΨΑΤΟ ΠΑΙΔΑ
ΚΡΕΙΤΤΟΝΑ ΠΑΝΤΟΛΕΥΟΥ ΘΡΑΣΥΤΕΡΟΝΤΕ ΠΑΤΡΟΣ
ΕΙΠΕ ΤΙ ΑΛΛΗΝΩΝ ΝΥΝ ΔΙΑΦΕΡΩΣΙΝ ΑΝ ΑΜΦΑ ;
ΚΡΗΜΑΤΑ ΑΥΕΝΩΝ, ΡΗΜΑΤΑ ΕΛΛΑΣ ΕΧΕΙ.

C'est-à-dire,

*La fabuleuse Grèce établit ces murailles,
Ce peuple martial, et ces tant belles lois ;
Maintenant elle envoyé un Hercule Gaulois
Fils de son Hercule, mais plus brave aux batailles,
Plus hardi que son père, et cent fois plus vaillant :
Dites moi qui des deux l'a le mieux maintenant
Ou la mère ou la fille ? elles l'ont dissemblable
Avignon à l'effet, et la Grèce la fable.*

LE CINQUIEME RENCONTRE DE PARNASSE ET DU CARDINAL DE FOIX, LEGAT D'AVIGNON.

CHAP. VIII.

Après avoir ouï les Grâces, reçu les clefs, considéré les victoires du Roi, le char triomphal chantant, la Reine passe sous ce premier arc, et jette les yeux sur la belle croix posée en un célèbre trépied, ou carrefour, où se rendent trois grandes rues. Le grand cardinal de Foix l'a faite bâtir en forme de chapelle, couverte en plate forme, et voûtée de pierre de taille, faite à quatre faces, et arcades aboutissant à quatre arcs-boutants, comme les autres cinq ou six, qui sont ès divers endroits de la ville de même forme. Avignon a puisé cette dévotion de dresser des croix les plus magnifiques que se voient en France, de saint Ruf son premier évêque, fils de Simon Cyrénéen, qui porta la croix de JESUS-CHRIST comme nous dirons tantôt. L'on prit l'avantage de ce rencontre si heureux, et pour la qualité de ce grand' personnage, et pour le parentage du Roi avec la maison de Foix.

PIERRE DE FOIX de l'ordre des frères mineurs, cardinal, l'un des plus grands personnages que la légation d'Avignon aie vu, était fils de Gaston comte de Foix, qui amena la maison de Foix à la couronne de Navarre, pour avoir pris Léonore première

p. 76

du nom, laquelle avait succédé audit Royaume l'an 1479 à son père Jean Roi d'Aragon et de Navarre, bisaïeul de François Phébus fils du frère de notre cardinal, et bisaïeul du Roi. Il fut créé cardinal l'an 1409, aux quatre temps de septembre, et l'an 1429 envoyé par le Concile de Constance légat en

Espagne pour éteindre le schisme que Clément VIII, antipape en la révolte de Pierre de Luna, continuait à Pauselle, ce qu'il fit, contraignant à force d'armes, et d'autorité ledit antipape à se démettre de la dignité usurpée ; et par ainsi prit fin ce grand schisme, qui avait ébranlé, et troublé toute la Chrétienté. Eugène le quart, et le Concile de Bâle en la session 27, eu égard à ses mérites et aux offices signalés qu'il avait fait au Saint Siège, le créa légat en la légation d'Avignon l'an 1434, qu'il administra trente-quatre ans entiers, et puis mourut en ladite ville d'Avignon, où il a laissé sa mémoire gravée quasi par tous les carrefours de la ville. Il a fait relever, trouvé, et authentiqué solennellement les saintes reliques des Maries en l'Île des trois Maries, acte célèbre et mémorable. Il a fait rebâtir la grande plateforme devant l'église de Notre-Dame-des-Doms, avec l'escalier, qui a autant de degrés que l'oraison dominicale de mots, qui font le nombre de sept fois sept, ou quarante neuf. Il a fondé et édifié une somptueuse chapelle en l'église des vénérables Pères Célestins, a dressé cette belle croix où nous sommes maintenant comme un trophée de sa victoire contre le schisme, y faisant graver ses armoiries et celles du Pape Eugène, lesquelles s'y voient encore. Il a fait le devant de ce beau vase de l'église des frères mineurs, avec une gentille chapelle, où est sa statue à genoux le représentant au vif. Il gît devant le grand autel de ladite église des Cordeliers sous une belle lame de bronze, ou est ce sien épitaphe.

SUB HOC HUMILI IACET LOCO FR. P. DE FUXO CREATUS CARDINALIS, ANNO ÆTATIS SUÆ XXI. QUI IN CONCILIO CONSTANTIENSI CUM R. CARDINALIBUS, ET IN HISPANIA LEGATUS SCHISMA DELEVIT, ET DUOS HISPANIÆ REGES CONFEDERAVIT, TYARAM B. SYLVESTRI LATERANENSI ECCLESIAE RESTITUIT : AVENIONENSEM AC DIVERSAS PROVINCIAS, UT PATRIÆ PATER, ANNOS XXXIV. REXIT : JACOBI ET SALOMES MARIAS IN ALTO LOCAVIT. TANDEM M.CCCC LXIV. MENSE DECEMBRI ANIMAM CÆLO REDDIDIT, QUEM SANCTA SUSCEPIT DE TERRIS LUCIA.

J'ai corrigé l'épitaphe d'un an, par les bulles de sa légation, que j'estime plus authentiques et assurées, étant chose facile à faire que les maçons aient mis un an de moins. L'on avait pris argument de cette croix, laquelle se rencontrait si à propos au passage de la Reine, d'y dresser le mont de Parnasse avec Phébus, Pan, Sylvain, Bacchus, Orphée et les Muses. Par ce que François Phébus bisaïeul du Roi, comte de Foix, et roi de Navarre était le propre neveu fils du frère dudit cardinal légat, qui fit bâtir cette croix. Cette allusion des noms de Phébus en donna le dessein, et encore la grande affinité qu'a eu Hercule avec les Muses. Car ils avaient jadis à Rome, au rapport de Suétone en son Auguste, et de Plutarque en ses Questions, un même temple commun, que Fulvius leur avait érigé au Cirque de Flaminius, pour ce que, dit Eumenius, étant en Grèce, il avait appris que les Grecs appelaient Hercule Musagète, c'est-à-dire capitaine et conducteur des Muses ; que fut la cause, qu'il les

p. 77

voulut assembler en un même temple : *ut res quæ a mutuis operibus, et præmiis, dit le même Eumenius, juvari ornarique deberent, Musarum quies defensione Herculis, et virtus Herculis voce Musarum* ; c'est-à-dire, *Hercule et les Muses sont deux choses, qui s'entraident l'une l'autre, dépendant le repos des Muses de la protection d'Hercule, et la vertu d'Hercule de la voix des Muses.* Et certes, si n'étaient les gens doctes, les vaillances des grands capitaines mourraient avec eux ; et Alexandre le grand n'estimait pas moins heureux Achille pour avoir eu Homère chanter de ses vertus, que d'avoir gagné tant de batailles : *nam nisi Ilias illa extitisset idem tumulus, qui corpus ejus contexerat, nomen etiam obruisset.* Cette gloire est bien plus solide, plus assurée et de plus longue durée que celle qui consiste aux vaines louanges des flatteurs, que le vent emporte, ou aux palais, que le feu et le foudre embrase, ou aux pyramides, que le temps abat, ou aux mausolées somptueux, que les huguenots renversent, ou aux enfants et lignée, que la mort ravit, ou aux victoires même et aux triomphes, que le monde oublie si facilement, si les Muses et les doctes écrivains qui ne meurent jamais ne les conservent.

Voilà le sujet que l'on avait de dresser un Parnasse du côté du Roi et d'Hercule. On l'avait encore plus du côté de la maison Médicis, que les doctes appellent souvent la mère des Muses et le

magasin de toutes sciences : ce que s'entendra par l'Éloge que Jovius donne au docte Laurent de Médicis : *Salve heros optime max. ingeniorum liberalis educator, artiumque omnium, et elegantiarum pater, ac unicus veræ virtutis æstimator. Salve itidem, qui luculenter ET FOVISTI MUSAS, et feliciter exercuisti præclarus utique vatium hospes, et æmulus, ideoque cælesti munere nomini tuo debita virenti laurea dignissime : nisi hæc fortuna tua putetur inferior, quando Cosmum avum eruditi seculi decus gloria superasse summe arduum videri poterit, nisi Leonem decimum ad ornandam virtutem cælo datum felici prole genuisses.* Que peuvent attendre les Muses, et hommes doctes de France de cette princesse extraite de ce docte sang, que toute faveur et secours pour fleurir plus que jamais en ce Royaume ? On avait donc paré cette croix de festons de laurier, qui faisaient comme un balustre tout autour à la cime, servant de parapet aux Muses et à ces Dieux, appuyé sur des pilastres revêtus de même avec leurs arcades d'un pilastre à l'autre ; et les frises au-dessus à proportion de l'enceinte de pierre de taille de ladite croix faites de deux bords de même : et tout ceci environné des livres du Roi, et de la Reine avec le clinquant. À la première face sous la galerie immédiatement étaient les armoiries dudit cardinal de Foix entourées de laurier et de clinquant regardant la première avenue de la Reine. Ces vers étaient dans le frise :

PARNASSUM GALATIS, DEA, QUID MIRARIS IN ORIS?

HÆC PHÆBI PATRUUS, PHÆBUS ET IPSE COLIT.

L'allusion est de François Phébus, neveu du Cardinal de Foix, fils du grand Gaston de Foix, que nos Huguenots réformateurs du monde désenterrèrent à Orthez ces années passées, jetant ces cendres au vent, comme ils avaient fait des corps de nos Rois à Cléry, qu'ils exposèrent aux chiens et poignardèrent tous morts, et Pape Clément cinquième à Bazas, et du cardinal d'Albret ailleurs, en dévotion d'en faire de même aux autres papes et rois qui les lairrait faire.

Sur la plateforme au plus haut de la croix, on avait placé Phébus en l'équipage qu'avons dit tantôt parlant des dieux, brillant de tous côtés de pierreries et de toile d'argent, se tenant tout droit vers le panonceau du milieu de ladite plateforme, et jouant de son luth. Il était accompagné des Dieux Pan et Sylvain qui jouaient de la

p. 78

harpe, de Bacchus qui sonnait la mandore. Les sept Muses toutes rangées par ordre à l'entour de la croix, sur le bord suivant le balustre, faisaient un concert avec eux de divers instruments, luths, épinettes, cistres, violons, et semblables. Outre ceux-ci, un petit Orphée habillé de toile d'argent, était au milieu des deux panonceaux de la première face droit sur les armoiries du cardinal, paraissant au travers du balustre, pour jouer sur le luth accompagné d'une belle voix cette odelette, le reste de l'accord répliquant en reprise chaque couplet :

ODELETTE.

Approche toi ma Princesse

De plus près

Pour voir de notre Princesse

Les beaux prais.

Ici la divine troupe

D'Apollon

Chante l'hymen sur la croupe

D'Hélicon.

Ne méprise pas nos roches,

Ni nos bois

Fréquentés par tes plus proches

Autres fois.

Un cardinal de la race

Des de Foix

Fit planter en cette place

*Cette croix.
Phébus qui gouverne même
Parmi nous
Fut aïeul d'Henry quatrième
Ton Époux.*

ÉPICHARME chantant les noces d'Hercule et d'Hébé disait que les Muses n'étaient que sept, lesquelles y assistèrent toutes ; et tenait-on qu'elles faisaient l'harmonie avec les sept planètes, chacune avec le sien. Ainsi l'entend Philon en la Cosmopœie, λύρα μὴν γέ και ἐπτάχορδος ἀναλογούσα τῆ τῶν ἐπτα πλανητῶν κορεία τὰς ἔλλογίμους ἀμμονίας ἀποτελεῖ, *La lyre à sept cordes correspondant au branle des sept planètes, fait des harmonies mémorables.* Clio faisait avec la Lune l'Harmonie appelée hypodorion, Calliope, et Mercure l'hypophrygion, Terpsichore et Vénus, l'hypolydion, Melpomène, et le Soleil le dorion, Érato et Mars le phrygion, Euterpe et Jupiter le lydion, Polymnie et Saturne le mixolydion. Les poètes feignaient tout ceci, pour ce que le nombre septénaire est harmonique comme le remarque fort exactement le même Philon, ἔστι δὲ οὐ τελεσφόρος μόνου, ἀλλὰ και ὡς ἔπος εἰπεῖν ἀρμονικωτάτη, και τρόπον τίνα

p. 79

πηγή τοῦ καλλιστοῦ διαγράμματος, ἡ πάσης μὴν ἀρμονίας τὴν διὰ τεττάρων, τὴν διὰ πέντε, τὴν διὰ πασῶν ἔχει, etc. Que veut dire *le nombre septénaire n'est pas seulement très parfait, mais très harmonieux, et en certaine façon, la source d'un très excellent diagramme et tablature, qui contient toute sorte d'Harmonie : à savoir diatessaron, diapente, et diapason ; et est composé de ces nombres six, huit, neuf, douze, huit à six, en proportion surtierce, qui est du diatessaron, neuf à six, en proportion hémilie, qui est diapente, douze à six en proportion double, qui est le diapason.* Et par ainsi on avait fait jouer en ce triomphe, et à ces noces royales, cette vertu et propriété du septénaire du Roi, correspondant aux sept arcs, par le concert des sept Muses anciennes avec la vérité des instruments ; et pour donner encore à entendre que notre Hercule septénaire a fait en son Royaume une autre admirable Harmonie civile accordant tant de contraires partis par un accord parfait de la réunion entière de son état, musique céleste et la plus agréable et acroamatique que puisse être à l'oreille des Rois. À ceci même se rapportait ce distique en la frise de la seconde face, à main droite des armoiries de Foix :

GALLICA SI RESONAT DISCORS CONCORDIA, TANTUM SEPTENO ALCIDÆ GALLIA DEBET OPUS.

L'écriteau de la troisième face découvrait tout le dessin de ce Parnasse en deux vers :

HARMONICUM, MUSÆ, PHŒBI CELEBRATE NEPOTEM.

HANC POSUIT PHŒBI PATRUUS IPSE CRUCEM.

En la quatrième se lisait une inscription de trophée érigée pour la victoire obtenue contre les schismes :

SCHISMATIS IMMENSOS DUM VINCERET ULTOR HIATUS FOXIUS, HÆC JUSTO MARTE TROPHÆA TULIT.

BRIEF DISCOURS DU GRAND SCHISME D'AVIGNON

Apaisé par le cardinal de Foix.

SUR LE SUJET de ce distique, avant passer outre, j'ai été requis d'éclaircir certaines difficultés touchant le schisme, d'où j'ai ici fait mention, apaisé par ce grand cardinal de Foix ; qui servira, tant pour mieux connaître combien l'Église Catholique doit à sa mémoire, et à quelles enseignes il a dressé ce trophée de la Sainte Croix, que pour déniaiser en peu de mots ceux qui parlent d'Avignon tout autrement que la chose n'est, crient au schismatique, blâment la ville de ce de quoi ils la devraient grandement louer, s'ils pouvaient entendre une fois ce qu'en est, et prendre la

p. 80

patience de s'enchercher de la vérité, avant qu'en parler par cœur et à la volée. Il est vrai que

Grégoire onzième décédé, l'on créa Urbain sixième en sa place à Rome, l'an 1578, homme sévère, et rude à outrance à la reformation des meurs des cardinaux, ce qui occasionna la plupart d'entre eux de brouiller cette élection, et la rendre ou nulle ou suspecte. Ils sortent de Rome prenant prétexte des chaleurs du mois d'août, se retirent à Fundi ville de Lombardie, crient à corps et à cris contre l'élection prétendue forcée et nulle d'Urbain ; de là se retirent à Narni, autre ville d'Italie, créent un antipape qu'ils nomment Clément 7, pour lors Robert comte de Genève, nom fatal et de mauvaise rencontre pour la France et à toute l'Église. Il conste des lettres autographes, qu'ils en expédièrent pour lors, les sceaux pendants de ces 13 cardinaux signées de leur propre main, datées du 9 d'août de l'an susdit à Narni, que chacun peut voir en l'archive des pères Célestins ; peu après ils s'en reviennent en Avignon. Ils y sont reçus. La cause était si douteuse, que même jusques à aujourd'hui les plus grands docteurs sont bien empêchés d'en résoudre quelque chose d'assuré ; et ainsi le schisme fut conçu à Rome, formé, et fondé à Fundi, enfanté à Narni, nourri, étouffé et atterré, comme je dirai, en Avignon. Ce Clément 7 mourut en Avignon et fut enseveli aux Célestins de ladite ville, qu'il a fondés, et non pas au Gentily comme l'a écrit Platina (ce n'est qu'une de ses moindres impertinences et sottises) ; il repose encore en la même église devant le grand autel, homme au reste de sainte vie, et d'un rare entendement. Pierre de Luna lui succéda, créé au grand Palais d'Avignon 1394, le vingt et huitième de septembre : septénaire, qui ne fut guère heureux à Avignon non plus que le septénaire de Clément septième qui commença ledit schisme. Dès lors petit à petit l'on vint à découvrir plus clairement que le Roi était du côté du Pape de Rome, et que Pierre de Luna était intrus ; les Conciles généraux s'assemblent, l'on somme l'homme de se joindre à la raison, et de procéder à la voie de cession. L'empereur Sigismond s'y étudie, le Roi de France Charles sixième emploie le vert et le sec, remue tout son Royaume, n'épargne ni moyens ni industrie pour pacifier l'Église, envoie çà bas les ducs de Bourgogne et de Bourges ses oncles, et son frère duc d'Orléans, qui mirent cependant la première pierre à l'église des Célestins au nom du Roi. Les Avignonnais sous la conduite de ces Princes, et de Boucicaut, arment contre le Palais apostolique, assiègent le schismatique qui s'y était fortifié, le battent à dos, et à ventre, depuis le 1 de septembre de l'an 1398 jusques au 12 de mars de l'an 1403, le tiennent si de près, lui livrent de si vifs assauts, qu'étant aux abois et réduit à la faim (bien que outre les grandes provisions qu'il avait fait, il fut soutenu, sous main, du Roi de Sicile et de quelques autres qui lui donnaient des vivres en cachette) qu'il prend expédient de s'enfuir habillé en docteur, et se sauver à Château-Renard, en Renard, où il trouva l'armée du roi de Sicile venue pour le recevoir à point nommé. Tout ceci a été tiré de trois divers manuscrits de ce temps là fort exacts, et principalement du procès que ledit Pierre de Luna même en fit instruire au pseudo-concile de Perpignan qu'il convoqua, signé authentiquement par le secrétaire dudit concile ; là-dedans ce schismatique, entre autres, fait les doléances en la session première, de sa fuite, et le faut croire, car il y était en personne : *Post hæc jam Dominus noster Papa videns, quod non poterat proficere cum Cardinalibus, disposuit omnino exire, et se committere Deo et exponere tanto periculo : demum postquam fuit sic detentus per quatuor annos, et sex menses, 12. Martii de nocte exiit palatium, et de mane circa ortum solis intravit Rhodanum in una parva barca, et ut melius et facilius posset tractare cum rege Franciæ ac dictis Cardinalibus, ac ipsos reducere, posuit se ad Castrum Reynardi ad unam leucam prope Ave-*

p. 81

nionem. Or étant en liberté avec ses menées, et assez assuré dans sa tanière, il fit si bien et si beau, qu'il regagna non seulement les Avignonnais, mais aussi le Roi de France, et tous les Princes de deçà les monts, comme c'était un maître homme, le plus accord et le plus éloquent de son siècle, à ce que Paul Émile en a écrit. Il ne voulut toutefois du depuis jamais plus rentrer en Avignon, mais se partit de Château-Renard l'an 1404, en janvier ; et après avoir un peu tracassé à Tarascon et en Provence, s'en alla à Nice pour traiter plus facilement avec le Pape de Rome, qu'il espérait de pouvoir gagner. Cependant, avant de quitter la Provence, il avait jà envoyé en Avignon son neveu Rodrigue de Luna, des premiers de son temps en fait d'armes, pour son lieutenant général, assisté du vicomte de Vol,

leur enjoignant de bien munir la ville, se retrancher dans le Palais, se saisir gentiment et sous main des forteresses, faire diligente provision de munition de guerre, introduire une bonne multitude de soldats catalans ; ce qu'ils firent aisément, et à souhait ; et même voyant que le clocher de Notre-Dame dominait fort sur le grand Palais, ils le minèrent secrètement, et le renversèrent par terre, sans que l'on sût d'où venait cela, faisant croire aux citoyens que c'était un cas fortuit. Il prévoyait déjà bien ce petit homme de corps, mais grand homme d'état, la catastrophe de sa tragédie, et le grand changement qu'advierait tôt après en ses affaires : car ayant long temps repu et amusé les Princes de belles promesses et faux semblants de vouloir joindre à un accord, eux se prenant garde de ses collusions et momeries, le tournèrent pincer de près, et presser de se ranger à la cession. Charles sixième Roi de France lui en écrivit chaudement l'an 1406, le 7 de février, lui intimant que si dans dix jours il ne se déportait du pontificat, qu'il le tiendrait pour schismatique notoire, et l'abandonnerait. Ici il commença ouvertement à montrer les cornes, les pattes, et les griffes, et le peu d'espoir qu'il y avait en sa récidive et rechute. Il fulmine une excommunication contre tous les princes et rois et autres, qui se mêleraient plus de lui parler de céder au Pontificat. Cela fait se sauve en Espagne à Pauselle, place forte et pour lors imprenable, n'étant encore en usage en Europe l'artillerie, que fut seulement inventée du temps dudit Clément 7 schismatique par Bertold Allemand l'an 1380, d'où l'on n'estimera si étrange si Pierre de Luna fut assiégé si longtemps dans le palais d'Avignon, bien que tenu de si près. Ayant donc le schismatique eu du vent que le Concile assemblé à Pise l'avait excommunié et déclaré apostat et hérétique, appela, comme j'ai dit, un anti-concile à Perpignan l'an 1408, le 15 de novembre, d'où a été fidèlement tiré tout ce que dessus, et confronté avec les trois diaires divers écrits de ce temps-là ; et avec Théodoric de Nyemps, qui était pour lors secrétaire du Pape légitime à Rome, accordant en tout à ce qu'il en a instruit au procès inséré dans ce Concile. Cependant Rodrigue de Luna, qui tenait sous ses pattes Avignon, ayant entendu quelque bruit sourd de cette si grande, si tragique et si soudaine émotion, et antistrophe inopinée, avant que les citoyens en sussent rien, appelle au Palais sous prétexte de leur donner à dîner les Consuls, et autres des principaux qu'il sentait plus portés et dangereux pour le contraire parti, jusques au nombre de douze, que nous avons par nom et surnom. Les tenant une fois, les fait enserrer l'an 1410 le 26 d'avril, et peu après les fait mourir un après l'autre secrètement et en cachette, et étant morts les rend aux parents pour la sépulture comme s'ils fussent morts de maladie naturelle. Ceci a donné pied au vulgaire de feindre mille fables, que les vieilles édentées chantent en hiver, à Orange et à Nîmes, et que les huguenots ont insérées dans leur Alcoran et Évangile réformé. C'est que le Pape de Luna invita à un dîner

p. 82

je ne sais combien de mille Avignonnais, et puis les ayant fermés à clef et grilles de fer, fit mettre le feu en la salle où ils furent brûlés tous vifs. Bien que la chose fût ainsi, quelle nouvelle serait-ce, si un schismatique, apostat, excommunié et déclaré hérétique patriarche de nos huguenots, eût brûlé un corps de logis, lequel avait déjà embrasé de ses révoltes toute la Chrétienté ; et les neveux duquel ont déjà tant embrasé de palais, d'églises, et de provinces entières ? Je révère la vérité et dois honneur à la conscience. Le feu se mit fortuitement au palais l'an 1413, le septième jour de mai, de grand matin, cinq ans après ce meurtre de Rodrigue, et brûla l'audience, étant déjà la guerre apaisée, et Pierre de Luna avec Rodrigue en Espagne. Le sot vulgaire a joint ces deux choses, *velut agri somnia*, et nous en a fait un Mithridate fort cordial pour les huguenots apothicaires de telles denrées, ne sachant pas que lors de ce banquet Pierre de Luna était jà en Espagne et hors d'Avignon six ans devant ; et même Rodrigue n'y était déjà plus quand le palais se brûla. Je veux abrégé cette histoire, une des plus prolives et tragiques que furent jamais. Les Avignonnais prennent une autre fois les armes contre Rodrigue, qui s'était barricadé dans le palais, à l'église de Notre-Dame, d'où il avait chassé les chanoines, en la Vice-gérance, au Petit Palais, et à la garde tour du pont. C'est merveille que l'ennemi étant maître de toutes ses places, les Avignonnais osèrent entreprendre de se remuer ; ce qu'ils firent

néanmoins, et chargèrent de telle furie les schismatiques par l'espace de dix et huit mois, dès le 27 de mai de l'an 1410 jusques au 22 de novembre de l'an 1411, qu'en un seul assaut, qui se donna tout d'un coup au Grand Palais à la Vice-gérance, et à la roche des Doms, l'an 1411 le 14 de février, en demeurèrent sur la place quatre mille, en un jour, de l'armée avignonnaise ; et néanmoins Rodrigue fut levé de sentinelle, et contraint de se rendre. L'on a vu les rôles des dépenses en l'une et en l'autre guerre contre le Palais en l'Archive de la maison de ville, et tous les actes publics qui concernent ce fait, entre autres l'accord de composition, que fit Rodrigue avec les Avignonnais de quitter les places qu'il tenait, et se retirer le 22. de novembre susdit, qui mit la fin à cette guerre sanglante, et plus que civile. Treize ans après Pierre de Luna mourut obstiné à Pauselle, en Espagne, délaissé de toute la Chrétienté, et pape de son village, l'an 1424, au mois de septembre, année trentième de son prétendu pontificat, et huitantième de son âge. Il commanda à ses estafiers et à deux cardinaux qui lui étaient restés de créer un qui lui succédât, qui fut Clément 8. Sur cela notre cardinal de Foix est délégué avec une main forte par le Concile général pour le poursuivre, l'attrape enfin, le contraint de se démettre, le laissant évêque de Majorque pour le reste de ses ans, fait prisonniers les deux pseudo-cardinaux, qui moururent bien tôt après misérablement, les fers aux pieds ; et pour avoir fait un service si signalé à l'Église est envoyé légat en Avignon, l'an 1434, où il mourut comme avons dit tantôt. Les Papes, et les Conciles ont du depuis fort honoré Avignon pour s'être comportée avec tant de zèle, et de fidélité en ces extrêmes nécessités de l'Église. Pour n'être prolix, je lairrai à part de grandes et signalées preuves, me contentant pour maintenant du témoignage du Concile de Bâle en la session 27 tenue l'an 1437 où est fait un décret solennel à part, et défense fort expresse, de n'aliéner jamais du Saint Siège la ville d'Avignon, la déclarant être en la sauvegarde spéciale du Concile et de l'Église ; voici le texte du décret, après avoir dit que c'était au Concile de pourvoir que les terres du patrimoine de l'Église ne fussent jamais démembrées du Saint Siège : *illa præsertim loca insignia, in quibus necessitatis tempore libere valcat commorari, ubi nullus secularis potestatis metus exterreat, nullus temporalis favor absorbeat : cum non absque*

p. 83

provisione divina ipsa loca Apostolica sedi provenisse dicantur. De là non sans cause l'on collige que la ville d'Avignon est réservée pour second Siège apostolique, lequel titre d'honneur lui est demeuré en héritage depuis la demeure si longue de tant de Papes et en reconnaissance de sa fidélité envers le Saint Siège. Mais le texte poursuit ainsi. *Ex his autem causis et aliis nos juste, et merito moventibus provisione congrua occurrere duximus, ne inçlyta Civitas Avenionis, quæ se semper devotissimam, et fidelissimam Ecclesie exhibuit, et novissime in fidei Catholice obsequium de suis facultatibus copiosissimam subventionem pro unione Græcorum cum Latinis prosequenda ministravit : quoquo pacto ab ipsius Ecclesie dominio alienetur aut ad manus alienas transferatur, cum exciis, et aliis Ecclesie universali per ipsam inçlytam civitatem impensis obsequiis non impeti, non damnificari, non in alios usus alienari, sed beneficiis attolli merito debeat : Ecclesiasticis enim utilitatibus insudantes, Ecclesiastica dignum est remuneratione gaudere. Decernit igitur hæc Sancta Synodus, ut nullus cujuscunque dignitatis, vel præminentia fuerit, civitatem prædictam, et etiam comitatum Venaysini cum terris, et dominiis sibi adjacentibus, andeat, vel præsumat quovis modo, seu juris colore quæsit, vendere, seu pignori obligare, aut in feudum, vel censum dare, aut quovis modo alienare.* Et plus bas, *Insuper Civitatem prædictam Avenionensem, quæ magnam mercedem ab universa promeretur Ecclesia, cuique indignissimum esset pro ejus optimis meritis mala quævis per aliquem irrogari, eadem sancta Synodus ipsam, et supposita ejusdem in suam, et Ecclesia universalis, quam repræsentat, specialem protectionem et salvaguardiam suscipit ac reponit.* Là même, le Concile donne un témoignage digne de mémoire du cardinal de Foix, qui nous a porté à ce discours : *Et quoniam id pariter indignum esset, dit le saint Concile, ut venerabilis Petrus Episcopus Albanensis sacrosanctæ Romanæ Ecclesie Cardinalis de Fuxo vulgariter nuncupatus, et Apostolicæ sedis Legatus, qui ad ipsius civitatis Avenionensis, et Comitatus Venaysini prædicti gubernationem deputatus est, quique pro expeditione subsidiorum sanctæ matris Ecclesie præstitorum, in adem civitate Avenionensi, ad prosequendam unionem Græcorum fideliter, et efficaciter laboravit, huic sanctæ Synodo se obsequentissimum exhibendo, per quempiam vexaretur, inquiet aretur, aut*

molestaretur, cujus etiam perturbatio, et molestatio in magnum dispendium, et in gravem calamitatem ipsius civitatis Avenionensis verisimiliter proveniret, idcirco sub eadem protectione, ex præmissis causis recipit hæc Sancta Synodus eundem venerabilem Petrum Episcopum Albanensem.

p. 85.

[Illustration :] APOLLINI GECONOMO REGIÆ MAJESTATI. / QUEM TULI MUNDUM PETO. / DIEM QUO SERVASTI REGNUM LEGEMQ. SALICAM VINDICASTI. /REDEUNT FÆLICIA REGNA / DIGNUM. HERCULE CORNU / NON FLECTET HUMEROS MOLIS IMMENSÆ LABOR.

Le théâtre long de 17. pieds large de 14.

p. 87.

LE SECOND ARC TRIOMPHAL DU SACRE DU ROI.

Avec le blason des Armes de France.

CHAP. IX.

LE Parnasse était à mi chemin d'un arc à l'autre, situé si à propos, qu'à grand peine sa Majesté l'avait passé, qu'elle voyait au fonds de cette grande rue, devant la porte des Carmes, le second arc, le plus haut et le plus large de tous, composé des sept parties que nous avons décrites au premier.

LE THEATRE était fort ample, et beau, à main droite de l'arc, tapissé de taffetas incarnat, blanc et bleu, entouré tout autour en carré d'une galerie de laurier, buis, et autre verdure ornée de livrées peintes de mêmes couleurs. La Reine y étant arrivée, fit joindre la litière tout auprès du théâtre. Les tambours cessèrent. Les Princes et toutes les troupes s'arrêtèrent, se fit un silence extraordinaire, et tel que l'on n'oserait attendre en une simple salle entre quatre murailles ; alors deux nymphes, Florence et Marianne, commencèrent à se dire le dernier adieu qui s'ensuit avec telle grâce et emphase que nous en vîmes la Reine mouiller les yeux, et si attentive, qu'elle ne bougea jamais la vue de dessus les acteurs.

L'ADIEU DE FLORENCE ET DE LA REINE.

EPIBATERION.

FLORENCE.

*Puis qu'il faut qu'à cette heure
Je te perde, mon cœur,
Et que sans toi je meure
Transie de douleur ;
Au moins de ta Florence,
Florence que tu vois,
Aie la souvenance
Quelque part que tu sois ;
Plutôt que je n'oublie
De moi, et de mes yeux,
Que de toi, ma patrie,
Séjour de mes aïeux ;*

MARIANNE.

*Ni la mort, ni la gloire,
Ni les Lys, ni les Rois,
N'éteindront la mémoire,
Mère, que je te dois.*

FLORENCE.

*Voguant dessus les ondes
Regarde quelque fois
Les Nymphes vagabondes
Au rivage Luquois,
Qui toutes désolées*

p. 88

MARIANNE.

*De te voir démarrer
De leurs larmes salées
Épouvantent la Mer.
Que la trouble marée,
Que les flots sablonneux,
Et la plaine salée
Des Tritons écumeux,
M'arrêtent à Livourne,
Si je m'en obliais :
Et que je m'en retourne
D'où partie j'étais.*

FLORENCE.

*Lors que le doux Zéphire
Venant de ces côtés
Poussera le Navire
Sur les flots agités :
Pense que ta Florence
Se voulant alléger
Du deuil de ton absence
S'en sert pour messenger.*

MARIANNE.

*Ni l'aube safranée
Réveillant mes langueurs,
Ni la brune vesprée
Endormant mes labeurs,
De toi, ma bien aimée,
Florence mes amour',
N'ôtera la pensée
De te revoir un jour.*

FLORENCE.

*Quand le nuit étoilée
Versera sur tes yeux
Une douce rosée*

p. 89

*D'un sommeil gracieux
Songe d'être en Florence :
Car le seul souvenir
De sa douce présence
Te fera revenir.
Quand l'Hercule de France
Des Alpes triomphant,
Passera par Florence
Pour aller en levant :
Suis-le jusqu'en Turquie
Jusqu'au rivage Indoïs,
Pour revoir ta patrie
Pour le moins une fois.
Cette seule espérance
De te voir retourner,
Fait que je ne m'avance
Pour t'y accompagner*

MARIANNE.	<i>Adieu douce rosée.</i>
FLORENCE.	<i>Adieu mon clair flambeau.</i>
MARIANNE.	<i>Adieu aube dorée</i>
FLORENCE.	<i>Adieu mon renouveau.</i>
MARIANNE.	<i>Adieu perle choisie</i>
FLORENCE.	<i>Adieu mon petit œil.</i>
MARIANNE.	<i>Adieu ma chère vie.</i>
FLORENCE.	<i>Adieu mon beau Soleil</i>
MARIANNE.	<i>Adieu rose pourprine.</i>
FLORENCE.	<i>Adieu lys blanchissant.</i>
MARIANNE.	<i>Adieu myrte divine.</i>
FLORENCE.	<i>Adieu lys bien fleurant.</i>
MARIANNE.	<i>Adieu mon espérance</i>
	<i>Adieu mon doux souci.</i>
FLORENCE.	<i>Tournez tôt en Florence,</i>
	<i>Soyez bien tôt ici.</i>

Ces deux nymphes s'étant retirées, les hommes illustres de la maison de Médicis vêtus de velours, la tête couronnée de laurier, le col chargé de grandes chaînes d'or à plusieurs tours, récitèrent chacun son distique, que sa Majesté écouta avec grande patience et contentement.

p. 90

LES HOMMES ILLUSTRÉS DE MÉDICIS.

ÉVRARD CHEVALIER FRANÇOIS CHEF DE LA MAISON DE MÉDICIS EN FLORENCE.

GALLIA ME GENTIS MEDICES CAPUT EXTULIT; ECCE JAM GALLO NOSTRUM REGNAT IN ORBE GENUS.

Nous avons dit au chap. 2 que Évrard fleurissait du temps de Charlemagne environ l'an 801. Car la défaite du Géant Mugel, narrée ci-dessus, advint au retour dudit Empereur de la ville de Rome, où il avait reçu la couronne impériale par le Pape Léon. Cet Évrard était grand guerrier, et le premier qui agrandit le nom de Médicis, natif de France, auteur des armes de cette maison, et qui a laissé en partage héréditaire à la belle ville de Florence l'affection cordiale et constance envers les Rois et Royaume de France, qu'elle s'est évertuée d'assister contre les émotions civiles, y ayant apporté une plus que française affection ; bonne amie de tous temps, et fidèle alliée de cette couronne.

JEAN LE PIEUX.

INFENSUS NULLI, BONUS OMNIBUS, OMNIBUS ÆQUUS,
SIC IN NEPTE MEA JAM REDIVIVUS ERO.

L'on avait pas dessein de dresser la généalogie entière de la maison de Médicis, étant la chose de trop longue entreprise pour un théâtre où la Reine ne devait que passer ; bien avait-on choisi quelques uns des plus illustres pour l'ornement du sujet. Car entre Évrard et Jean second, se coulèrent beaucoup d'années, et beaucoup d'autres grand

s personnages, que je passe sous silence ; comme Jaques de Médicis chevalier, qui défendit si valeureusement les tranchées du camp Florentin à Montcatin ; Jean de Médicis fils de Bernardin, qui prit Lucques pour les Florentins accompagné de trois cents chevaux et cinq cents hommes d'infanterie en barbe de trois camps, que les Pisans avaient campé devant ladite ville. Un autre Jean si renommé par les historiens de ce que ayant le vicomte milanais grand ennemi des Florentins, tenue la Scarperie longuement assiégée, il se mit aux champs avec cent hommes de pied, et sur la minuit se faisant chemin à force d'armes, mit ses gens dans la ville, qui était aux abois, fit lever le siège à l'ennemi, délivra sa patrie du manifeste danger où elle se trouvait pour lors.

Je n'aurais jamais fait si je voulais épilucher par le menu tout ce que ceux-ci ont fait de signalé,

et tous les autres, qui furent depuis Évrard, desquels Arétin, Vilani et Nestor après eux font mention, comme de Sylvestre, Évrard 2 Chiarissimo, qui furent les chefs de cet état travaillé de tant de séditions et émeutes populaires, qu'ils apaisèrent tant de fois. Bien dirai-je que Jean de Médicis fils d'Évrard 2 du nom, gonfalonier de Florence l'an 1423 (magistrat de justice souverain presque semblable au dictateur des anciens Romains) était riche, noble, clément, accord, sensé, aumônier, miséricordieux, tout ce que se peut, honoré, aimé, redouté de tous ; il ne demanda jamais honneur en la République, et si les eut tous ; détesta la guerre plus que la mort, et si y fit de grands exploits ; moyenna la paix à quelque prix que ce fut, jamais n'offensa personne, fit plaisir à tous, même à ses ennemis.

p. 91

COSME LE GRAND, PERE DE LA PATRIE.
MAGNUM ME, ET COSMUM VIRTUS HEROICA FECIT JAM MACROCOSMOS EGO,
NON MICROCOSMOS ERO.

Les philosophes ont dit que l'homme est un microcosme, c'est-à-dire un petit monde, comme étant un abrégé et épitomé de toutes les perfections et parties de l'univers, qu'il contient en soi d'une manière très excellente : magasin vivant de toutes les natures, soit que l'on le considère en la partie la plus noble, qui est l'âme, soit en la plus basse, qui est le corps. Les Grecs d'ailleurs appellent le monde Cosmos, c'est-à-dire beau et parfait ; d'où est tirée l'allusion avec Cosme surnommé le Grand. Les histoires sont toutes pleines des louanges de ce grand personnage, et le monde de ses faits héroïques. Il fut fils de Jean de Médicis le Pieux, se fit des ennemis par trop de vertu, devint suspect à plusieurs à cause de son excessive libéralité et facilité de meurs, expérimenta l'inconstance de la fortune, et la force de l'envie, laquelle comme un autre Coriolan le fit exiler quelque temps de sa patrie ingrate ; mais ce lui fut un échelon pour monter à une plus grande gloire, et pour s'ancrer plus avant dans les cœurs de ses citoyens, qui le rappellent depuis, lui allant toute la ville au devant, avec grande pompe et magnificence, le saluant Père de la Patrie ; lequel titre d'honneur lui est demeuré gravé en son tombeau, retour que les historiens comparent à celui de Cicéron en la ville de Rome, et disent que jamais auparavant aucun n'entra avec tant de gloire et d'appareil que lui en la ville de Florence. Une partie de ses ennemis furent bannis sans espérance de rappel, les autres massacrés et décapités par le peuple. Il rétablit par sa puissance François Sforce en son duché de Milan, bâtit et fonda somptueusement cinq belles églises ou monastères, et autant de palais, y employant quatre millions d'or. Il donna aux pauvres un million d'or par aumône, fit un bel hôpital en Jérusalem, qu'il renta magnifiquement pour l'usage des pèlerins ; gouverna la République paisiblement 31 ans fut le premier homme d'état, le plus riche, le plus aumônier, le plus respecté de son siècle et de tous autres en général (pour parler avec Nestor) qui ont laissé leurs mémoires engravées ès anciennes et modernes maisons de l'Italie. Il décéda l'an 1464, regretté même de ses ennemis, laissant un exemple immortel à tous les Princes Chrétiens, que la piété, dévotion, et vertu chrétienne n'est pas incompatible avec l'état, voire le renforce, et l'assure davantage que toutes les ruses, et inventions humaines sujettes à mille événements dangereux et funestes.

LAURENT PERE DES MUSES.
ME DOCTRINA OMNIS, LAUDUM GENUS OMNE CELEBRAT :
SIC LAVRO DIGNUM NOMEN, ET OMEN ERAT.

L'on compare Lucrece de Tornabuoni, mère de Laurent de Medici, et de Julien son frère, à Cornelia mère des Gracques, qui fit instruire, et forma elle même ès bonnes lettres ces deux beaux esprits romains, et en toute sorte de vertu. Politien a décrit en vers latins le triomphe de Julien pour la victoire qu'il emporta au tournois sur la plupart de la noblesse d'Italie, et le progrès de son heureuse éducation. Dès lors la maison de Laurent était comme une école de tous les plus doctes personnages de l'Europe, tels que furent Politien, Arétin, Ficin, Lascaris, Calcondyle, Landin, Jean de la Mirande homme d'esprit admirable, et autres qui l'ont loué hautement, et immortalité en

p. 92

leurs doctes écrits, et lui ont acquis le surnom de père des sciences, esquelles il était très versé, principalement en philosophie, poésie, musique, témoins les beaux livres qu'il en a écrit. Il avait les lettres en telle estime, et surtout la philosophie, qu'il prisait plus ce qu'il en avait que tous les trésors du monde ; aussi il fit dresser à gros frais une librairie de toute sorte de livres grecs, et latins, qu'il faisait venir du bout de la Grèce. Je laisse à part le conjuration des Pazzi contre lui et son frère Julien, qui y fut massacré, la plus sanglante tragédie qui se puisse lire, et en laquelle se voit la grandeur de courage de Laurent et l'affection plus que filiale que les Florentins lui portaient, et un trait admirable de la Providence de Dieu, qui permit que ces deux frères poursuivis à mort dedans l'Église même, fussent (Dieu le voulant ainsi en témoignage de leur innocence, et intégrité) pères de deux Papes, Julien de Jules de Médicis, qui fut Clément septième, et Laurent de Jean de Médicis appelé puis après Léon dixième ; mais surtout le nom de Laurent fut si célèbre par tout l'univers, que même le grand Turc Bajazet lui livra Bandin garrotté assassineur de son frère Julien ; le Sultan d'Égypte l'honora de présents et ambassades honorables ; les grands princes, et les Rois recherchèrent son amitié. Il était fils de Pierre de Médicis fils de Cosme le grand, et mourut l'an 1492. Politien décrit en une épître sa mort, et les grands prodiges et pronostics qui la précédèrent.

JULIEN LE MAGNIFIQUE.

MAGNIFICO TITULOS MEA MAGNIFICENTIA FECIT :

HÆC VIRTUS REGES UNA, DEOSQUE DECET.

Laurent de Médicis laissa après soi trois enfants signalés : 1. Jean, depuis Pape Léon 10, duquel nous parlerons après. 2. Pierre second du nom, qui gouverna la République après son père quelque temps, et puis pour avoir adhéré à Charles 8 Roi de France et rendu quelques places fortes, fut proscrit par les Florentins, sa maison, et ses biens pillés, la belle bibliothèque de Laurent ravagée ; il se rangea du parti de Louis 11, épousa la cause de la France, pour laquelle il batailla au royaume de Naples jusques à la mort. 3. Julien de Médicis, qui fut surnommé le magnifique pour deux causes : pour être libéral et magnifique à toute sorte de gens, et pour se plaire à choses exquisés, rares et magnifiques comme peintures, pierreries, spectacles et autres. Il entra au gouvernement de la République, fut Lieutenant général de l'armée du Pape pour le secours des Sforza et de l'Italie, ayant pris pour femme Philiberte de Savoie duchesse de Nemours, qu'il épousa avec grand' pompe et magnificence non ouïe, si que aux seules noces furent dépendus 150 mille écus. Il mourut sans enfants légitimes, ne laissant qu'Hippolyte de Médicis, qui fut archevêque d'Avignon et cardinal, lui succédant au gouvernement de la Toscane, Laurent de Médicis duc d'Urbin, père de Catherine de Médicis reine de France, mère de tant de Rois.

ALEXANDRE, PREMIER PRINCE DE FLORENCE.

VIRTUTEM, ATQUE GENUS MIHI TRANSMISERE PRIORES,

AST EGO DIVITIAS, IMPERIUMQUE MEIS.

Alexandre fils de Laurent duc d'Urbin, et frère de Catherine de Médicis Reine mère fut installé à la Seigneurie de Florence par l'Empereur Charles Quint avec lettres authentiques et expresses sur ce fait, qu'il reçut au mois de juillet de l'an 1531 scellées

p. 93

du sceau d'or, où l'Empereur le déclare Prince de Florence, et en donne la cause, pour délivrer cette pauvre République des séditions sanglantes, desquelles de tout temps elle avait été agitée, et pour dompter son courage si prompt et facile à désordre et rébellion ; à quoi se pouvait facilement obvier par le gouvernement d'un souverain. L'Empereur avait reçu beaucoup de bravades de cette Seigneurie, l'avait tenue assiégée presque un an entier jusques à la forcer de se rendre à sa merci, lui avait pardonné le sac de la ville, et pour ce usant de sa victoire la pouvant retenir pour soi, s'il eût

voulu, aima mieux établir à jamais la maison de Médicis ; et pour l'autoriser d'avantage donna en mariage audit Alexandre sa fille Marguerite d'Autriche. Ces lettres lues et intimées à la République par Mussetola Ambassadeur, furent reçues de tous avec grand applaudissement et réjouissance de toute la Seigneurie ; la forme des anciens magistrats fut abolie, toute la police changée en une meilleure, la principauté introduite l'an 1531, le 5 de juillet, et mois septième de l'année, jour que Florence doit tenir pour natal et principe de son bonheur et repos, et l'enregistrer aux fastes d'une mémoire et fête éternelle. Alexandre après avoir établi sa principauté par des belles lois qu'il fit, et par cette belle forteresse qu'il bâtit pour tenir en cervelle ses sujets, fut tué en sa maison.

CATHERINE REINE DE FRANCE.

ILLA EGO TOT REGUM GENITRIX, TOT FUNERA VIDI :
TU MEA PROGENIES TOT REGNA ÆTERNA VIDEBIS.

Tout ce que je pourrais dire est moindre, que ce qui est dû à cette Princesse. Les volumes en sont tous entiers de sa vie, la mémoire fraîche, et le sujet si ample, qu'il vaut beaucoup mieux l'honorer d'un honnête silence, que de l'ébaucher seulement.

COSME, SECOND AÏEUL DE LA REINE.

ME COSMUM TOTO FECIT MEA GLORIA MUNDO :
META EADEM NOSTRÆ LAUDIS, ET ORBIS ERAT.

Après le décès d'Alexandre, Cosme de Médicis son cousin fut reçu seigneur de Florence. Il était issu d'un Laurent de Médicis frère de Cosme le Grand, qui eut pour fils Pierre François, père de Jean de Médicis, duquel naquit Jean surnommé l'invincible, père de ce Cosme, d'où nous parlons maintenant. Les Florentins pour ne contrevenir aux lois que leur avait donné l'Empereur, et n'ayant été aucunement consentant à la mort très inique d'Alexandre, reçurent Cosme pour leur Prince avec beaucoup d'affection ; et l'Empereur par lettres expresses ordonna que dorénavant il serait honoré du titre de Duc, que ses devanciers n'avaient jamais voulu usurper, se contentant du nom de seigneur.

FRANÇOIS, PERE DE MADAME MARIE, REINE DE FRANCE.

HEROAS PROAVI FORTESQUE, DUCESQUE DEDERE,
PLUS EGO, QUOD REGES, QUOD MARIAMQUE DEDI.

Le Prince des peintres voulant faire un essai de son pinceau à peindre Iphigénie immolée à Diane par son père Agamemnon, et par ses oncles, ayant dépeint Calchas
p. 94.

avec une contenance fort triste, et Ulysse extrêmement affligé, et sur tout Ménélas désolé autant que le pouvait porter son pinceau, étant venu à Agamemnon le père de cette jeune damoiselle, et désespérant de pouvoir exprimer dignement avec ses couleurs la détresse et crève-cœur qu'il ressentait de la mort de sa fille, lui mit un voile sur la face, laissant à penser aux spectateurs ce qu'il n'avait pu imiter avec ses couleurs. Quand je pense à part moi la grandeur et la gloire des hommes illustres de la maison de Médicis, je les admire très tous, et estime qu'un Plutarque serait très bien employé à écrire leurs vies ; et qui aurait la faconde, le loisir, et l'esprit équipollent à leurs mérites, aurait un beau sujet et large campagne d'y faire triompher son éloquence et de déployer toutes les maîtresses voiles de son bien dire ; mais considérant les hauts faits de François père de la Reine pour laquelle a été dressé tout cet appareil, il me semble que l'on ne saurait mieux honorer ses vertus héroïques qu'en les passant sous le voile de silence, étant tout ce que l'on en pourrait dire de beaucoup inférieur à ce qu'en est. Et me devra servir d'excuse plus que légitime l'incapacité de ma plume et de mon savoir, si je n'ose entreprendre d'en dire pour maintenant autre chose sinon que en ce il a surmonté la fortune de ses devanciers, pour être fils de Cosme l'un des plus braves Princes de

ce siècle, père d'une si grand' dame, mari de Jeanne d'Autriche fille de l'Empereur Ferdinand, mère de la Reine ; et, qui surpasse tout, être le beau-père d'un Roi à qui la France de plusieurs siècles n'a eu le semblable en puissance, en valeur, et en gloire.

FERDINAND.

SINGULA MAJORUM SUNT MAXIMA FACTA MEORUM,
SED MAJORA TAMEN SINGULA JUNCTA MEIS.

Ferdinand frère de François, oncle de sa Majesté, défailant la line masculine de son frère, succéda à ses vertus, et à son Duché, qu'il gouverne aujourd'hui si heureusement que chacun sait, ayant épousé madame Christine de Lorraine fille du Duc de Lorraine, une des plus nobles, plus anciennes, plus catholiques, et héroïques maisons de toute la Chrétienté.

Voilà, en courant, ce que fut représenté en ce second théâtre orné, outre ce que dessus, de l'inscription en vulgaire écrite en un grand carré de lettre rouge, poursuivant l'argument et hypothèse du labyrinthe. Nous l'avons colloquée après les deux tables, que s'ensuivent, au commencement de la page 97. pour la commodité de l'imprimerie : et encore pour joindre mieux à propos la suite du discours de cet arc, que nous avons un peu interrompu à cause de ce que s'était passé au théâtre, et n'étant raisonnable de passer la maison de Médicis sans en dire quelque chose.

p. 95

TABLE DE L'EXTRACTION DE LA REINE DU COTE PATERNEL,
avec les deux branches ducales de la maison de Médicis.

2
CHIARISSIMO
de Médicis

1
ÉVRARD
de Médicis
Chevalier
français l'an 800

3
ÉVRARD
surnommé Bicchi

4
JEAN de Médicis
le Pieux, père de

5
COSME le
grand-père
de

6
PIERRE de Médicis,
qui fut père de Julien et
de

7
LAURENT
père des
Muses, qui
fut père de
Julien le
Magnifique
duc de
Nemours et
de Léon X
et de

8
PIERRE de
Médicis
père de

9
LAURENT
de Médicis
duc d'Urbain,
père de
Catherine
Reine de
France et de

10
ALEXANDRE
premier duc de
Florence, mari
de Marguerite
d'Autriche, qui
n'eut point de
successeur de
cette branche.

5
LAURENT
père de

6
PIERRE-FRANCISCO
qui fut père de

7
JEAN de
Médicis père
de

8
JEAN de
Médicis
père de

9
COSME duc
de Florence
successeur
d'Alexandre,
père de

10
FRANÇOIS duc
de Florence et
de Sienne, père
de

12
MARIE de
Médicis
Reine de
France

11
FERDINAND,
duc de
Florence et de
Sienna, qui
succéda à
François son
frère décédant
sans mâles

TABLE DE L'EXTRACTION DE LA REINE
DU COTE MATERNEL, DES DUCS ET ARCHIDUCS D'AUTRICHE.

	2.			
	<i>ALBERT fils de Rodolphe fut fait Duc d'Autriche destituée d'héritiers, par son père, et lui succéda à l'empire l'an 1208. Adolphe de Nassau, ayant été déposé Il eut entre autres pour</i>	Frères	<i>Rodolphe Duc de Saxe, qui épousa Agnès fille D'Ottocar Roi de Bohême. Hartman Comte d'Alsatie la haute.</i>	
		Sœurs	<i>Methilde Mariée à Louis Duc de Bavière. Catherine femme d'Othon Roi de Hongrie Jutte femme de Venceslaus Roi de Bohême. Clémence femme de Charles Marcel Roi de Naples mari de Jeanne dame d'Avignon.</i>	
		ses frères	<i>Rodolphe Roi de Bohême à cause d'Elizabeth sa femme Othon qui eut pour femme Elizabeth de Bavière, Fr<é>deric le beau. Léopold qui eut pour femme Catherine de Savoie.</i>	
	3.			
	<i>ALBERT LE SAGE (fils d'Albert premier Duc d'Autriche l'an 1324. seigneur d'Avignon.</i>	ses sœurs	<i>Elizabeth à Tierri Duc de Lorraine. Agnès à André Roi de Hongrie. Catherine à Charles Duc de Calabre, fils de Robert Roi de Sicile Comte de Provence et Jutte à Louis de Bavière.</i>	
1.				
<i>RODOLPHE premier Empereur de la maison d'Autriche l'an 1273.</i>	4.			
	<i>LEOPOLDE fils d'Albert le sage mourut l'an 1389.</i>	ses frères	<i>Rodolphe, qui eut à sa femme Catherine fille de de Charles 4. Empereur et Roi de Bohême. Albert marié à Jeanne de Bavière, de laquelle il eut Albert second Empereur et Roi de Bohême.</i>	
	5.			
	<i>ERNEST fils de Léopold</i>	ses frères	<i>Fr<é>deric à Elizabeth fille de Rupert Empereur. Léopold qui succéda à son frère au Duché d'Autriche. Guillaume à Jeanne fille de Charles Roi de Sicile.</i>	
	6.			
	<i>FR<É>DÉRIC fils d'Ernest : le premier qui fut appelé Archiduc et Empereur l'an 1450.</i>	ses frères ne firent pas des alliances fort remarquables.		
	7.			
	<i>MAXIMILLIAN fils de Fr<é>deric, fut fait Empereur l'an 1486.</i>			
	8.			
	<i>PHILIPPE fils de Maximilian, fut Roi d'Espagne à cause de Jeanne sa femme fille du Roi Ferdinand, mourut l'an 1506.</i>		<i>Les sœurs de Ferdinand Empereur.</i>	
	9			
	<i>CHARLES QUINT fils de Philippe fut Empereur, et Roi d'Espagne dernier mort</i>	Le frère de Charles Quint.	<i>10. FERDINAND l'Empereur père de Jeanne d'Autriche mère de la Reine de France MARIE de Médicis. son fils</i>	<i>Eléonore femme de François I. Roi de France. Isabeau du Roi d'Anne marre. Marie de Louis Roi de Hongrie. Caterine de Jean 3. Roi de Portugal mère d'Emmanuel Maximilian l'Empereur père de Rodolphe Empereur</i>
			<i>vivant.</i>	

LE SECOND ARC TRIOMPHAL DU LABYRINTHE ROYAL DEDIE A LA MAJESTE,
ET SACRE DU ROI VRAI ATLAS, ET SUPPORT DU ROYAUME ET COURONNE DE FRANCE.

QUANT A L'ARCHITECTURE de cet arc, il avait de jour trente pieds, de large, 25 de haut, en tout quarante-deux ; ses colonnes étaient de jaspe rouge aux chapiteaux et bases, dorées, vernies, et de relief comme les autres ; sur la pointe portaient deux grands thermes d'anges en bronze pliant sous le fais de l'arc, qu'ils portaient sur la tête. Tout l'ordre était corinthien, à cause qu'il s'agissait ici

des fleurs de lys.

IL ETAIT DEDIE à Apollon Économe, ainsi appelé par Épicharme ès Noces d'Hercule, pour ce qu'il y faisait l'office de grand maître d'hôtel, comme il gouverne aussi tout l'univers par ses rayons et occultes influences, distingue les jours, fait les saisons de l'année, concourt à la génération de toutes choses, et en un mot, est la vive image des Rois : car Apollon et le Soleil sont la même chose. Les rois de Perse se disaient tous être frères du Soleil, et pour cette cause faisaient marcher avec eux son image, telle que la décrit Quinte-Curce au livre 3 en l'armée de Darius enchâssée dans le cristal, et colloquée sur la tente du Roi en lieu éminent ; et même, à ce qu'en dit Philostrate, leur proche Royal tant prisé et vanté des Anciens, représentait naïvement le ciel avec ses astres et le Soleil avec toutes ses appartenances, en tant que l'art et l'esprit persan y avait pu atteindre, colloquant déjà en certaine façon ces Rois en un ciel terrestre. L'on remarque ès anciennes histoires, que cet astre faisait de grands signes en faveur des grands monarques : Virgile le dit de César,

*Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam
Tunc caput obscura nitidum ferrugine texit.*

Peu devant le massacre de Domitien l'Empereur, l'on vit une couronne, qui entourait le Soleil, présage qu'Étienne, qui signifie en grec couronne, l'un des domestiques dudit Domitien, le ferait mourir. Les astrologues veulent dire aussi que ceux qui ont pour horoscope le Soleil au rencontre du lion, seront grands princes et rois très puissants, commanderont à tous, comme aussi au rencontre de l'Archer, quand Saturne est au-delà du premier triangle de la naissance. Bref l'on sait que le Soleil est au milieu des autres planètes en son excentrique, comme dans son Louvre ; les illumine tous, gouverne toutes choses çà bas, et rien ne fait sans lui.

Les couronnes des Rois représentent les rayons du Soleil, ainsi que là doctement remarqué Valérien en ses Hiéroglyphiques au li. 61 en ces termes, *Coronæ porro Regiæ e instituto veteri radiorum reserunt similitudine, ut non temere olim institutum sit eas in Apollineo capite duodecim pretiosis lapillis confici, qui splendore suo fulgentes caput universum radiis illustrarent, atque vetusti numi, marmoreæ, abeneæque Regum statuæ pleræque duodecim conspicuæ radiis ostenduntur*, c'est-à-dire *Les couronnes antiques des Rois ressemblent aux rayons du Soleil, de sorte que non sans cause l'on mettait anciennement à Apollon une couronne en tête faite de douze pierres précieuses, lesquelles de leurs rayons faisaient étinceler toute la face ; et même en la plupart des médailles anciennes, et statues des Rois, l'on les voit avec douze rayons autour de leur front ; voyez à ce qu'en dit cet auteur, si les Rois sont des Soleils.* Virgile remarqua ces 12 rayons au chef du roi latin,

*Quadrijugo vehitur curru, cui tempora circum
Aurati bis sex radii fulgentia cingunt
Solis avi specimen.*

p. 98.

Quand il eût voulu décrire le Soleil il eût usé de mêmes paroles : et cela est commun à tous les Rois, mais particulièrement au Roi de France, car nous disions là-haut, que la France était une nef gouvernée par le Roi, et nous trouvons que le simulacre du Soleil anciennement était un Apollon sur la proue d'un navire, pour montrer qu'il tenait le gouvernail du monde. Vous le trouverez ainsi dépeint en l'appendice de Valérien au livre 1 que si le Roi tient le timon de son vaisseau parisien, mais bien gaulois, pourquoi ne sera il pas notre Phébus issu d'un bisaïeul François Phébus ? Ceci s'entendra encore mieux maintenant, que nous comparerons au ciel le Royaume de France.

LA PARALLELE était prise du fait d'Hercule, lequel étant parvenu à l'endroit, où Atlas portait le ciel, le délivra pour un temps, et endossa ce grand fardeau pour faire preuve de sa force. Ainsi le frontispice de cet arc portait un Hercule avec le ciel sur le dos, l'âme était cette-ci tirée de Sénèque.

QUEM TULI MUNDUM PETO.

Le Roi le pouvait dire de son Royaume, aussi bien qu'Hercule demandant le ciel à Jupiter, ayant autant peiné et sué sous le fardeau des difficultés, qu'il trouva à son avènement à la couronne, que le fabuleux Hercule après son ciel ; car les poètes feignaient cela de lui, pour signifier que par sa

vertu, ses batailles et ses travaux, il avait soutenu tout l'univers, comme l'on dit communément, sur ses épaules, ayant le soin de chasser les monstres qui l'infestaient de toutes parts. Que si le ciel, au jugement de tous, est un symbole manifeste des Royaumes et gouvernements, comme le Soleil, autrement appelé Apollon, l'est des Rois ; il l'est beaucoup d'avantage du Royaume de France pour plusieurs raisons. Le Roi a en sa devise les étoiles, comme avons dit expliquant le trophée ; et qui est bien davantage, les étrangers même parlant du Roi de France, l'appellent l'étoile et le Soleil des Rois. *Est tanquam stella matutina in medio nebula meridionalis*, ce dit Baldus *in titu. de feud. alienatione per Federicum in usibus feudorum*. C'est-à-dire. *Le Roi de France est une étoile matinère au milieu d'une nuée méridionale*. Et le même au Conseil 417 en la 1 part. *Est apud nos polus Arctictus nullum in temporalibus superiorem recognoscens. Il est le pôle arctique ne reconnaissant quant au temporel aucun plus haut que soi*. Si le Roi est un astre, son royaume est un ciel. Lors de baptême de Clovis, Dieu envoya du ciel l'ampoule miraculeuse du Saint Huile, qui sert au sacre de nos Rois, et duquel Clovis fut chrémé à son baptême. Je sais bien que c'est le malheur de notre temps que plusieurs ne croient aux histoires saintes qu'à discrétion, comme ils ne donnent croyance aux choses de la Foi, qu'à tant qu'ils en peuvent arpenter avec leur éventée cervelle ; voire même s'en sont trouvés si injurieux à leurs Princes, si iniques à leur patrie, si ennemis de l'honneur de la France, qu'ils ont osé impudemment nier, de leur propre autorité, les miracles fondamentaux de cette Monarchie, avérés par les plus anciens historiens de France, authentiqués par le consentement d'un si grand Royaume tant d'années y a ; au reste ce sont hommelets, qui tiennent pour texte d'Évangile ce qu'un Tite Live ou un Plutarque ont écrit, et pour maximes irréfragables les Globes de Machiavel ; mais ce qui ressent tant soit peu la toute puissance de Dieu, le balancent au trébuchet de leur tête mal timbrée, enlevant les plus belles perles qui soient au chapeau de ce Royaume très chrétien, et qui le rendent vénérable à toutes les nations étrangères. Laissons-les là croupir en leur incrédulité, et disons avec notre Aumonius au livre 1 chap. 6, et Hincma

p. 99
rus, évêque de Reims, et un grand nombre d'autres voisins de ce temps-là, que je laisse à part pour ne charger de citations mes cahiers : *Ecce subito, non alius sine dubio quam Sanctus apparuit spiritus in columba visibili figuratus specie, qui rutilanti rostro sanctum deferens chrisma inter manus deposuit sacerdotis undas fontis sanctificantis*. Ce sont les propres termes d'Aimonius. Les fleurs de lys aussi des armoiries de France furent envoyées du ciel au même Clovis à Montjoie par ministère des anges, en mémoire de quoi depuis on bâtit l'église et monastère de Joyenval, afin que nul révoque en doute ce de quoi les fondations si anciennes, et authentiques nous peuvent faire foi. Et ont fait si grand cas de ces armes nos ancêtres tant de Rois si sages, et accorts, tant de gens doctes de tous états que jamais ils ne les ont voulues changer ou écarteler, quelque changement que soit survenu de familles ; il est bien vrai qu'anciennement ils mettaient des fleurs de lys sans nombre, jusques à Charles sixième (duquel nous avons parlé tantôt en l'histoire du schisme) qui ordonna que l'on n'en mit désormais que trois.

Les mieux entendus ès blasons des armoiries cuident que ces fleurs de lys ont été mises en champ d'azur pour avoir été envoyées du ciel, qui semble de couleur d'azur, et faites d'or, pour ce qu'elles apparurent brillantes comme des astres ; et Clovis étant assemblé avec Clotilde sa femme, et saint Rémi, vint du ciel à l'improviste une lumière qui surpassait la clarté du Soleil. *Repente namque lux copiosa totam replevit Ecclesiam, ut claritatem solis evinceret*. Qui sont les propres paroles du grand Pape Hormisda, qui était proche de ce temps-là, et écrit tous ces miracles de saint Rémi faits en la personne de Clovis, disant pouvoir être comparés aux miracles qui se faisaient du temps des apôtres.

Ce blason, qui à mon avis, n'est pas hors de propos, donna occasion à Chaffené d'en parler ainsi en la 5^e partie, Consid. 31.β. quarto princip. *Lilia aurea ponuntur in scuto Regis Christianissimi sapphirino : decentissimum enim fuit insignia majestatis suae sereno caelo similia esse, ut sicut Christus, qui est Rex Regum, quodam modo pro scuto habet caelum sidereum miro, ac varis astrorum fulgore decoratum, sic Rex Francorum Christianissimus pro gloria Christi scutum gerat nobilissimum, in quo aurea lilia colore sapphiri quasi astra in sereno caelo affixa fulgere videntur*. Que veut dire en français *Les fleurs de lys d'or sont en l'écusson d'azur du Roy très*

chrétien ; car il était très convenable que les armoiries de sa Majesté fussent semblables au ciel serein : à fin que comme Jésus Christ Roi des Rois a en certaine façon le ciel azuré, et étoilé pour écusson brillant d'une grande variété, et splendeur d'étoiles ; ainsi le Roi de France très chrétien à la gloire de Dieu, eusse un écusson très noble, auquel les fleurs de lys paraissent sur la couleur d'azur, comme des astres fixes, et inhérents au ciel serein. Toutes lesquelles choses montrent assez qu'il y a du céleste au Royaume de France. En suite de quoi nous voyons que nos Rois se sont délectés à des devises tirées du ciel. François second avait deux globes pour devise, l'un terrestre, l'autre céleste avec cette âme, UNUS NON SUFFICIT ORBIS, tirée à mon avis de Juvénal parlant d'Alexandre le Grand, qui pleurait entendant le peu qu'il avait conquêté au respect des autres mondes que restaient, comme on lui donnait à croire.

Unus Peleo Juveni non sufficit orbis.

Qui n'était autre que l'explication des armes de France : car comme dit Benedicti, *Le champ de l'écusson du Roi de France, n'est pas seulement semblable à un ciel net et serein mais encore au saphir. D'autant que le saphir semble pousser, et attirer le Roi aux choses célestes, ni ayant rien de si lumineux et brillant en un Prince que la vraie Foi. Et saint Grégoire au liv.*

p. 100

dix-huitième de ses morales chap. 8. dit que le saphir tient de la couleur de l'air, par laquelle il représente le désir d'une âme languissante, et soupirant après le ciel ; ce qu'a fait dire aussi à Hélimand que le saphir est semblable au ciel serein. Jusques ici parle Benedicti. Beau bla son à la vérité, et digne des Rois très chrétiens, et que François second avait devant les yeux en sa devise, comme l'explique Ruscelli au livre 2 de ses *Imprese*, où il dit que ce bon Roi, voyant que son père et le Roi catholique se donnaient tant de peine à acquérir un petit bout de terre, et à se battre, pour parler avec Pline, sur un petit point et atome, jugea que son âme généreuse était capable de chose plus grande, qui est le ciel. *Percioche*, dit Ruscelli, *quando ancora un solo Re fusso monarca di tutto il mondo, questo non bastarebbe alla vera felicità sua. Et che pero convenga aspirar' all'acquisto d'ell'altro mondo, cioè del cielo vero, eterno, et felicissimo mondo, et patria di chi per se stesso col non curarlo, non se ne priva.* Belle leçon pour nos Rois, et digne d'être apprise de l'oracle d'un tel maître, et d'un si grand Roi qu'était cestui-ci. Ce qu'ils auront fait pour l'amour de Dieu en ce monde, cela seul leur sera compté au ciel pour finance de la félicité ; tout le reste pour rien. Ce monde se passe en un moment : l'autre vie s'enfuit éternelle. Hé Dieu, que servirait-il d'avoir été grand en ce monde, voire Roi de tout l'univers, s'il fallait puis après être mort payé du feu d'enfer, esclave des tourments, sujet de damnation éternelle? Vanité des vanités, et toutes choses vanité, sinon que de servir Dieu. Celui qui prononça ce notable dicton pour en heurter à la porte des cœurs de tous les Rois, peut être en porte encore la folle enchère.

Qui voudrait courir les autres devises de nos Rois, il en trouverait la plupart tirées du ciel, comme le croissant de lune de Henri III (*sic*) avec le dicton DONEC TOTUM IMPLEAT ORBEM. Et l'arc en ciel de la Reine mère avec ce mot φως φέρει ἢ δε γαλήνην. Et mêmes les étoiles du Roi régnant en sa devise, desquelles nous avons parlé ci-dessus, et beaucoup d'autres semblables, qui aurait le loisir de les rapporter, et éplucher toutes par le menu : car il fut couronné à Tours le 27 de février de l'an 1594 comme au ciel se retrouve aussi, en plusieurs manières, le même nombre ; car outre les sept planètes, lesquelles gouvernent le monde, et les 7 étoiles du Septentrion, qui dominant sur mer (de quoi nous avons déjà parlé) Philon en sa *Cosmopœie* y trouve encore d'autres septénaires ; voici ce qu'il en dit tourné du Grec en français : *Quelle partie de l'univers, n'est éprise du septénaire, domptée de son amour ? En premier lieu la sphère du ciel n'a que sept cercles, qui s'appellent Arctique, Antarctique, Tropicque, Solsticial, Tropicque brumal, l'Équinoxial, le Zodiaque, et celui qui s'appelle Galaxia, car l'Horizon est accidentaire, selon que chacun est situé, on y voit plus ou moins.* Et un peu plus bas, poursuivant son discours ajoute ces paroles qui sont très importants pour notre fait : ὁ θ> ἡγεμῶν ἡμέρας ἥλιος διττὰς καθ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν ἀποτελῶν ἰσημερίας ἔαρι, καὶ μετοπῶρῳ τὴν μὴν ἔαρινην ἐν κριῶ. Τὴν δὲ μετοπωρινὴν ἐν ζυγῶ ἕναργεστὴν περιέρχεται πίστιν τοῦ περὶ τὴν ἑβδόμην θεσπρεποῦς, ἑκατέρᾳ καὶ τῶν ἰσημεριῶν ἑβδόμῳ γίνεσθαι μηνὶ καθ' ἄς, καὶ ἑορτάζειν διείρησθαι νόμῳ τὰς μεγίστας, καὶ δημοτελεστάτας ἑορτάς. *Le Soleil même, (dit-il) qui*

gouverne le jour faisant tous les ans deux équinoxes au printemps, et à l'automne en la Balance, donne une preuve très manifeste de la Majesté divine, qui s'y retrouve au septénaire ; car l'un et l'autre équinoxes se fait au mois septième, auquel temps aussi la loi a commandé deux fêtes fort célèbre, et solennelles. Bungus montre d'abondant, que le zodiaque est septénaire, mais je ne m'y veux arrêter pour n'être prolix. Remarqués seulement le mot de Philon θεοπρεπούς περι την δόμην, c'est-à-dire, la Majesté divine du septénaire ; qui fait à l'inscription de la dédicace de notre arc. APOLLINI (ECONOMO MAJESTATI REGIÆ. Et encore
p. 101

plus ce que dit le même Philon, que les latins ont appelé ce nombre *septem, quasi* σέβτεν ου σενασθέν, que veut dire majestueux et divin.

L'EMBLEME de l'arc à côté droit, était d'Hercule tenant en main une corne d'Amalthée remplie de fleurs avec ce vers :

FERT FLORES, FRUCTUSQUE FERET DIGNUM HERCULE CORNU.

Les fables racontent, que Achélous, et Hercule se donnèrent le duel pour débattre qui des deux aurait pour femme Déjanire fille du Roi Ceneus, et que Achélous se voyant le plus faible, se métamorphosa en forme de taureau ; mais Hercule le saisissant par les cornes, l'écorna, lui en rompant l'une, pour laquelle racheter le vaincu lui donna en rechange la corne d'Amalthée, à laquelle Jupiter avait communiqué cette force que quoi que l'on demandât à celui qui l'avait, il le pouvait donner à l'instant, et le faire naître s'il ne l'avait. La corne à toujours signifié la couronne et la Royauté, tant chez les Gentils qu'ès Saintes Lettres, et principalement chez les Hébreux. Au premier des Rois cha. 2 [citation en hébreu] *Veiarem Kerem Mescicho, et exaltabit cornu Christi sui.* Il exaltera le Royaume de son Oint. Et de même en cent autres passages de l'Écriture ; la raison de ceci est pour ce que les rayons des couronnes des anciens Roi, desquels nous venons de parler, s'élevant en haut ressemblent à des cornes ; et qu'il soit vrai, les mêmes Hébreux se servent du même nom *Kerem* (d'où sans doute le latin *cornu* est dérivé, et le grec κέρας) pour signifier les rayons, ce qui a donné occasion aux interprètes de l'Écriture Sainte de tourner « *cornu* » en plusieurs endroits au lieu de « rayon » et signamment lorsqu'est parlé de Moïse en ce beau passage de l'Exode chap. 34 [citation en hébreu] *Vehinneb Karanchor phanau, et ecce splendescbat cutis facierum ejus,* sa face était resplendissante ; ainsi que l'interprète Rabbi Selomo, et le Targhum, et même saint Paul en la 2^{me} aux Corinth. cha. 3, *propter gloriam vultus ejus.* Mais la version commune, et saint Jérôme, au lieu de tourner « *sa face resplendissait* » ont mieux aimé dire « *Cornuta erat facies ejus* », la face de Moïse eut des cornes ; mais pour ce que le même mot de corne en hébreu signifie rayon et corne ; voire encore l'on estime que le nom latin *corona* se dérive de *cornu* à cause des rayons, qui sont en la couronne en façon de corne. Ç'a été l'occasion pourquoi l'on a voulu représenter en cet emblème la couronne, et sacre du Roi, par la corne d'abondance, vu même qu'elle appartient de droit à Hercule. Et certes comme Hercule se battant avec Achélous pour la belle Déjanire, l'écorna, lui arrachant la corne de la tête, ainsi sa Majesté a gagné sa couronne avec les armes, et l'a arrachée de la tête de ses ennemis, d'où la France et le Royaume en demeure plus fleurissant que jamais, ce que l'on voulait représenter par les fleurs qui paraissaient dans la corne d'Amalthée.

POUR LE SECOND emblème à côté gauche de l'arc, était dépeint l'archange saint Michel custode de France, tenant ferme des deux mains une autre corne d'abondance, d'où sortaient des rameaux d'olive, force fleurs de lys d'or entremêlées avec des autres petit lys, que quelques-uns appellent *lilia convallium*, et quelques herbes du Soleil, autrement héliotropia, par lesquelles choses s'entendaient tout ce que entre au sacre des Rois, comme la couronne d'or signifiée par l'herbe du Soleil, le Saint Huile, et les fleurs de lys, le tout envoyé du Ciel, et signifié par les lys d'or, et bleus, et par l'olive, et ce sous la protection de ce saint tutélaire du Royaume qui a en ses mains, et sauvegarde cette couronne très chrétienne. Le mot de l'emblème était.

p. 102

REDEUNT FELICIA REGNA.

Il vise au fleurs de lys d'or, à l'huile, et à la corne d'abondance que signifient tout courant la beauté de l'âge d'or, que le sacre de sa Majesté a ramené à la France. Il n'y a plus rien ici d'obscur à qui a entendu ce qu'avons discoursu du Soleil et des armes de France. Où je remarquerai en passant, que jusques à maintenant nous avons blasonné de guet à pan, qui çà, qui là, toutes les armoiries qui ornaient les arcs par toute la ville : celles de Sa Sainteté au trophée, celles du Roi, de Médicis, et d'Avignon au chap. 2 traitant du sujet du triomphe ; et maintenant celles de France. J'ai voulu admonester de ceci en passant, pour ce que lesdits armoiries étaient si richement faites, et en si grand nombre par tout, que c'était bien un des plus beaux ornements des arcs, et qu'il n'était pas raisonnable de passer sans en rechercher la quinte essence.

LES INSCRIPTIONS étaient disposées de la même façon que toutes les autres. La dédicace double, allégorique, et morale dans l'ovale et frise du frontispice.

I.

APOLLINI ECONOMO.

II.

REGIÆ MAJESTATI

III.

SUPPLICATIO.

DIEM QUO SERVASTI REGNUM, REGEMQUE SALICAM VINDICASTI, DUM DIADEMA SUSCIPIS, QUANTA MERERIS LÆTITIA HENRICE GLORIOSE, CELEBRAVIMUS : PRECATI SUPEROS, UT TE GENERI GALLICO, TUÆQUE AUGUSTISSIMÆ CONJUGI, QUORUM TUTELA, ET SECURITAS SALUTI TUÆ COMMISSA EST, INCOLUMEM, FLORENTEMQUE SERVARENT : UTQUE REMPUBLICAM BEATAM EA BENIGNITATE TUERENTUR, QUAM SUPER MAGNAS, PLURISMASQUE VIRTUTES PRECIPUA PIETATE CONSEQUI SUPERUM IMMORTALIUM, QUI TIBI CÆLUM, QUO TE HORTANTUR, PARANT, HONORE ATQUE AMORE MERVISTI. CORONAM GALLICAM AUREAM.

Pour le rond de l'arc servaient ces deux vers de Sénèque :

IV.

NON FLECTET HUMEROS MOLIS IMMENSÆ LABOR :

IMMOTA CERVIX SYDERA ET CÆLUM FERET.

Voyez la parallèle traitée au long par Macrobe liv. 1 de ses Saturnales chap. 20 où il va discourant qu'Hercule n'est autre que le Soleil, que nous avons dit être l'image des Rois, et entre autres recherches très belles et curieuses à ce propos, rapporte ce dicton des Égyptiens que l'on avait ici mis pour parallèle.

V.

TON EN ΠΑΣΙ ΚΑΙ ΔΙΑ ΤΑΝΤΩΝ ΗΛΙΟΝ.

p. 103

Qui est autant comme dire *Hercule en tout et par tout n'est autre que le Soleil. Quippe Hercule*, dit Macrobe, *ea est solis potestas, quæ humano generi virtutem ad similitudinem præstat Deorum*, et un peu plus bas *Et revera Herculem solem esse vel ex nomine claret : 'Ηρακλῆς enim quid aliud est nisi ἥρας, id est æris κλέος, id est gloria ? quæ porro alia æris gloria est, nisi solis illuminatio ?*

VI.

ΡΟΔΟΕΝΤΙΔΕ ΧΡΙΕΝ ΕΛΑΙΩ

ΑΜΒΡΟΣΙΩ

Elle l'oignait du rosat immortel.

Homère fait oindre Ulysse par Minerve de l'huile rosat mystérieux, après les travaux de sa pérégrination, d'où il se trouve tout refait, κάλλει και χάρεσι στίλβων, en restant plus beau, et plus glorieux. Vénus en fait de même à Hector, qui par cette onction fut rendu exempt de toute injure, et offense. Les bons esprits me devancent déjà à l'approprier à sa Majesté chrémée, de l'huile donné du

ciel, qui ne tarit jamais. Voici le dicton latin emprunté du Prince des poètes, contenant de point en point tout le miracle des armes de France.

VII.

SYDERO FLAGRANS CLYPEO, ET CÆLESTIBUS ARMIS.

Ceci demeure expliqué de ce que venons de dire maintenant. Celles-ci sont les trois inscriptions des trois côtés du piédestal gauche :

X.

THERONEM ALCIDES RADIIS FLAGRANTIBUS ARCET.

C'est, que Théron Roi des Espagnes ayant assiégé le temple d'Hercule fut mis en route miraculeusement, le feu s'étant mis en ses vaisseaux. *Paucissimi, qui superfuerant hostium capti, indicaverunt apparuisse sibi leones proris Gaditanae classis superstantes ; ac subito suas naves immisis radiis, quales in solis capite gignuntur exustas.* Ceci est de Macrobe au livre préallégué, d'où il prouve qu'Hercule est le Soleil par cet incident remarquable vérifié en la personne du Roi, lequel au seul éclat de sa Majesté et couronne signifiée par les rayons du Soleil, a ébloui les yeux aux étrangers, jadis ses ennemis, maintenant ses alliés, et parents par ce nouveau mariage.

XI.

ΗΡΩ Δ> ΗΛΙΒΑΤΟΙΟ ΦΑΕΣΦΑΟΡΟΣ ΥΨΟΘΙ ΠΥΡΓΟΥ

*La belle Hero le flambeau lui montrait,
Dessus la tour, que le Soleil battait.*

XII.

TROES TE MISERI.

Quelques uns pensent que les Français sont issus de Francus Troyen : je m'en rapporte à ce qu'en est. Ils le feront en ce dicton pour maintenant, dressant tous leurs vœux et leurs yeux sur cette princesse, qui doit apporter à ce Royaume une assurée tranquillité, et une tranquille assurance. Pour les deux côtés au devant des piédestaux,

p. 104

et pour les deux compartiments dessous la parallèle, entre les armoiries, étaient ces quatre anagrammes propres de l'argument qui se traitait en l'arc.

VIII.

HENRICUS BORBONIUS.

HEROS UNICUS IN ORBE.

B. En E.

IX.

HENRICUS BORBONIUS GALLIARUM REX

LUX REGUM RUTILA, BIS CORONABERIS.

N. En T.

XIII.

MARIA DE MEDICIS.

DIADEMA RECIPIIS.

M. En P.

XIV.

MARIA DE MEDICIS REGINA GALLORUM.

DIADEMA, AC REGNA LILIORUM REGIS.

Cicéron et d'autres disent que le Soleil est appelé des Latins Sol, *Quasi solus*, c'est-à-dire unique, comme la Lune, *Luna una*. Le premier anagramme s'approche de cette étymologie. HEROS UNICUS IN ORBE : le Roi étant entre les Princes ce qu'est le Soleil entre les planètes. Le second contient tout ce qu'avons déduit tantôt des rayons des couronnes Royales, et d'Apollon, et encore signifie que le Roi est couronné et comme rayonnant deux fois, à cause des deux couronnes de

France et de Navarre. Le troisième, avec fort peu de licence, comprend tout ce que l'on pourrait désirer pour le sujet. Le quatrième m'agrée davantage pour être tiré de la propre marque, et comme différence individuante du diadème de France, qui sont les fleurs de lys ; et se trouve tout entier dans le nom de la Reine sans rien changer.

LA COURONNE pendant au-dessous de la clef correspondant à l'arc était la couronne française couverte à l'Impériale. Elle reste toute expliquée de ce qu'avons discoursé des couronnes des Rois, et des fleurs de lys miraculeuses.

p. 105

LE SIXIEME RENCONTRE DE CHARLES MARTEL,

suiivi d'autres rencontres des princes de la race royale parents du roi, qui fleurirent jadis en Avignon.

CHAP. X.

ENTRE l'arc second, que je viens de décrire, et le troisième, quatrième et cinquième, d'autant que la rue était interrompue par divers carrefours, l'on avait dressé de petits échafauds en chaque coin pour les génies des hommes illustres devanciers du Roi, qui firent jadis quelque acte héroïque en la ville d'Avignon, afin que la Reine trouva par tout quelque rencontre qui la peut entretenir d'un arc à l'autre. Ces petits échafauds étaient composés de 4 choses : 1 des génies des Princes, qui y étaient représentés, qui récitèrent chacun quelques vers, tous habillés richement, quasi en anges, hormis la tête qu'était ornée à l'antique en façon de génie, et les étoiles d'or, desquelles l'habit était tout parsemé; 2 des armoiries des mêmes Princes; 3 d'un distique latin sur le sujet écrit sous les armoiries; 4 du théâtre tapissé honorablement avec une chaire pour recevoir le génie. J'ai mis ici tous ces menus rencontres accessoires, encore ceux, qui étaient entre le troisième, quatrième et cinquième arc en suite de celui de Charles Martel, pour avoir puis après l'exposition du labyrinthe, et du principal plus nette, et moins interrompue.

CHARLES MARTEL.

À la sortie du second arc, après douze ou quinze pas, sa Majesté arriva au portail vieil de la seconde ville, où étaient les anciennes armes d'Avignon, lesquelles nous avons blasonnées au commencement de ce discours, et le génie de Charles Martel, qui lui récita ce quatrain :

*Jadis Charles Martel débouta de ce lieu
De son bras foudroyant la race Sarazine ;
Henri y tient la foi, et la loi du grand Dieu,
Contenant en devoir la France sa voisine.*

Ce distique s'adressant au Roi, était écrit sur la clef de l'arc du portail :

CAROLUS MARTELLUS, QUI AVENIONENSES TYRANNIDE ARABICA LIBERAVIT.

VICTUS ARABS PER ME, PER ME TUA MENIA RESTANT.

AVENIO, PER TE STENT QUOQUE TUTA, NEPOS.

Blonde et nos annalistes français écrivent que Athinus, roi des Sarazins, qui avait passé les Pyrénées avec quatre cents mille hommes, prit Avignon de nuit par la

p. 106

trahison de Maurice gouverneur de Marseille, avec dessein, comme parle Blondus, d'établir le siège de l'empire sarazin en cette puissante ville. Charles Martel, aïeul de Charlemagne, ainsi nommé, pour ce qu'il fut vraiment le marteau de ce peuple barbare, assemble une belle armée l'an 736, et ayant longtemps eu du pire, appela à son secours Luitprand, roi des Lombards, pour assiéger Avignon, qu'il prit miraculeusement, levant de sentinelle plus vite que le pas de ce barbare, et pardonnant à la ville ; ce qu'il ne fit pas à Nîmes, la faisant raser bientôt après tout à plat pour avoir reçu Athin, qui s'était sauvé d'Avignon par le Rhône dans des frégates. Ce fut un des beaux sièges qui aient été vus depuis en France, et plein de merveille, si que Aimonius le compare à la prise de Jéricho, que Josué

abattit avec les sept trompettes. Lisez ce qu'il en dit, et surtout ce qu'en ont écrit au long Émile et Blonde. Je ne me veux distraire à ce discours davantage, ni parler aussi de ces murailles anciennes. On en a traité assez à autre occasion.

Je mets Charles Martel grand père de Charlemagne le premier, entre les princes de la race du Roi, d'autant que la généalogie de saint Louis, d'où est issu prochainement le Roi, est celle même des Capet, sur laquelle la maison de Bourbon s'est entée par le mariage de Béatrix de Bourbon avec Robert fils de saint Louis. Et celle des Capet est celle des Carolins descendus de Charles Martel, car Pépin fils de Charles Martel, fut père de Charlemagne, et en lui se firent deux branches de la maison de France, qui furent depuis unies en la personne de Hugues Capet, que Philippe troisième et Robert chef de la maison de Bourbon, enfants de saint Louis, divisèrent en autres deux.

CHARLEMAGNE.

Les murailles anciennes d'Avignon étaient doubles tout à l'entour de la ville, et sont demeurés encore entiers quasi tous les portaux doubles, avec les vieilles lices, belles et spacieuses entre deux ; en la seconde porte étaient les armoiries de Charlemagne, qui sont celles de France, à fleurs de lys sans nombre écartelées de celles de l'Empire, et dessous, ces vers

CAROLUS MAGNUS FUNDATOR
ECCLESIE AVENIONENSIS.

AVENIONÆI SURGUNT MEA MUNERA TEMPLI,
FECIMUS HÆC, POSTHAC HÆC TUEARE NEPOS.

Nous parlerons tantôt de l'église cathédrale de Notre-Dame-des-Doms fondée premièrement par sainte Marthe, puis ayant été profanée, et abattue par les Sarazins, rétablie par Charlemagne.

Cependant sa Majesté s'avançant à cette seconde porte, s'arrêta pour ouïr du génie cet autre quatrain :

*Ici Charles le Grand un de vos saints aïeuls
Notre Dame des Doms fonda dessus la roche ;
Mais Henri de ses fils en valeur le plus proche
A rétabli l'Église en plus de mille lieux.*

p. 107

LOUIS HUITIEME PERE DE SAINT LOUIS.

Plus avant dans la ville, au premier coin, que rencontra sa Majesté, étaient les armoiries anciennes de France fleurs de lys sans nombre, avec l'échafaud du génie de Louis huitième, père de saint Louis, contre une maison, qui fait le carré, se rétrécissant quasi en pointe de diamant. Le distique était tel.

LUDOVICUS OCTAVUS SECTÆ ALBIGENSIS OPPRESSOR.

LONGA MIHI TECUM OBSIDIO DIVORTIA FECIT
AVENIO. PEREAS : DUMMODO NE PEREAS.

Les Avignonnais, bien que catholiques, s'étaient laissés embabouiner par je ne sais quelles sottises espérances de liberté prétendue à suivre le parti du Comte de Toulouse Albigeois. Louis huitième, grand persécuteur de cette canaille, faisant marcher son camp à Toulouse pour l'assiéger et en exterminer la race, lui ayant été promis passage en Avignon, eut depuis le refus, étant venu au faire ; de quoi irrité l'assiégea sur le champ par eau et par terre ; et combien qu'il n'eut pas du meilleur de huit ou neuf mois, qu'il tint le siège devant, toutefois renforçant, et rhabillant son camp à demi perdu, jura qu'il mourrait à la poursuite, ou il se ferait entrée par la brèche. Les Avignonnais épouvantés du courroux d'un si grand Roi, se rendirent à composition. Guaguin, et certains autres ont manqué à la vérité de cette histoire en trois ou quatre points d'importance. Ils disent que Louis

huitième fit abattre de colère les murailles d'Avignon, ce qui est controuvé et dit à plaisir, car nous avons en l'Archive de la ville la sentence authentique donnée à Paris par saint Louis et le Cardinal Saint-Ange légat de notre Saint Père, le 4 de janvier de l'an 1226 contre Avignon, où sont contenues de grièves peines, et nommément que les doubles murailles seront abattues, avec trois cents des plus grosses maisons, que saint Antonin appelle trois cents palais, et le rosier de France, trois cents châteaux ; les annalistes, trois cents maisons fortes, telles que nous en voyons encore plusieurs chacune avec une grosse tour à créneaux. Que si cela est comme il est, Avignon était plus puissante, et plus belle qu'elle n'est ; de quoi je ne fais aucun doute, vu même que Noguier en l'histoire de Toulouse assure que les Avignonnais fournirent au comte Raymond Albigeois cent mille gens de pied et mille chevaux ; car alors les citoyens tenaient forme de République, gouvernaient à baguette, tiraient tous les deniers seigneuriaux, avaient un terroir plus grand de beaucoup qu'il n'est. Quant à la ville, elle était aussi grande que maintenant, et voit on à l'œil que tout le plus gros et le plus habité est dans les vieilles murailles, qui prennent depuis la banterie jusques aux Augustins, et de là au portail peint, puis à Saint-Martial, au cimetière des frères prêcheurs tout du long de ce que l'on appelle encore les lices, esquelles était comprise la grande fûterie ; tout le reste en dehors était alors les faubourgs, et n'y a autre différence sinon qu'ils ont été mis dedans la ville. D'ailleurs il est vrai que Louis huitième mourut à Montpensier le mois d'octobre, après le siège levé de devant Avignon. Puis donc, que les murailles étaient encore en être en janvier suivant, il faut que Louis huitième se fût levé du tombeau pour les faire abattre, ou que Guaguin se trompe, comme aussi en ce qu'il dit

p. 108

avec plusieurs autres, que le siège fut l'an 1226 il appert (par la date authentique de la sentence contre Avignon jà rendue, qui est du 4 de janvier en l'an 1226) qu'il se mécompte d'un an tout entier. Il ajoute que les Avignonnais étaient empestés de l'hérésie albigeoise ; mais il ne trouvera jamais que depuis qu'Avignon reçût la Foi par sainte Marthe elle ait été atteinte d'hérésie et changé de religion ; qui est une grande gloire pour les Avignonnais, et commune avec peu de villes, ou point, de toutes celles que sont deçà les monts. La susdite sentence, laquelle sans doute a mis la vraie cause des peines illec contenues, et saint Antonin, ne disent autre sinon que les Avignonnais prêtaient main forte au comte Albigeois, et se voit un acte authentique où est contenu que notre S<aint> Père le Pape ayant entendu qu'Avignon favorisait ce parti, envoya un légat nommé Milon, qui y tint un Concile National, et fit jurer les Consuls et principaux de la ville qu'ils ne prêteraient désormais aucun secours au comte de Toulouse. De l'hérésie il ne s'en fait aucune mention entre plusieurs autres articles, qui se jurent là dedans. Donc par sentence donnée à Paris, et suivant le concordat même fait entre le Roi, et le Pape, comme il conte, quarante villes furent condamnées à être démantelées pour ôter l'occasion à cette gangrène albigeoise de prendre pied, et de troubler le Chrétienté affligée d'ailleurs en plusieurs endroits. De ces villes furent Toulouse, Narbonne, Pujault ici près, et Avignon, où l'hérésie se fut nichée peut-être si ses murailles et la plupart de la ville ne fussent allées à bas ; et ainsi *perierat nisi perisset*. Le génie de Louis récita ces quatre vers.

*Avignon, mon Louis de saint Louis le père
Environna tes murs pour braver l'Albigeois :
Ça été de tout temps, que les Princes Français
Ont porté de la foi le zèle héréditaire.*

CHARLES COMTE DE PROVENCE

ET ALFONSE COMTE DE TOULOUSE, FRERES DE SAINT LOUIS.

Ils étaient au coin du puits de la Cadène désignés par ce distique :

CAROLUS, ET ALFONSUS AUTHORES
CONVENTIONUM AVENIONENSIVM.

LIBERA NOBISCUM SI STET CONVENTIO PACTA;
UNDE TUIS CAVEAS TUTA, TIBIQUE SAT EST.

ABREGE DES SEIGNEURS D'AVIGNON.

Plusieurs souhaitent d'entendre quelles sont ces conventions, et comment Avignon qui était autrefois du Roi de France, a été annexée au patrimoine de saint Pierre. C'est une chose qui a plusieurs ressorts, et qui désirerait bien plus grand loisir pour être pesée comme elle le mérite. J'en toucherai un mot de ce qu'en avons entendu ces ans passés par les contrats authentiques qu'on a recherchés à cet effet fort soigneusement, pour être la chose importante.

Avignon sous l'Empire Romain, comme je disais naguères, vivait en liberté, et en forme de République associée et confédérée avec le peuple de Rome, quand les Bourguignons descendant d'Allemagne se saisirent de tout ce que s'appelle aujourd'hui Bourgogne, Dauphiné, le Comté Venaissin et Provence, qu'ils nommèrent le
p. 109.

royaume de Bourgogne, auquel était comprise Avignon. Là-dessus, Clovis, Roi de France premier chrétien prend en mariage Clotilde, fille du Roi. La race bourguignonne défaut peu après ; le Roi de France, à cause de sa femme, demeure le maître de tout ce nouveau royaume, qu'il consigne à son fils Thierry, le faisant nommer roi des Bourguignons, lequel en fut bien tôt dépossédé par Théodoric roi des Goths, irrité par Clovis et induit de se ruer sur la Provence qu'il gagna presque toute, et fut le troisième seigneur d'Avignon, jusques après sa mort, que Amalazunte sa femme la rendit à Théodebert fils de Thierry bourguignon, jà décédé. Thibaut succéda à Théodebert, son père audit royaume, qu'il perdit par son mauvais ménage, ayant irrité Justinien l'Empereur, qui le lui enleva quasi tout, lui en restant que bien peu de la haute Bourgogne, laquelle retourna encore aux Rois de France, jusques à tant que Clotaire partageant à ses enfants son Royaume, fit hériter Gontran de ce peu qui restait du Royaume, lequel recouvra incontinent de Justin l'Empereur le reste que Justinien avait envahi ; et qui est bien plus, se trouva tôt après maître de l'un et de l'autre : de France, comme tuteur, qu'il remit à Clotaire second fils de Chilpéric, et de Bourgogne, qu'il donna à son neveu Childebert, auquel depuis succéda son fils Thierry, qui eut derechef les deux ; et après lui bien longtemps, les autres Rois de France, qui ne firent qu'un Royaume de la France et de la Bourgogne jusques au petit-fils de Charlemagne.

Ce fut Charles le Chauve, lequel pour montrer qu'il avait puissance de faire les Rois, l'an 877 bailla en pur don à Boso frère d'Hemengarde sa femme tout ce que s'appelait anciennement le royaume de Bourgogne, nommé du depuis royaume d'Arles, et par ainsi Avignon fut sous les rois d'Arles, ce que néanmoins ne fut pas de longue durée. Car Rodolphe cinquième, et dernier roi d'Arles, étant lassé et indigné des révoltes de ses sujets qui le gourmandaient à outrance, se résolut de leur donner un pédagogue en tête, qui les dompterait bien, nommant héritier de son royaume Conrad l'Empereur, lequel n'en jouit pas prévenu de la mort ; mais si firent bien les deux Henri ses successeurs à l'Empire, jusques à la proscription de Henri second, lequel ayant été excommunié et proscrit pour ses excès, et son Empire baillé en proie, chacun commença à se cantonner ; et entre autres se leva un Gilbert de la race de Boso premier roi d'Arles, qui rentra ès biens de ses aïeux, et fut le premier comte de Provence l'an 1070, toutefois quasi plus de nom, que de fait, car les principales villes, comme Marseille, Arles et Avignon secouèrent le joug, ne voulant point reconnaître leur supérieur et souverain Prince. Cependant Gilbert, qui ne prétendait pas moins pour cela sur lesdites villes, venant à mourir, ne laisse que deux filles héritières du Comté de Provence à l'égal, l'une mariée à Alphonse Comte de Toulouse, l'autre à Berengarius comte de Barcelone, qui firent partage dudit héritage, demeurant tout ce qui était depuis Nice, et Marseille jusques à la Durance à Berengarius comte de Provence, mari de l'aînée, et depuis la Durance jusques à l'Isère à Alphonse, excepté Avignon et son terroir, qu'ils exceptent nommément dans le contrat daté de l'an 1125 le 15

de septembre. Car voyant qu'elle ne voulait joindre à leur obéissance, pour la tenir mieux en devoir, ou pour quelque autre raison que je ne sais pas, s'en réservèrent la juridiction à moitié ; qu'a été la cause que depuis Avignon avec ses appartenances est demeurée séparée du Comté. Dès lors lesdits comtes y prétendirent leurs droits, à moitié jusques à tant que s'étant opiniâtrée en cette liberté imaginaire, languissante sans chef, et galopant à sa ruine, même déjà presque accablée de mille et mille séditions civiles, et du siège de Louis huitième, prit expédient, et fit sagement,

p. 110.

pour remédier à tout, de recourir à un gouvernement plus assuré, et se jeter entre les bras de ses deux princes comtes de Provence, et de Toulouse, pour lors deux frères de saint Louis. La résolution fut de les aller trouver à Beaucaire, et de leur demander pardon de leurs excès, comme ils firent l'an 1251 et il appert par le préambule desdites conventions ; et furent illec contractées et jurées les franchises et libertés anciennes d'Avignon et autres paches le 7 de mai de ladite année 1251, régnant pour lors en France saint Louis. C'est ce qu'en Avignon l'on appelle les conventions, le fondement de leur police, la crème de leurs lois, les marques, et arrhes de leur ancienne grandeur, qu'ils présentent aux légats à leur entrée pour les jurer et les maintenir, ainsi que les saints Pères les ont confirmées. Après tout ceci Charles comte de Provence est fait roi de Sicile, et laisse après soi Charles second, son second fils, héritier de ses comtés et royaumes. Alphonse de Toulouse mourant sans hoirs, Philippe Roi de France et de Navarre, fils de saint Louis, suivant le concordat de Paris, lui succède au comté de Toulouse. Depuis Philippe le Beau, petit-fils de saint Louis, mariant son frère Charles de Valois avec Marguerite, fille dudit Charles second, lui donne en contrat de mariage la moitié qu'il avait d'Avignon en tant que comte de Toulouse. La donation est datée du mois de septembre de l'an 1290 à Paris.

D'où appert que Charles second, comte de Provence, Roi de Sicile, demeure *in solidum* maître unique et absolu de la ville d'Avignon ; ce qu'étant bien remarqué, le principal s'entendra sans difficulté. Robert, roi de Sicile et de Provence, ayant succédé à son père Charles second, fait son héritière universelle en son testament daté de l'an 1343 le 17 de décembre à Naples Jeanne, fille de Charles de Calabre fils dudit Robert, et non pas fille de Robert comme l'a pensé et écrit de Clapiers, pour n'avoir vu le testament, ou s'il l'avait vu, l'ayant voulu feindre de sa tête comme beaucoup d'autres choses qui lui ont coulé de la plume. C'est cette Jeanne reine de Naples et de Sicile, duchesse de Calabre, comtesse de Provence, dame maîtresse et totale d'Avignon, héritière universelle de toutes les terres de son aïeul, laquelle vendit Avignon pour la somme de huitante mille florins d'or de Florence qu'elle confesse avoir touchés, à notre Saint Père le Pape Clément VI séant pour lors en ladite ville ; le contrat de vente est daté du 9 de juin en l'an 1348, septième du pontificat dudit Clément, reçu à son nom par Etienne évêque de Saint-Pons, chambellan de Sa Sainteté, et par Nicolas de Athéolis et Jean de Laucan, conseillers royaux, au nom de la Reine. Voilà en peu de mots *ab ovo* l'abrégé de cet achat puisé fidèlement des sources et fontaines même, pour étancher la soif de ceux qui désiraient en savoir quelque chose au vrai, et fermer la bouche à un tas de devins, qui en parlent et devinent comme bon leur semble, et surtout à du Haillan, lequel pour brouiller les cartes, a écrit sans fondement que la vente avait été faite à Clément VII le schismatique. Pétrarque dit aussi qu'il n'y eut point d'argent touché, ains que ce fut un échange de la ville, avec certains arrières du fief du royaume de Sicile. Il eût dit autrement, s'il eût vu le contrat de l'achat, et autres papiers par lesquels il conte irréfragablement et du temps, et du lieu, et du nom du commissaire qui délivra l'argent au nom de Sa Sainteté. Voici maintenant ce que récita le génie, sur ce sujet, par apostrophe au Roi :

*O les beaux passe-droits, ô les divines lois
Que ces frères ont fait au peuple avignonnais
Henri, conserve-les, à qui Dieu fait la grâce
D'être entre leurs neveux le plus grand de ta race.*

SAINT PIERRE DE LUXEMBOURG CARDINAL.

Le Roi est issu de la maison de Luxembourg par le mariage de François comte de Vendôme bisaïeul de sa Majesté, avec madame Marie de Luxembourg, qui apporta de grands biens en cette maison. Les armoiries de ce saint étaient dessus ces deux vers :

S. PETRUS A LUXEMBURGO AVENIONENSIVM
DIVUS TUTELARIS.

CREBRA MEO GENERI PASSIM MIBACULA FIUNT :
HENRICO MIRUM QUID MAGIS ESSE POTEST ?

Je ne me souviens pas d'avoir encore lu qu'aucun saint ait fait de miracles en plus grand nombre que saint Pierre de Luxembourg. L'on en compte en sa vie mille neuf cent soixante-quatre, et quarante deux morts ressuscités dans les deux ans seulement qui suivirent son trépas ; ils ont tous été ramassés par le commandement de Charles sixième Roi de France, et rédigés en trois gros tomes, que l'on voit dûment scellés et authentiqués avec les lettres du même Roi, et de l'Université de Paris de l'an 1389, deux ans après sa mort, qui contiennent requête à Clément 7 de le canoniser, et ensemble une bulle dudit Clément donnant la charge à trois cardinaux d'instruire le procès ordinaire, et rechercher authentiquement les miracles, qu'ils recueillirent, scellèrent en ces trois tomes que je viens de dire. Je ne veux entrer pour maintenant en cette mer, et beaucoup moins m'élargir sur le grand nombre d'autres miracles qui ont été faits en Avignon, comme celui de sainte Marthe, de saint Bénézet qui bâtit le pont miraculeusement, de la dédicace de Notre-Dame, et d'autres sans nombre, qui ne font rien à mon propos et ont été traités autre part. Je reviens à saint Pierre de Luxembourg. Ses reliques sont honorablement gardées au très dévot et très digne monastère des pères Célestins, et font de jour à autre plusieurs miracles. Le génie joua ce quatrain sur un rencontre de monsieur d'Évreux et du Père Richeome, les deux bouches d'or de France.

*Saint Pierre Luxembourg grand favori de Dieu
Tous les jours fait miracle, et œuvres non pareilles
Ce grand Roi votre époux, madame, est son neveu :
La merveille des Rois, et le Roi des merveilles.*

Il mourut à Villeneuve delà le pont, âgé seulement de dix-huit ans, l'an 1387 le premier de juillet, enseveli en Avignon au cimetière des pauvres, où depuis se bâtit le monastère et église des pères Célestins, lors que l'on battait le palais contre les schismatiques.

LES DEUX CARDINAUX DE BOURBON
LEGATS D'AVIGNON.

Il y avait un distique pour chacun sous leurs armoiries, et un génie, qui récita pour tous deux le sixain.

CAROLUS BORBONIUS
CARDINALIS LEGATUS.

PURPURA ME CLARUM, CLARUM LEGATIO FECIT,
NIL SINE CONSILIIIS, MI BELIEVRE, TUIS

CAROLUS BORBONIUS ALTER.
CARDINALIS LEGATUS.

QUIS DUBITET CIVIS CORDI JAM REGIBUS ESSE,
QUOS TOTIES REXIT REGIA PROGENIES?

*Avignon, d'où te vient la faveur sidérée,
D'ainsi ravir le cœur de nos Princes français
Nourricière de tant de Papes autrefois,
Qui t'ont de murs, de lois, de Palais honorée ?
Je le sais, je le vois ; tu es sur tout cela
Le Latran de ceux-ci, le Louvre de ceux-la.*

SOMMAIRE DE LA LEGATION D'AVIGNON.

Sur la fin des troubles et embrasements suscités en ces quartiers par Pierre de Luna, le Concile de Constance et Sa Sainteté constituèrent par deçà Vicaire général du Saint Siège François archevêque de Narbonne, homme de grand conseil ; lequel se gouverna si dextrement et avec tel contentement de tous, et succès de son gouvernement, que Martin cinquième trouva bon de le faire légat perpétuel, et même de dresser vue légation formelle en cette ville avec très ample autorité ; les bulles en furent dépêchées après la fuite dudit de Luna, l'an 1418, le 27 de juillet. Ce fut le principe et fondement de la légation, qui a depuis continué en Avignon par les successeurs de François, qui ont été douze jusques à maintenant, au grand émolument du Saint Siège et avancement de la Chrétienté.

François premier légat décédé, le Concile de Bâle lui subrogea Alphonse cardinal de Saint-Eustache l'an 1433, et à Alphonse le cardinal de Foix, duquel nous parlions peu auparavant, l'an 1464. Puis après, Charles de Bourbon archevêque de Lyon succéda au cardinal de Foix l'an 1465 l'on pense qu'il fut fils de François comte de Vendôme bisaïeul du Roi, et de Marie de Luxembourg. Barthélemy de Bellièvre citoyen de Lyon, qui était tout son conseil, et avait fait pour ses affaires le voyage de Rome 14 fois, lui apporta ensemble le chapeau de cardinal et les bulles de la légation. Après Charles de Bourbon fut fait légat Julien de Rovere l'an 1476, qui a fait bâtir tout le devant du Petit Palais étant archevêque et légat d'Avignon ; depuis il fut Pape Jules second. George d'Amboise le suivit l'an 1503, un des grands prélats de son siècle, auquel succéda Robert Breton cardinal l'an 1511. Plusieurs pensent qu'il ne fut pas cardinal ; Onuphre tient le contraire, et moi aussi. Après le trépas de Robert, le grand cardinal de Clermont, qui fit bâtir la Mirande au Grand Palais, tint la légation depuis l'an 1514 jusques à l'an 1541 que le cardinal Farnèse fut légat, grand bienfaiteur des Jésuites, et fondateur de cette somptueuse église de leur maison professe de Rome, qu'il a faite bâtir à la royale. Il était ensemble archevêque d'Avignon, et eut pour successeur en la légation Charles de Bourbon archevêque de Rouen, fils de Charles comte de Vendôme, grand-père du Roi, l'an 1565, lequel pour se soulager parmi tant d'autres grands affaires qu'il avait entre les bras, s'associa en cette dignité George d'Armagnac, oncle du Roi, la même année 1565, la mémoire duquel est si avant

p. 113

gravée dans les cœurs des Avignonnais, qu'ils pleurent encore la plaie qu'ils reçurent à son trépas ; aussi était-ce le prélat le plus affable, le plus royal, le plus magnifique, et aumônier le plus affectionné à tous les ordres religieux, le plus zélé à la religion catholique, le plus respecté de tous les grands, voire des ennemis de la Foi, le plus admiré du peuple, le plus aimé de tous universellement, le plus accompli de toutes les qualités requises en un Prince de son estoc et de sa charge, que son ciel ait vu, et que peut-être l'on puisse voir de longues années. Il mourut l'an 85 de ce siècle, et de son âge, et fut enseveli à Notre-Dame-des-Doms, laissant toute la ville baignée en larmes. Octavius de Aquaviva, maison très noble, ancienne, et si acquise de tout temps à la France, lui succéda l'an 1593 ; fils et frère du duc d'Atria, frère d'un martyr Rodolphe Aquaviva, neveu du général des Jésuites, l'un des plus grands et capables cerveaux du sacré collège des cardinaux.

Voilà tous les légats d'Avignon à l'occasion des deux de Bourbon, de Foix et d'Armagnac, tous du sang royal, qui font un tiers de tous les autres légats.

GEORGES D'ARMAGNAC

CARDINAL CO-LEGAT.

Voici le distique qui accompagnait ses armoiries, et l'échafaud dressé au puis de l'Arrape, non guère loin de l'entrée du Change :

CARA TENE LACHRYMAS, AVENIO, MORTUUS ILLE
IN NOSTRATE MEUS REGE REVIXIT AMOR.

L'alliance des princes d'Armagnac avec les Rois de Navarre et la maison de Foix est notoire. Gaston de Foix, roi de Navarre, entre autres filles eut Jeanne sœur du cardinal de Foix, laquelle se maria au comte d'Armagnac : voyez ceux qui en traitent plus amplement. Ceci est le huitain que récita le génie :

*Mon prélat d'Armagnac oncle de cette Dame,
Sang Royal de nos Rois, sortez de cette lame.
Quittés votre tombeau : venez voir vos neveux
Au désiré séjour d'Avignon votre amie :
Vous fûtes en vivant la vie de sa vie,
Et fussiez en mourant son tombeau ténébreux,
Ne fussent de nos Rois les grâces favorables,
Qui viennent visiter vos cendres honorables.*

p. 115

[Illustration :] STATORI JOVI. RECONCILIATORI URBIUM. / NE QUATIAS JAM SPONTE CADENT. /
ΕΙΣ ΚΟΡΑ ΝΟΣ ΕΣΤΟ

DETUR FORTIORI / SUME PARENS NOSTROS OCVLIS EMENSE LABORES etc. / SEQUIMUR QUOCUNQUE VOCARIS. / HÆC
TIBI CUSTODITA CAPE./ ASPICIT VRBES IMMUNESTANTI BELLIATQUE IMPVNE QUIETAS. /RAPIT OMNIA SECUM.

Le théâtre long de 14 pieds large de 7.

p. 117

L'ARC TROISIEME DU LABYRINTHE ROYAL SUR LA REDUCTION DES VILLES A SA MAJESTE.
CHAP. XI.

APRES les rencontres de Charles Martel, de Charlemagne, des comtes, de saint Pierre de Luxembourg, suivait l'arc troisième élevé à l'entrée de la place de la Saunerie.

SON THEATRE était tapissé de taffetas incarnat, blanc, et bleu enrichi d'un ordre de colonnes de jaspe bleu, qui portaient un balustre fait de verdure avec ses livrées. À l'arrivée de sa Majesté le grand couple des onze violons, qui s'était rendu là à poste, joua la guerre avec une très gracieuse et royale harmonie ; tout aussitôt sortirent quatre Pygmées armés de pied en cap, d'armes toutes dorées faites exprès sur des hoquetons de guerre à l'antique de diverses étoffes, qui commencèrent à battre contre une grue toute vive, au son de cette guerre à coups de flèche, et de dragées musquées, qu'ils jetaient avec leurs arcs et arcagelets. La Reine prit un singulier contentement tant de ce bel accord si bien concerté, que de voir de ces petits enfants le plus d'esprit que de corps. À l'arc deuxième elle avait eu matière de larmes, ici elle l'eut de rire, souriant à tout coup à la démarche et aux attaques de ces champions.

Ces quatre Pygmées étaient quatre Cupidons représentant l'amour et l'affection avec laquelle les villes se rendirent à sa Majesté. L'on prit sujet de cette invention premièrement de ce que les Romains, au rapport d'Athénée, mettaient toujours la statue de Cupidon avec celle d'Hercule, pour montrer que c'était un dieu puissant, et herculin que Platon même dit être le plus fort de tous les dieux. Mais principalement on s'était fondé sur un beau tableau de Philostrate, où il décrit ainsi les amours. Il y a, dit-il, un très beau jardin rempli de plaisants arbrisseaux, plantés, d'une façon très agréable à voir, montrant de toutes parts de belles allées émaillées de fleurs, et tapissées d'une herbelle très fraîche, si molle et délicate que l'on ne saurait se coucher sur aucune autre plus douce et agréable. Des branches de ces beaux arbres pendent des fruits jaunes, et luisants ressemblant à l'or,

auxquels les amours se tournent, et voltigent à l'entour, avec une démarche dispoite et gaillarde, ayant attaché aux arbres leur carquois dorés pleins de flèches. Et d'entre eux quatre des plus beaux sont écartés des autres, desquels deux se jouent, et s'entrejettent des pommes tour à tour ; les deux autres décochent des sagettes l'un contre l'autre, et ne se montrent néanmoins au visage aucunement courroucés ; ains chacun d'eux présente sa poitrine nue afin que les traits ne tombent en vain, mais qu'ils blessent là où ils sont dressés. Voilà une partie de cette peinture de Philostrate.

Cet arc troisième, comme nous verrons après, est bâti sur la parallèle du jardin

p. 118

des Hespérides, d'où Hercule eut les pommes d'or, image de la France, jardin de l'Europe rendue au Roi. Joignant donc ce dessein avec l'invention de Philostrate, l'on fit jouer ces quatre Cupidons, s'entrechoquant premièrement l'un l'autre, et puis avec la grue, mais avec balles douces de sucre musqué, comme les Cupidons de Philostrate se jetaient des pommes odoriférantes l'un à l'autre, qui est une marque d'amour, que Virgile a exprimé en la personne de Galatée, qui signifie française : *Malo me Galatea petit.*

Il n'y a oiseau, qui soit d'un hiéroglyphique plus haut, et royal que la grue : voyez Valérien au liv. 17, *quo exercitus ducem ab hostium insidiis se custodientem significarent, proponebant gruem vigilem, hoc est lapillum pede sustinentem, Les Anciens pour décrire un vaillant capitaine et maître de champ dépeignaient une grue vigilante soutenant d'un pied une petite pierre.*

Alexandre le Grand, comme l'a écrit Ammien Marcellin, quand il était question de veiller pour quelque haute entreprise, imitait cet artifice, tenant en main une boule d'argent, laquelle tombant dans un bassin qui était dessous, l'éveillait avant qu'il fut surpris du sommeil. Il est notoire, que les hommes ont appris de la grue la prudence de dresser les armées, mettre les corps de garde, poser sentinelles, marcher avec ordre en bataille, supporter patiemment toute sorte de travaux ; aussi est-elle le symbole de patience, d'industrie, de courage et persévérance. Mais je vous prie quel Roi sut jamais mieux dresser et gouverner une armée que sa Majesté ? qui fut onques si patient au travail, si accord et avisé aux entreprises ? si vigilant aux poursuites ? si constant à ce qu'il a une fois bien commencé ? Cette bataille donc des Pygmées, nations au rapport de Pline laquelle ordinairement à cette guerre ouverte avec les grues ne fut pas impertinente, pour montrer que toutes les guerres des villes de France se sont fondues en sucre et nectar d'un amour non pas aveugle et volage (tel que celui de Vénus) mais armé, fort, constant, solide et plein de prudence, équité et considération ; c'est pourquoi on avait coupé les ailes et débandé les yeux à ces quatre Cupidons armés de pied en cap, et se battant sans se battre, se blessant sans navrer, démarchant à l'accord, et harmonie d'une générale réunion et amitié de ce Royaume rallié avec son Prince naturel, que Dieu lui a donné avec tant de merveilles ; mélodie plus douce et suave à l'oreille d'un Roi qu'un diapason à cinquante parties. Et certes l'on peut dire avec vérité que ça été une réciproque bataille d'amour que cette réduction des villes, car si elles y ont apporté de l'affection, tant que chacun sait, le Roi les a vaincues de douceur, de clémence, et d'amour ; ne sachant être vaincu non plus en honnêteté et amitié qu'en bataille. Les quatre Cupidons entrant en lice dirent ces petits vers :

PYRRHIQUE FRANCAISE DES AMOURS.

I.

*Nous domptons glorieux
Les hommes, et les Dieux :
Notre main enfantine
Tout le monde butine :
Et contre notre effort
Même Hercul n'est prou fort.*

I.

*Sur cette herbette
Fraîche, et tendrette
Du lardinet
Mignardelet
Des lys de France,
Et de Florence*

p. 119.

II.

Faisons pleuvrir

*Quelle est la force,
Que je ne force ?
Mes petits traits,
Et mes attraits,
Ont leur Empire
Sur tout Empire*

III.

*Et qui n'ard
De ce dard ?
D'où j'enflamme
Dans une âme,
Un glacier
En buchier*

IV.

*C'est ma flèche
Qui fait brèche,
Dans les cœurs
Des vainqueurs :
Par ma prise
Je maîtrise
Sous mes Louis
Les grands Rois.*

*De ce drageoir
Force grélette
Belle et doucette*

II.

*Cette grélette
Belle, et doucette
Ensucrera,
Et confira
A la naissance
D'un fils de France
Toutes aigreurs
De nos malheurs.*

III.

*Avec nos ailerons
Ailleurs plus ne volerons :
Nos flèches désempénées
Dans les îles fortunées
Joueront sans offenser
Ceux que nous voudrons blesser.*

1. *Je ne veux outrer de mon dard
Le grand Prince Savoyard.*
2. *Et moi le grand Roi de France.*
3. *Moi la perle de Florence.*
4. *Et moi aussi les vassaux
De ces deux Princes très hauts.*
1. *Ainsi la France, et Savoie
Vivront en paix, et en joie,
Pas les appeaux tendrelets
Des frères encarquellés.*

LES SEPT HOMMES DOCTES DE FLORENCE.

LES PYGMEES furent suivis en même théâtre de la plupart des plus doctes personnages qui aient été en Florence, où ils ont mérité quasi tous des statues publiques. Ils s'étaient rangés tous debout contre la tapisserie, vêtus à l'ancienne romaine, couronnés de laurier. PETRARQUE tenait le premier rang, pour avoir été élevé dès l'âge de sept à huit ans en Avignon, qu'il appelle son pays, en l'épître qu'il a écrit à la postérité, ou il confesse d'avoir écrit quasi toutes ses œuvres ici près, à la fontaine de Vaucluse, qu'il a si hautement chantée, source de notre Sorgue, où se voient encore

p. 120

aujourd'hui les mesures de la maison de ce rare esprit Prince de la poésie toscane, et restaurateur de l'éloquence latine, qui sans lui s'en allait perdue. DANTE le suivait, bien que plus ancien, et maître de Pétrarque ; il ne lui a que manqué la piété, et le sujet digne de sa plume pour être le Phœnix des poètes italiens. Après ceux-ci étaient par ordre ceux qui s'ensuivent. ACCIAIOLUS de noble maison, grand Grec, et Latin, et qui s'est mêlé fort avant et pertinemment au gouvernement de sa république. ANGELUS POLITIANUS qui fit tête à Chalcondyle homme grec faisant profession des lettres en Florence, et écrivit la mort plus que funeste de Laurent de Médicis, comme ayant été tout de cette maison, mère nourricière des sciences, qu'il a grandement ornée en ses doctes écrits. MARSILIUS

FICINUS petit de corps mais géant en esprit, excellent philosophe, qui brava Théodore, Argyrophile, et Trapezunce en leur propre langue grecque, uniquement heureux à translater les auteurs Grecs en Latin ; il eut pour Mecenas et éperon de ses études Cosme de Médicis surnommé le Grand, et après lui Pierre, fils dudit Cosme, et Laurent fils de Pierre, et toute la maison de Médicis, de laquelle il était nourri et stipendié. JACQUES L'ANGE géographe excellent, BAPTISTE ALBERT homme docte et très éloquent et quasi versé en toutes choses, l'un des rares architectes, peintres et mathématiciens qui aient été. Je laisse à part beaucoup d'autres qui y ont fleuri depuis. Tous ceux-ci récitèrent ce peu de vers que s'ensuit.

PETRARCHA.

SCAZON.

*Quamvis quaternos arnus alluens pontes,
Florentiamque templa floridae matris,
Valvaeque Martis fusiles honestabant :
Avenionis pergama tamen, et soles
Placuerè sudi : scilicet mei Lauram
Cecinere rythmi. Cur videre Reginam
Mibi negatum, quae decore Dianam,
Centumque Lauras vincit, et Jovis matrem?
Mibi Laura nulla diceretur : ast una
Maria per me in orbe viveret toto.*

DANTHES.

EPIGRAMMA.

*Ingenio si par pietas, probitaque fuisset,
Vatibus antiquis annumerandus eram.
Major ab exilio parta est mihi gloria, nec te
Pœniteat patrios deservisse lares.
Una prius de te certabat Ethruria, posthac,
Reginam repetunt te duo regna sibi.*

p. 121

ACCIAIOLUS.

HENDECASYLLABUM.

*Quid vultu, digitoque subnotas me,
Et dicis procul : hiccine Acciaiolus
Græcæ tam lepidus cliens Minervæ?
Me quem dixeris esse non recuso.
At cur in Cavarum locis Ethruscus?
Quid Græcum vetat esse in urbe Græca?
Sed grates ago, Cavaresque magni,
Quod sub te duce, præque eunte veni,
Ut incommoda navigationis
Gratarer, Zephiro favente, victa,
Adventumque mea canam Mariæ,
Ut propter Rhodanum videns Ethruscos,
Non Tuscos putet esse tantum ad Arnium.*

ANGELUS POLITIANUS.

ODARION

TRICOLON TETRASTROPHON.

Cum parricidæ dextera pacti,

*Præcepsque ferrum duceret impium
 Laurentis extincti triumphum
 Tartareum quatiens flagellum.
 Me vidit atro pollice lugubres
 Pulsare chordas, et prece supplici
 Mulcere divos, Orpheique
 Musa memor ferit Patam.
 Sed nulla manes cura tenet meos,
 Quam Julianæ quod mea Laureæ
 Non junxit optatum Mariæ
 Musa citis Hymenæon astris.
 Exi sepulchro, Calliope, et novos
 Effunde cantus : dic age, Tibia
 Thalassion felix Mariæ.
 Da Thalamos Hymeneæ latos.*

p. 122

MARSILIUS FICINUS

HYMNUS

DICOLOS DISTROPHOS.

*Heros optime, maxime,
 Clari Cosme parens, fautor et ingeni,
 Quoque afflante decus
 Ficinus latio reddidit Atticum :
 Annon progenies tua hæc
 Cultrix nobilium nobilis artium
 Maria æmula Pallados?
 Haud Regina tui sanguinis immemor
 Musas et retine, et voca :
 Atque antiqua suæ visere Gallia
 Nostros fac juga Cinthios.
 Sic te de Medicis jure vocabimus.*

LEO BAPTISTA ALBERTUS

PROGNOSTICUM HENDECASYLLABICUM.

*Per me digerit orbis invidendas
 Ad certam referens domos libellam :
 Per me saxa ligant, opusque texunt
 Cocto pulvere, sordidoque Topho,
 Et fundamina collocant Etrusci,
 Atque anlas gemino polo minantes,
 Quales de Medicis vides penates.
 Tu majoris opus locare molis,
 O Regina, paras, statumque regno
 Fundamen dabis una Gallicano.
 Non Tuscis adeo excitare turre,
 Sed fundare datum est, et alta regna.*

JACOBUS ANGELUS

TETRASTICHON.

In Ptolemæanos non penitet isse labores,

*Et mundum in pluteo continuisse meo.
Fas mihi promeritum lauros hoc nomine dici,
Omnia quæ pinxi, si mea Tusca regit.*

p. 123

Le fonds du théâtre était embelli de cette inscription, que l'on pouvait lire à loisir cependant que les enfants jouaient, et par ce moyen voir en un clin d'œil le projet de l'arc.

LE TROISIEME ARC TRIOMPHAL DU LABYRINTHE ROYAL DE LA REDUCTION DES PRINCES,
ET VILLES DE FRANCE JARDIN DE L'EUROPE, REPRESENTEE PAR LE VERGER DES HESPERIDES,
OU HERCULE ENTRA, ETANT LE DRAGON ENDORMI, COMME LE ROI EN SON ROYAUME,
APRES QUE LYON PREMIERE CLEF, ET VILLE FRONTIERE DE FRANCE SE FUT RANGEE
AU DOUX REPOS ET SOMMEIL DE SON OBEISSANCE. LE CHENE.

QUANT A LA FABRIQUE de l'arc il était de l'ordre corinthe (qui est tout amoureux et verdoyant) à deux faces, solide, et de relief; et à mon avis le plus beau et le mieux proportionné de tous, et qui approchait le plus des arcs triomphaux anciens que l'on dressait au triomphe des Empereurs. Il avait de diamètre quatorze pieds, de jour sous la clef, seize pieds; de large, dix-sept; de haut en tout trente-cinq. La voûte ou ploie en sa surface était de quinze pieds de long et de trente de large, enrichie de fleurs de lys et chiffres de la Reine et du Roi de couleur jaune en champ d'azur. Les colonnes de la première face étaient de jaspe vert, avec deux thermes de bronze de tête de bélier, pour les raisons que je dirai après, la corniche jaspée de rouge, et au contraire les colonnes de la seconde face de jaspe rouge avec autres deux thermes bronzés, et la corniche jaspée de vert, tous les deux frontispices du même ordre corinthien finissaient avec rouleaux; tous les piédestaux et stylobates diversifiés de plusieurs sortes de jaspe.

IL ETAIT DEDIE à Jupiter, que Romulus appela *Stator*, pour avoir arrêté ces ennemis qui le talonnaient de près. Jupiter enseigna les mortels agrestes et vivant comme bêtes à se rallier, et mener une vie civile, à vivre selon les lois, à s'entr'aimer les uns les autres, à cultiver la terre, à limiter les possessions et se tenir chacun chez soi.

*Ante Jovem nulli subigebant arva coloni
Nec signare quidem aut partiri limite campum
Fas erat : in medium quærebant.*

Chacun en prenait, où il en trouvait, *per fas, et nefas*, jusques à tant qu'ils se laissèrent instruire à Jupiter et se gouverner par ses lois : *Nam rudes adhuc populos legibus a se constitutis parere persuasit*, disent les mythologues parlant de Jupiter, lequel la fabuleuse antiquité, pour cela appelait le dieu d'amitié et de réconciliation.

Jupiter hospitibus nam te dare jura loquuntur.

Ce bouffon de Lucien le salue ainsi, au commencement de son *Misanthrope*, ὦ ζῆυ φίλιε, ξένιε, ἑταίρε, καὶ νεφεληγερέτα,

*O bon Jupin, qui ramassez
Les amis, que vous chérissez,
Et les nations égarées,
Et les nuées dissipées.*

p. 124

Ce Jupiter n'était autre, qu'un Roi sage, et puissant, qui sut bien ranger son peuple, et policer son état : δίας οἱ παλαιοὶ ἐκάλουσαν τοὺς βασιλεῖς, *Les Anciens*, dit Isacius, *appelaient Jupiter tous les Rois*. Et de vrai le Roi a été le Jupiter de la pauvre France : elle était quasi toute en friche, il l'a cultivée; chacun y était maître, et roitelet, il a éclairci les bornes et limites de ce qu'appartenait à un chacun;

tout est divisé, dissipé, en désordre ; il a remis toutes ses villes, rallié tous ses Princes, réconcilié toutes les provinces et factions de son Royaume : cela a fait prêter cet arc à Jupiter.

POUR LA PARALLELE était dépeint au frontispice le beau jardin des Hespérides portant les pommes d'or, avec le dragon dormant à la porte, et au-dedans du jardin Hercule, avec sa massue levant le bras pour en abattre ; l'âme était cette-ci :

NE QUATIAS, JAM SPONTE CADENT.

La fable d'Hercule est notoire, qui entra dans le Jardin des Hespérides ayant premièrement assoupi le dragon surveillant qui gardait l'entrée. Un de nos Rois interrogé d'un grand monarque, des finances que pouvait bien porter la France tous les ans à son Prince, lui répondit que c'était un jardin plantureux, qui lui rendait tout autant qu'il voulait. Et au vrai dire, la France est le jardin de l'Europe, où germent les fleurs de lys, où fleurissent les belles roses et fleurs de Florence ; que s'il a été loisible à Denis d'Halicarnasse de dire que la Lombardie était le jardin de l'Italie, bien plus le sera il de le dire de ce Royaume le plus fleurissant et abondant en toutes choses que soit en l'Europe, et duquel la Lombardie autrefois a été une petite planche. Si la France est un beau jardin aux pommes d'or, qui sont les villes des plus belles du monde, elle a aussi un dragon et un lion à la porte : je dis la ville de Lyon première clef frontière de ce Royaume. Or comme Hercule ayant ou endormi, ou dompté le dragon portier, fut maître du jardin désiré, ne plus ne moins le Roi, après que sa bonne ville de Lyon se fut rangée à sa Majesté, et comme endormie au doux repos, et sommeil gracieux de son obéissance, recouvra quasi en un instant tout le reste du Royaume prenant le branle et exemple de cette fidèle gardienne et portière de la France.

Je sais bien qu'après le sacre, et conversion du Roi, Meaux fut réduit incontinent par M. de Vitry son gouverneur, et que bientôt après suivirent Orléans et Bourges rendues par monsieur de la Chartre, l'un des plus judicieux et généreux seigneurs de France ; après la déclaration qu'il en fit à Orléans le jeudi 17 de février de l'an 1594, nombre encore ici favorable à sa Majesté, qui fit un bel édit sur la réduction dudit Orléans donné à Mantes en février, et publié le dernier jour, qui est le 28 et quatre fois septième du même mois ; toutefois ou cela n'eut pour encore autre effet, jusques à tant que la grande cité de Lyon se fut remise, ou fut après la réduction dudit Lyon, qui fut le septième dudit février en la même année 1594 afin que toujours le septénaire se trouva heureux et sidéré aux affaires du Roi . L'exemple de cette ville servit comme d'un éclair fanal pour ramener au port de la clémence du Roi toutes les autres villes, ou plutôt d'une clef et ouverture à notre Hercule Gaulois pour entrer dans ce beau parterre de France, où tout incontinent après, sa Majesté cueillit les beaux fruits de sept autres villes quasi tout en un coup, Mâcon, Rouen, le Havre, Harfleur, Montivilliers, Pont-Audemer, et Verneuil, lesquelles suivirent à l'instant, comme un torrent sans être forcées ; ce qu'était signifié par le mot.

NE QUATIAS, JAM SPONTE CADENT.

p. 125

Sur la réduction de ces sept, y eut lettres patentes en forme d'édit du Roi, publiées à Rouen en parlement le 26 jour d'avril audit an. Car de parler de la ville de Paris remise en l'obéissance du Roi semble un songe pour la nouveauté du fait. Ce fut encore à la fin d'un septénaire le 21 ou trois fois septième du mois de mars de l'an suivant à la première heure du jour commencement du 22 et la fin du 21 au premier degré du planète à qui notre premier arc était dédié, à savoir Mars, lorsque le Soleil accompagné de la Lune voltigeait par les premiers degrés du Bélier, qu'on avait insinué par les termes de Bélier, qui portaient l'arc ; rencontre d'astres merveilleusement à propos pour le sujet, car en premier lieu cet arc est dédié à Jupiter, et nous savons que Jupiter Ammon avait la tête d'un bélier, de ce que Hercule venant visiter ce Roi appelé depuis, comme j'ai dit, Jupiter, il se montra à lui ayant la tête d'un bélier sur la sienne, peut-être en son casque, que les Anciens faisaient en forme de divers animaux pour donner l'épouvante à l'ennemi. Voici ce qu'en pense Valérien au livre 10 de ses Hiéroglyphiques : *Alii dicunt arietinum caput ideo Ammonis esse signum, quod is Ægypti Rex præclaris admodum*

rebus a se gestis in Galea usus sit arietini capitis insigni. Aiunt et cum Herculi illi vetustissimo ad eum visendi studio profecto se olim ostentaret, arietino capite, quem mactaverat vertici suo imposito, et pelle ea villosa circumdatum, heroem alia pelle amictum admisisse. Car Hercule était affublé d'une peau de lion. En outre, le Soleil au premier degré du Bélier, où il était lors de la réduction de Paris, commence le printemps, fait revivre, reverdir, et rajeunir les campagnes et les jardins ; et le Roi, que nous avons montré tantôt être un Soleil, entré dans la ville qui est la capitale et la première entre les villes, comme le Bélier le premier des signes célestes, vit un nouveau printemps, qui fit reflourir le Jardin hespérien de son Royaume, comme nous voyons revivre et se redorer toute la terre au lever du Bélier. Davantage la plupart tiennent les pommes d'or, que l'on dit avoir été recueillies par Hercule au Jardin, n'avoir été autre, qu'un grand troupeau de brebis et de béliers, qui avaient la laine rousse, qu'il mena quant et soi victorieux d'Afrique. Valérien et les autres le disent comme cela, et pensent que le nom Grec μῆλον a donné pied à cette fable, signifiant et une pomme et une brebis ; que si cela est, la réduction de Paris sous la constellation du Bélier correspond tout à point à la parallèle de notre arc, tirée de ce parterre Hespérien ; aussi dit-on communément Paris un paradis, et paradis en Grec veut dire un jardin. Finalement *Ammonem veteres salutis Deum uti Latini Jovem a juvando dictum interpretabantur, exque arietino capite eundem Deum, qui omnium salutis prospiceret* ἱερογλυφικῶς *intelligebant.* Les Anciens, dit Valérien au lieu pré-allégué, tenaient que le dieu Ammon était le dieu du salut, comme Jupiter appelé ainsi des Latins, pour ce qu'il aide à tout ; voire, aux rencontres familiers, ils se saluaient par le nom d'Ammon, comme aujourd'hui les Chrétiens par le nom de Dieu, ou de la vierge Marie, et si prenaient la tête du bélier pour symbole, et hiéroglyphique de ce dieu qui pourvoyait au salut de tout l'univers, le vrai Agneau qui efface les péchés du monde.

Qui parle de la réduction de Paris remise en l'obéissance du Roi, il parle plutôt de la réduction de tout l'état que d'une ville, et du plus grand miracle et essai de clémence que l'on saurait lire dans toutes les anciennes annales et histoires. Car la porte de Saint-Denis et la porte Neuve, ayant été ouvertes par messieurs de Brissac gouverneur de Paris, M. Lhuillier prévôt des marchands, l'Anglais et Neret échevins, tout fut paisible dedans la ville à l'entrée du Roi, qui avait au préalable pris le serment de tous les capitaines de ses bandes à ce qu'il ne fut fait tort ne dommage à aucun citoyen,

p. 126

leur protestant, qu'il s'en prendrait aux chefs et capitaines desquels les soldats feraient autrement. Le jour d'après se faisant fort de son intégrité et sincérité, qui est le rempart inexpugnable d'un Roi, et qui n'a besoin d'autre fosse ni casemate, il envoya autre part sa gendarmerie pour n'être épouvantable à ses citoyens, à la sauvegarde desquels il se mit, leur gagnant par ce moyen le cœur ; eux ne faisant fin d'admirer une si haute clémence et générosité du Roi, qui d'esclaves les rendait citoyens, et gardes de corps de sa Majesté. Entrée qu'elle fut à la pointe du jour, environ les cinq heures du matin, peu après, entre sept, et huit, s'achemina droit à la grande église de Notre-Dame, où avec grande liesse fut reçue des chanoines, et baisa la Sainte Croix qu'on lui présenta (de laquelle le bélier, aussi au dire d'Hesichius, est le hiéroglyphique, *Aries vexilli nostri hoc est crucis Hieroglyphicum est, crux vero redemptionis et salutis*) puis jeté à deux genoux en terre devant le grand autel, et levant ses mains au ciel adora la Divinité, et rendit grâces à Dieu tout-puissant pour le merveilleux bénéfice, qu'il reconnaissait avoir reçu ce jour-là de sa main paternelle. Cette clémence est si admirable qu'il n'y a parole bastante pour l'exprimer ; mais on lui a élevé un arc à part qui sera le suivant, où nous en parlerons tout à loisir, comme de la vertu qui rend les Rois plus puissants que toute autre. Remarquez tandis en passant que le nombre septénaire revient fort bien au Jardin si nous croyons Philon : *Ajoute*, dit-il, *à tous ces septénaires le chœur des Pléiades composé de sept étoiles, le lever, et coucher desquelles apporte de grands émoluments aux hommes. Car à leur coucher l'on fossoie les terres, et jardinages pour semer ; et à leur lever, elles excitent les laboureurs à serrer les fruits, desquels puis après, ils se servent, pour l'entretien de leur vie.* Philon a appris ceci de Virgile, et des astrologues, qui en disent tout autant.

LES CINQ EMBLEMES, deux de chaque face, à la prise des arcades, et un au frontispice de la seconde face, visaient tous à exprimer ce que dessus énigmatiquement.

LE PREMIER, au frontispice de la seconde face, était un globe céleste, avec un Soleil de fin or logé au zodiaque, au lion, ce mot auprès.

RAPIT OMNIA SECUM.

Je présuppose trois choses certaines : premièrement la maxime des astrologues, que les cieux supérieurs font impression sur les inférieurs et les font rouler à leur mouvement et cadence, qu'ils appellent *motum raptus*. En second lieu, que le Roi est un Soleil comme avons déjà dit, et que l'Hercule ancien n'était autre que le Soleil, selon le dire de Macrobe. Troisièmement que le lion hiéroglyphique de générosité se trouva en l'onzième maison de la nativité du Roi calculée sur son horoscope du 13 jour de décembre, dans la deux fois septième heure du jour, heure que la Reine fit son entrée en Avignon et que le Roi fit la sienne en cet hémisphère : je dis à une heure six minutes après-midi de l'année 1553. Autant Hercule en ceci qu'ès autres choses, s'il est vrai ce que tous tiennent, que Hercule était vêtu d'une peau de lion, tel que l'on le voyait quasi en tous les arcs avec le mufler de lion sur la tête, comme entre autres le décrit Euripide en son Hercule transporté.

Σπολὴν τε θηρὸς ἀμφέβαλλες σῶ κάρῳ

Λέοντος ἥπερ αὐτὸν ἐχωπιλίζετο.

Tu te couvres le chef d'une peau de lion

Qu'Hercule souloit porter au lieu de morion.

p. 127

Plusieurs voyaient Hercule par tous les arcs affublé de la peau du lion, qui peut-être ne pensaient pas que cela représentât l'horoscope du Roi en parallèle de l'habit dudit Hercule.

Tout cela supposé, on l'appliquait à ce que le Roi étant dans la belle ville de Lyon, qui a un lion d'armes et de nom, tira quant et soi tout ce qui était sous sa couronne et domaine héréditaire, suivant les autres villes et provinces le branle que leur donna cette-ci.

LE SECOND EMBLEME faisait un lion de bronze présentant à Hercule une grenade ouverte, d'une patte, et plusieurs sortes de pommes en un plat d'or avec ce mot

HÆC TIBI CUSTODITA CAPE.

Les pommes étaient symbole des villes, la grenade ouverte des Princes, qui déclarèrent presque en même temps leur cœur et cordiale affection et fidélité à sa Majesté. Sur quoi le Roi expédia ses édits remplis d'amour et clémence; le premier fut pour monseigneur le duc de Guise donné à Saint-Germain-en-Laye en novembre l'an 1594. Et puis de monseigneur le duc de Mayenne donné à Folembray l'an 1596 en janvier; de monseigneur le duc de Nemours à la même année, même mois, et même lieu; de monseigneur le duc de Joyeuse, en même lieu, année et mois, le tout l'an septième de son règne heureux pour la réduction de tous les Princes; de monseigneur le duc de Mercœur à Angers au mois de mars l'an 1598. Chacun sait assez que fit Zopyrus pour réduire Babylone révoltée sous l'obéissance de Darius son prince : s'étant fait tronçonner le nez et les oreilles et meurtrir tout le corps à coups de fouets, comme le raconte Justin, et faisant accroire que cela lui était advenu par la cruauté de Darius, pour par ce stratagème être reçu des Babyloniens, et depuis y trafiquer pour son maître. De sorte que ledit Darius tenant un jour une grenade ouverte en main, interrogé de quelle chose il aimerait le plus avoir, autant qu'il voyait de grains bien unis et serrés ensemble dans la grenade, il répondit *Zopyros* de Zopyres, c'est-à-dire, d'amis non tels quels, mais fidèles et unis comme cela. C'a été le symbole qu'on a voulu donner à la fidélité et amour grande de tous les Princes envers sa Majesté, lesquels du depuis se sont exposés non seulement aux plaies et navres mais à la mort pour son service, et s'y exposent tous les jours.

LE TROISIEME en la seconde face avait pour figure l'ancien Hercule Gaulois avec des petites chaînes d'or, desquelles il attirait un innombrable peuple. Et ce mot auprès

SYDEREO QUOCUNQUE VOCAS RAPIUNTUR AB ÆSTU.

Nous en avons parlé blasonnant les armes de Navarre, au chap. premier, où cette peinture est fondée, et expliquée suffisamment.

LE QUATRIEME était un cercle, que les astrologues appellent excentrique, avec un grand Soleil au point le plus haut et suprême qu'ils nomment AUGE, et en bas au point opposé appelé OPPOSITUM AUGIS, plusieurs autres petits Soleils. Le mot était d'Homère,

ΕΙΣ ΚΟΙΠΑΝΟΣ ΕΣΤΟ

C'est assez qu'il y ait un Prince

Souverain en une province

p. 128

Cette devise était projetée sur un plaisant rencontre du Roi, lequel à propos des divisions de son Royaume, que l'on a vu depuis trente et tant d'ans en ça, et du désordre qu'ont apporté les réformateurs de la Lune en cette monarchie, y ayant autant de dieux que de têtes, et de rois que de buissons, chacun monopolant à sa fantaisie, battant monnaie, commandant à baguette dans les villes du Roi, comme ils font encore en quelques endroits ; à ce propos, dis-je, et sur le sujet des autres plus récentes émeutes, le Roi soulait dire plaisamment qu'il était le plus grand monarque qui eût jamais été au monde, car il commandait à plus de dix mille rois qu'il y avait en son Royaume. Or à présent sa valeur et prudence les ayant éclairci, et les éclaircissant davantage tous les jours, il est comme un autre Soleil au plus haut de son cercle tenant les autres Soleils au bas lieu.

LE CINQUIEME était Paris présentant une pomme d'or, où était écrit DETUR FORTIORI : allusion notoire au jugement de Pâris vidant la discorde des Déesses. Apulée le décrit fort exactement. Dans les ovales, et petites frises à la cime des deux frontispices, se lisait la dédicace.

I.

STATORI JOVI.

FORTUNÆ, REGIÆ, ET RECONCILIATIONI URBIUM, AC PRINCIPUM.

II.

Dans la grande frise de la première face, l'on lisait ces vers moulés sur le prototype d'un poète ancien :

III.

SACRUM VOTUM.

SUMME PARENS NOSTROS OCVLIS EMENSE LABORES,
DA POPULOS, URBESQUE MIHI, TUQUE ANGELE TUTOR,
ERIPÉ ME : VESTRIS EGOMET TUNC VELLERA TEMPLIS
SACRA DABO, DABIT AURATIS, ET CORNIBUS IGNI
COLLA PATER, NIVEIQUE GREGES ALTARIA CINGENT.

L'allusion est sur l'opinion fort commune de ceux qui ont laissé par écrit que les pommes d'or qu'apporta Hercule, par lesquelles ici nous signifions les villes, n'étaient autre qu'un troupeau de brebis à la laine rousse. Au rond de l'arc servait cet éloge.

IV.

ASPICIT URBES IMMUNES TANTI BELLÍ, ATQUE IMPUNE QUIETAS.

Aux trois côtés du piédestal à main droite, ces trois divers dictons : le vers de la parallèle est un peu diversifié de *Quintus Smyrnaus*.

V.

QUINQUAGINTA TORO CAPIT UNA NOCTE PUELLAS
THESPIADAS.

Ils écrivent que Thespius Roi voulant avoir de la race d'Hercule, il lui donna en mariage ses cinquante filles, lesquelles conçurent de lui toutes en une nuit.

Aux Saints Écrits à tout coup le nom de fille se prend pour une ville, comme en Isaïe 32 [citation en hébreu], *Filiæ tranquilla surgite*. Pagnin l'explique avec plusieurs rabbins, *civitates tranquilla*

surgite, cités paisibles levez-vous, et la suite de ce chapitre montre bien qu'il le faut ainsi entendre. Je ne veux arrêter à plusieurs passages semblables, tant du nouveau que vieil testament, comme est celui là, *dicite filia Sion*

p. 129

ecce Rex tuus. La chose est claire, et la preuve en serait superflue. En ce vers de Smyrnée l'on avait voulu signifier que les villes, filles de France, s'étaient soumises au Roi en un moment. L'autre inscription grecque prise d'Homère parlant de Troie, vise à la ville de Lyon, de laquelle la Troie phrygienne ne serait pas le faubourg.

VI.

ΥΦΙΔΟΜΟΝ ΠΟΛΕΟΝ ΚΛΗΙΔΑΣ ΑΝΕΥΣΑ

J'ai ouvert toutes les portes,

De toutes les villes fortes.

La latine était cette-ci, de Virgile :

VII.

OMNES

ABSTULIT HÆC ANIMAS DEXTRA, ET TOTIDEM EXUIT ARMIS.

Les trois suivantes pour le piédestal gauche, desquelles la seconde demeure expliquée de ce qu'avons dit là-haut ; la première, qui est parallèle applique la victoire d'Hercule obtenue sur les Amazones à celle du Roi sur les villes. La chose est manifeste de soi, sans que je ne m'y arrête davantage.

X.

FUNDITUS HERCULEIS SUPERANTUR AMAZONES ARMIS.

XI.

ΠΑΣΑΝ ΤΑΝ ΑΓΕΛΑΝ ΠΑΝΤ'ΑΛΣΕΑ ΚΑΙ ΝΟΜΟΝ ΕΞΕΙΣ.

Tu auras tous les troupeaux

Les forêts, et les coupeaux.

XII.

HUNC CIRCUM INNUMERÆ GENTES, POPULIQUE VOLABANT.

Dans la grand frise de la seconde face était écrite cette inscription à l'antique impériale.

III.

HENRICO IV REGNI GALLIARUM PRINCIPI TUTELARI, RESTITUTORIQUE : IN QUO CUM DIU FORTUNA CUM VIRTUTE CERTASSENT UTRA VINCERET, UTRAQUE VICIT. ARCUM HUNC SUA DULCISSIMA GALLIA POSTLIMINIO REDUCTA DICAVIT.

Plutarque a fait un opusculé fort beau de la vertu et fortune des Romains, tant prêchée par les doctes anciens. Qui voudra avoir le passe-temps de le lire, et l'appliquer à par soi à sa Majesté, il verra que cette inscription eut de là son sujet ; et donnant une œillade sur les événements des guerres, et autres faits de sa Majesté, sera bien perplexe, à qui il doit donner le dessus, ou à sa valeur, ou au bonheur qui le suit en toutes ses entreprises ; et m'assure que si quelque bel esprit prenait en main ce seul argument que je lui ouvre en cette antithèse de fortune et de vaillance, il y trouverait de quoi, et une moisson plantureuse pour y exercer ses belles inventions. Pour ma part, je crains d'ennuyer par prolixité.

p. 130

Au rond de l'arcade se lisait ce vers de Virgile :

IV.

JUVAT IMBIBUS ACTIS

PROGENIEM PARVAM, DULCESQUE REVISERE NIDOS.

Appliquez-le aux bannis et exilés en ces derniers troubles, qui retournent chacun chez soi, après cette réduction des villes de France, ou à sa Majesté caressant ses villes et ses sujets, enfants de

son sceptre. Les inscriptions des deux stylobates étaient telles, les trois premières pour la Reine, les autres pour le Roi, toutes sur la reddition des villes :

V.

UNA JAM TELLUS ERIT :

NULLUS PER URBES ERRAT ARCADICAS LEO.

Le plus grand mérite d'Hercule, le triomphe le plus prêché et reconnu des anciens, et qui lui a apporté plus de gloire, fut d'avoir délivré quasi toutes les villes du monde des guerres et des monstres qui les infestaient, réunissant tout l'univers en une bonne paix par ses victoires. Ce vers est de Sénèque, et cettui-ci de Théocrite :

VI.

ΜΑΛΛ ΤΕΑ ΠΡΩΤΙΣΤΑ ΤΑΔΕ ΧΝΟΑΟΝΤΑ

Vos doux flairantes pommelles

Vous fleurissent des plus belles.

ÆTERNAQUE PERGAMA SERVAS.

X.

HESPERIIS ARMENTA, GREGESQUE ABDUCIT AB ORIS

AMPHYTRIONIADAS.

Hercule emmena avec soi les troupeaux et bétail du Roi des Espagnes : le Roi a recouvré ses villes occupées par l'étranger. Tantôt nous disions que les pommes Hespérides n'étaient autre que brebis.

XI.

ΔΟΔΕΚΑΤΟΝ Δ'ΕΚΟΜΙΣΣΕΝ ΕΣ ΕΛΛΑΔΑ ΧΡΥΣΕΑ ΜΗΛΑ

Le douzième labour d'Alcide

Est la pomme d'or Hespéride.

Et un peu plus bas cette sentence de Pythagore :

ΣΤΕΦΑΝΟΝ ΜΗ ΔΡΕΠΕΣΘΑΙ

Sus sus désormais, que personne

Ne démembre plus la couronne.

XII.

OPPIDA DUCIT

AUREA NUNC, OLIM SYLVESTREBUS HORRIDA DUMIS.

p. 131

Les huit anagrammes des autres côtés des stylobates et compartiments des frontispices portaient au même blanc, que l'on s'était proposé en cet arc :

VIII.

HENRI DE BOURBON.

DE BON ROI BON HEUR.

O. Répété.

IX.

HENRI DE BOURBON.

NE ROI DE BON HEUR.

B. En E.

VIII.

HENRICUS BORBONIUS.

EN ENCOR ORBIS HUIJUS.

B. En E.

IX.

HENRICUS BORBONIUS.

XIII.

ΜΑΡΙΑ ΜΕΔΙΚΙΑ

ΜΑΚΑΡ ΔΙΑ ΕΙΜΙ

XIV.

MARIA DE MEDICI.

MADRE DE I AMICI.

XIII.

MARIA DE MEDICIS REGINA.

DA REGNIS AMICIS REMEDIA.

S. Répété.

XIV.

MARIA MEDICEA.

URBES HONORE VINCIS.

AMER AMICA DEI.

B. EN E.

Le premier, second et troisième correspondent à la dédicace et à l'inscription de la seconde face, car le grec Μάκαρ διὰ εἰρή signifie *Je suis une heureuse Déesse*, et s'accorde fort bien avec celui du Roi. Le septième *en, encor orbis hujus, tenez, voici le cœur de ce pays*, s'adresse et parle au Roi, lui présentant le cœur des villes de son Royaume, et symbolise avec le jardin des Hespérides.

LA COURONNE pendante de la clef était de peuplier, que l'on peut appeler civique préférée, au jugement de Pline, à la couronne d'or, et quasi à toute autre, et donnée avec beaucoup de circonspection de mérites et de lois, que le même Pline rapporte, *qui civem maluit servare, quam hostem occidere*. Les villes avaient été ennemies du Roi ; il a mieux aimé les sauver par sa clémence, pour ce qu'elles étaient ses villes, que de les perdre, pour ce qu'elles étaient ses ennemies. Discourez par toutes les autres circonstances de la couronne civique, et vous verrez qu'elle était ici en sa place. Dedans l'arc, à côté d'une colonne à l'autre, lui servait ce quatrain écrit en grosse lettre rouge romaine :

LE PEUPLIER

POUR LE JARDIN DES HESPERIDES.

QUAND HERCUL EUT GAGNE L'AILE SERPENT PORTIER,
DU JARDIN HESPERIDE AUSSITOT IL FUT MAITRE ;
AINSI LYON GAGNE, LE ROI DE SON VERGER,
D'OU CE PEUPLIER JE PRIS POUR DESSUS SON CHEF METTRE.

Vis-à-vis à l'autre flanc, au-dedans de l'arc, cet épigramme accompagnait le quatrain ; il est en Latin commun, mais écrit avec chiffres anciennes, desquelles on tient
p. 132

que César se servait pour dissimuler ses missives. Tout le secret consiste à mettre ces cinq consonantes B F K P X au lieu des cinq voyelles A E I O U :

BLCKDFS DPMKTP, LFGKT BXRFB MBLB, DRBGPNF
HFSPFRKDXM QXPTQXPT FLPRKDXS HPRTXS HBBFT.
BXRBTPS MXNDK FLKSXM FFRT GBLKX FRXCTXS :
BXRFB XFRNBNTK LKLKB FFRTQXF SKNX.
PFRXKGL HBFC PBTXLKS LFP SFRXBT PLFNTKB XBLXKS
NFMP NKSX BLCKDFS GBLKXCXS KLLB LFGKT.

Ils se lisent ainsi :

ALCIDES DOMITO, LEGIT AUREA MALA, DRACONE,
HESPERIDUM QUOTQUOT FLORIDUS HORTUS HABET :
AURATOS MUNDI ELYSIUM FERT GALLIA FRUCTUS,
AUREA VERNANTI LILIA FERTQUE SINU.
PERVIGIL HÆC PATULIS LEO SERVAT OLENTIA VALVIS
NEMO NISI ALCIDES GALLICUS ILLA LEGIT.

p. 133

[Illustration] : GRATIOSÆ MINERVÆ CLEMENTIÆ REGIS / HOC SOLO SEIPSUM SUPERAT / VOTO SUSCEPTO PRO SAL.
HEN. IV CLEMENT III O. M. ETC. / NON HABET AUT NON UTITUR ILLO CLEMENTIA PLUS QUAM MEDICEA / QUO QUISQUE
EST MAJOR MAGIS EST PLACABILIS IRÆ.

Le théâtre de 28 pieds de long. 14 de large / Tous les autres arcs étaient enrichis de quatre armoiries comme cestui-ci, que l'on a omises pour abrégé.

p. 135

L'ARC QUATRIEME DU LABYRINTHE ROYAL.

De la clémence du roi.

CHAP. XII.

L'embouchure de la rue que l'on appelle l'Épicerie, en la place des Enchères, sa Majesté passa le quatrième détour du labyrinthe, façonné sur le quatrième arc triomphal.

LE DESASTRE y fut, en ce que ce seul arc se trouva sans son théâtre, que devait être selon le projet qu'en avait été fait le plus beau. L'on l'avait dessiné en demi-rond en façon d'amphithéâtre avec un ordre de colonnes et corniches disposées à pans en figure hexangulaire. La faute y fut de toutes parts. La pyrrhique s'y devait jouer, qui est une danse d'armes et de boucliers au son des instruments, royale, très ancienne, et plus majestueuse que l'indocte populaire ne penserait pas ; n'y ayant quasi festin ou des Dieux ou des grands Héros chez les poètes, où elle n'ait été usurpée ; et nommément (qui faisait fort à notre propos) ès noces d'Hercule avec Hébé, ainsi que nous l'enseignaient tantôt Épicharme, que Mars y avait joué la pyrrhique. Six soldats italiens fort experts à l'escrime et à la moresque l'avaient entreprise par le commandement de monseigneur le Général, le seigneur Blaise Capisucco marquis de Poggio Catino, qui a montré en toutes occurrences un zèle et une affection extraordinaire, à ce que toutes choses fussent dûment, et magnifiquement agencées en cette entrée, jusques à dire entre autres une fois, requis de quelque chose concernant ce fait, que non seulement cela, mais qu'il fallait faire, dire, renverser tout pour recevoir avec solennité le Roi et la Reine ; et que l'on se garda bien de mettre en arrière rien de ce que se pouvait faire ou prétendre de sa part. Néanmoins l'un des principaux de la partie de cette pyrrhique manqua au besoin, par indisposition de maladie, laquelle le surprit peu de jours avant l'entrée ; de quoi ayant eu avis, on brocha à la hâte, une scène iambique sur l'Hercule Gaulois délivrant la France captive, et demi morte, garrottée contre un rocher, avec force chaînes d'or animée et remise en sa première santé par un breuvage de la céleste ambrosie, qu'il porterait d'une main dans un vase d'or, jetant et semant à l'entrée du théâtre la dragée à pleines mains. Toutes lesquelles choses devaient représenter que le Roi par sa clémence a donné la vie et la douce liberté à la pauvre France engagée dans les chaînes, et liens de tant de malheurs. Mais ici encore y eut du défaut, car on ne peut jamais si bien faire, que de joindre ceux qui en avaient la charge, ou de si bien pourvoir aux affaires, et anticiper la commodité, qu'ordre fut mis à temps de dresser le théâtre ; et par ce moyen fut rompue en juiverie la suite de notre projet. Cependant l'argument de l'arc, qui devait être au théâtre comme les autres, fut au défaut de cela, affiché sur la tapisserie à côté en ces termes :

p. 136

LE QUATRIEME ARC TRIOMPHAL DU LABYRINTHE ROYAL,

où s'agit de la clémence incomparable du roi et amnistie générale, que sa Majesté a faite à son royaume, triomphant de soi-même, après avoir triomphé de tous les autres, et plus embrasé de l'amour de ses sujets, que l'ancien Hercule des flammes d'Œta, qui lui apportèrent l'immortalité.

La civique de chêne.

L'ORDRE D'ARCHITECTURE était corinthe, les colonnes de jaspe vert avec ses deux termes à la tête de lion et pieds d'agneau, pour les raisons, qui se déduiront après ; le couronnement et tout le reste n'était guère différent des autres. La hauteur de 25 pieds, Le jour sous la clef de dix-sept, le large de quatorze.

L'ARC ETAIT DEDIE à Minerve déesse de toute humanité, qui était femme, et ensemble armée, mariant le sexe féminin humain de soi, et affable, avec la terreur de son Égide, et Gorgone : elle était déesse des sciences humaines, ainsi appelées pour ce qu'elles apprivoisent les esprits. Homère et les Athéniens la nommaient civile et courtoise, autrefois *λαοσσοόν* c'est-à-dire qui sauve et garde le peuple, lui donnant des yeux gracieux et bénins, et la dépeignant aux portaux des villes, aux galeries et bibliothèques des universités, aux temples les plus augustes de leur ville, bref en toutes leurs monnaies et médailles. Pour ces causes on l'avait faite servir à représenter la douceur, et clémence non pareille de ce Roi guerrier et martial, qui a marié deux choses si distantes l'une de l'autre comme

sont la terreur et horreur de la guerre avec la douceur ; le faste et gloire des victoires, avec la mansuétude et débonnaireté, vertu tutélaire du pauvre Royaume de France.

HERCULE EMBRASE dans les flammes sur la croupe du mont Ceta, et de là ravi à l'immortalité, avait fourni la parallèle avec ce mot HOC SOLO SE IPSUM SUPERAT.

Car ce dieu se voyant au-dessus de tous ses ennemis, tout le monde mis en paix par son moyen, tous les monstres vaincus, Junon au rouet, Eurysthée au bout de son rôle, n'ayant plus rien à lui commander, ce cœur généreux trouva en soi-même sujet d'une victoire bien plus difficile et ardue que toutes les autres, s'élançant dans les flammes, et par ce moyen surmontant celui qui avait subjugué tout l'univers, qui était lui-même, n'y ayant autre ennemi plus vaillant à surmonter, puisqu'il avait fait tête à toutes choses, jusques à braver la commère des dieux. Ce grand diseur romain Cicéron parlait comme cela de la clémence de Jules César, lui remontrant que par ses batailles il avait vaincu autrui, mais que par sa clémence il demeurerait victorieux de soi-même : *Ceteros quidem omnes victores bellorum civilium jam ante aequitate, et misericordia viceras : hodierno vero die te ipsum vicisti. Ipsam victoriam vicisse videris : cum ea ipsa quae illa erat adepta victis remisisti. Nam cum ipsius victoriae condicione jure omnes victi occidissetis, Clementia tuae judicio conservati sumus. Recte igitur unus invictus es, à quo etiam ipsius victoriae condicio, visque devicta est. Vous aviez auparavant, disait ce grand homme, vaincu tout autre, que vous : mais aujourd'hui vous vous êtes surmonté vous même : et avez triomphé de la victoire même, ayant pardonné aux vaincus ce qu'elle avait gagné de bonne guerre, d'autant que nous étions tous perdus par droit de victoire ; mais votre clémence nous a conservés. A bon droit donc vous êtes seul invincible, et sans pair, puisque vous avez surmonté toute mesure et droit de victoire.* Voilà comme cet orateur arraisonnait le dompteur du monde César.

p. 137

SIRE, si par mésaventure, ou par cas fortuit, ces miens cahiers jetés sur quelque table tombaient entre les mains de votre Majesté, ne dédaignez pas de jeter les yeux sur cet arc en passant, et permettez-moi, qui suis le moindre de tous vos humbles sujets, de vous dire avec beaucoup plus de raison, sans comparaison, ce que Cicéron disait à César, qui n'était qu'une ombre de votre vertu et clémence, puisque là ne s'agissait que d'avoir pardonné à un Marcel citoyen de Rome, où il me faut parler, ou bégayer plutôt de votre miséricorde, qui a donné la vie à plus de cent millions de Français vos sujets, que vous teniez entre vos mains, et à un Royaume tout entier si peuplé et si vaste qui vous avait fait la guerre si raide. Vous l'avez plutôt embrassé que d'en être prié et requis, et lorsque moins l'on eut osé l'espérer. À l'entrée de Paris votre Majesté outre la bénignité et miséricorde dont elle usa envers les citoyens, elle envoya sains et saufs les Espagnols, Italiens, Wallons, Lansquenets, plus aimant et louant votre douceur qu'ils n'avaient redouté votre valeur en bataille rangée. Vous fîtes un édit d'amnistie éternelle, et pardon général de tous les excès et crimes attentés, non seulement en cette ville-là, mais en tout votre Royaume, qui avaient été en grand nombre. Et bien que la gloire de cette clémence soit telle que tous les beaux esprits et tant de bouches d'or de ce Royaume en voulant parler, y ont perdu l'escrime, elle est toutefois fort dissemblable à vos autres trophées et martiales louanges, qui se peuvent amoindrir de paroles, exténuier par les médisants, communiquer avec les soldats, attribuer aux événements, pallier des cas fortuits. Et certes en guerre la vertu des soldats, la commodité du champ, le secours des confédérés, les troupes, les provisions, les ruses, le temps, le lieu y ont bonne part. En ces mémorables sièges de Paris, de Chartres, de Rouen, de Dreux, de Laon, de la Fère et d'Amiens, à la reconquête de la Bourgogne et tant d'autres provinces de ce Royaume, au rétablissement de cet état accablé, à la cure de cette police altérée, et cacochyme, si messieurs les Princes du sang, si les premiers officiers de la couronne, si une bonne multitude de cardinaux, évêques, abbés, magistrats, homme de robe longue en tous états, si tant de secours confédérés, Suisses, Allemands et Italiens, si tant de valeureux capitaines et soldats qui se trouvèrent aux côtés de votre Majesté, n'eussent fait cette sainte résolution de sauver la couronne à celui à qui la nature l'avait donnée, de n'abandonner jamais son Prince, souffrir toutes sortes de travaux, traverser et franchir tant de difficultés, lutter à corps avec tant de dangers, tant de pertes et risques de vie, de biens,

d'honneur, et réputation, quel Hercule, et fût-il encore tout autre, que les poètes ne chantent, eusse (*sic*) pu résister au torrent, mais bien au ravage d'une mer si enflée, et si tempétueuse d'un si grand Royaume, flottant de tant d'endroits, agité de tant de vents, rempli de tant de syrtes, et d'écueils, où Alexandre le Grand eusse (*sic*) fait naufrage un million de fois ? Mais quant à la gloire qui vous revient, SIRE, de votre clémence, il n'y a compagnon aucun ; le tout vous en demeure ; ni la valeur de ces Princes, ni le courage de la noblesse, ni la fidélité des confédérés, ni le conseil des robes longues, pas un de ces colonels, pas une de ces belles troupes, n'y ont que voir. Et qui est bien d'avantage, la Fortune, tant vantée des poètes, n'oserait se donner avec vous aucune parcelle de cet honneur, elle vous le quitte : elle confesse que c'est du crû de votre seule vertu, et qu'à vous seul, après Dieu, en appartient la gloire. Les historiens ont loué, d'un accent merveilleusement gravé, avec grand appareil et piaffe Alexandre le Grand, de ce que ayant pris en guerre la femme et les filles de Darius son ennemi capital, les plus belles créatures de leur temps, non seulement ne les toucha, et ne les laissa en rien de leur honneur, mais les honora, et caressa comme sœurs ; les laissa vivre en leur état et pristine p. 138

grandeur, appelant la reine sa mère, et ses filles ses sœurs. *Nec quiquam ex pristina fortuna magnificentia captivis præter fiduciam defuit.* Mais qu'est cela, d'avoir sauvé l'honneur à une poignée de femelles, au regard de ce grand monde français, qui tient la vie de vous, et révèle son salut et repos de votre clémence ? Aussi certes, cette vertu est héréditaire à la race de Bourbon, domestique et intrinsèque à ce sang royal et céleste de saint Louis, naturelle du tout et infuse à votre Majesté. Et me souviens à ce propos que me trouvant au discours que fut fait de ce labyrinthe et desseïn avec monseigneur l'illustrissime vice-légat d'Avignon, qu'il voulut entendre de point en point, pour la grand soin, qu'il avait, que tout allait bien, il prit un singulier contentement en cet arc érigé à votre clémence, disant que c'était la vertu naturelle (il usait de ce terme) de votre Majesté ; et que tout l'appareil lui agréait merveilleusement (ne se pouvant, disait-il, inventer sujet plus propre et convenable au Roi) mais cette partie plus que toutes les autres. Vos autres vertus, SIRE, tant acquises qu'infuses que la main libérale de Dieu a élargies à votre Majesté, la rendent redoutable aux siens et effroyable aux étrangers ; mais la clémence la rend aimable aux uns, et aux autres, et fait des effets admirables ès cœurs de vos sujets, que vous ne voyez et ne savez pas. Honorez, SIRE, en vous, cette vertu non moins honorable à votre front que le diadème qui l'environne ; et s'il est loisible de se chatouiller de la beauté de quelque gloire, aimez, prenez, et haussez cette-ci par dessus toutes, qui vous a acquis, vous accroît et vous garde, vous accroîtra et gardera toutes les autres.

Mais si notre nombre septénaire s'est rencontré tout à point aux arcs précédents, encore mieux en cestui-ci consacré à Minerve et à la clémence inviolable du Roi. Voyons ce qu'en écrit Philon Juif, et après lui Bungus, celui-là en sa Cosmopœie, cestui-ci en son Septénaire s'accordant de mot à mot avec Philon, duquel voici les paroles, *μόνος δὲ ὡς ἔφην ὁ ἑπτὰ οὔτε γεννᾶν πέφυκεν, οὔτε γεννᾶσθαι δι᾽ ἡν αἰτίαν οἱ μὲν ἄλλοι φιλόσοφοι τᾷ ἀπιθμόν τοῦτον ἐχομοιοῦσι τῇ ἀμήτρι Νίκη, καὶ παρθένῳ, ἣν ἐκ τῆς τοῦ διὸς κεφαλῆς ἀναφανῆαι λόγος ἔχει· οἱ δὲ πυθαγόρειοι τῷ ἡγεμόνι τῶν συμπάντων, τὸ καὶ μήτε γεννᾶν, μήτε γεννώμενον ἀνίκετον μένει, c'est-à-dire *Le seul septénaire a cela de propre, de n'engendrer aucun autre nombre, et de n'être engendré, qu'a été la cause que les autres sages comparent ce nombre à Minerve, qui n'avait point de mère, et était vierge enfantée, comme disent les fables, du cerveau de Jupiter ; mais les philosophes le comparent à Dieu principe de toutes choses, car ce qui n'est engendré, et n'engendre ne se meut point.* C'est le dogme de Philon, touchant cette propriété du septénaire, d'être immobile, et inaltérable, comme l'avons montré au premier arc au carré de Mars, et en cestui-ci, en la clémence immuable de sa Majesté.*

PLINE parlant du Roi des abeilles, dit au li<vre> II chap. 17, *personne n'a pu encore savoir jusques à maintenant si le roi des abeilles portait aiguillon, ou non, ou s'il était seulement armé de sa Majesté, ou si la nature le lui ayant donné, il ne s'en serve pas, Istud constat Imperatorem aculeo non uti. Cela est notoire à tous que ce roi ne se sert jamais de l'aiguillon.* D'ici on avait tiré le premier emblème dépeint au vide de l'arc, qui était un jardin avec une cruche d'abeilles voltigeant tout autour, à la suite de leur Roi, avec ce mot :

NON HABET, AUT NON UTITUR ILLO.

Le bon Tiberius Empereur remettant son Empire entre les mains de son gendre Maurice, s'en servit en la belle harangue, qu'il lui fit, que Nicéphore rapporte au livr. 18 chap. 6. Voici la similitude, et les documents qu'il lui donne, qui devraient être peints en huile en la poitrine de tous les Rois qui désirent heureusement et longuement régner. *Le sceptre impérial*, dit ce grand Prince, *nous admoneste de n'exercer*

p. 139

une puissance immodérée, et tyrannique en notre gouvernement, ains plutôt une servitude splendide. Que la clémence, et miséricorde commandent à la colère, et la crainte à l'arrogance. Car la nature a donné aussi des rois aux abeilles, qu'elle a armés d'aiguillon, comme d'une puissance naturelle et spontanée pour pouvoir piquer, s'ils veulent, les désobéissants et réfractaires : Sed apis minime Tyrannicum, verum communi utilitati commodum et justum aculeum habet ; mais cette bestiole n'a pas un aiguillon tyrannique et violent, ains équitable, et duisant au bien et profit de la chose publique. Ce bon Empereur, crois-je, se souvenait de l'enseignement que Antigonos donnait à son fils violent et âpre par trop à ses sujets, οὐκ οἴσθα, ὦ παῖ, τὴν βασιλείαν ἡμῶν ἔνδοξον εἶναι δουλείαν ; ne sais-tu, mon fils, que notre Royale puissance et grandeur, n'est qu'une splendide et belle servitude et esclavage, ou bien, comme Pindare l'appelle, une illustre misère, et apparente ?

Cette devise donc exprimait ici l'effet contraire de la clémence du Roi, laquelle lui a gagné plus de cœurs que ses canons de citadelles, lui a apporté plus de victoires que son épée de triomphes ; lui acquerra à la postérité plus de lauriers qu'il n'a acquis par sa valeur de palmes, et de trophées ; et enfin a été le seul pivot qui lui a assuré, et assurera son état. Qui voudrait ramasser tous les traits de sa clémence, même de la plus fine, qu'il a exercée envers ses plus grands et capitaux ennemis, il en ferait un gros tome, et ne sais s'il en trouverait le bout et la dernière période.

LE SECOND emblème de l'autre côté, était un éléphant, se faisant faire place doucement, avec sa trompe, à un troupeau de brebis qui se trouvait à son pas. L'âme était telle :

CLEMENTIA PLUSQUAM MEDICÆA.

L'on dit, et Plutarque en est d'avis au 12 Sympos. que l'éléphant, comme il est le plus grand, et le plus effroyable de tous les animaux, il est aussi le plus humain, et clément, si que marchant parmi quelque troupeau de menu bétail, principalement si ce sont brebis, il les dévoie deçà et delà avec sa trompe, pour ne faire mal. Que s'il rencontre au désert quelque homme perdu et égaré, il lui sert de guide, et le remet en chemin. Le même Plutarque raconte encore une chose plus merveilleuse que toutes celles-ci : c'est qu'à Rome, passant un éléphant parmi une troupe de jeunes enfants qui se jouaient, il fut piqué en sa proboscide par l'un d'eux ; d'où justement irrité il en enleva un pour l'élancer en haut ; mais oyant le cri lamentable de ses compagnons effrayés du désastre de ce pauvre jouvenceau, et entendant leurs plaintes, se contenta de les avoir intimidés, remettant doucement le patient en terre, sans l'offenser tant soit peu que de la peur. Valérien ravi de cette clémence de l'éléphant en tire cette conclusion, au li. 2 *Puisque donc l'éléphant semble être l'idée et modèle d'un juste et modéré gouvernement, Merito Regis nomen tum ob alias virtutes, tum ob hanc ipsam manusuetudinem, atque clementiam adeptus est, c'est à bon droit qu'on lui donne le nom de roi entre les animaux, tant pour ses autres vertus que pour sa mansuétude et clémence plus que pour autre.* Marc Antoine Empereur surnommé le Philosophe disait qu'il n'y avait chose qui rendit plus recommandable aux nations un Empereur romain que la clémence ; et pour ce il ne voulut jamais permettre, que l'on rudoyât non pas même ceux qui s'étaient révoltés contre lui. C'est cette vertu, laquelle mit César au nombre des dieux, consacra Auguste, surnomma Antonin le Débonnaire, érigea les statues avec des éléphants à Maxime Balbin et Aurélien, empereurs très cléments et humains ; bref, qui seule immortalisera Henri IV notre Prince souverain, et lui acquerra à la postérité l'héritage d'un surnom de très courtois et très miséricordieux monarque. Le dicton.

CLEMENTIA PLUSQUAM MEDICÆA.

p. 140

est fondé sur ce que les historiens disent de la clémence admirable de Clément 7 de Médicis, laquelle de son vivant était déjà tournée en proverbe, comme il se prend aussi en proverbe en cet endroit, pour signifier une clémence incomparable. Pierius au liv. 43 l'admire en ces termes : *Primam Clementiæ laudem, æstate nostra tulit Julius Mediceus princeps noster, qui simulac Pontifex Max. electus, atque salutatus est, omnium statim, et earum quidem atrocissimarum injuriarum oblitus, iis omnibus e vestigio pepercit, quos adversarios habuerat iniquissimos, quique nno bonis tantum, et fortunis ejus, sed et vitæ, modis omnibus, insidiati sæpius fuerant. Quare Clementis nomen et tantæ mansuetudinis primus perpetuumque monumentum assumpsit.* Et plus bas, *sed enim hoc negotium aliis relinquemus eam fuisse nostri Principis Clementiam professi, ut vel hostes ad eam æternis literarum monumentis celebrandam impulsura sit.*

L'INSCRIPTION dédicatoire était ainsi dans l'ovale et petite frise :

I.

MINERVÆ GRATIOSÆ LAOSSOÆ.

II.

INCOMPARABILI CLEMENTIÆ REGIS.

Voici l'inscription triomphale de la grande frise :

III.

VOTO SUSCEPTO PRO SALUTE HENRICI IIII CLEMENTIS, PII, OPT. MAX. CUJUS INVICTA VIRTUS A NEMINE NISI A PIETATE SUPERATUR. OB CIVEIS SERVATOS, INJURIASQUE DIVINA AMNISTIA REGNO CONDONATAS, HOC TRIUMPHALE ÆTERNÆ MANSUETUDINIS MONIMENTUM EREXIT, QUERNAMQUE DONAVIT AVENIO SECUNDA SEDES APOSTOLICA, DUCTU, INSTINCTUQUE PONTIFICIÆ CLEMENTIÆ TUTELARIS.

Au rond de l'arc ce distique donnait sur les termes faits en forme de lion, et sur ce qu'avons dit de l'éléphant ; lesquels deux animaux, comme ils sont les Rois des autres et les plus généreux, il les devancent aussi en clémence.

IV.

QUO QUISQUE EST MAJOR MAGIS EST PLACABILIS IRÆ :
ET FACILES MOTUS MENS GENEROSA CAPIT.

V.

FERRO ET FACE CONTUDIT HYDRAM.

Les fables disent qu'Hercule surmonta l'Hydre avec un flambeau plus qu'avec sa massue. Le Roi a abattu plus d'ennemis par le feu, ou plutôt par le brasier de son amour et clémence, que par son épée. Voyez son édit en l'arc sixième.

VI.

ΣΩΤΗΡΙΑΣ ΣΗΜΑΙΟΝ ΗΜΕΡΟΣ ΤΡΟΦΟΣ

La douce humeur de l'homme sage

Du vrai salut est un présage.

VII.

LIBERA SUM CAPTIVA LICET, QUID MITIUS HAC VI ?

p. 141

X.

HESIONEM ALCIDES EX FAUCIBUS ERIPIT ORCI.

Hercule délivra la pauvre Hésione fille du roi Laomédon du monstre marin, que le chenu Neptune roi de l'Océan lui avait envoyé contre. Le Roi a délivré la pauvre France presque perdue, et en cela consiste cette parallèle.

XI.

ΑΙΧΜΗΤΗΣ ΓΑΡ ΑΝΗΡ ΓΗΝ ΤΕ ΚΑΙ ΑΣΠΥ ΣΑΟΙ.

Le vaillant homme de guerre

Sauve la ville, et la terre.

XII.

PARCERE SUBJECTIS, ET DEBELLARE SUPERBOS.

Les anagrammes étaient écrits en leur place, en même ordre, que les autres, et se rapportaient à l'hypothèse de cet arc érigé à la clémence du Roi.

VIII.

HENRICUS BORBONIUS
HIC BONUS VERE NOBIS.

R. En E.

IX.

ENRICUS BORBONIUS
ERO VIR BONUS NONIS.

C. En O.

XIII.

MARIA DE MEDICIS REGINA GALLIARUM
VIDE VIDE RARAM GALLI REGIS AMICAM.

N. En V.

XIV.

MARIE DE MEDICIS REINE.
DIEU! JE DESIRE MON MARI.

C. En V.

LA COURONNE pendante sous l'arc, était de chêne la vraie civique, couronne que les Romains donnaient à ceux qui avaient sauvé les citoyens, telle qu'a été la victoire de sa Majesté sur soi-même, et de son amour sur l'amour de ses sujets ; à quoi servait cet écriteau posé contre la tapisserie à côté gauche de l'arc.

POUR LE MONT D'ËTA

LE CHENE.

HERCULE LORS EST VAINCU QUAND N'EUT POINT DE SEMBLABLE.

HENRI AYANT DOMTE TOUS LES PLUS BELLIQUEUX;

SOI-MEME SE VAINQUIT, QUI SEUL L'ETAIT PLUS QU'EUX,

N'EST-CE PAS UN VAINQUEUR DU TOUT INCOMPARABLE?

[n. p.]

Illustration :] VICTORIÆ. MAJESTAS. UBERTAS. CLEMENTIA. PAX. RELIGIO. IMORTALITAS. /REGIS AFFINES AVENIONE CLARI DUCUM BORBONIORUM AD LUDOVICO SUCCESSIO / HENR. BORB. REX GALL. ET NAVARRÆ DESPERATISSIMO SEculo PRIMUS TEMPLUM JANI CLUSIT / TEMPLUM JANI.

Le temple 25 pieds de carré, 21 de large, 28 de haut sans la coupe.

p. 145

LE SIXIEME RENCONTRE DU TEMPLE DE JANUS AU CHANGE.

CHAP. XIII.

SA MAJESTE sortie qu'elle fut du quatrième détroit du labyrinthe, et passé l'échafaud du cardinal d'Armagnac, qu'elle trouva incontinent au fonds de l'Épicerie devant le puis de l'Arrape, de là à quatre ou cinq pas, elle entre dans le Change, et commence de plus en plus à découvrir la magnificence de son triomphe nuptial. De premier abord se présente à l'entrée dudit change le temple de Janus, que l'on avait élevé en ce lieu-là, et pour être le plus fréquenté et célèbre de toute la ville, et pour ce que le cinquième arc de la paix générale y était dressé ; et le lieu y invitait aussi appelé jadis à Rome *Janus* d'autant que les statues de ce dieu prétendu et son temple étaient en semblables places, que nous appelons Changes.

CE TEMPLE était la plus belle pièce de toute l'architecture, encore qu'il eut plusieurs manquements, n'ayant permis la brièveté du temps et l'arrivée inopinée de sa Majesté de l'accomplir de toutes ses perfections. Je déchiffrerai en peu de mots, ce qu'y était, et ce qu'y manquait. Le plan était presque carré, de 25 pieds de long, 21 de large, 28 de haut, tout fait à jour et de menuiserie en relief. Les trois côtés étaient trois rangs de cinq grandes colonnes chacun à la corinthe, de porphyre rouge et serpentinite vert mêlés tantôt d'un, tantôt d'autre. Le quatrième, qui était le devant et la façade de l'édifice, au lieu des colonnes avait quatre grands termes de relief fort artistement travaillés, auprès du naturel, et bronzés non pas en peinture mais en bronze brisé, et posé à la façon, que se couche l'azur, artifice, qui faisait paraître à qui n'y regardait de fort près que ce fussent statues de fin bronze

jetées au moule. Le tout de l'invention et bel esprit de M. Pierre de Plan peintre avignonuais, qui avait charge de toute la peinture de ce labyrinthe. Ils étaient tous quatre différents l'un de l'autre. Le premier avait le visage d'homme avec ses pantons de draperie et langes entrelacés de disques et festons, représentant le quatrième arc dressé à l'humanité et clémence du Roi. Le second était d'une tête de bélier aboutissant sur ses ongles, enrichi de festons de toute sorte de fruits, et de feuillages mignonnement insérés et refendus : il signifiait le second arc du sacre, et règne de sa Majesté, étant le bélier le roi du troupeau. Le tiers faisait une fille féconde et fertile chargée de fruitage et de festons pendant sous ses poupes pendantes et fécondes pour l'arc troisième du Jardin Hespérien et villes de France. Le quatrième avait le muse de lion fort bien élaboré, et accompagné de ses feuillages et griffes, servant au premier arc dédié à la force et valeur du Roi. Tous les quatre avaient sur leurs têtes un petit panier rempli de laurier, myrte, olivier et autre verdure et fleurs cueillies au jardin, ayant chacun d'abondant sa stylobate jaspée de diverses couleurs. En outre tant sur les thermes, que colonnes des autres côtés régnaient une belle corniche avec sa frise, architrave

p. 146

et autres appartenances de couleur de jaspe blanc et bleu ; sur cette corniche portait un autre bel ordre corinthien, de vingt et deux petites colonnes, tout autour du carré avec les arcades d'une colonne à l'autre, les corniches en haut et les bases en bas, le tout quasi en façon de balustre, de fine menuiserie, et les colonnes faites autour jaspées de toutes couleurs, comme les corniches dentelées d'azur et d'argent à rechange. Les petites arcades tout partout étaient remplies des médailles, portraits et effigies des ducs de Bourbon, depuis saint Louis d'un côté, et de l'autre des hommes illustres de l'alliance du Roi, qui firent autrefois quelques choses signalées en Avignon, selon qu'ils ont été colloqués tantôt ès petits rencontres, et échafauds des carrefours. La peinture était de couleur de bronze sur la toile, avec châssis et inscriptions ou éloges de chacun, que nous rapporterons maintenant. Surtout ceci, derrière cet ordre des effigies et petites arcades, l'on avait fait un petit échafaud en planche, régnaient tout à l'entour, pour recevoir sept enfants richement vêtus, paraissant par-dessus le balustre dès la ceinture en haut, et rangés à file en façon de statues. Le premier représentait victoire, le second la Majesté, le troisième une nymphe Hespéride avec une corne d'abondance chargée de fruits, le quatrième la clémence, le cinquième la paix, le sixième la religion, le septième l'immortalité, se rapportant tous aux sept arcs du labyrinthe, et tenant en main un rameau des couronnes pendantes auxdits arcs, comme la victoire, le laurier, la Majesté, les fleurs de lys, et ainsi des autres consécutivement. Outre plus l'auteur avait fait sept odes qui répondaient audits sept personnages pour être écrites en or sur l'azur, et affichées sur la tapisserie au-dedans du temple, ayant charge chacun des sept acteurs d'en réciter les premiers couplets à l'arrivée de la Reine. Je mettrai lesdites sept odes à la fin du livre, pour n'interrompre le fil de ce discours. En l'endroit le plus propre et apparent, se lisait cette inscription, qui animait tout l'édifice :

HENRICUS BORBONIUS ANTONII III ORBE GALLICO MARI, ET TERRA PACATO, REP. OPTIMIS SANCTISS. Q. LEGIBUS STABILITA, VIA SUPERIORUM REGUM TEMPORE INCHOATA TOTIES, EADEMQ. SÆPIUS INTERMISSA TANDEM PRO DIGNITATE, ET PACE REGNI, ORBISQUE TERRARUM ULTERIUS PROMOTA, PATEFACTAQ. DESPERATISSIMO SEculo PRIMUS TEMPLUM JANI CLUSIT.

Plutarque en son Numa dit, que l'on feignait Janus à deux faces, qu'il appelle ἀμφιπρόσωπος, ὡς ἑτέραν ἐξ ἑτέρας τῷ βίῳ περιποιήσαντα τὴν μορφήν, καὶ διάθεσιν, *d'autant que ce, dit-il, il avait réduit les hommes d'une vie brutale, et sanglante à une paisible, et meilleure.* Que fut cause que les Romains en temps de guerre soulaient laisser son temple ouvert comme donnant libre accès à tous de s'adresser à ce dieu pour lui demander la paix, et une vie plus assurée, et au contraire le fermer en temps de quelque grande paix, comme ayant fait de lui ; ainsi que nous lisons, qu'Auguste et d'autres le pratiquèrent. De ces deux têtes de Janus prit cours une autre cérémonie de lui consacrer le mois de janvier, qu'ils nommèrent *Januarius*, comme celui qui d'un visage regardait l'an passé, et de l'autre le suivant.

Toutes les deux superstitions cadrent de point en point à sa Majesté : non seulement pour avoir fait une paix si signalée avec l'Espagnol, que les plus téméraires n'eussent osé espérer de plusieurs siècles, mais encore, pour ce qu'il est le Roi qui ferme le siècle passé tout de fer, et ouvre le présent tout doré de ses trophées, fermant la porte au nez au monde de guerres et de malheurs, qui depuis trente ou quarante ans passés avaient défigurés la France et la plus grande partie de la Chrétienté.

p. 147

POUR CONTINUER donc notre propos, la Reine, entrée au Change, se trouve devant ce temple, où elle fut saluée et retenue par le grand chœur de musique rangé là-dedans, qui chanta fort mélodieusement ce sonnet bâti sur les chaînons, qui sont ès armoiries de Navarre, et faisant allusion d'icelles à l'Hercule Gaulois, et à la réunion heureuse que le Roi a fait de son Royaume ; les deux derniers vers sont corrélatifs : tout le corps plus sortable à la musique, pour donner quelque branle à l'harmonie, que signalé en délicatesses et friandises de cour, que quelques-uns appellent fleurettes françaises, d'autres délices courtisanes, d'aucuns *nugas canoras*. Le voici tel qu'il est :

SONNET

AU ROI

Sur le Blason des Armoiries de Navarre.

*L'aîné mâle des Dieux, le César de la France,
Le Mars des escadrons, la merveille des Rois,
L'Alexandre jumeau, l'Hercule des Gaulois,
Le Mercure de paix, l'Alcion d'assurance :
Henri le triomphant, qui au bout de la lance
As débattu le sort de ce monde Français,
Joignant victorieux sous le joug de tes lois
D'un peuple courroucé la martiale vengeance.
Seul tu as rallié le Royaume, et l'état,
Rangeant des fleurs de lys les fleurons à l'éclat
De ce triple chaînon, qui brillant entrelace
De mille et mille plis l'écusson de ta race ;
Henri, le lys, le los, l'élu, le lien, la loi,
Des Rois, des grands, de Dieu, de l'état, d'un bon Roi.*

Sa Majesté montra d'y prendre plaisir, l'entendant d'un bout à l'autre : aussi la mélodie en était belle et de fort bonne grâce, de l'ouvrage de M. Intermet, chanoine et maître de chœur de Saint-Agricol, qui avait charge du grand chœur de musique. Sa Majesté cependant n'était pas si ravie de ce son, qu'elle ne jeta toujours quelque œillade sur cette belle architecture, et sur les effigies susdites disposées par ordre comme s'ensuit, avec les éloges propres écrits sous chacune.

DANS LA FRISE de la façade, qui portait sur les termes, ceci était écrit en lettre jaune sur l'azur :

MAGNI HEROES HENRICI IIII GALLORUM, ET NAVARRÆ REGIS CONSANGUINEI, QUI ALIQUANDO AVENIONE ILLUSTRIS REBUS GESTIS, EGREGIISQUE FACINORIBUS FLORUERUNT.

Les portraits, et effigies qui correspondaient à ce devant, et à cette frise, étaient ceux-ci avec ces éloges.

p. 148

I.

CAROLUS MARTELLUS.

Carolus Martellus Avus Caroli Magni Avenionem obsidione mirabili, fuso, sugatoque Athino Rege Arabum, recuperatam Henrico IV Francorum Regi invictissimo nepoti suo amoris in Avenionenses sui specimen hæreditarium transmisit.

II.

CAROLUS MAGNUS.

Divus Carolus Magnus cognomento christianissimus, orbis universi formidolosissimus debellator, Avenionensem Ecclesiam primum a D. Martha fundatam, postea a Saracenis Hugonothorum nostrorum Archimandritis penitus eversam, secundus fundator dotavit, atque restituit, cujus immortalis memoria dignam munificentiam Henricus IV ejus optimus nepos; conservandis, auctisque veteribus ejusdem Sanctæ Ecclesiæ privilegiis, atque opibus æmulatur.

III.

LUDOVICUS OCTAVUS.

Ludovicus Octavus D. Ludovici parens Henrici IV Tritavi Tritavus Avenionem diuturna obsidione ab Albigenis sædere, ac Tyrannide liberavit; urbisque muros postea per suos perdidit, ne civitas periret.

IV.

CAROLUS I. SICILIÆ REX, COMESQUE PROVINCIÆ,
ET ALFONSUS COMES THOLOZÆ.

Carolus I. Siciliae Rex, provinciae Comes, et Alfonsus Comes Tholozae; ambo Divi Ludovici Germani fratres, atque domini Avenionis conventiones pacti cum Avenionensibus, antiqua illis privilegia, avitamque libertatem indulserunt, auxerunt.

V.

BEATUS PETRUS A LUXEMBURGO.

Beatus Petrus a Luxemburgo miraculorum patrator, Avenionensium Divus tutelaris, Henrici IV ex Margareta a Luxemburgo ejusdem Henrici proavia consanguineus, cujus reliquiae sacrosanctæ apud patres Cælestinos quotidianis prodigiis illustrantur in dies, dum interim Nepotes sui patrant in Gallia, nova victoriarum, successuumque miracula.

p. 149

VI.

PETRUS DE FUXO CARDINALIS.

Petrus de Fuxo Cardinalis amplissimus, Henrici IV ex Joanna Albretia matre consanguineus, in Concilio Constantiensi primum Hispaniarum, tum in Basileensi Avenionensium legatus ordine tertius inauguratus magnum schisma delevit: Bellam crucem in via curuli, Atrium cum gradibus in templo Domnorum, sacellum peramplum ad Cælestinos, Anteriorem Franciscanæ Basilicæ partem, ubi sepultus jacet, egregia liberalitate substruxit.

VII.

CAROLUS BORBONIUS SENIOR CARDINALIS.

Carolus Borbonius Cardinalis Caroli Comitis vindocini Henrici IV Avi filius, Archiepiscopus Lugdunensis, Caroli Octavi susceptor ex fontibus, Legatus Avenionensium quartus, Consilio, industriaque Bartholomæi de Believre civis Lugdunensis viri clarissimi, qui ejus causa pro variis rebus tredecies Romam profectus, inde tandem Carolo patrono suo Legationis amplissima literas, pileumque detulit: eo tum apud Legatum Principem loco, quo hodie clarissimus D. de Believre apud Regem, maximus Regni Cancellarius, status Gallici, Regiique Consilii lumen ac columen.

VIII.

CAROLUS BORBONIUS JUNIOR CARDINALIS.

Carolus Borbonius alter Henrici IV patruelis, difficillimis Reip. fideique Catholicae temporibus, nuper Avenionensium Legatus decimus, Avenionensibus supra quam credibile est carus, et gratiosus.

IX.

GEORGIUS ARMAGNIACUS CARDINALIS.

Georgius Armagniacus Henrici IV Avunculus, Caroli Borbonii in Legatione Avenionensi Collega Rotam Avenionensem instituit ; patres Minimos fundavit ; Cælestinos Gentilienses auxit ; pœnitentes S. Georgii, quas vocant, dotavit, locavitque ; pater populi, Religiosorum patronus, pauperum tutor, omnium ordinum defensor et custos : cujus nimis immaturam Reip. mortem Avenionenses adhuc ex infimo pectore saucii lacrimantur.

DE L'AUTRE COTE du temple, qui se pouvait voir du chemin, où devait passer la Reine, était représentée la généalogie de la maison royale de Bourbon, depuis saint Louis en çà, avec leurs effigies, éloges, colonnes, et arcs comme dessus. Et premièrement dedans la grand' frise se lisait ceci dessous les effigies :

p. 150

STIRPIS REGLE BORBONIORUM, INDE USQUE A DIVO LUDOVICO GENTILITIA AD VIVUM EXPRESSA, ET CONTINUATA SUCCESSIO.

Au-dessus immédiatement se voyaient les dites effigies de bronze.

I.

DIVUS LUDOVICUS.

Divus Ludovicus, principum, Regumque miraculum, Sanctus Galliarum tutelaris, qui Asiam, atque Africam domuit, Regnum Gallicum Albigensibus latrociniis perpurgavit, Navarreum stabilivit. Henrici I. Tritavi Atavus.

II.

ROBERTUS.

Robertus, Divi Ludovici ex Margareta filia Raymundi domini Avenionis filius, Borboniæ stirpis caput, Henrici IV Francorum, et Navarræ Regis Tritavi proavus.

III.

LUDOVICUS MAGNUS.

Ludovicus I. Dux Borbonius, pacis et belli laude illustrissimus, invictissimus ad Cassellium montem Francici Imperator exercitus. Tritavi Avus.

IV.

JACOBUS.

Jacobus Marchiæ comes, clade pictaviensi clarissimus, Reque Gallica usque ad extremum spiritum accurata Inclytus. Tritavi pater.

V.

JOANNES I.

Joannes Borbonius Marchiæ Comes Turcarum agitator, atque profligator acerrimus, fideique Catholica strenuus propugnator. Tritavus.

VI.

LUDOVICUS.

Ludovicus Borbonius Comes vindocinus Azincurtiano prælio notus, vita suspiciendus, morte formidabilis, Henrici IV Atavus.

VII.

JOANNES II.

Joannes II. Comes vindocinus, pater patria, hostium Regni terror, horrorque, publicæ libertatis Assertor, in secundis rebus constans, in advertis erectus. Henrici A<t>avus.

p. 151

VIII.

FRANCISCUS.

Franciscus Borbonius princeps magni animi, majoris fortunæ, maximæ gloriæ, spei incomparabilis. Neapolitana expeditione celebris, Margarietæ a Luxemburgo maritus. Henrici proavus.

IX.

CAROLUS.

Carolus Borbonius Dux vindocinus primus, Galliarum post Ticinensem cladem Prorex, exterorum scriptis celeberrimus, suis factis clarior, legum patronus immortalis. Henrici Avus.

X.

ANTONIUS REGIS PATER.

Antonius Borbonius dux vindocinus Rex Navarra, felici, atque aeterna prole de universo orbe Gallico optime meritis, tanti filii tantus parens, Gnatum suae virtutis pro communi omnium bono Regnis amplissimis reliquit haeredem. Henrici IV optimi principis pater felicissimus.

XI.

Henricus IV Rex Galliarum, et Navarra Christianissimus, Bonus bene bono patre satus filius, qui Caroli magni, caterorumque majorum suorum virtutem, atque ingenium longo intervallo revocavit : unusque complexus simul omnia, quae praeterita aetates in singulis sunt mirata, Gallorum Regum majestatem in summo splendoris, gloriaeque fastigio collocavit : fudit inertes, fortes debellavit, placavit Regnum, terruit orbem, vicit fortunam, spes multas maximas, tandemque obluctantem, invitamque invidiam superavit.

Voilà tout ce que se trouva en être de ce temple de Janus. L'on laissa en arrière le dôme, où devait être l'effigie du Roi peinte à l'huile, au naturel, avec l'emblème de la tête de Janus aux deux faces, à la cime, animé de la devise du Roi, DUO PROTEGIT UNUS, fort à propos pour les deux faces de ce Dieu. L'on oublia aussi la tapisserie derrière les deux ordres de colonnes, qui étaient contre les murailles pour embellir ce qui était de jour, et de muraille entre lesdites colonnes ; et sur tout la voûte fut laissée tout à découvert, avec les seuls bois, qui causait une difformité remarquable à l'édifice, à faute de bien peu de cas. Au centre de ladite voûte, se devait poser un labyrinthe artificiel écrit sur le vélin en grand volume moitié azur, moitié fin or en losange, que je n'ai voulu ici insérer pour n'avoir été mis, et pour ne faire parade de chimères, et magnificences imaginaires, qui ne furent jamais.

p. 153

[Illustration :] MERCURIO CADUC / PACI REGIÆ / ICTUM JAM FÆDUS / QUOD NEC EX ANIMI TUI SENTENTIA SI QUIDANTE HUNC DIEM, ETC. / FERT OMNIA DULCIA SECUM / DUO COLLIGAT UNUS / O COHIBETE IRAS ICTUM JAM FÆDUS ET OMNES COMPOSITE LEGES / REGUM NAVARRÆORUM SERIES.

La galerie de Change longue de 28 pieds, large de 7.

p. 155

L'ARC CINQUIÈME DU LABYRINTHE ROYAL.

Sur la paix générale faite dedans et dehors le royaume.

CHAP. XIV.

LA Reine, dès le temple de Janus, découvrait le cinquième arc, qui était à l'autre bout du Change à l'embouchure de la rue qui mène à la place, accompagné de son théâtre fait en galerie tirée du côté gauche de l'arc en bas, tout du long de la maison, qui carre ce côté-là, de sorte que toute cette place était parée en toutes ses avenues, autant que le lieu le pouvait permettre de ces trois pièces que je viens de dire.

SA MAJESTE contente du sonnet, qu'on lui avait chanté dans le temple, passe outre, et se vient rendre droit à ladite galerie, se faisant faire place jusques à la pouvoir joindre de près. Les enfants qui y étaient rangés et assis tout du long en deux ordres de degrés, de haut en bas, en situation d'amphithéâtre, tenant chacun d'une main un rameau qui d'olive, qui de laurier, qui de chêne, qui de myrte, qui de lys, et autres, s'approchant sa Majesté, se levèrent sur leurs pieds, et la saluèrent de premier abord d'un VIVE LE ROI, VIVE LA REINE.

Pour variété au lieu de théâtre, qui devait accompagner cet arc cinquième, on avait dressé une galerie large seulement de 7 pieds, longue de 28, le devant était enrichi d'un balustre fait de festons passémentés des livrées de la Reine, porté sur de grands pilastres, d'un bout de la galerie à l'autre, pour recevoir les effigies des rois de Navarre, de même étoffe que celles qui étaient au temple de Janus, en bronze sur la toile, ayant leurs éloges écrits au-dessous, dans le même tableau, tous rangés

dans les vides du balustre, comme dessus. Le dedans était préparé de quatre rangs de degrés l'un sur l'autre, pour recevoir une trentaine d'enfants d'élite des meilleurs maisons d'Avignon âgés de neuf à dix ans la plupart, les sept vêtus en ange, les autres sept en génies domestiques, et sept autres aussi en anges ; le reste en gentilshommes, hormis deux petits qui étaient habillés à la moresque. Ces deux mores après le Vive le Roi, se défièrent au combat, pour réciter à qui mieux mieux, et à qui en saurait le plus, en façon de dispute scholastique les anagrammes qui étaient écrits ou à écrire deçà et delà par les arcs du labyrinthe, que sa Majesté n'avait pu lire ou remarquer en passant, ni le peintre écrire à cause de la brièveté du temps. L'un récita ceux du Roi, l'autre ceux de la Reine à l'envi. Je ne les répèterai pas en ce lieu, pour les avoir déjà mis au commencement du livre selon l'ordre qu'ils furent ici récités. Voici le cartel de défi :

1. *Hic sua nescio quæ nobis anagrammata passim
Venditat, et sortes tollit ad asira suas.*

p. 156

2. *Hæc ego Regina fortunatissima centum
Nomina, Sphynge etiam judice, mira fero.*

1. *O si verba quadrant rebus, magne Œdipe, quæ te
Doctior in foliis docta Sibylla suis?*

2. *Vis ergo certare quid ausit uterque vicissim,
Reginæque notas, arbitriumque sequi?*

1. *Nunquam hodie effugies : quid vis deponere mecum?*

2. *Auriculas. 1. pretium furis? 2. Amice, tuas.*

1. *Incipe. 2. non facio. 1. ire æquum est nostra omina primum,*

2. *Postera Regine, primaque Regis eant.*

Les sept anges tenants d'une main, les uns une tiare pontificale, les autres des clefs dorées, assis au plus haut degré, récitèrent les éloges de sept papes issus de la Toscane. Les livres sont pleins de leur vie, et n'est de besoin que je m'arrête longtemps en chose si connue et frayée ; je me contenterai de rapporter les distiques qui leur furent donnés, où vous remarquerez seulement au premier, qui est léonin fait à la bonne antiquité, que de cinq Papes qui ont eut le nom de Pie, il y en a eu quatre toscans :

ALIIQUOT SUMMI PONTIFICES EX ETHRURIA.

I. PIUS QUARTUS.

*Papa Pius quartus Medices de sanguine cretus,
Quattuor Ethruscos jam faci esse Pios.*

II. MARCELLUS SECUNDUS.

*Marcellum nisi mors nimis immatura tulisset,
Impia cum Mauris Africa Tusca foret.*

III. CLEMENS SEPTIMUS.

*Clementes superat Clemens Mediceius omnes,
Nil adeo toto mitius orbe fuit.*

IV. NICOLAUS SECUNDUS.

*Tuscia Nicoleon mundo dedit una secundum,
In duo Reginam quæ modo Regna dedit.*

V. LEO DECIMUS.

De Medicis Decimus Leo dat Medicamina mundo,

p. 157

Si vel non faceret toxica, vel caperet.
VI GREGORIUS SEPTIMUS.
Gregorius vigilans, in agendo dicitur, omnes
Ne dubita Tuscos dicere Gregorios.

VII. CLEMENS OCTAVUS AD REGEM.
Clementem Octavum Florentia, Gallia Regem,
Jam chaos antiquum, ni peperisset, erat.
Labentem mundum tenuit Clementia duplex :
Vel tua ne caderet, vel mea ne rueret.

Les sept génies portaient des couronnes de ducs, rois, et empereurs pour représenter chacun d'eux les 14 principales alliances de la Reine, et maison de Médicis alliée à toutes les premières maisons du monde, récitant les éloges qui s'ensuivent :

LES ALLIANCES DE LA TRES AUGUSTE ET TRES ANCIENNE MAISON DE MEDICIS.

I. AUSTRIA
Austriaci quoniam me progenuere parentes,
Imperii mecum jura paterna tuli.

II. FRANCIA
Tres Reges Catarina toro fecunda dedisti,
Da Maria Henricum, quattor instar erit.

III. HISPANIA
Pax aeterna meis thalamis firmabitur inde :
Quod Gallo affinis magnus Iberus erit.

IV. HUNGARIA
Sauromatas, Medices clarum genus ire per Hunnos
Si nondum satis est, Gallia summa redi.

V. BAVARIA
Affines Bavaros sanguis, pietasque jugarunt,
Incertum an sanguis, clarior, an pietas.

VI. LOTHARINGIA
Magna etiam patruos petiit Lotharingia nostros
Augustum Medices, Austrasiaeque genus.

VII. POLONIA
Franco, quae fuerat sociata Polonia Regno,
Juncta recens Franco venit utrinque toro.

p. 158

VIII. SABAUDIA
Fas mihi perpetuae componere foedera pacis,
O toties proavis juncte Sabaude meis.

IX. MANTUA
Mantua quid dulcem revocas, retinesque sororem,
Qua sine semper erit vita dolenda mihi ?

X. FERRARIA
O mea Clementi Ferraria reddita magno!
Mecum etiam Medices foedera gentis habes.

XI. BONONIA
Tuque alias inter cognata Bononia felix,
Laurigerum nostro sanguine nacta genus.

XII. TOLETUM

*Te dominam magni mundi bene dixero, Cosmus
Magnum habuit magno quidquid in orbe fuit.*

XIII. URSINI

*Laurenti, poteris thalamis adungere Regna,
Non magis antiquam, regificamque domum.*

XIV PARMA

*Austriadum claro sociatos sanguine, nexus
Qui melius posset jungere, nullus erat.*

p. 159

TABLE GENERALE DES ALLIANCES DE MEDICIS.

		Alexandre de Médicis	Femme en secondes nocés, du Duc de Parme	
		Marguerite d'Autriche	Fille de Charles Quint	
	Avec les Empereurs, et les Rois.		Tente du Roi Philippe d'Espagne.	
		François de Médicis père de la Reine.	filles de Ferdinand l'Empereur	
		Jeanne d'Autriche sa mère	Tante des Reines De Pologne Et d'Espagne à présent régnante	
Par les de Médicis	Ferdinand d'à présent	sœur de Sigismond	Anne Duchesse de Bavière Elizabeth femme du Roi de Pologne	Princes
		De Charles Duc de Lorraine	Catherine Duchesse de Mantoue Eléonore encore Duchesse de Mantoue Barbe Duchesse de Ferrare Et de Maximilien Empereur.	
	Christine de Lorraine fille	Et de Claude qui était fille de	De Henri second Et de Catherine de Médicis Reine de France	
	Julien de Médicis		Henri second de Valois Roi de France	
	Philiberte de Savoie	Quelques uns en doutent, je ne sais pourquoi	Catherine de Médicis	
Avec les Ducs et autres grands seigneurs	Laurent de Médicis		Avec les Rois Henri quatrième de Bourbon	
Les alliances de la maison	Magdeleine de Bologne		Marie de Médicis	
	Cosme de Médicis			
	Léonore de Tolède	Alphonsine des Ursins	Alphonse second Duc de Ferrare	
	Laurens, et Pierre de Médicis a Pierre de Médicis	Clarisse des Ursins	Léonore de Médicis Guillaume de Gonzague Duc de Mantoue	
	Lucrèce Tornabuoni		Avec les Ducs, et grands seigneurs Léonore de Médicis sœur de la Reine	
	Jean François de Médicis		Paul Jordan Duc de Braciano	
	Catherine Sforza		Isabelle de Médicis	
	Jean de		Pierre Rodolphe Lucrèce de Médicis	

Médicis
Marie Salviati
Par les
princesses

François de Cibo
Magdeleine de Médicis
Guillaume de Pazzi
Blanche de Médicis

p. 160

Les autres sept anges faisaient pour les sept cardinaux de la maison de Médicis, entre lesquels Hippolyte fut archevêque d'Avignon l'an 1527. Prince tant célébré ès histoires pour sa valeur ; je m'en déporte pour le présent.

LES CARDINAUX DE MEDICIS.

1. HIPPOLYTUS DE MEDICI CLEMENTIS VII NEPOS.

*Hippolyto Cavarum sedem rexisse secundam
Proximus a Papa passus, honorque fuit.*

2. JOANNES SALVIATI LEONIS X. DE MEDICIS EX SORORE NEPOS.

*Jactatam toties patruus, te interprete, navim
Saluat, ut inde salus, hinc Medicina foret.*

3. NICOLAUS RODULPHUS LEONIS X.

EX LUCRETIA DE MEDICIS SORORE NEPOS.

*Undique nutantem patruus si sustulit orbem,
Nil mirandum : humeris se tulit ipse tuis.*

4. JOANNES ANGELUS DE MEDICIS.

*Talis erat, quali portaverat omine nomen :
Moribus Angelicis, Angelico ingenio.*

5. ALEXANDER DE MEDICIS CARDINALIS FLORENTINUS.

*Tu quoque dum Regum nuper sacra fœdera jungis,
Angelus es, pacis, militiaeque decus.*

6. FERDINANDUS DE MEDICIS MAGNUS DUX ETHRURIAE

*Te quoque principibus permixtum agnosce latinis,
Quem Papam poterant, nunc habuere Ducem.*

ANTONIUS MARIA SALVIATI.

*Nec sine te salvus, credo, consisteret orbis :
Nec sine de Medicis sanus : utrumque tuum est.*

p. 161

Sa Majesté écouta jusques ici fort paisiblement, et goûta sur tout les anagrammes, et le bien dire des deux petits mores. Le reste des enfants habillés à la française devaient réciter les éloges des rois de Navarre, qui étaient écrits sous leurs effigies ; mais le tard fit changer d'avis. Je les ai ici couchés de mot à mot pour la satisfaction de ceux, qui n'y purent pas atteindre avec les yeux, ou qui ne les entendirent pas.

I.

HERCULE

Hercule ille Osyridis filius, qui Tricorporem Gerionem debellavit, Navarrae familiae Regiae caput : labyrintho Regio, et pompae nuptiali argumentum dedit.

II.

GARCIAS XIMENES

Garcias Ximenes, post recuperatum a Barbaris virtute Caroli Magni Navarrae Regnum, Rex primus, deinceps ter septem e stripe sua Navarraeos Reges habuit successores in regno, per totos annos 518 obiit anno Christi 758. Regni 42.

III.

SANCTIUS FORTIS

Sanctius VIII. Navarrorum Rex ter septimus, cognomento fortis, ex Prosapia Ximena ultimus, Miramolini Arabum Imperatoris vallum e catenis intextum, quo Christiano equitatu viam, et victoriam aperiret, Princeps inclutus Penetravit : indeque ex eventu Navarrearum Regum insignia catenis intertexta conflavit. obiit an. 1234.

IV.

THEOBALDUS I

Theobaldus primus Campaniae Comes, vir strenuus, et vexato ingentibus praeliis Ottomannico Imperio nominatissimus. obiit an. 1253.

V.

PHILIPPUS PULCHER

Philippus Pulcher Rex Francorum, et Navarrae, qui Avenionem una cum summo Pontifice Clemente quinto summam fortunam invexit : fortior in Regnando, quam felicior. obiit an. 1313.

VI.

PHILIPPUS III

Philippus 3 Eburonum Comes, ob rem Catholicam adversus Granatae Principem feliciter susceptam, gestamque clarissimus : post Ludovicum Hutinum, Carolum Pulchrum, et Philippum primum quartus à Philippo pulchro successit utrique regno. obiit an. 1347.

p. 162

VII.

GASTO FOCCIUS

Gasto Focciae vaccae Comes Rei Castrensensis scientissimus, rebus gestis inclutus, scriptorum ore celeberrimus, egregia prole gloriosus, a Philippo 3 quartus propter Eleonoram suffectus Navarrae Regno. obiit an. (sic)

VIII

FRANCISCUS PHŒBUS

Franciscus Phœbus Gastonis Focci filius, oris eximia Apollineaque, ac digna Imperio venustate spectabilis, cujus Regnum Matris Blanchae feminae cordatissimae consiliis sublime, atque erectum stetit, dum praecipua Christiani orbis capita colliderentur. obiit an. 1483.

IX

JOANNES ALBRETIVS

Joannes Albretius variis fortunae successibus sus deque versatus, et suorum ingenio magis, quam suo agitatus supra fortunam tamen erectus, atque invictus enatavit. obiit an. 1517.

X

HENRICUS ALBRETIVS

Henricus Albretius Joannae Reginae parens, quae Antonio Borbonio Duci Vindocino Henrici IV parenti se in matrimonium, Regnumque Navarrae in dotem, haereditatemque permisit. obiit an. 1555.

POUR NE RIEN DEMORDRE de la méthode qu'avons gardée es autres arcs, il reste maintenant de déduire par le menu ce que reste de cestui-ci posé à la paix. Son ordre était corinthien, ses colonnes d'un fort beau jaspe gris, ses termes *Cérès et Bacchus*. Sa corniche de marbre obscur, ses stylobates diversifiées d'autres jaspes de plusieurs façons. Il avait 28 pieds de jour, 35 de haut, de large 17.

IL ETAIT DEDIE à Mercure dieu de paix, que les Romains peignaient toujours es porches et académies avec Hercule, et un petit Cupidon entredeux, pour donner à entendre que la force mariée avec la raison est mère de paix, et que l'une sans l'autre ne peut subsister en sa perfection. Mercure étant en la maison ou au dizain de Jupiter ou de Vénus, rend les hommes éloquents, sensés, accords, doctes, conseillers des grands, moyeneurs et arbitres de paix, nés aux légations et ambassades pour accorder les Princes. Ainsi l'enseignent tous ces mathématiciens, qui font état de conter les étoiles, de contrôler le destin, de compasser les siècles, de gourmander le ciel, de ranger les planètes, de baquetter les éléments, de ménager le sort, et fortune des mortels. Et de là les poètes ont fait

Mercure le dieu de paix, l'interprète des dieux, le maître d'éloquence, le génie de conseil et de prudence.

LA PARALLELE était un Géryon à trois têtes, qui fut Roi des Espagnes, ennemi d'Hercule ; il baisait une massue, qu'il tenait d'une main, et avait auprès cette devise. ICTUM JAM FÆDUS. Le sens en est clair de la paix d'Espagne, avec l'Hercule de

p. 163

notre France. Et ne faut passer ceci sans s'arrêter un peu à peser, que le septénaire est propre à la paix, aussi bien qu'aux parallèles précédentes, s'il est vrai, ce qu'en dit Philon en la vie d'Abraham en ces termes traduits de son Grec en notre français : passage, à mon avis, remarquable. *Les amateurs d'honnêteté, et de vertu, dit ce Juif, préfèrent à toutes choses la paix, et une vie paisible ; et c'est pourquoi notre Législateur Moïse, toujours semblable à soi a appelé le septième jour et Sabbat des Hébreux du nom de repos, et de paix ; non pas, comme quelques uns ont voulu dire, pour ce que au septième jour le peuple cessait de travailler, mais pour ce que le nombre septénaire tant en l'univers qu'en nous mêmes, comme tous le confessent, est ἀστιασιστος, καὶ ἀπόλεμος, φιλονεικότατος τε, καὶ εἰρηνικώτατος ἀπάντων ἀριθμῶν, c'est-à-dire, le plus paisible, éloigné de guerre, ennemi de discorde, et amateur de paix entre tous les nombres.* Il le prouve fort doctement au reste de son discours, mais je ne m'y veux arrêter d'avantage ; seulement je remarquerai en passant que la paix eut aussi son septénaire, ayant été conclue, faite, jurée et célébrée solennellement le 21, qui est trois fois septième de juin. Ce fut le jour du repos, jour de dimanche, de l'an 1598 que le Roi accompagné de plusieurs princes et officiers de sa couronne, et des députés de sa Majesté Catholique, le duc d'Ascot, l'amiral d'Aragon, le comte d'Aremberg, le Président Richardot, et dom Louis Veres secrétaire d'état, avec grande suite d'autres seigneurs espagnols, et flamands, alla en grande pompe et magnificence en l'église Notre-Dame à Paris, où ayant chanté Messe monsieur le légat de Médicis cardinal de Florence, sa Majesté monta sur un théâtre, signa et prêta le serment de paix sur les Évangiles entre les mains dudit légat. Et après que lesdits députés eurent baisé le genou au Roi, il les invita d'aller dîner à l'Évêché, leur fit mille caresses, et en fin leur dit ce bel apophtegme. *J'ai aimé, et désiré la paix, et ne ferai jamais la guerre, que contre ceux qui refuseront la paix.* Écrivant ceci, me vint en tête une pensée curieuse, que je veux mettre hors. Que voulait dire, que l'on ne voit pas messieurs les ministres et surveillants trotter par les Royaumes pour mettre la paix entre les princes Chrétiens, comme font, et ont fait de tous temps nos prélats et cardinaux ? à ceci je ne peux répondre autre, sinon que peut-être ils sont trop empêchés à corner la guerre, à trompeter les révoltes, à fanfarer et apostropher les rébellions, vu qu'ils se fondent en la paix comme la cire auprès du feu ; l'on sait leurs pratiques et menées ordinaires. Quand le Roi était devant Amiens, et tout le Royaume en grand danger, Codur, ministre d'Uzès, de la part des Églises réformées présenta à monseigneur le duc d'Uzès quatre-vingt mille écus s'il voulait monter à cheval, non pas pour aller faire leur devoir à secourir le Roi, mais pour brouiller les cartes, et se déclarer chef d'une parricidiale rébellion contre la Majesté très chrétienne ; ce que ce grand seigneur sage, noble et vaillant, fidèle à la couronne, et catholique tout ce que se peut, renvoya si loin que le beau naturel, duquel Dieu l'a favorisé, est éloigné de tout ce que ne ressent sa générosité et noblesse, laquelle reluit en tous ses faits et propos, autant qu'en Seigneur que l'on puisse connaître de son âge, et de sa qualité. Je vous laisse à penser qu'ils devaient faire alors par les autres cachots et recoins du Royaume, où ils se sont barricadés en otage. Que si les occupations de la guerre n'empêchent ces messieurs de penser à la paix, ne serait-ce pas pour ce qu'ils sont occupés à cultiver les vignes et jardinages, et à entretenir leurs boutiques, se défiant encore peut-être d'avoir accès auprès des Grands, pour être de si basse étoffe que les plus savants grouilliers et rapetasseurs sont les plus huppés ministres chez eux, et tiennent plus du Saint Esprit de ce pays là, qui leur grouille dans le ventre jour et nuit. Mais je les pince toujours, et ils se fâchent.

p. 164.

L'EMBLEME du côté droit était la figure mystérieuse de la paix dépeinte, et tirée du prototype de Tibulle.

*At nobis pax alma veni, spicamque teneto,
Profluat et pomis candidus ante sinus.
Pax aluit vites, et succos condidit uvæ,
Funderet ut nato tecta paterna merum.
Pace bidens, vomerque vigent, ac tristia duri
Militis in tenebris occupat arma situs.*

Il n'y avait point de différence de l'une à l'autre, sinon que cette-ci est une peinture parlante, l'autre un tableau muet. Le mot était facile,

FERT OMNIA DULCIA SECUM.

LE SECOND EMBLEME était composé d'une main tenant un caducée de Mercure, hiéroglyphique de paix et vrai symbole de la devise du Roi, qui porte une massue croisée avec un sceptre et une épée, avec ce mot, DUO PROTEGIT UNUS, comme le caducée est un sceptre croisé de deux serpents entortillés, que tous expliquent, et entre autres Pline, des partis contraires unis par le sceptre et par la force des Rois, auxquels il touche de faire la guerre pour avoir la paix, qui est la fin et le but de la juste et légitime guerre. La devise était de l'allusion à celle du Roi.

DUO COLLIGAT UNUS.

C'est sa Majesté qui a serré le nœud d'une sainte paix entre ces deux grandes et puissantes monarchies de France et d'Espagne ; l'un des grands et miraculeux effets de son bras invincible, rendant presque en un moment deux Royaumes si opposés à pointes contraires, paisibles, et comme frères, et la France si tranquille et si calme, qu'il ne reste pas un souffle de toutes les tourmentes et tempêtes passées qui l'avaient presque mise à fonds d'un naufrage irrémédiable. Loué soit ce grand Dieu des armées, qui a inspiré à ce grand Roi un esprit de paix, pour l'allégeance de son pauvre peuple, qui n'en pouvait plus accablé de misères, et quasi plongé en désespoir de se ravoïr jamais.

Au bout de la galerie se continuait la suite du labyrinthe par cet écriteau de grand' lettre rouge romaine :

L'ARC CINQUIEME DU LABYRINTHE ROYAL : POUR LA PAIX GENERALE, QUE SA MAJESTE TRES CHRETIENNE A APPORTEE EN SON ROYAUME, FAITE AVEC SA MAJESTE CATHOLIQUE ROI DES ESPAGNES, QU'HERCULE PACIFIA CHARGE DES TROPHÉES DE GERYON ROI JADIS DE TROIS ROYAUMES EN CE PAYS-LA. L'OLIVE.

L'INSCRIPTION de la dédicace double servait, comme dessus, à l'argument :

I.

MERCURIO CADUCEATORI.

II.

PACI REGLE.

III.

L'inscription triomphale façonnée à l'antique en forme de *Fœdus* ancien.

FÆDUS HISPANUM.

p. 165

QUOD EX ANIMI TUI SENTENTIA, HENRICE CLEMENS, SI QUID ANTE HUNC DIEM FACTUM EST, VINDICASSIS, AUT ALIO GENERE VINDICANDUM CURASSIS : IN HÆC VERBA FÆDERIBUS COMPOSITIS PETITO. RES TUI ARMA DEPONUNT : ET NE RESIDUA IN ANIMIS, ETIAM POST PACTUM, IRA REMANEAT, PRÆTERITA ABOLERI OSCULIS PLACUIT, TIBIQ. EA CAUSA CLEMENS PONT. OPT. MAX. CUJUS INTERCESSIONE, ET LACHRYMIS TANTUM HUMANO GENERI BONUM FECISTI, ARCUM HUNC PONI IN JANO PER NOS VOLVIT, SCIVITQUE : ET PRO TUIS MAGNIS MAXIMIS MERITIS OLIVAM DARI.

C'est le vers du rond de l'arcade.

IV.

HÆ TIBI ERUNT ARTES, PACISQUE IMPONERE MOREM.

Les six piédestaux, sont ceux-ci :

V.

PACI OLEAGINEAM DONAT POST PRÆLIA CLAVAM.

Hercule après avoir vaincu les Géants, dédia sa masse (faite de bois d'olivier hiéroglyphique de paix) à Mercure ; et le Roi après tant de victoires, à consacré son épée à la paix. *Fama est victis Gigantibus Herculem suam clavam Mercurio Polygio consecrasset, quam dicunt fuisse ex Olæstro, et repullulasse, actisque, radicibus insignem arborem factam fuisse*, ce dit Comes au livre 7 cha. 1. L'olive signifie la prospérité et abondance de la paix, que l'on avait ici dépeinte, et que Ronsard imitant Tibulle décrit ainsi :

*Elle enfla tout le sein de la belle Pomone
D'abondance de fruits, que nous produit l'Automne.*

VI.

ΑΥΤΟΤ' ΕΝ ΕΙΠΗΝΗ ΖΟΑΡΚΕΙ ΛΑΟΝ ΑΕΕΟΙ

*Il rangera ses sujets désormais
Sous le printemps d'une éternelle paix.*

VII.

O COHIBETE IRAS : ICTUM JAM FÆDUS, ET OMNES
COMPOSITÆ LEGES.

X.

Pindare dit en la 3 ode olympique, qu'Hercule apporta de fort loin l'olive en Grèce, y instituant les jeux olympiques, où les vainqueurs fussent couronnés d'olive. La parallèle de ce piédestal était extraite de ce lieu de Pindare, et composée de ces vers, que chacun peut facilement appliquer au Roi, qui a arboré l'olive de paix au milieu de la France :

ΑΜΦΙ ΚΟΜΑΙΣΙ ΒΑΛΗ ΓΛΑΥ-
ΚΟΧΡΟΑ ΚΟΣΜΟΝ ΕΛΛΙΑΣ, ΤΑΝ ΠΟΤΕ
ΙΣΤΡΟΥ ΑΠΟ ΣΚΙΕΡΑΝ ΠΑΓΑΝ ΕΝΕΙΚΕΝ
ΜΝΑΜΑ ΤΩΝ ΟΛΥΜΠΙΩ ΚΑΛΛΙΣΤΩΝ ΑΘΛΩΝ

*Que d'olivier on lui donne
Le bleu céleste couronne,
Qu'Hercule victorieux
Gagna sur l'Istre bourbeux,
Pour en couronner les têtes
Des olympiques athlètes.*

p. 166

Pausanias écrit, en ses Attiques, que la paix avait été la nourrice de Pluton le Dieu des richesses, qui se tenait en Espagne plantureuse jadis en mines d'or. Ce que voulaient signifier les Athéniens par leur statue de Pluton, qui était jeune enfant entre les bras de la Paix sa nourrice. La pauvre France commence de tâter le bien qu'elle apporte, et l'expérimentera toujours de plus en plus, tant qu'il plaira à Dieu lui conserver, et prospérer ce mariage, qui doit étouffer au berceau toute guerre et division, et faire refleurir les lys de France en l'avril d'une royale postérité; ce qu'était pronostiqué par l'olive symbole d'abondance, et de richesses, puisqu'en la Sainte Écriture c'est une phrase ordinaire de dire qu'il y aura de l'huile, pour signifier une moisson plantureuse en tous biens. Les deux autres vers qui s'ensuivent promettaient le même en termes divers. L'un de Musée un peu altéré, l'autre de Virgile, visant tous deux à l'olive verdoyante que cette Princesse plantera au jardin de la France.

XI.

ΠΟΛΛΑ ΚΑΜΟΝ ΕΡΡΙΚΟΣ ΕΒΗ ΠΟΤΙ ΝΑΥΛΟΧΟΝ ΑΚΤΗΝ

En fin de compte, Henri le fort

Après tant de vagues, prend port.

XII.

PHYLLIDIS ADVENTU NOSTRÆ NEMUS OMNE VEREBIT.

Les quatre anagrammes tendent à même fin, et font mention de la paix fort expressément. Le dernier est un vers scazon.

VIII.

HENRICUS BORBONIUS
ORBIS SUB HOC VIRENS.

S. En N.

XIII.

MARIA DE MEDICIS REGINA
DEI MEDICA IN ARMA REGIS.

IX.

HENRICUS BORBONIUS, MARIA DE MEDICIS REGINA
HEM! BONI DII, REGES ORBIS, MERCURIUS, AC DIANA.

N. De trop.

XIV.

MARIA DE MEDICIS GALLORUM REGINA.
MEA MIRA REGNA MIRE GALLICIS ADDO.

V. En A.

LA COURONNE était d'olive sous la clef, en signe de paix, qui a toujours été représentée par l'olive. Les ambassadeurs, que Énée envoie au Roi Latin, sont tous couronnés de vert olivier, lui même allant à Évandre montre à Pallant qu'il est venu comme ami et homme de paix, étendant la main avec un rameau d'olive. Semblablement Stace fait que Tydée demandant le Royaume de Thèbes à Étéocle au nom de Polynice lui met entre les mains un rameau d'olivier, pour lui montrer qu'il allait comme ambassadeur de paix. Les poètes sont remplis de ce hiéroglyphique de paix ; et encore la colombe portant à Noé la nouvelle de paix tenait une branche d'olive en son bec, qui a depuis donné matière aux poètes et à l'antiquité de faire le même. L'épigramme fait a ce propos, écrit comme les autres, était affiché au côté droit de l'arc, vis-à-vis de l'autre inscription en suite du labyrinthe :

POUR GERION PACIFIE. L'OLIVE.

A CES LAURIERS J'APPENDS ENCOR CET OLIVIER
O GRAND HERCUL FRANCAIS! L'ESPAGNOL GERION
QUI SANS VAINCRE VAINCU DU GAULOIS FRANCION,
JOINT LA GUERRE A LA PAIX, ET L'OLIVE AU LAURIER.

p. 167

[Illustration :] DIANÆ LYSIZONÆ. / PIETATI REGIÆ. / VINCLA OMNIA RUPI. / ÆTERN. PIET. RELIGIONIQ. HEN. IV
XPSMI REGIS. / TUA ME CLEMENTIA TRAXIT OBSTANTIA SOLVIT / SUSTULIT EXUTAS VINCLIS AD SYDERA PALMAS / O
QUANTA FUDI MOSTR. QUÆ NULLUS MIHI REX IMPERAV.

Le théâtre 28 pieds de long 14 de large.

p. 169

L'ARC SIXIEME DU LABYRINTHE ROYAL.

Sur la religion et absolution du roi.

CHAP. XV.

LA Reine passée sous l'arc de la paix, de là à quatre ou cinq pas, à l'issue du Change, commença à découvrir celui de la conversion miraculeuse et absolution du Roi, érigé à l'issue de la grand'place de la maison de ville, à l'endroit où se rencontrent les deux rues, qui vont à Notre-Dame et au palais.

SON THEATRE était le plus grand, le plus beau, le plus superbe, et remarquable de tous les autres, qui étaient sur pied, situé à main gauche de l'arc, et continué dès la grande boutique, qui fait le coin jusques au puits. Il était enrichi de quatre grandes colonnes grises, striées et cannelées, de relief,

vernies, avec les chapiteaux dorés d'ordre composite, posées ès quatre coins sur le théâtre, accompagnées de leurs corniches de jaspe gris, faisant le carré du long, et du large, et de leurs stylobates de diverse sorte de marbres. La hâte causa un défaut de peu de fait, mais qui eût de beaucoup orné, et fait voir l'architecture demeurant le côté de la maison de ville sans tapisserie, tout ouvert, qui fut néanmoins commodité pour la grande affluence de peuple accourue au spectacle de la bataille d'Hercule avec le dragon, que s'y devait exhiber. Dans la frise de la corniche du devant, se lisaient ces vers de Sénèque :

O QUANTA FUDI MONSTRA, QUÆ NULLUS MIHI
REX IMPERAVIT : INSTITTIT VIRTUS MIHI
IVNONE PEIOR.

Dans celle qui faisait le rebras d'un côté, ceux-ci se lisaient :

PENE VECTOREM ABSTULIT,
PRONUMQUE RETROVEXIT, ET MOVIT GRADU.

De l'autre côté, ces autres deux.

VIRIBUS TRACTUM CANEM
IRA FURENTEM, ET BELLA TENTANTEM IRRITA
INTULIMUS ORBI, TUM SUB HERCULEA CAPUT
ABSCONDIT UMBRA.

Tout ceci servait comme d'argument à ce duel de l'Hercule combattant avec l'Hydre, et d'énigme pour faire voir l'effet des guerres et batailles de sa Majesté au triomphe, et victoire totale de ses ennemis.

p. 170

Cette Hydre ou dragon était d'un très bel artifice, et d'un aspect effroyable, de la grandeur d'un grand dogue d'Angleterre, tout écaillé de vert et de jaune, avec ses ombrages de noir et de rouge : il avait les griffes de léopard, le groin camard, le front enfoncé, l'oreille de lion, la barbe de bouc, la queue de couleuvre, le corps, les ailes et la tête de dragon, avec la place de six têtes ja coupées, qui faisait qu'il tenait plus du dragon que de l'Hydre ; il étincelait des yeux, jetait le feu à furie par la gorge, par les oreilles, et par l'estomac ; retirait et élançait la tête et le col d'une grande coudée, ouvrait la gueule d'un grand pied, jouait des mâchoires et de la langue si parfaitement comme s'il fut tout vif, par des ressorts et engins invisibles ; il reculait et avançait de cinq pas, poursuivant son homme, et se retirant dans sa caverne, qui était la grande boutique du coin ouverte d'une grande arcade, et rencontrée tout à propos que l'on avait ombragée de mousse, ramée, herbage, verdure, et gazon. Hercule, qui le devait combattre, était équipé à proportion, avec son arroi à l'antique, la tête coiffée d'un mufle de lion avec son poil et ses dents non pas en peinture, mais au vrai, d'une vraie tête de lion, que l'on avait trouvée tout à propos, comme il n'y a rien de si rare que n'aborde en Avignon. Le reste du corps était d'autres peaux retirant au lion sur le nu. En cet équipage, la masse au poing, au préalable que de donner la charge à ce monstre, la Reine étant arrivée, et jointe au théâtre, Hercule récita ce que s'ensuit.

L'HERCULE COMBATTANT.

*Dès le berceau, de mes mains tendrelettes
J'ai étranglé cent mille, et mille bêtes,
Dès mon enfance à la mort ayant mis
La plus grand part de mes fiers ennemis.
Toujours depuis de l'Hydre sourcilleuse
J'ai combattu l'engeance belliqueuse.
Plus j'en retranche, au plus elle en reprend,
Plus elle enrage, au plus je me défends
Mais si faut-il, qu'en fin je m'en défasse*

*Branlant en main le hampe de ma masse.
Des sept gosiers ne m'en reste plus qu'un
Le plus cruel, et le plus importun.
Raidi ton bras, Alcide, et ta massue
Qu'elle aille à bas, qu'elle tombe abattue.
Jouez, frappez, trompettes et tambours.
Hydre, voici le dernier de tes jours.*

J'ai fait profession au commencement de ne rien déguiser des défauts, qui survinrent à l'exécution du dessein. Ici en passèrent trois fort fâcheux, et qui refroidirent

p. 171

de beaucoup cet acte, que l'on avait réservé pour cette place si célèbre, comme le plus signalé. À la semonce que faisait Hercule, le chœur du char triomphant composé de voix et d'instruments, avait été aposté pour chanter la Guerre de Janequin à l'assaut de l'Hydre, mais il se perdit au besoin, se laissant rompre et déplacer par les foules. L'autre défaut notable fut en ce qu'à l'arrivée des Princes l'on fit jouer trop tôt le gros du feu qui devait sortir de la gueule et oreille de l'animal, si qu'à la venue de la Reine il n'en restait que bien peu, ne demeurant entier que celui de l'estomac, occasionnant ceux qui en avaient la charge de recharger les ressorts sur le fait, et découvrir comme l'on dit, le pot aux roses, qui fut une vraie niaiserie. D'abondant après la première charge, Hercule de défiant de ses forces, et se jetant à genoux, comme il avait fait une fois en la plaine de Salon, bataillant contre les Genevois, toutes les trompettes qui avaient eu à ces fins leur rendez-vous en ladite place, avaient commandement de fanfarder la recharge, et d'éveiller Hercule à un nouvel assaut. Elles disparurent aussi bien, que les chantres prenant ailleurs leur avantage, et délaissant ce spectacle froid comme glace et sans âme. Hercule ni pour cela, recité qu'il eût, prit cœur de la royale attention et patience de sa Majesté, plus efficace à enflammer le courage des acteurs à bien jouer, que le chant d'un Tyrtée à animer à la guerre ; il entre en lice, va assaillir son ennemi en sa caverne; et comme effrayé de l'aspect de ce monstre, se prosterne en terre, faisant cette prière à Dieu :

*Père, qui animez cette grande machine,
Encouragez mon bras, renforcez ma poitrine.*

Il exprimait allégoriquement les détroits, esquels s'est trouvé le Roi souventes fois, et une sainte et religieuse coutume qu'il a en ses plus grands dangers, de dresser ses vœux et ses prières aux cieux, reconnaissant que tout son bien vient de là, et qu'il n'est rien sans la grâce et spéciale faveur de ce grand Dieu qui en un moment peut renverser tous les Rois, et abattre toutes les colonnes de la terre. Il la toujours pieusement pratiqué, mais signamment à la journée d'Ivry, en la belle prière que Salluste du Bartas a mis en rime. Ainsi Hercule plein d'esprit et de nouveau courage, ayant prié, redouble son effort, jusques à tant que l'Hydre démembrée se rendît, pliant le col jusqu'en terre se confessant abattue et surmontée. Alors le victorieux et triomphant héros, lui mettant le pied sur la gorge, expliqua en ces deux vers tout l'énigme de ce rencontre, parlant en la personne du Roi se tournant aux auditeurs au dernier vers, et jetant un profond soupir de sa poitrine :

*Monstre effroyable, affreux, je te tien' je te tien',
J'ai acheté bien cher le sceptre qu'était mien.*

Les trompettes devaient encore ici trompeter la victoire, mais elles y firent défaut aussi bien, que le char triomphal, auquel touchait de chanter en démarchant de ce théâtre l'hymne de triomphe et le Vive le Roi.

Il y eut force Œdipe, qui contrôlèrent cette Hydre en vingt et cinq façons ; qui pensait une chose, qui en disait une autre, qui philosophait que l'on entendait l'hérésie, qui est vraiment à plusieurs têtes, sans tête s'étant démembrée du vrai chef de l'Église, qui est le fils de Dieu, et son vicaire en terre.

p. 172

L'ARC prochain leur en donnait le soupçon dressé à la conversion, et religion du Roi. J'avoue bien que le plus grand triomphe de sa Majesté fut de cette victoire de soi-même, qui lui assura deux grandes couronnes tout ensemble, celle de France, et celle du Ciel, sans laquelle celle-là n'est rien, ou si elle est quelque chose, n'est que plus grande matière de peines éternelles, puisque *potentes poterant tormenta patientur*; tout cela est vrai, et sa Majesté en a fait toujours cet état, et ne se peut révoquer en doute, sinon que de ces âmes échappées et enivrées du hanap de leur misère et mortalité qui ne pensent quasi que par jeu et par songe à la gloire et couronne future; misérables et dignes de compassion, ne s'apercevant de la mort qui les talonne de près, et de ce que les attend après l'ombre de cette vie, que Pindare n'a pas osé même nommer ombre d'un corps, mais ombre d'un songe. Tout cela dis-je étant, ce n'était toutefois du dessein, ains de faire voir un abrégé et vive peinture de toutes les batailles et trophées en blot de sa Majesté. Et savent les députés que l'intention première de l'auteur fut de l'exhiber au premier arc, où était la parallèle de l'Hydre, ne fût qu'ils voulurent le garder pour ornement de la maison de ville.

Cette bataille fut suivie de quatre petits satyres vêtus de mousse de pied en cap, qui jouèrent une satyre ou morologue sur le sujet de ce dragon en langage provençal, paysan et sentencieux de soi. Ils poursuivaient l'allégorie du combat appliquant le tout avec facéties et sentences de pays à la vérité des lauriers et triomphes de sa Majesté en général, qu'ils représentèrent conformément au personnage, qu'ils tenaient avec grande attention et bienveillance de sa Majesté, et de la grande multitude de peuple qui y assistait. Le provençal se contentera d'avoir été oui une fois en si belle compagnie, et nous passerons outre.

L'inscription, qui continuait la liaison du labyrinthe, était telle :

L'ARC SIXIEME DU LABYRINTHE ROYAL SUR LA BENEDICTION ET ABSOLUTION DONNEE AU ROI PAR NOTRE S<AINT> PERE LE PAPE CLEMENT VIII. SOURCE DU BONHEUR DE LA FRANCE, ET DU REPOS DE TOUTE LA CHRETIENITE : ELLE EST REPRESENTEE PAR LE GRAND ET SAGE PROMETHEE DELIE DU MONT DE CAUCASE PAR HERCULE.

L'ARC ETAIT CONSACRE A DIANE, qui est la naïve image de l'Église et de la vraie religion illustrée par le Soleil de justice. Saint Augustin le traite fort au long sur le Psau. 10 où les réformés de notre temps trouveront une bonne mercuriale, pour leur réformation, s'ils la veulent prendre, et y verront les naïves marques de notre Église, qui est d'autant plus lumineuse de la réelle présence du fils de Dieu (reconnu par Platon en son Timée, et par le grand Trismégiste au Pimandre, pour Soleil intelligible) que l'Église renfrognée et la synagogue de Genève en est brune, et éclipsee par l'absence du Sauveur, qui l'a abandonnée et réprouvée en ses ténèbres et en son Évangile imaginaire et invisible; laquelle s'étant glissée depuis les Apôtres par certains aqueducs souterrains, et par je ne sais quels bourreaux incompréhensibles, enfin, de bonne fortune rejaillit, et s'alambica l'autre jour tout à coup au milieu de ce grand lac mystérieux qui en est tout reformé, et miraculeux. La Lune est septénaire comme l'Église, remarque de Clément Alexandrin en ses Stromes, de Seleucus mathématicien, et de Philon aussi en la Cosmopœie, qui sont d'accord que la Lune est toute septénaire, changeant sept fois de face, chacune de sept en sept jour; et 28 fois (qui sont quatre fois sept) de maison céleste: 1 elle commence par le croissant; 2 s'avance

p. 173

à la moitié; 3 s'accroît en bosse; 4 est pleine; 5 retourne en sa bosse; 6 en sa moitié; 7 en son croissant, et en son premier point, par où elle avait commencé. De ceci fait son profit sur le psaume allégué saint Augustin, et au liv. 17 de la Cité chap. 4 il dit que le nombre septénaire signifie l'Église Catholique laquelle a reçu de Jésus Christ sept Sacrements, a eu sept diacres dès le temps de Apôtres, a distribué ses prières solennelles en sept heures canonicales, comme le fils de Dieu avait composé la sienne de sept pétitions, et le Roi des Prophètes de sept autres heures *Septies in die laudem dixi tibi*. Et son fils Salomon sa requête de sept articles. Ses docteurs sont signifiés en l'Apocalypse par les sept étoiles, que vit saint Jean à la dextre du médiateur; ses mystères par les sept sceaux; son universalité

et étendue catholique par la constellation de l'Ourse en Job 9 selon saint Grégoire, *Quid Arcturi nomine, qui in caeli arce constitutus septem stellarum radiis fulget, nisi universalis Ecclesia exprimitur?* Voilà la première convenance de la Lune avec la Religion du Roi premier né de l'Église, et reçu en l'Église, entré au Royaume de ses prospérités par la porte de l'Église. Il y en a une autre en ce que Diane était nommée des Grecs Lysizone, c'est-à-dire qui dédie la ceinture, *quod Zonam solvit diu ligatam*. Ce qu'on lui attribuait à l'occasion de ce que la nymphe Britomartis se trouvant enfilacée dans les rets, sans espoir de remède, voua un temple à Diane, qui l'en dépêtra, et délia tout aussi tôt. Chacun sait combien de nœuds, de cordages, et d'embaras sa Majesté dénoua tout en un coup, par la tant désirée profession, qu'il fit à Saint-Denis, de la foi et religion de ses ancêtres ; que d'esprits il éclaircit, que de difficultés, et obstacles il rompit, que de barrières, que de nuées, que de brouillards, que d'ombrages il ôta, après cette sainte résolution, si importante à toute la Chrétienté principalement après la bénédiction reçue de notre Saint Père, ou plutôt de la main de Dieu, qui l'a béni et prospéré du depuis en toutes choses. L'on peut dire avec vérité que ce fut le coup d'un Alexandre coupant tout à fait le nœud Gordien inextricable de ce royaume. Cela était dû au septénaire du Roi ; car l'on était absout, selon la loi de Moïse (ce que Philon au livre du Décalogue sur la fin, n'a pas laissé en arrière) toujours par septénaire, comme au septième mois de l'an, et de sept en sept ans, et principalement tous les quarante-neuf ans, qui est le septénaire carré, et l'âge du Roi, l'an du grand Jubilé et de rémission plénière, duquel il était commandé au Lévitique, *facies tibi septem hebdomadas annorum, hic erit annus Jubilaei*. Et certes si nous épluchons de près l'Écriture, nous verrons que les rémissions, et absolutions de quelque coulpe que ce fût, avaient pour terme quelque septénaire. Au Deutéronome 16, *Septem diebus comedes afflictionis panem* ; en l'Ecclés. 40, *super peccatores septuplum* ; au Lévitique 26 plusieurs fois, *addam plagas vestras usque in septuplum, percutiam vos septies propter peccata vestra, corripiam vos septem plagis propter peccata vestra*. Et en Gen. 4, *septies animadvertetur in Cain*. Et menaçant ceux qui tueraient Caïn, *omnis qui occiderit Cain septem vindictas exolvit*. Les Juifs demeurèrent septante ans en la captivité de Babylone ; il fut proposé à David par l'ange s'il aimait mieux, pour son péché, que la famine régnât sept ans qu'autre chose ; et enfin en moururent de peste septante mille. Nabuchodonosor fit pénitence sept ans ; la sœur de Moïse, pour son péché, demeura ladre sept jours. David après l'adultère fit pénitence sept jours. La pénitence ancienne de l'Église catholique pour les gros péchés, était de sept ans. *En la 33 qu. 2, si quod. Et dis. 82 præsbiter 27 qu. 1*. Et les psaumes que nous appelons pénitentiels, pour cette considération sont du nombre de sept *gl. in aut. de celeb. Miss. c. I*. Je serais trop exact et ennuyeux, si je voulais ramasser tout ce que se peut dire sur ce propos. Seulement pour ce qu'il s'agit ici de l'Église, qui est sainte, et de la piété, et religion du Roi, et de la bénédiction

p. 174

qu'il reçut de notre Saint Père. Je ne puis passer une autre signalée propriété du septénaire, qui suit de ce que venons de dire, très avérée par les SS. Écrits, et haut louée par Philon en ses allégories, au livre 1 sur ces mots de la Genèse, *Benedixit Deus diei septimo, et sanctificavit eum. Dieu a béni le septième jour, et l'a sanctifié* ; ce que devrait suffire aux plus curieux, pour leur faire voir, qu'il y a de la sainteté au septénaire du Roi, et de la bénédiction divine. Lisez ledit Philon, sur le décalogue près de la fin, vous y trouverez que toutes les grandes fêtes des Juifs furent sanctifiées en jours septénaires. Les paroles sont remarquables, que j'ai translâtées en notre langue mot à mot. *Les plus grandes fêtes, dit-il, ont été attribuées au septénaire, à l'endroit que l'année est mi-partie par deux équinoxes du printemps et de l'automne, et se célèbrent sept jours entiers de fête, à cause des sept mois de chaque équinoxe*. Outre plus tous ceux qui étaient immondes et pollués avaient sept jours de terme, et le septième ils étaient purifiés. En Exode 8 et 29 au Lévitique 4, 15, et 21 aux nombres 19, Nahaman Syrus se plongea sept fois dans l'eau, et guérit purifié, et sanctifié de sa mezellerie. C'est assez de la dédicace de cet arc.

L'ARCHITECTURE était d'ordre composite le plus parfait de tous, et correspondant au théâtre, mêlé du ionique propre de Diane et du corinthien qui est gai et allègre, les colonnes de jaspe bleu, la

corniche de jaspe vert ; le frontispice fini par trois boules en ses recoins ; les deux hermès qui soulageaient la corniche, étaient des centaures enfants des nuées, desquels nous parlerons ès emblèmes, *semibovesque, viri, semivirique boves*. Tout l'arc était de même grandeur que celui du Change.

LA PARALLELE s'entendait d'elle même : c'était Hercule qui déliait le sage Prométhée attaché au rocher de Caucase ; et cette devise auprès, VINCLA OMNIA RUPI. La fable en est vulgaire et connue. Elle était un peu variée en la personne de Prométhée, ayant le cœur entier, la poitrine sans ouverture, et une aigle morte à ses pieds (car aussi les fables disent qu'Hercule la tua) et non pas le cœur déchiré et bréché de l'aigle, comme l'ancien Prométhée qu'Hercule dépêtra des chênes de Caucase. Le tout était fait à poste pour deux circonstances notables de la conversion et absolution de sa Majesté. Hercule délie Prométhée, et le Roi, que nous prenons pour Hercule en tout ce labyrinthe, rompt lui-même les liens de son âme et de son royaume contre les mauvais conseils de plusieurs, qui cherchaient autant la ruine de sa Majesté que de toute l'Église ; il a toujours tenu bon en ce point de procurer sa bénédiction envers Sa Sainteté, la prier, l'importuner, l'obtêter, et comme forcer sans force, de ce faire ; étant en cela soi-même son conseil et son solliciteur, et pour ce l'on ne trouvera étrange si en la poursuite de la parallèle de sa Majesté avec Hercule on la prit déliant Prométhée, prenant tous les deux à un effet. Le Prométhée était peint avec le cœur sain et entier, gisant l'aigle morte à ses pieds, pour représenter la belle protestation que fit le Roi à son instruction d'avoir toujours gardée la Foi saine en son cœur des principaux points de notre créance, comme il le déclara lors qu'étant appelés par son commandement messieurs de Bourges, du Mans, de Nantes et d'Évreux pour l'instruire, il dit n'en avoir point de besoin sur la réelle présence du corps du Sauveur au saint et reformidable Sacrement de l'Eucharistie, d'autant qu'il l'avait toujours crue, ni de l'Église romaine, qu'il avait aussi toujours estimée être la vraie Église. Et à la bonne heure : la confession de cette foi secrète, professée publiquement en la Messe, lui ouvrit à l'instant tous les ressorts des cœurs de ses bons sujets, et les portes de son royaume. Ce fut l'an 1593, le 25 de juillet septième mois de l'année, au jour de saint Jacques et saint Christophe, en la grande église de Saint-Denis, de laquelle le chœur étant tendu de tapisserie,

p. 175

relevée de soie et d'or, l'autel paré d'ornements royaux de velours cramoisi brun, avec la chapelle de même parure, le dais et l'oratoire préparé pour sa Majesté avec magnificence royale ; monseigneur le cardinal de Bourbon accompagné de neuf évêques et de tous les religieux de Saint-Denis qui portaient la croix et le livre des Évangiles, s'acheminèrent jusques à l'entrée de l'église vis-à-vis du bénitier, où y avait une chaire parée de damas blanc, dedans laquelle monsieur de Bourges, qui faisait l'office, s'assit attendant le Roi, qui sortit du logis abbatial accompagné de quarante archers de ses gardes, et après douze trompettes, suivies de toute la noblesse, au milieu de laquelle sa Majesté était environnée des archers de sa garde écossaise, et marcha de cette façon à pied, les rues tendues, et couvertes de jonchées jusques à l'église, avec le contentement, et allégresse du ciel et de la terre, et de tout le peuple haussant jusques aux nuées son VIVE LE ROI. À l'entrée de la porte trouvant monsieur de Bourges, cette âme vraiment généreuse se jeta à ses pieds ; en quoi il se montra plus Hercule qu'en toute autre chose, puisque comme nous disions au chap. 1 Higinus et d'autres disent que ce fut le vrai geste d'Hercule, qui le mit en cette posture entre les constellations célestes appelé pour cette occasion engonasis en grec, que veut dire agenouillé, comme cette action humblement triomphante logera le Roi au royaume du Ciel, qui ne manque jamais, après cette vie passagère. Donc étant à genoux, protesta de vivre et mourir en la religion catholique, apostolique, et romaine ; et jura de la maintenir envers tous et contre tous ; et après bailla un papier audit archevêque, dedans lequel était sa profession de foi ; puis ayant reçu la bénédiction, il fut relevé par les évêques, et s'achemina droit au chœur de l'église, ayant tous les ecclésiastiques devant lui, au milieu de tous les Suisses, qui faisaient deux rangs dedans la nef, battant le tambour. Il arriva à l'autel, s'agenouilla derechef devant lui, se relevant alla faire le signe de la Sainte Croix sur l'autel, le baisa. Se retira derrière l'autel, où il

fut ouï en confession, et ramené s'agenouiller sur l'oratoire préparé sous le dais, où il ouït en grande dévotion la messe célébrée par monsieur de Nantes. Après l'Évangile monsieur le cardinal de Bourbon lui donna le livre à baiser, et puis la paix en son temps. La messe dite, il se retira avec la même magnificence qu'il était venu, et depuis reconnaissant bien qu'il n'y avait rien d'authentique et de valable de tout cela que son affection, son zèle et la sincérité de sa foi et conscience, si notre Saint Père le Pape n'y mettait la main, comme celui à qui Dieu a mis les clefs de saint Pierre en main pour ouvrir le ciel et l'épée de saint Paul pour couper les nœuds et liens des âmes de tous les chrétiens de quelque qualité qu'ils soient, il poursuivit si chaudement envers sa Sainteté d'avoir sa paternelle bénédiction (comme il avait jà fait quelques fois avant cette solennelle déclaration de sa créance) que ses plus grands ennemis considérants sa ferveur en cet endroit, ne pouvaient qu'ils ne confessassent qu'il avait été vivement touché d'en haut, que le sang plus que très chrétien de saint Louis bouillonnait dans ses veines, que la bonté et religion naturelle de la maison de Bourbon ne pouvait mentir. Je laisse à dire comme sa Majesté à ces fins, envoya à notre Saint Père Sixte V monsieur de Luxembourg, à Grégoire XIV le marquis de Pisani, à Clément VIII, séant à présent, monsieur le cardinal de Gondi, et puis monsieur de Nevers, et enfin monsieur d'Évreux, qui l'emporta, et reçut au nom de sa Majesté l'absolution et bénédiction apostolique avec toutes les formalités et divines cérémonies, pompes et magnificences royales qu'il appartenait à un acte le plus merveilleux que se soit vu de mille ans en ce beau théâtre du royaume de France. Ce fut l'an 1595, le 17 de septembre, mois et jour septénaire. J'ai voulu ici mettre une partie de l'édit

p. 176

que sa Majesté fit pour monseigneur le duc de Mayenne l'an 1596 en janvier. Pour faire voir par la voix et témoignage se sa bouche royale en quel estime il a eu ce sien triomphe, sans lequel les autres ne lui eussent servi de guère, ni pour une gloire solide, ni pour le salut de son âme, qu'il prise sans comparaison davantage, comme Roi très chrétien, que tous les royaumes et mondes imaginaires d'un Alexandre le Grand, qui passent et abandonnent leur homme plus vite que le vent. Ce sont ici les propres termes de l'édit :

Comme l'office d'un bon Roi soit d'aimer ses sujets comme ses enfants, les traiter comme tels, et croire que leur félicité est la sienne ; Dieu, et les hommes sont témoins aussi, si depuis qu'il lui a plu nous appeler à cette couronne, nous avons eu autre plus grand soin, et désir, que de nous acquitter de ce devoir. Car ayant trouvé son royaume rempli de partialités, nous n'avons non plus épargné notre propre sang, pour défendre notre autorité, que notre clémence, pour remettre et oublier les offenses qui nous étaient faites. En quoi nous reconnaissons n'avoir été moins assistés de la Grâce et bénédiction de Dieu en l'une qu'en l'autre voie. Car s'il nous a souvent donné de victoires sur ceux qui combattaient contre nous, il nous a encore plus souvent accru la volonté et donné les moyens de vaincre par douceur ceux qui s'en sont rendus dignes. De sorte que nous pouvons dire, N'AVOIR GUERE MOINS AVANCE LA REUNION DE NOS SUJETS SOUS NOTRE OBEISSANCE PAR CLEMENCE QUE PAR NOS ARMES. Et un peu plus bas, Si tôt que nous avons eu quelque relâche de nos plus grands travaux, par les avantages que Dieu nous a donnés sur nos adversaires, nous avons voulu approcher de nous des prélats et docteurs de bonne vie, et des mieux versés aux Saintes Lettres pour nous instruire en la vérité de la religion catholique, de laquelle Dieu nous ayant fait la grâce de nous rendre capable, avec ferme propos et résolution d'y persévérer jusques au dernier soupir de notre vie ; nous n'avons eu depuis plus grand désir que de participer en toutes choses à l'union et société de l'Église catholique, apostolique, romaine, et à notre réconciliation avec notre Saint Père le Pape et le Saint Siège, comme chacun à pu connaître par nos actions, et les continuelles poursuites et recherches que nous en avons fat. Lesquelles auraient été tellement traversées par les ruses ordinaires de nos ennemis, que si notre constance et la raison n'eussent ému et fortifié la vertu et bonté singulière de notre Saint Père (lequel comme père commun et vrai successeur et imitateur de saint Pierre n'a eu égard qu'au seul bien de la religion chrétienne) nous n'eussions jamais acquis le bonheur de sa sainte bénédiction, ni de notre dite réconciliation par nous tant désirée, pour l'entier repos de notre âme, et la satisfaction plus grande des consciences de nos dits sujets émus du seul zèle de la religion. En quoi comme nous avons très grande occasion de louer Dieu et magnifier aussi l'équanimité de Sa Sainteté, pour avoir sa prudence et bonté confondu l'audace, et mensonge de nos dits ennemis,

nous ne l'avons pas moindre d'admirer la Providence divine, en ce qu'il lui à plu faire que le chemin de notre salut ait aussi été celui qui a été le plus propre pour gagner et affermir les cœurs de nos dits sujets, et les attirer à nous reconnaître et obéir comme il s'est vu bientôt après notre réunion à l'Église, et toujours depuis continué.

Voilà la plupart du préambule de ce royal édit que j'ai voulu ici insérer pour faire voir la sincérité et candeur de la foi et religion de sa Majesté, le devoir qu'elle y a apporté, les effets, qui s'en sont ensuivis, et sa dévotion très chrétienne au Saint Siège et à notre Saint Père le Pape, et enseigner à son exemple à certaines âmes, qui n'ont rien de vrai chrétien qu'en songe, et apparence, que les Rois ne dédaignent pas de se mettre à genoux devant les papes et de rechercher par tous les moyens la réconciliation avec iceux. Lisant cet édit, les huguenots, peut-être, et ces semi huguenots sueront et changeront de chemise, laissez les passer : ils y ont payé le péage.

p. 177

POUR FAIRE entendre cette soif et ce feu d'où brûlait sa Majesté de boire dans la vive fontaine de la Sainte Foi orthodoxe, par le canal, et ministère de notre Saint Père Clément 8, au premier emblème l'on avait dépeint un beau cerf aux cornes d'or, allant à nage à une fontaine, qui rejaillissait d'un rocher par la tête d'un agneau, avec cette âme :

TUA ME CLEMENTIA TRAXIT.

Les cornes dorées signifient la couronne, ainsi qu'a été déduit amplement en l'arc second ; la roche est l'Église, *et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam*, l'agneau Clément 8, la clémence même, qui a autant favorisé ce royaume qu'il l'ait été peut-être depuis Clovis des successeurs de saint Pierre. Le reste s'entend, sans que je l'explique.

L'AUTRE EMBLEME parlait à l'hérésie, que le Roi assomma le jour de sa protestation faite à la vue de son royaume, en détestation de ce nouvel Évangile cause de ses travaux, source de nos malheurs. La devise était double : un soleil, qui à grands rayons pénétrait au travers des nuées épaisses les écartant çà et là, animé de ce mot.

OBSTANTIA SOLVIT.

Et un héliotropion, que l'on appelle autrement herbe du soleil, planté en une île au milieu d'une mer ondoyante, suivant, malgré les vagues, et se tournant au mouvement du soleil. Avec son mot.

HUC RAPIOR, QUOCUNQUE NITES.

L'ON EN AVAIT donné autres deux au peintre, qui furent oubliés et laissés en arrière. L'un était un Pégase sur une montagne s'élançant des pieds de devant vers le ciel, et donnant une rude ruade des pieds derrière contre la montagne, avec ce dicton

ALTA PETIT, DEPRESSA PREMIT.

C'est le grand coup que reçut l'hérésie sur la tête, le Roi vrai héliotropion se guindant au ciel vers le soleil de justice, par une foi entière et sincère, et dépeçant les brouillards et brouées des erreurs, comme un vrai soleil qu'il est, suivant ce qu'en avons dit en l'arc deuxième. L'autre devise était un soleil éclatant de toutes parts sortant d'une épaisse nuée, avec cet hémistiche :

EO JAM CLARIOR EXIT.

Ici les dévoyés de notre temps, avec une irrévérence insupportable, et crime contre la Majesté, qui fait honte à plusieurs même de leur parti, osent bien dénigrer à ce triomphe du Roi le plus merveilleux de tous les autres, accusant d'hypocrite la plus belle, la plus sainte, la plus salutaire action qu'il ait jamais fait, et pour lui, et pour son royaume, et de laquelle les anges se sont réjouis au Ciel, cependant que les huguenots en pleuraient en terre : lisez ce qu'ils en ont écrit en ce libelle de leurs doléances qu'ils lui présentèrent devant Amiens pour lui faire peur, injurieux à toute la France, diffamatoire contre tous les princes, intolérable contre le Roi, blasphématoire contre Dieu. Ils disent là-dedans qu'en sa Majesté n'y a rien d'altéré que le dehors ; que nous possédons son corps, ils possèdent son âme ; qu'on l'a forcé d'aller à la messe, qu'on l'y a poussé par force, nous faisant d'un Roi sans pair très chrétien, très prudent, très avisé et très sage, un détestable et scélérat Machiavel, ou

un Rabelais sans foi et sans religion. Toute la France à vu ces rodomontades, qui contiennent pis que cela, et a rougi de honte de leur honte. Hé Dieu! si la créance des catholiques fût (*sic*) été si déloyale ? Si le Roi n'eût été plus miséricordieux à leur pardonner leur imposture, qu'eux imprudents à le calomnier à la vue de tous ses sujets, que fussent-ils devenus ? Que fussions-nous devenus ? Où serait aujourd'hui la pauvre France ? Forcé d'aller à la messe ? Messieurs, que dites-vous ? À quoi pensez-vous ? Quel est votre sens ? Quelle votre audace ? Quel le respect que vous devez à un Roi ? L'estimez-vous si peu généreux, lui qui fait trembler la terre sous ses pieds, que de rien faire par crainte ? lorsque

p. 178

toute la France armait contre lui quasi désarmé, lorsque les lois et les édits de son prédécesseur et du Royaume lui enlevaient l'espérance d'être jamais Roi, et qu'il était sur le point d'être perdu par le grand effort de toute la Chrétienté ennemie irréconciliable non de sa personne, mais de votre hérésie, que lui a causé tous ses maux, l'a-t-on vu jamais changer la religion qu'il avait sucé avec le lait, et que l'a pensé accabler s'il ne l'eût accablée ? Et depuis que par tant de prodiges et miracles ses propres ennemis l'ont assis dans le trône royal, n'a-t-il pas montré que toutes les armes du monde n'eussent eu la force de la faire aller à la messe, s'il n'eusse voulu ? Pauvres gens, et mal avisés que vous êtes, n'a-ce pas été après tant de victoires qui lui sont tombées du ciel dans le sein, et qu'il a vu ses ennemis presque atterrés, qu'il a gagné cette grande et signalée victoire sur lui-même ? Où étiez-vous ? Que faisiez-vous ? À quoi pensiez-vous ? Couriez-vous le lièvre en Angleterre ? Faisiez-vous les châteaux en Zélande ? Rouliez-vous les caroux en Allemagne ? Monopoliez-vous à La Rochelle ? Pêchiez-vous aux grenouilles au lac de Genève ? Quand tout ceci se faisait en un théâtre si relevé, et si ample que la France, il reçut lors, qu'il en était le moins pressé, et embrassa de cœur et d'affection l'instruction que vous dussiez prendre à son exemple, si selon votre arrogance accoutumée, vous ne vous estimiez plus accords, plus sages et plus sensés que lui, qui vous a frayé le chemin, plus avisés que tant d'autres grands seigneurs de France, qui vous ont abandonnés ; plus entendus que tant de grands et doctes personnages, qui vous ont anathématisés ; plus religieux que toute l'antiquité, qui vous a condamnés ; plus saints que toute la Chrétienté, qui vous désavoue, vous abjure, vous abhorre, vous déteste. Apprenez, messieurs, de n'être pas si sages en vos dogmes, si aheurtés et acariâtres à vos folles opinions, si irrévérents envers les princes, si injurieux à la France, si impudents contre votre roi, qui ferait de vous, s'il voulait, ce que ses aïeux firent de vos ancêtres : Clovis des Goths, Charles Martel des Sarrasins, Charlemagne des Saxons et des Lombards, saint Louis des Albigeois, Charles sixième des schismatiques, les autres des autres. Mais la plume m'échappe de poursuivre ce discours véritable, et cette plainte si civile ; je me commanderai pour maintenant, de peur de n'être prolix, et vous, s'il vous plaît, en tirerez profit, et serez plus sages à l'avenir, quand vous parlerez de vos rois. Or que les huguenots soient des nuées et brouillards alambiqués du lac de Genève, élevés et couvés par l'ardeur et chaleur des libertés charnelles dans les hypocaustes de Saxe, le vrai Caucase et roche d'erreur, je m'en déporte jusques à une autre fois. C'est un *coram populo* : l'an passé courait une ode intitulée NEBULÆ LEMANICÆ, où cela est déduit suffisamment, sur laquelle les deux emblèmes susdits avaient été moulés. Je ne sais quel corbeau d'Allemagne nommé Rulman, Niddan, Cat, y a voulu répondre à Nîmes ; mais quels vers ? Confits en brouet, rebouillis en Craot, cramoisis en soupevein, conroyés en Birenbroet, si gras, si gros, et si refaits qu'en troisième classe, qui en aurait autant fait, il croupirait trois mois au banc et au nid d'ânes. Pardonnez-lui pour cette fois : si l'auteur de l'ode n'eusse estimé à déshonneur, et comme anathème de se prendre à un misérable écolier, il lui eût chaussé les éperons de si près, que l'Allemand y eût perdu la sangle et le bât ; s'il y retourne, il en portera la folle enchère. Il a à faire avec une forte partie, et avec un homme qui fera plus de vers en un jour que Rulman n'en pourra digérer en un siècle. S'il entreprend de lui laver la tête, il ne faudra point d'autre barbier après lui. Cependant je me contenterai d'insérer ici l'ode, pour autant qu'elle explique les devises de point en point, et porte

quant et soi réponse à Niddan Rulman allemand ; toutefois sous le bon congé et plaisir de l'auteur, lequel à mon avis n'en sera martyr : il est de mes amis, le plus intime et intrinsèque qui puisse être.
p. 179

IN NEBULONES LEMANICOS.
NEBULÆ LEMANICÆ.
ODE ORTHODOXOPINDARICA.
DICOLOS TETRASTROPHOS.

STROPHE.

Nubes cælum infuscat

*Efflatus auras dum peragrat leves,
Vagasque brumas adglomerat vapor,
Furatur astrorum colores
Nocte diem tenebrans opaca.*

Concreta frigore nivem facit,
et grandinem.

*Sugente cælo per medium volat,
Cretusque denso froigore pensiles
Ningit procellas, et nivosos
Grandinat in pelago furores.*

Ex locis palustribus effertur in altum.

*Heu! de lacunis ille palustribus
Heri excreatus jam tenet æra,
Typhoque sufflatus superbo
Solivagas temerat quadrigas.*

Ex solis objectu itidem refert.

*Despectat orbem cominus Hespero
Objectus astro, dum radios sinu
Sorbet repercussos aprico,
Ridiculos simulat colores.*

Cum torida est, et ad pluviam disposita.

*Thaumantias projicit Irides,
Sensumque fallit, dum gravidas diu
Irrorat ampullas caduco
Mox refluos bibiturus imbres.*

Rara et densa facit voraginem.

*Hinc sæpe formas immemorabiles
Mentitur humor : sæpe voraginem
Attemperata densa raris,
Et refugos faciunt hiatus.*

Et virgas, quæ sunt vapores in
longum illuminati.

*Vides ad ortum lumine libero
Appollinem perpendicularibus
Pallere virgis, cum refracta
Luce cavos penetrat vapores?*

p. 180

Et parelia, hoc est solis imagines,
quæ in nube instar speculi terminata
feruntur.

*Fallor? vel udum syderis ad latus
Rorantem ad Austrum nub e sub ardua,
Centuplicata comparantur
Sydera, tergeminique soles?*

*Falsus reflexa sensus imagine
Adulterinas tum species trahit,
Cum terminata Deliani
In nebula capiuntur ignes.*

Nebula est, quæ ob crassitiem
non se potest attollete.

*En illa, quæ se tollere non potest
Intaminatis urbibus incubat,
Languetque per planum pruina
In steriles resoluta nimbos.*

Cum ascenderit, signu pluvia.

*Conflantur imbres : imbribus obvias
Aptate pelles : cum revolaverit,
Calumque velarit profundum,
Mox pluvias dabit insolentes.*

In nube fiunt fulmina.

*Sed unde rupto murmurat Æthere
Conceptus ardor? cur vaga perstrepunt
Fulgetra, desultoriosque
Ingeminant per inane bombos?*

Exhalatione accesa intus inclusa.

*Circumreclusus dum inclavit tepor,
Fractisque quærit nubibus exitum,
Ardente complexu, bilibres
Cum fremitu jaculatur ignes.*

Cum nube congressus Ixion,
centauros parit.

*Ixion ausus nubilia adultero
Inscendere æstro, semiboves viros
Produxit incestus, bovesque
Semiviros sine fine fudit.*

ANTISTROPHE.

Calviniana heresis turbat Gallia.

*Calviniano turbine Gallicum
Vulgus cieri vidimus : artifex
Furoris, errorisque sudum
Hæresis obtenebravit orbem.*

p. 181

Concepta in Germania est causa belloru.

*Grassatur atrox proxime ab Arctico
Compaginata frigore, flebiles
Tonat ruinas : turbulentos
Concitat in populo tumultus.*

Orta in lacu Genevensi intumescit.

*Heu! de lacunis illa Lemanicis
Imoque Averni vortice nupera
Elata per sublime, ducto
Sacra supercilio profanat.*

Orbem universum despicit : et fere

Se opponit orbi Catholico, et sola sapit.

*Jam sola habet cor : ac specie Dei
Larvata, ventilansque flatum
Pneumatis, omnia mira pandit.*

Sensum titillat fucata religione,
et lugubres ciet ruinas.

*Vanas querelis versicoloribus
Titillat aures : atque sub Hesperum
Mundi, protuberante fastu,
In pluvios sobolescit arcus.*

Præcipites agit animos et circumuenit.

*Heu! quot lacunas, quotque voragines,
Quot Dadalaæ implicat orbitas,
Dum tetra præclaris colorat
In speciem, simulata veris.*

Nacitur inter gladios.

*Virgata nubes haud alia est magis,
Quam lanceatos cum crepuit Deos,
Cum catapultatosque Christos,
Xiphomachæricreposque fratres.*

Xiphomachæra est Polluci gladius biceps.

Ecclesie clavum sibi impudenter assumit.

*Qualis paternas dum Phæton rotas
Extremus ambit, respice Apollines,
Qui templa, sacratasque Quercus
Fatidico moderentur æstu.*

p. 182

Semperaliquid doli machinatur.

*O vana tantum, vana parelia,
Phantasticasque solis imagines!
Quas pone teter, ante tersus
In populo simulavit error.*

*Procrastinatrix repit humi impotens
Volare nubes, manibus imminet,
Dum spiraret aura, provebatque
Flabra, latebricolamque fumum.*

Horrendas stiages edit.

*Formidolosi fulminis impetum
Europa late sensit, et horrido
Immane frendentem rotatu
Extimuit tremefacta tellus.*

Libidine magistra.

*Clausa impetigo dira libidinis
Circumglobata nube Lemanica
Dum erumpit, ardentes in orbem
Fulminat excitiosa flammæ.*

Monstra multa procreat.

*Non si mihi sint quotquot inhospito
Lernæ Chelidro posthuma guttura
Repullulabant, monstra possim
Dicere, nubigenasque larvas.*

Sole liquatur, et evanescit.

*Sol illa vidit, sol procul arbitros
Intorsit ignes, ille liquabilem
Aggressus umbram, dissipata
Nube, diem retegit serenum.*

EPODOS.

Sol ille Henricus 1 Galliae Rex.

*O Galle Titan, si mea tantulum
Te vota tangunt : magne, tibi modo
Henrice debetur, quod atras
Nulla timent tua regna nubes.*

Qui solis instar totu orbem gloria pervasit.

*Qua sol recedens, qua rediens volat,
Miraculum orbis Catholici micas,
Regumque terror, corculumque
Pontificis, columenque magni.*

Et novo miraculo haeresim
deprimat, et enervat.

*Non Gallica armis nubila dissipas,
Sed pace, et arte, et consilio facis
Quod caeteri Reges nec annis,
Nec trepido potuere bello.*

p. 183

Vota Henrico magno.

*O si (sed illud quando voles erit)
O si praetam, vel sua carmina,
Aut fronte, qua Regnum serenas,
Aut oculo videas libenti!*

*Inflabo pulmonem, atque tonitrua
Alcmaniorum projiciam loco :
Tonabo : sustollamque Divos
Borbonidas super astra tecum.*

*Fremam Ambianos lauriger ordines,
Canam triumphos innumerabiles,
Enthousiasticoque bombo
Yuriacas resonabo palmas.*

*Expelle noctem, desuper arduum
Pratende lumen : projice queis soles
Mollire telis corda duro
Impenetrabiliora ferro.*

*Disjecta nubes in tenues brevi
Vanescat auras, jamque tuo prope
Liquata ab ortu, rariores
In Galatam resupinet umbras.*

Ite incubarum semina nubium,

*Coquente Phæbo : cedit, cedit
Sub Tartarum, Henrico tonante,
In fragiles liquefacta ventos.*

LES INSCRIPTIONS, quant à l'ordre, et disposition n'avaient rien de différent des autres. La dédicace du couronnement était ainsi.

I.

DIANÆ LYSIZONÆ LAOSSOÆ.

II.

PIETATI, ET RELIGIONI REGIÆ.

L'inscription triomphale, la voici, en son entier, car le peintre, pour n'être assez capable la frise, l'avait tronquée en quelques endroits.

p. 18

III.

ÆTERNÆ PIETATI, AC RELIGIONI HENRICI IV CHRISTIANISSIMI REGIS, NEPOTIS CAROLI MAGNI, FILII DIVI LUDOVICI : QUOD FIDEM AVITAM MAJORUM SUORUM STUDIIS, AC ROBORE IN ASIA STABILITEM, IN AFRICA PROPAGATAM, IN TURCIA ASSERTAM, TOTO ORBE CATHOLICO A MILLE TRECENTIS ANNIS CONTINUO PROPUGNATAM, AUCTIONEMQUE SUSCEPERIT, NOVAM, ET ADSCITTIAM EXEMPLO REGIO ABIJUDICARIT, DULCISSIMAM PARENTEM ROMANAM ECCLESIAM DEOSULATUS, COMPLEXUSQUE FUERIT : CLEMENS OCTAVUS BEATISSIMUS CHRISTI VICARIUS, PETRI ÆTERNUS, INTEMERATUSQUE SUCCESSOR, GALLIÆ UNIVERSÆ PATER, AC PATRONUS INFATIGABILIS, TOTIUS ECCLESIE CATHOLICÆ UNICUS PARENS, HÆRESEON TERROR, TURCARUM PROFLIGATOR, PRÆTER PATERNÆ INDULGENTIÆ OSCULUM BENEVOLENTISSIMUM, ETIAM ARCUM POSUIT, THEATRU FECIT, PALMAM DECREVIT, REGNUM FIRMAVIT, GALLIAM SERVAVIT, PACEM INVEXIT, BELLUM CONFECIT, CÆLUM APERUIT.

Dans le rond de l'arc ce vers exprimait le geste de Prométhée délié :

IV.

SUSTULIT EXUTAS VINCLIS AD SYDERA PALMAS.

La parallèle est des Centaures enfants des nuées, hommes en apparence par le devant et en beaux semblants, mais bestiaux par derrière, en tout le reste du sens et du corps. Hercule les atterra, comme il le dit en Euripide, et il s'entend assez par l'ode susdite, que notre Hercule en a fait le même.

V.

KENTAYPOTTAHΘH ΠΟΛΕΜΟΝ ΟΥΚ ΕΞΗΝΙΚΑ

J'ai accablé les troupeaux

Des Centaures demi veaux.

Ces quatre petits vers lyriques viennent de la première ode de Pindare :

VI.

ΜΗΚΕΘ' ΑΛΙΟΥ ΣΚΟΤΕΙ

ΑΛΛΟ ΘΑΛΠΙΝΟΤΕΡΟΝ

ΕΝ ΑΜΕΡΑ ΦΑΙΝΟΝ ΑΣΤΡΟΝ

ΕΡΜΑΣ ΔΡΑΙΘΕΡΟΣ

Ne cherche un astre plus vermeil,

Ne plus brillant que le Soleil,

Qui nous éclaire toujours

Redorant l'air tout le jour.

VII.

ILLE SIMUL MANIBUS TENDIT DIVELLERE NODOS.

Les autres trois ne sont si propres du Roi, qu'ils ne cadrent encore à la Reine à moitié, comme les trois du côté gauche de tous les autres arcs; la parallèle est du Cerbère portier des enfers subjugué par Hercule, symbole de l'hérésie que les pères reconnaissent être signifiée par ces mots, *Et porta inferi non prevalebunt adversus eam.*

p. 185

X.

CUSTOS OPACI PERVIGIL REGNI CANIS
COMPOSIT AURES TIMIDUS, ET PATIENS TRAHI,
ANTROQUE TOTO CESSIT.

XI.

ΗΡΗΓΕΝΕΙΑ ΦΑΝΗ ΡΟΔΟΔΑΚΤΥΛΟΣ ΕΩΣ

*Voici reluire l'Aurore,
Qui tout cet air recoloré.*

XII.

ET FLUVIUM VINCLIS INNARET CLÆLIA RUPTIS.

Les quatre anagrammes se rapportent essentiellement au sujet. Le premier se fonde sur Numa le Roi le plus religieux de la gentilité; les autres sur les emblèmes, et surtout le dernier tiré de l'arc-en-ciel présage de temps serein, et symbole, du pacte ou serment fait par sa Majesté, et donné de Dieu après le déluge pour signe de paix et de calme, telle que la déclaration du Roi a apporté à la France.

VIII.

HENRICUS BORBONIUS GALLIARUM REX
HIC RARUS ORBE NUMA RELIGIONIS LUX.

B. En I.

XIII.

MARIA DE MEDICIS GALLORUM REGINA.
MIRA MUNDI GLORIA CLARES MEGE DIE.

IX.

ENRICUS BORBONIUS
ROBORE NUBES VINCIS

E. Répété.

XIV.

MARIA DE MEDICIS
ME DICAS DEAM IRIM.

M. Répété.

LA COURONNE attachée sous l'arc était faite de palme, qui a cette propriété de se hausser le plus que plus on l'abaisse, comme le Roi s'étant humilié au Saint Siège, à l'Église et à son Dieu, s'est rehaussé davantage, non seulement devant les hommes et aux yeux de la postérité, qui prisera plus ce seul acte de sa générosité, que tous les autres, mais beaucoup davantage devant les yeux de Dieu, qui le couronnera d'une palme et d'une couronne immortelle. Ce quatrain, qui se lisait dans un carré, en un coin de l'arc, présentait la palme à sa Majesté :

POUR PROMETHEE DELIE

LA PALME.

O LE TRIOMPHE HEUREUX! NON PAS POUR PROMETHEE
DU SCYTHIQUE ROCHER PAR HERCUL RELACHE,
C'EST AU ROI DES REPLIS SACROSAINTS DETACHE
A QUI PAR JESUS CHRIST CETTE PALME EST DONNEE.

p. 186

L'ARC SEPTIEME ET DERNIER SUR LES NOCES ET MARIAGE DU ROI.

CHAP. XVI.

SA Majesté l'aperçut incontinent qu'elle eut passé sous le sixième, prenant à main gauche la rue, qui mène au puits du Bœuf nommée anciennement la Lancerie, au bout de laquelle, à l'entrée de la petite place de ce puits, l'arc était posé tout du large de la rue, composé de ses sept parties, comme les autres.

AU LIEU d'un théâtre, pour variété, l'on avait dressé une belle tour, que se voyait du bout de cette rue par le jour de l'arc, au milieu de la place, dessus et autour du puits. Elle était faite d'un fort gentil artifice, solide dais polis et bien agencés, ronde avec ses créneaux, bouquets et meurtrières, feinte de pierre de taille en pointe de diamant à la rustique, variée de plusieurs couleurs, haute de quatorze grands pieds, épaisse en sa rondeur de 21, en son diamètre de quatorze. Au-devant en une grande table d'attente de marbre noir se lisait cette inscription, étoffée à l'antique impériale :

I.

SUPPLICATIO GRATULATORIA.

IMMORTALIS GLORIÆ, ÆTERNI NOMINIS, PERENNIS FORTUNÆ HENRICO IV REGI, GALLICO MAX. NAVARRICO MAX. ALLOBROGICO MAX. BURGUNDICO MAX. AQUITANICO MAX. PROVINCIALI MAX. PIO, FELICI, VICTORI, RESTITUTORI GALLIARUM, ASSERTORI LEGUM, CONCILIATORI ORBIS, VICTORIOSISSIMO, GLORIOSISSIMOQUE PRINCIPI PARTAM VIRTUTE, STABILITAMQUE NOVO MATRIMONIO SIBI, GENERIQUE SUO IMMORTALITATEM AVENIONENSES MUNICIPES SUI, EJUS PERENNITATI, MAJESTATIQUE DEVOTISSIMI VOTIS, PERENNIIS, SUPPLICATIONIBUS, AD SACROSANCTA DEIPARÆ PULVINARIA GRATULANTUR.

Ceux qui sont tant soi peu versés en l'histoire de France reconnaîtront qu'en cette inscription la grandeur et étendue de cette monarchie française est remarquée, en ce que elle comprend aujourd'hui toutes ces provinces qui étaient à divers seigneurs il n'y a pas encore quatre cents ans. Les Allobroges, qui sont proprement les Dauphinois et non autres (combien que je n'ignore pas, que l'antiquité a pris quelque fois le nom d'Allobroge pour le nom général de Gaulois) au dauphin Humbert, qui s'en défit et les donna à Philippe le Bel, environ l'an 1393. La donation fut faite en Avignon, y séant Clément sixième. Quelques-uns disent qu'il les vendit quarante mille écus, qui est quasi autant comme s'il les avait donnés. Quant à moi, je m'en rapporte. Philippe Roi de France, fils de saint Louis, au succéda au comté de Toulouse à Alphonse son oncle, mari de

p. 187

[Illustration :] VENERI NYMPHEUTRIÆ. /NUPTIIS, ET PERENNITATI REG. / ILLE TRAHIT TRAHITURQUE VICISSIM / MARLE MEDICÆÆ GALLIARUM NAVARRORUMQ. REGINÆ /O FÆLIX HÆRESQ. TUI ETNOS CEDAMUS AMORI. / VICTE MIHI, ALCIDE, POTUISTI CEDERE TANTUM

L'EPITHALAME RO.

I.

SUPPLICATIO GRATULATORIA.

La tour de l'arc septième 17 pieds de haut 14 de diamètre 21 de rondeur.

p. 187

Jeanne fille du jeune comte Raymond, selon le pacte fait au contrat de mariage. Et fut annexé à la couronne ce comté par ce moyen, l'an 1270. Le bon roi René, par donation faite à Lyon, donna le comté de Provence à Louis onzième, qui lui succéda par sa mort, l'an 1481. Le même Louis, l'an 1477 et 78, après la mort de Charles dernier duc de Bourgogne, se rend maître de toute la Bourgogne, qui avait été jadis le royaume des Bourguignons, comprenant le Dauphiné et la Provence jusques à Nice, comme l'Aquitaine et les contrées de Toulouse, le royaume des Goths ; et par ainsi aujourd'hui la couronne de France contient en son enclos trois puissants et très anciens royaumes, et celui de Navarre, qui fait le quatrième.

J'appelle les Avignonnais *municipes Regni majestati devotissimos*, pour ce qu'ils ont été naturalisés et faits participants de tous les droits d'aubaine et privilèges du Royaume comme les régnicoles même par les rois de France, suivant les lettres patentes de Louis XI, Henri II, et surtout de Charles neuvième, datées de l'an 1567 en novembre, où il parle ainsi : *Ordonnons, et déclarons par ces présentes, que*

lesdits manants, habitants et natifs de ladite ville d'Avignon tant nés qu'à naître, et les présents et avenir ont pu, peuvent et pourront avoir, tenir, posséder, acquérir en notre Royaume, terres et pays de notre obéissance toutes sortes de biens, et sans que nos officiers ou autres puissent en ce prétendre pour nous aucun droit d'aubaine, et pareillement tenir, exercer, et posséder en nos dits royaumes et pays de notre obéissance, tous offices, états, charges et commissions dont ils sont et seront pourvus, et généralement jouir et user de tous les privilèges, franchises et libertés dont jouissent nos propres sujets, natifs, et régnicoles etc. Depuis elles ont été confirmées souventes fois par les autres rois, et de fraîche mémoire par Henri quatrième l'an 1596, qui en a donné les lettres les plus amples et les plus favorables qui aient encore été données de tous les autres.

Que si je voulais ici faire dénombrement des Avignonnais qui ont eu les premières charges, dignités du royaume, et ont fait des essais de fidélité plus que naturelle à nos Rois, je m'en irais à un infini, et ne sortirais jamais de mon labyrinthe. Chacun peut juger du passé par ce qu'il en voit tous les jours. Toute la France a été le théâtre de la valeur et fidélité, des grands exploits de guerre, des offices signalés faits à la couronne et aux rois par ce brave et infatigable guerrier Louis de Crillon, maître de camp du régiment des gardes du roi et chevalier de ses ordres, le bras et le courage le plus raide, brave et martial qui ait porté les armes, de sa qualité, ès guerres passées. Il reçut déjà, en la bataille mémorable de Lépante un coup de flèche au travers du corps ; il se trouva à la recouverte de Calais sur les Anglais, avec le grand duc de Guise l'aïeul ; il a triomphé ès journées de Jarnac, Dreux, Moncontour, pour la défense de cette couronne ; il a fait sentir son bras de fer aux rebelles au siège de Nîmes, à la prise de Saint-Jean-d'Angély, à la poursuite de la Rochelle ; on lui donna la gloire d'avoir sauvé le Roi au siège de Tours, où il fut abandonné et perdu un long temps entre les morts ; à celui d'Amiens, comme je l'ai appris de sa bouche même, il en fit autant. Il n'y a coin en toute la France où il n'ait donné quelque grand coup, ou aux ennemis de la Foi, ou à ceux du royaume. Il porte sur soi vingt et deux plaies mortelles, si autres il n'en a reçues de frais en la guerre de Savoie. Aussi Henri 2 lui écrivant, n'usait d'autre inscription que de cette-ci : *Au brave Crillon*, et le roi régnant de cette autre, *au brave des braves*. Homme au reste ennemi juré et irréconciliable des huguenots, qu'il ne peut ni pâtir, ni sentir ; qui fait autant d'état d'une grêle de boulets que d'une prise de pilules ; qui se rit des médecins allant en ville, et à la guerre le jour même qu'il a pris médecine ; qui se gausse des chirurgiens qui lui arrachent

p. 188

les os et lui fourrent la lancette ; qui ne se chaut ni de pelé ni de tondu, ni de froid ni de chaud, ni de faim ni de soif ; au reste la complexion la plus courtoise et royale, que j'aie connue en homme de guerre, ami assuré, franc et inviolable à ceux qu'il aime, tenant de ses promesses et de sa parole comme un roi ; affable, voire jusques aux plus petits ; aumônier si onques soldat le fût ; l'on voit par les rues courir après lui les escadrons de pauvres et de gueux ; on ne s'est pas encore aperçu qu'il ait fait refus à un seul de la troupe, sinon quand il aurait tout donné ; et connaît-on d'ordinaire où il est par les files des disetteux, qui l'attendent à la porte assurés de leur lippée. Ce grand Dieu, qui l'a délivré de tant de dangers, lui en tiendra bon compte, et l'en reconnaîtra à ce grand jour auquel les rois seront bien aises d'avoir les misérables pour avocats, et les aumôniers bien heureux d'avoir les pauvres pour intercesseurs envers sa divine Majesté, qui a fait tant de belles promesses à ceux, qui se montrent libéraux envers les petits. Et à tant soi dit de cette inscription.

Sur icelle au front des meurtrières, en un autre marbre noir, étaient écrits ces deux mots.

L'EPITHALAME ROYAL

Dessus immédiatement, au créneau de devant, l'on avait dépeint l'Hercule tel qu'il est fantasié par les astrologues, entre les constellations, tout nu, à genoux, tenant d'une main la toison de lion et de l'autre sa masse, parsemé de ses étoiles, ce qu'il mérita par ses hauts faits. Sur sa tête était ce mot, qui signifie être colloqué entre les Dieux :

APOTHEOSIS.

Et plus bas cet autre, que j'ai déjà expliqué.

II.

ENGONASIS.

Tout ceci faisait à mettre en avant le dessein de la tour, et de l'arc, qui est un épithalame du mariage du roi avec présage de postérité, qui le rendra immortel, et lui servira d'apothéose. L'écrivain oublia mal à propos, ces deux vers, qu'on lui avait donné pour encendre la tour, sous les créneaux, découvrant l'allégorie d'icelle, que l'on avait dressé pour devise de la maison de Bourbon.

III.

AT GENUS IMMORTALE MANET, MULTOSQUE PER ANNOS
STAT FORTUNA DOMUS, ET AVI NUMERANTUR AVORUM.

Au créneau, qui était à la droite de l'*Engonasis*, devait être cet anagramme, que l'on a fait graver sous le portrait de la Reine.

IV.

MARIE DE MEDICIS REINE.
JE ME DIS LA MERE D'UN ROI.

C. En v.

Cela servait au pronostic de la postérité attendue de ce mariage, qui est une des parties essentielles de l'épithalame ; et par ainsi l'anagramme est propre de ce qui était ici traité. Dieu par sa bonté veuille exaucer les souhaits et les vœux de tant de gens de bien, qui le désirent et l'en prient.
p. 189.

L'écrivain ne fut non plus soigneux d'écrire les autres dictions nuptiaux, qu'on lui avait donné, pour mettre en chaque créneau, soit que le brièveté du temps le prévint, soit autrement ; les voici tous tels qu'il les avait extraits des épithalame des poètes anciens.

5. QUÆ SURGERE REGNA
CONJUGIO TALI?
6. CINGE TEMPORA FLORIBUS.
7. BONA CUM BONA
NUBIT ALITE VIRGO.
8. UT TENAX HEDERA HAC, ET HAC.
9. PARVUS HONORIADES GENIBUS CONSIDAT AVITIS.
10. TORQUATUS VOLO PARVULUS
SIT SUO SIMILIS PATRI.
11. ET PUDICITIAM SUÆ
MATRIS INDICET ORE.
12. LUSIMUS SATIS, AT BONI
CONJUGES BENE VIVITE.

Ce dernier mettait la fin aux théâtres, la tour servant du septième, par une plateforme qui était à la cime, où l'on avait placé trois nymphes Marianne, la France et l'Immortalité, qui amena un petit Henri cinquième, le faisant sortir de derrière le créneau où était dépeinte la constellation d'Hercule. Marianne faisait la personne de la Reine logée sur cette tour, comme une belle Héro héroïne, à laquelle ce grand Léandre français est enfin parvenu à la nage, et après avoir franchi ce labyrinthe de maux et de fortunes que nous avons discoursu jusques à maintenant. L'immortalité portait une sphère de matière transparente en main, et une couronne en tête de grand prix, composée de diamants, rubis, émeraudes et autres rares pièces ; sa robe était de damas incarnat ; le petit Henri était de fort bonne grâce, vêtu de satin bleu rayé d'or et d'argent, ayant une couronne de pierreries en tête, belle et riche à l'équipollent, avec une croix de même sur le front, de grande valeur. Les deux nymphes ornées à proportion, avec leurs guirlandes, chantèrent l'épithalame, qui s'ensuit en forme de dialogue récitant en chantant, et chantant en récitant. L'immortalité pour varier et ne lasser du chant, récita seulement, comme aussi le petit Henri. La musique manqua encore ici, ayant charge de reprendre

l'intercalaire de l'épithalame ; et ne se faut émerveiller, si en une si grande foule et concours de peuple innombrable, toutes choses ne viennent à leur perfection, et s'il y a toujours quelque peu de défaut, qui ne fut pas toutefois remarquable en toute cette entrée, comme se peut voir par tout ce discours. Voici l'épithalame qui fut chanté sur un air que le Roi aime, que l'on avait recherché à poste, et recouvert de bonne part.

p. 190

EPITHALAME DU ROI, ET DE LA REINE.
LA FRANCE, MARIANNE, L'IMMORTALITE, LE PETIT HENRI.

LA FRANCE.

*France, puis que Dieu fit être
Un Roi tel,
Pourquoi ne le fit-il naître
Immortel?*

*Hélas une race telle
Désormais
Devrait bien être immortelle
A jamais!*

VENEZ L'ESPOIR DE LA RACE
DE NOS ROIS,
VENEZ, QUE JE VOUS EMBRASSE
MILLE FOIS.

MARIA. *D'où te viennent ma Princesse
Ces sanglots?*

FRANCE. *Las! J'ai l'amère détresse
Dans mes os.*

MARIA. *Tout l'univers est en joie
Et en ris,*

FRANCE. *Ceci fait que je larmoie,
Et gémis.*

MARIA. *Lamentes-tu l'allégresse
De ton Roi?*

FRANCE. *Non pas s'il vivait sans cesse
Comme moi.*

MARIA. *Vertu n'entre en la sentine
De Charon.*

FRANCE. *Las! Hercul cingla l'échine.
D'Achéron.*

MARIA. *Non : Hercule vit encore
Immortel.*

p. 191

FRANCE. *Mais mon Henri, que j'adore
Est mortel.*

MARIA. *Voici du ciel la nouvelle
Qu'il vivra,*

*Tant que l'étoile jumelle
Roulera.*

FRANCE.
L'IMMO.
*Ce glorieux Hyménée
Lui promet
Une immortelle lignée.
Qui le sait?
Ce lit, et ce mariage
Triomphant
Portent assuré présage
D'un enfant.*

*Enfant, qui semblable au père
En valeur,
Apportera à sa mère
Tout bonheur.
Avec les troupes françaises
Tu battras
Toutes les îles Grégoises
De ton bras.*

*Traînant tes bandes isnelles
Après toi
Des Pyrénées maternelles
Seras Roi.*

*Tu regagneras d'Afrique
Les cantons,
Et la sphère Sarmatique
Des Polons.*

*Tu banniras de l'Europe
Le turban,
Et camperas sur la croupe
Du Liban.*

p. 192

*Jusques au rivage more
Je te vois
Planter au sein de l'Aurore
Une croix.*

FRANCE.
IMMOR.
*Je te vois dans l'horoscope
Du flambeau
D'Hercule, qui t'enveloppe
De sa peau.
VENEZ L'ESPOIR DE LA RACE, etc.
Voyez cette contenance,
Et ces yeux :*

*Il retire aux Rois de France
Ses aïeuls.*

FRANCE. *Ce nais ressent la prouesse
De Clovis :
Et ce beau front la noblesse
De Louis.*

IMMOR. *Ce sourcil si débonnaire
Si courtois.
Donne de l'air à sa mère
Que tu vois.*

FRANCE. *Vois cette œillade agréable.*

IMMOR. *Vois ce dos,*

FRANCE. *Que beau, que doux, qu'amiable*

IMMOR. *Que dispos.*

FRANCE. *L'un des yeux est de Bellone*

IMMOR. *L'un de Mars :*

FRANCE. *Le chef apte à la couronne*

IMMOR. *L'œil aux dards.*

FRANCE. *ENEZ L'ESPOIR DE LA RACE, etc.*

MARIA. *Votre sacrée couronne
De quel nom
Veut-elle qu'on environne
Son fleuron?*

p. 193.

FRANCE. *ENEZ L'ESPOIR DE LA RACE, etc.*

HENRI. *Puisque je suis la semence
D'un grand Roi :
Du sang le plus pur de France,
Je voudrai',
Avoir un grand cimenterre
Maintenant,
Pour aller faire la guerre
En levant.*

*Puis étant d'Henri quatrième
Le mignon
Je veux, que Henri cinquième
Soit mon nom.*

MARIA. *Soyez tout plein de courage
Comme lui.*

HENRI. *Et encore d'avantage,
Si je puis.*

Sa Majesté montra en cet Hyménée plus d'attention qu'elle n'avait fait encore, bien que les gardes déjà lasses ou altérées ne donnassent pas grand silence ; aussi la chose la touchait de plus près et les belles voix donnaient beaucoup de grâce, au vers. Néanmoins se faisant déjà tard, un des capitaines des gardes fit marcher au beau dernier couplet que se devait chanter, pensant qu'il y en

avait encore davantage, et craignant, que le jour ne manquât au reste du triomphe. Si faut-il cependant considérer, avant que passer outre, la façon, et le mystère de l'arc.

L'ORDRE était parfait composite ; les colonnes et corniches d'un fort beau jaspe gris couleur du Roi, ses hermès deux jeunes damoiselles avec des lys en main, marques de pudicité, et de l'heur de la France refleurissant au printemps de ce mariage ; la hauteur de l'œuvre et la largeur était comme du précédent, occupant toute la rue, ainsi que tous les autres arcs qui remplissaient tout le vide des rues, si qu'il était nécessaire de passer par dessous.

IL ETAIT DEDIE à Vénus, que les fables disaient être le déesse du mariage, laquelle avait charge de l'épouse aux noces de Hébé et d'Hercule. Ils se fondaient sur la physiologie du planète, qui nous amène toujours le soleil, dont il a été surnommé des Grecs φωσφόρος, des latins Vénus. Cet astre a grand domaine sur le mariage ; est joyeux et cordial de soi, plein d'agréable, et bénigne qualité. *Venus si in domo vel Decano suo fuerit inventa, dit Firmicus, tam in diurna quam nocturna genitura gaudii multitudinem, felicitatis augmentum, et bonæ fortunæ præmia decernit. Si vero in domo, vel Decano Jovis fuerit, honores, et divitias ex mulierum causa portendit. Hi uxores suas magno prosequuntur amoris affectu, indeque lætitiæ, et gaudium parabunt.*

p. 194

Nous attendons de ce lit fortuné une joie, et prospérité de tout le royaume : ce sera le Phosphoros, qui amènera à la France ce nouveau soleil désiré avec un éternel printemps de paix et d'assurance pour cet état si heureusement établi et rallié par la vertu et clémence du Roi ; mais nous ne parlons pas de la Vénus que quelqu'un pourrait bien penser. Les Romains comme se voit ès médailles de l'empereur Numerian, et de Faustine Auguste, effigiaient Vénus tenant une Victoire en main, accoudée sur un bouclier, et cette inscription tout auprès VENUS VICTRIX ; chez les Sicioniens, les prêtresses qui lui servaient devaient être l'une vierge, et l'autre chaste. En Chypre elle portait barbe et était toute virile et guerrière ; aussi le mot du guet et le drapeau des armées de César était Vénus, de laquelle il se disait tirer son extraction ; c'est elle qui parait les coups aux plus grands guerriers en Homère et Virgile, comme à Diomède à Énée, et aux autres ; elle était quasi toujours avec Mars entre les armes et parmi les batailles. C'est cette Vénus à laquelle fut voué cet arc, non pas à cette sottise et infâme, qui n'a rien de mâle, rien de grand, rien de généreux, cagnarde, poltronne casanière, dissolue, déloyale, monstrueuse. Hors d'ici, que l'on ne m'en parle point, en ces noces des deux âmes les plus mâles et généreuses de l'Europe, traitées et conclues parmi les tonnerres des canonnades, stipulées parmi les assauts et sièges des villes, célébrées entre les plus furieux essais des armes royales, consommées quasi aux tranchées et au pied des casemates des ennemis.

Car pendant que sa Majesté foudroyait les Alpes, prenait les villes, assiégeait les citadelles les plus munies et imprenables, elle envoya monsieur de Bellegarde son grand écuyer à Florence pour ratifier ce mariage promis et traité à Rome par monsieur le cardinal d'Ossat et monsieur de Sillery ambassadeur pour sa Majesté vers sa Sainteté. Il passa par cette ville d'Avignon le 31 d'août de cette année 1600, et s'acquitta si dignement, et promptement de son ambassade, qu'il arriva avec la Reine à Marseille le 3 de novembre ; et afin que le nombre septénaire ne manquât en ce dernier arc de cette dernière tragédie, sa Majesté accompagnée de madame la Grande Duchesse, de madame la duchesse de Mantoue sa sœur, de don Antonio son frère, et du duc de Braciano son parent, surgit audit port de Marseille avec dix-sept galères. La sienne était toute composée de sept : longue de septante pas, et de vingt-sept rames de chaque côté, qui est le nombre favorable au Roi, et même des années de l'âge de la Reine. C'était bien, à ce que l'on dit, une des pièces les plus rares et admirables qui aient été vues sur la Méditerranée de plusieurs siècles. Elle était toute dorée en dehors, la poupe marquetée de cannes d'Inde, de grenatines, d'ébène, de nacre, d'ivoire, et de pierre bleue ; le couvert de 21 ou trois fois sept cercles de fer doré, chargés de perles et pierres précieuses, avec vingt et une grosses topazes et émeraudes. Au-dedans, vis-à-vis du siège de la Reine, étaient les armes de France en fleurs de lys de diamant, et à côté celle du Grand Duc composées de sept pierres précieuses remarquables, de cinq

grands rubis, un saphir de grandissime prix, et une belle émeraude au-dessous, sans compter les perles que je ne mets pas au rang des pierreries. Ces armes étaient encore septénaires au prix, estimées septante mille écus. Entre les deux armoiries étaient deux croix de rubis et de diamants ; les vitres à l'entour, toutes de cristal, les rideaux de drap d'or à franges, les chambres de la galère tapissées de même. En cette pompe sa Majesté entre à Marseille sur le tard, y séjourne jusques au 16 dudit mois, et après le triste départ de madame la Grande Duchesse, et de madame la duchesse de Mantoue sa sœur, qui reprirent la route de Florence, elle se part pour faire son entrée à Aix ; de là vient en Avignon où elle est reçue le 19 et y ayant séjourné, comme

p. 195

nous dirons maintenant, l'espace de trois jours s'en va à grande hâte à Lyon attendre le Roi, qui était alors à la guerre ; y fait son entrée le 3 décembre ; le Roi la vient trouver le 9, le mariage se fait en la grande église de ladite ville, le dix-septième du même mois, l'an du grand Jubilé septénaire, au mois de la naissance du Roi, qui naquit le 13 de décembre, à un jour septénaire, d'un roi, et une reine septénaire, nombre qui est encore favorable, et comme fatal au mariage.

Car premièrement le septénaire est le hiéroglyphique de fécondité, et je le tire du dire des Saints Pères, et signamment de Théodoret ; lequel exposant le mystère de la mère de Samuel, qui fit sept enfants (*Quia sterilis peperit septem*) *prædicit Ecclesiæ fecunditatem : septenarius siquidem numerus signum est multitudinis*, elle prédit la fécondité de l'Église dit-il, étant le nombre septénaire le symbole de multitude, comme il est pris en l'Écriture à tout coup : *septies in die cadit justus*, c'est-à-dire, plusieurs fois. Outre ce, comme remarquent les naturalistes et les médecins, le septénaire domine en tout et partout à l'enfantement. Les femmes ont sept heures, pour marque assurée d'avoir conçu ; les sept premiers jours l'enfant reçoit sa première figure au ventre de la mère ; le trois fois septième, qui est le 21 le mâle commence à prendre la forme par la tête et par l'épine du dos. La septième semaine, au dire d'Empédocle, le corps est tout organisé, et en prochaine disposition de recevoir l'âme raisonnable. Au douzième septénaire de jours, ou dixième semaine, il commence se mouvoir, pour déloger de cette geôle et prison maternelle ; et est vrai, que les enfants de sept mois vivent, ceux de huit, à grand peine. L'on a fait une expérience admirable, que la septième fille qui naît, sans qu'il y ait eu aucun mâle parmi, est enfantée avec peu ou point de douleur. Après que l'enfant est né, tout son fait s'en va par septénaire jusques à la mort. Plutarque triomphe sur cette matière, aux Questions Romaines, nombre 202. Et Philon en la Cosmopœie. Si l'enfant après la naissance vit sept heures, il est sauvé, étant l'heure septième la première crise de sa vie, comme elle l'avait été de sa conception ; depuis toutes les autres crises au jugement de tous les médecins sont septénaires. L'on juge des fièvres continues et des maladies violentes en 7 jours, ainsi que l'enseigne Avicenne. Et celles qui sont de durée, selon le même philosophe, prennent fin ou le 7 mois ou le 7 an, ou le 14 ou le 21 qui sont tous septénaires. Gallien a écrit trois beaux livres des jours critiques, où prisant la merveille, la force et l'influence du septénaire, dit que les grandes fièvres ont de terme ou sept jours, ou quatorze (qui est la vraie crise d'Hippocrate au 2^e aphorisme) ou vingt-et-un. Les physiognomes de leur côté, prennent argument de la santé des hommes et même des mœurs, voire encore des divers linéaments du visage, sur toutes les années septénaires, et principalement pour la vie ou pour la mort sur le 42, 56, 63, qui est le plus dangereux, et 70, qui n'arrive à guère de gens. Davantage tous les âges, et les plus signalés changements de face et de façons de faire courent par septénaires. Le 7^e jour de l'enfantement le reliquat du nombril s'en va par terre ; le 14 l'enfant commence à s'apercevoir de la lumière. Le septième mois, les dents de lait commencent à poindre, et en sortent sept de chaque côté. Le 21, il commence de bégayer, le 28 à marcher, le 35, qui est le cinq fois septième, à être sevré. L'an septième, les premières dents tombent, et en renaissent des plus solides, pour les viandes plus solides ; de même de septénaire en septénaire se distinguent les autres âges de l'homme, selon la supputation de Solon, que vous pouvez lire en la Cosmopœie de Philon, comprises en neuf distiques. Vous apprendrez de là même, que le corps humain est composé d'une Iliade de septénaires :

l'intérieur de sept sortes d'intestins, l'extérieur de sept membres ; les organes et vases de parfaite décoction

p. 196

d'autres sept : les excréments encore sont sept ; la tête à sept trous ; les objets de chaque sens sont sept, par exemple, de la vue : le corps, la distance, la figure, la grandeur, le mouvement, son contraire, et les couleurs, qui sont semblablement de sept espèces. L'on n'aurait jamais fait de dire tout : j'ai montré les fontaines, allez-y boire à grands traits, et je m'en vais cependant discourir ce que me reste.

LA PARALLELE la voici, une biche blanche avec les cornes et ongles d'or, et un collier de diamants et topazes avec cet écrit, NEMO TANGAT. posée sous un laurier verdoyant. Ce mot en un rouleau.

CASITAS IMPENETRABILIS.

Hercule, qui mène cette biche à la laisse d'une chaîne d'or, cet hémistiche sur sa tête :

UT VIDI, UT PERII.

Cet autre sous ses pieds :

ILLE TRAHIT, TRAHITURQUE VICISSIM.

Hercule c'est le Roi, la biche la Reine, la blancheur la pudicité, le laurier, qui jamais n'est frappé du foudre, l'inviolable fidélité ; la corne d'or, la couronne ; les diamants et topazes, la constance ; le collier et les ongles d'or, la parfaite beauté. Hercule après avoir beaucoup couru par monts et par vaux, par bois et par prés, trouva la biche Ménélaée l'emmena, la dédia. Le Roi après un labyrinthe de labyrinthes, une forêt de travaux, une mer de maux, un monde de dangers, un espace imaginaire de difficultés, à la bonne heure a rencontré cette pudique cerve sous le laurier d'une vertu et fidélité inviolable ; il a été surpris de ses attraits, et elle des siens ; le vainqueur est vaincu, et le vaincu vainqueur. Notre Pétrarque en avait donné le thème, lequel écrivant une parfaite beauté, jointe à une pudicité impénétrable, fit ce rare sonnet sur la Laure avignonnaise :

*Una candida cerva sopra l'erba
Verde m'apparue con duo corna d'oro
Fra due rivere a l'ombra d'un alloro
Levando' l sole a la stagion acerba.
Era sua vista dolce, et superba
Ch'i lasciai per seguirla ogni lavora
Come l'auro, chen cercar thesoro
Con diletto l'afanno disacerba.
NESSUN MI TOCCHI al bel collo d'intorno
Scritto havea di Diamanti, et du topazi,
Libera farmi al mio Casare parue.
Et era' l sol gia volto al mezo giorno
Gli occhi miei stanchi di mira non sati
Quand' io caddi ne la'cqua, et ella sparue.*

Remarquez que ce beau trait NESSUN MI TOCCHI, qu'aucun ne me touche, est tiré de ce que l'on écrit de César, qui soulait attacher au col de quelques biches un billet, ou étaient écrits ces mots :

p. 197

NOLI ME TANGERE, QUIA CÆSARIS SUM.

Et puis leur donnait la clef des champs. Pline en dit de même d'Alexandre le Grand, duquel César était grand imitateur et écolier ; de sorte qu'il écrit que quelques-unes de ces biches furent trouvées parmi les bois cent ans après Alexandre, avec l'écriveau qu'il leur avait mis ; d'où l'on tira conséquence, que cet animal est d'une fort longue vie. Donc comme qui trouvait ces cerfs ne les osait toucher, pour respect de l'empereur, ainsi l'ingénieur Pétrarque dit de cette belle créature qu'il admire tant, qu'elle demeure entière et fidèle à son empereur, c'est-à-dire à Dieu, comme l'explique

Ruscelli : *Ne qu'ai versi il Petrarca per quel Cesare, que Laura chiama il suo Casare, ha voluto intender' Iddio Re de Re, et Imperatore de gl' Imperatori.* Qui aura leu ses meilleurs écrits aura reconnu que la Laure qu'il chante était d'une singulière pudicité, et beauté tout ensemble, qu'il choisit pour idée et thème de ses rimes, n'ayant autre but que le laurier : ainsi le pense ce bon poète, que Jovius rapporte en ses éloges, en ce bel épigramme :

*Qui tanta Etrusci carminis dulcedine,
Tamque astuosus vexeris praconiis
Tuam puellam, ut nemo te non crederet
Flagrare quantis nec vel Aetna incendiis,
Atqui idem amoris frigidus neglexeris,
Amasse Lauram, an lauream, te dixerim?*

Il faut croire à Pétrarque, puisqu'il lui donne ce témoignage en tant de parts, et signamment au sonnet pré-allegué, et à celui de son épitaphe, qui fut trouvé dans son tombeau l'an 1530 par le Roi François, lequel passant par Avignon et entendant que cette Laure tant célébrée gisait aux Cordeliers, en la chapelle de la très ancienne, et très noble maison de Sade, y alla, la fit désenterrer, y trouva une boîte de plomb avec un sonnet de Pétrarque dedans, où il dit que le pris, et la fin de ses vers n'était autre que le laurier. Le voici extrait de la copie même qui se trouva dans ladite boîte, laquelle se garde encore en ce couvent :

*Qui reposan quei caste e felici ossa
Di quella alma gentile é sola in terra
Aspro é dur basso her ben teco hai soterra
El vero honor la fama é belta scossa.
Morte ha del verde lauro svelta esmossa
Frescha radice, é il premio di mia guerra
Di quattro lustri : é piu si anchor non erra
Mio pensier tristo é il chiude in pocha fossa.
Felici pianta in Borgo de Avignone
Nacque é mori : é qui con ella jace
La penna, el stil, l'inchiostro, la regione.
O delicati membri! ó viva face
Che anchor evoci é struggi : inginochione
Chiascun priegi il signor te accetti in pace.*

p. 198

Quand les empereurs triomphaient à Rome, l'on attachait au bout du char triomphal un fouet et une clochette que l'on soulait pendre à la ceinture de ceux, qu'on menait mourir. Et y avait un homme derrière le char qui leur disait HOMINEM MEMENTO TE, *souvenez-vous que vous êtes homme.* L'on voulait par cette cérémonie aviser ces grands princes au milieu de leurs triomphes qu'ils étaient mortels et sujets à tous les malheurs que nous voyons arriver aux hommes, et surtout à la mort, qui n'a égard à personne. En Constantinople au sacre de l'empereur l'on en faisait tout autant, et avaient de coutume de porter au nouveau et glorieux empereur de quatre, ou cinq sortes de pierre, lui disant qu'il choisit celle de laquelle il voudrait bâtir son tombeau, pour lui ramentevoir ainsi la pensée de la mort.

MADAME, puisque cet arc est le dernier de ce triomphe dédié à votre Majesté et à la victoire, qu'elle a emportée par dessus le plus vaillant prince du monde, qu'autre n'a jamais su dompter que vous, permettez au plus indigne et au moindre de tous vos humbles sujets de ne laisser en arrière cette perfection, et sainte cérémonie du triomphe romain. Le grand roi François nous en suppédite l'étoffe ; il nous découvre les piperies du monde, la vanité de la gloire humaine, la tromperie de la beauté du corps, la misère de cette vie, le peu de cas que les grands doivent faire de cette splendeur

passagère. Ce grand Prince s'en va au tombeau de la Laure, la plus prisée pour sa beauté que fut jamais ; le fait ouvrir, ne trouve que des os et une anatomie horrible, affreuse, puante ; que prétendait-il ? Que cherchait-il là ? Quelle était l'intention de ce monarque si sage ? Pensait-il la trouver avec sa naïve couleur entre les morts, pour admirer ce chef-d'œuvre de beauté ? Non, mais il voulait découvrir un miroir pour les princes et princesses pour les reines et les rois. Il voulait faire ce qu'il avait entendu de ce grand stoïcien, lequel pour induire les hommes à la pensée salutaire de la mort, soulait dire ainsi : Ô combien de fois m'est-il advenu d'entrer ès tombeaux d'aucuns morts, et émerveillé, et tout hors de moi de ce que je voyais, je jetais mes yeux sur cet hideux spectacle, je remuais ces os, j'assemblais ces pieds, rejoignais ces mains, roulais ce<tte> tête, maniais ces côtes ; et entrouvrant mes leurres, je soupirais en moi-même. À ce propos je me souviens d'un acte mémorable advenu en la personne d'un grand prince de notre temps, de grand crédit en la cour de Ferdinand et Charles Quint. L'impératrice Isabeau étant décédée, il eut charge de la faire conduire au lieu de sa sépulture à Grenade, éloignée de plusieurs journées ; étant arrivé, et le corps posé en l'église, comme il fut question de le livrer, le cercueil de plomb où il était fut ouvert, et découvrit-on son visage, lequel était si difforme et défiguré qu'il ne se trouva personne de ceux qui l'avaient auparavant servie, qui osât assurément dire que ce fut la face de l'empérière. Les autres seigneurs et dames qui assistèrent à tel spectacle se retirèrent bien tôt, ne pouvant supporter la puanteur de ce corps ; mais ce prince, pour la singulière affection qu'il lui portait, ne pouvait sortir de là, et s'apercevant que déjà il était tout en pourriture, et cette beauté tant prisée par tout l'univers réduite en si piteux spectacle, s'arrêta tout court, et fichant les yeux de son corps, et de son âme sur cet objet, disait en soi-même : Et quoi ? Est-ce où se terminent les grandeurs de ce siècle ? Est-ce là ta dame et maîtresse ? Est-ce cette impératrice la plus belle du monde ? Regarde ces pieds, les divers chemins, les sauts, les cabrioles et gambades qu'ils ont faits ; ces mains, combien elles ont joué, et folâtré, mignardé, et flatté ; ce tête, combien de chimères, et fantômes il a rêvassés ; ces mâchoires, combien de friands morceaux elles ont mâchés ; les trous de ces yeux, à combien de vanités ont-ils servi de porte et de fenêtre ; et pour le plaisir de cette curiosité

p. 199

quel grand nombre de pêchés ont été commis, pour lesquels l'âme de ce corps se trouve peut-être à présent en peine ? Hé Dieu ! où sont ces traits, et attraits de visage, qu'est devenu ce beau teint vermeil ? À quoi se terminent ces parfums ? Qui a terni cette céruse et ce vermillon ? Où est passée la mignotise et beauté de ce corps si bien fait, de ces yeux gracieux ? De ses joues rebondies ? De cette perruque blonde ? De ces membres, et linéaments, et ces précieux habits déchiquetés, balafrés, mouchetés, bigarrés, vertugalés, haussepliés, déguisés et contrefaits en mille façons ? ces oreilles percées et annelées d'or, et d'argent, avec contrepoids de pierres pendues ? Ces cheveux grisés, et grillés à la païenne, entortillés en serpent ? Étendus en chauve-souris ? Frisés à la moresque ? Troussés à l'alezan, noués à crins et à crue ? Ainsi disait-il en soi-même, et plein d'étonnement contemplait et considérait profondément qu'il faudrait que bientôt lui se trouvât en même état ; et s'écriait derechef : Misérable que je suis ! de quoi me servent les richesses, puisqu'il faut que là je sois ainsi tout nu ? De quoi toutes ces mignardises et délicatesses, puisque je serai là si sale et si puant ? De quoi les plaisirs et viandes exquis, puisque je dois servir aux vers de curée ? De quoi ces grands palais, puisque je n'aurai pour tout cela que sept pieds de terre ? De quoi cette beauté de corps, puisque je serai si effroyable ? De quoi les plaisantes compagnies, puis que je me trouverai tout seul ? De quoi les ébats et passe-temps, puisque l'on me doit garrotter et coudre dans un linceul ? De quoi toutes les piaffes, tous ces honneurs, tant de gloire, tant de triomphes et parades, puisque je dois devenir une carcasse d'ossements, une voirie de puanteur, une fourmilière de vers, une guêpière de serpents, une fondrière de pourriture, une anatomie de risée, un fantôme de frayeur, un jouet de la mort ? Entre ses discours et arraisonnements de son âme, il se jette par terre, pleure amèrement, baignant le pavé de ses larmes, et faisant retentir l'église de ses soupirs et sanglots, fait un délibéré

propos de tromper le monde, avant que d'être trompé de lui ; ce qu'il fit peu après, donnant du pied à toutes les grandeurs de la Cour, et se retirant en une religion où il a vécu fort saintement. Ce fut la Sainte philosophie de ce prince ; et pense moi, que le roi François, se trouvant à ce spectacle hideux des cendres de la Laure, en pensa encore davantage que je n'en saurais dire ; et pour le moins, en eut belle occasion, et s'il ne la prit pour soi, il la laissa aux autres, proposant ce beau miroir aux princesses de sa Cour, où toutes les plus grandes dames auront toujours où se mirer, si elles veulent prendre une petite heure de leur matin pour y penser, afin qu'elles ne tombent en ce désarroi avant qu'y voir pensé. Le Roi composa ces vers qu'il fit écrire, et mettre dans la boîte où était le sonnet de Pétrarque, d'où je les ai tirés, pour les insérer en ce lieu.

VERS DU ROI FRANCOIS PREMIER DU NOM.
SUR LE TOMBEAU DE LAURE.

*En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée,
Plume, labeur, la langue, et le savoir
Furent vaincus par l'amant de l'aimée.*

p. 200

*O gentil'âme étant tant estimée
Qui te pourra louer, qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée,
Quand le sujet surmonte le disant.*

S'ensuivent les deux devises es deux coins de l'arcade.

LA PREMIERE était un Phénix, qui se brûlait sur un amas de cannelle, poivre, et autres drogues aromatiques, avec cette âme :

O FÆLIX HÆRESQUE TUI!

Pour montrer, que de ce mariage de ces deux âmes, qui s'entraiment d'une amour si loyale, et si royale, le Roi en renaîtra comme un Phœnix en sa lignée, que toute la France souhaite, et attend, avec si grande impatience.

LA SECONDE était le vaillant et invincible Milon Crotoniate faisant geste des bras et du corps d'avoir laissé échapper un cœur qu'une jeune nymphe lui avait arraché par force de mains, le levant et montrant victorieuse par bravade. Aux pieds de Milon cet hémistiche correspondait à son geste :

ET NOS CEDAMUS AMORI.

Puisque l'amour surmonte toutes choses, *omnia vincit amor*. Et nous autres aussi laissons-nous surmonter à cestui-ci de cette nymphe chaste, et pudique, que j'ai choisie pour ma chère épouse. Diodore le Sicilien en sa Bibliothèque, au livre 12, a laissé par écrit que ce Milon, le plus brave et le plus fort de tous les Pancratiates qui triomphèrent jamais en Grèce, avait coutume de se vêtir comme Hercule, affublé d'une peau de lion, et tenant en main la massue. Pausanias aux Éliaques, et Gallien au 2 liv. τῶν ὑγιεινῶν ajoutent qu'il était si puissant et si nerveux, que tenant et serrant une pomme en sa main il ne se trouvait homme en toute la Grèce qui la lui pût arracher, voire qui peut le faire mouvoir d'une place. Élien toutefois en donne cette exception Μίλωνος τούτου τὴν ροιάν, ἢ ἐν τῇ χειρὶ κατέιχεν, οὐδεὶς τῶν ἀντιπάλων ἐλεῖν ἐνδύνατο. Ἡ δὲ ἐρωμένη αὐτοῦ ῥᾶσα αὐτὴν ἐξήρει φιλομηνοῦσα πρὸς αὐτὸν πολλάκις. J'ai métamorphosé Milon en un roi, et sa pomme en un cœur, que personne n'a pu gagner que la Reine sa très honorée, très chaste, très chère épouse, qui m'a poussé à lui dédier ce dernier arc comme victorieuse et vaincue du Roi, maîtresse et esclave de son cœur à rechange.

L'INSCRIPTION de la dédicace était ainsi :

I.

VENERI NYMPHEUTRIÆ.

II.

PERENNITATI REGIÆ.

Celle de la grande frise était même mêlée de vœu et de pronostic :

III.

MARIÆ MEDICÆ GALLORUM, ET NAVARRORUM REGINÆ CAROLOMAGNORUM, ET LODOICORUM DIVINUM GENUS IN SUO HENRICO, DIÆQUE BLANCÆ NOMEN, ATQUE MEMORIAM IMMORTALITER PERENNATURÆ, HÆC PRIMUM BENE AUSPICATA PERENNIA SUI DULCISSIMI AVENIONENSES, FERIALEMQUE ARCUM HUNC PRO SUO HERCULE TRIUMPHATO POSUERUNT. TUM MULTOS EX FÆCUNDO UTERO, SANCTOQUE CUBILI PRECANTUR HENRICOS EX ANIMO. CONJUGEI VERO OPT. MAX. MYRTEAM QUOQUE DECREVERUNT. VOTO PUBLICO. OMNES. OMNES. OMNES.

p. 201

Dans l'arcade servait ce vers un peu biaisé de Virgile :

IV.

VICTE MIHI, ALCIDE, POTUISTI CEDERE TANTUM.

Le dicton de la parallèle était à demi emprunté d'Ovide :

V.

NON PIGET ALCIDEM VICTRICES MILLE LABORUM
VIRGINIS IMPERIIS SUPPOSUISSE MANUS.

L'on dit qu'Hercule victorieux des tyrans, dompteur des monstres, triomphateur des enfers, seigneur et maître de tout l'univers, se laissa néanmoins surmonter de la princesse Omphale, fille du roi lydien, de telle façon qu'il s'assujettit à faire tous ses commandements jusques à lui livrer sa toison de lion et sa masse, comme la maîtresse vainqueresse de son cœur.

*Crassaque robusto deducit pollice fila,
Æquaque formosæ pensa rependit heræ :
Dicitur infelix scuticæ tremefactus habenis
Ante pedes dominæ pertimuisse minas.*

Tout ceci faisait à donner à entendre que le Roi n'a été vaincu d'autre que de l'amour de la Reine son épouse. Ces quatre petits vers sont de Pindare en la première olympique,

VI.

ΤΟΥΝΕΚΑ ΤΡΟΗΚΑΝ ΥΙΟΝ
ΑΘΑΝΑΤΟΙ ΟΙ ΙΤΑΛΙΝ
ΛΕΤΑ ΤΟ ΤΑΧΥΤΟΤΜΟΝ
ΑΥΘΙΣ ΑΝΕΡΩΝ ΕΘΝΟΣ

*Pour ce les Dieux lui ont donné
Un fils si beau, et si bien né,
Qu'ils ont envoyé immortels
Ça bas vers les hommes mortels.*

VII.

O TERQUE QUATERQUE BEATI.

Ce sont sept fois heureux, nombre de bon heur à tous les deux. Le vers de l'autre parallèle est notoire.

X.

CORNUA, FLENS, LEGIT RAPIDIS ACHELOUS IN UNDIS.

Hercule ayant battu Achélous, demeura maître de Déjanire, qu'il lui enviait, et reçut ensemble la corne d'abondance dudit Achélous surmonté ; comme de cet heureux mariage s'ensuivra tout le bonheur de la France. Nous avons déclaré ailleurs cette bataille et écornement d'Achélous.

XI.

ΕΝΘΑ ΡΟΔΩ ΠΟΤΕ ΜΙΧΘΕΙΣ
ΤΕΚΕΝ ΕΠΤΑ ΣΟΦΩ—
ΤΑΤΑ ΝΟΗΜΑΤΑ ΕΤΙ ΠΡΟΤΕΡΟΩΝ

ΑΝΔΡΩΝ ΠΑΡΑΔΕΞΑΜΕΝΟΥΣ
ΠΑΙΔΑΣ

*Le grand Dieu Jupiter avec sa belle Rose
Au pays du Soleil dedans une île enclose,
Engendrèrent tous deux autrefois sept enfants
Les plus sages de tous les humains de leur temps.*

XII.

ET PULCHRA FACIAT TE PROLE PARENTEM.

VIII.

HENRICUS BORBONIUS
SORS HUIC NON BREVIS.

B. En S.

IX.

MARIA DE MEDICIS REGINA.
MIRA DEA YMEN DABIS REGI.

C. En B.

XIII.

MARIA DE MEDICIS REGINA
I DEA SACRA IN DEI GREMIUM.

v. De trop.

XIV.

MARIE DE MEDICIS REINE DE FRANCE
FIANCEE DE CE ENRI MON MARI DESIRE.

D. En N.

LA COURONNE était de myrte avec une belle pomme pendante au-dessous ; la couronne pour le Roi, la pomme pour la Reine, comme la plus belle. Les poètes dédiaient le myrte à Vénus, pour être la feuille entre tous les arbres la plus agréable, ou pour ce que Vénus se trouva en avoir une couronne, lors de la dispute des trois déesses sur leur beauté, devant le présidial de Pâris. Ces beaux vers de Nicandre en ses Alexipharmques le disent ainsi, et ensemble font mention de ce jugement de Pâris, qui adjugea à Vénus la pomme d'or, où était écrit DETUR PULCHRIORI.

Πρὸς δὲ τί σοι Δίκτυνα τεᾶς ἐχθήρατο κλῶνας
'Ηρης τῷ Ἰμβρασίης μούνης στέρος οὐχ' ὑπέδεκτο
Κάλλεος οὐνεκα Κύπριον ὕτῃ εἰς ἔριν ἠερέτησαν
Αθάνασαι, κόσμησεν ἐν Ἰδραΐσιον ὄπεσσι.

*O ma belle Cypris, quand les autres Déesses
Jalouses te livraient le cartel de dési,
Elles n'ornèrent pas de ton myrte leur tresses,
Mais ès bois Idéens, de quelque orme flétri.*

De côté et d'autre de l'arc, l'on avait écrit le quatrain, qui faisait pour le myrte, et l'inscription titulaire du labyrinthe, n'y ayant eu place à la tour pour la mettre comme ès autres théâtres.

POUR LA BICHE MENALEE.

LE MYRTE.

QU'HERCUL NE VANTE PLUS SA BICHE DE MENALE :

ET LA PRISE, ET LA PROIE EN EST TROP INEGALE :

L'ÉPIEU, L'AMOUR, LES CHIENS SONT VOS BEAUTES, LES RETS

CE MYRTHE NUPTIAL DONT L'ENLACE VOS CHEFS.

C'était ici la dernière clausule de l'argument.

LE SEPTIEME, ET DERNIER ARC DU LABYRINTHE ROYAL, DU TRES HEUREUX MARIAGE DU ROI AVEC MADAME MARIE DE MEDICIS HEROÏNE, ET PRINCESSE D'INCOMPARABLE VERTU ET BEAUTE SUR LA PARALLELE DE LA BICHE MENALEE PRISE ET EMMENEE JADIS PAR HERCULE. LE MYRTE.

[Illustration :] NIHIL ULTRA / DUO PROTEGIT UNUS. / DABIT HIS ULTRA. / DEDIT HAS. / COLUMNÆ HERCULIS.

Les colonnes avaient en tout avec le frontispice 42 pieds de hauteur, et 17 d'espace entre deux.

LE SEPTIEME ET DERNIER RENCONTRE.

Des colonnes d'Hercule sur la devise du Roi.

CHAP. XVII.

LES ECRIVAINS sont fort perplexes et douteux entre eux, des colonnes d'Hercule tant célébrées par les poètes et historiens : je prendrai l'opinion la plus vraisemblable, et que fait le plus à notre propos. La plus part tiennent, qu'Hercule ayant couru toute la terre habitable par ses triomphes, et victoires, étant parvenu au bout de terre ferme, vers les Îles Fortunées à l'endroit, où étaient les champs Élyséens (selon ce qu'en tiennent Isacius et Clearchus Solensis) il y planta deux colonnes d'airain d'excessive et énorme grandeur, y ayant écrit οὐτι πορρώτέρω, *nihil ultra*, rien outre, pour montrer que l'on ne pouvait passer plus avant. Denis l'Africain géographe le tient comme cela,

Ἐνθά τε καὶ στηῆλαι περὶ τέρμασιν Ἡρακλέος
Ἔστᾱσιν μέγα θαῦμα· παρ᾽ ἔσχατοῦντα Γάδιερα
Ἡκίτε καὶ κάλκειος ἐς οὐρανὸν ἔδραμε κίων.
Là se guindent au ciel, les colonnes d'Alcide ;
Grand cas! l'une est d'airain à la rive Atlantide.

Or Charles Quint Empereur, frère de Ferdinand aïeul de la Reine, ayant étendu son empire jusques aux Indes Orientales et Occidentales, beaucoup au-delà des colonnes d'Hercule (soit qu'on les mette au détroit de Gibraltar, soit qu'elles fussent vis-à-vis des Îles Fortunées, autrement Canaries) il prit une devise la plus propre que puisse être, opposée à contre-poil à celle des colonnes d'Hercule, mettant deux colonnes avec une couronne sur chacune : l'une de l'Empire, et l'autre de Règne, et une troisième en haut avec ce mot PLUS OULTRE, qui est contradictoire à l'écrit des colonnes d'Hercule, et propre de ce grand Empereur tout ce que se peut.

Suivant toutes ces considérations, et poursuivant la parallèle d'Hercule avec le Roi, pour conclusion de tout le sujet, l'on fit dresser deux grandissimes colonnes de 35 pieds de haut, que sa Majesté découvrait dès la tour, car elles étaient posées devant le Palais apostolique, à l'entrée de cette grande place qui est au-devant, où aboutit la petite rue qui sort de la place du puits du Bœuf, où était la tour. L'une de ces colonnes était de jaspé rouge couleur de Navarre, l'autre de bleu de couleur de France, toutes deux d'ordre corinthien ; le chapiteau doré, liées d'un très beau frontispice brisé par le dessus de quatorze pieds de long, solide, de relief, et à deux faces ; les architraves de jaspé rouge, les corniches de jaspé bleu, les frises de marbre bleu. Cette

p. 204

pièce d'architecture porta quasi tout le malheur de la précipitation et surprise, si qu'à grand peine fut-elle posée au midi, deux heures avant la venue de la Reine, qui fut cause que les inscriptions, et armoiries furent un peu perverties et mises hors de leur place ; toutefois sans difformité autrement remarquable. Les voici toutes telles qu'on les avait dessinées et données au peintre, et que pour la plupart elles furent colloquées.

Au fonds du frontispice était écrit en couleur d'or sur azur, en grosse lettre

COLUMNÆ HERCULIS.

Sur la colonne bleue étaient les armoiries et la couronne de France ; sur la rouge, celles de Navarre ; au faite sur le brisé du couronnement, un écusson peint à deux faces, ayant d'un côté une couronne d'étoiles signifiant le Royaume Céleste, et de l'autre les armes de Charlemagne avec l'aigle : il fut oublié des ouvriers, et ne fut pas posé en son temps, que fut la seule faute la plus notable, et que l'on regrettait le plus. Au même endroit entre les chevrons rompus, au plus haut de l'œuvre, on avait planté une grande masse d'Hercule faite au tour, en relief, croisée d'un sceptre doré et d'une épée argentée posés sur la masse, en croix de saint André. C'est une des devises du Roi, à mon avis la plus belle. L'on avait ajouté sur l'épée une petite couronne, ou mître de pape, et sur le sceptre une autre couronne royale ; le mot de la devise du Roi, DUO PROTEGIT UNUS, était appliqué à l'Église (de laquelle sa Majesté est protecteur, et fils premier né, comme il est aussi conservateur d'Avignon) et à

ses deux royaumes. Dans les grandes frises qui prenaient d'une colonne à l'autre était écrite la moitié de l'autre devise du Roi, DEDIT HAS, qui signifiait les deux couronnes de France, et de Navarre ; entre les chevrons rompus visant à l'écusson des deux armoiries, céleste et impériale, était l'autre moitié, DABIT HIS ULTRA. Au-dessus se devaient écrire dans une banderole de taffetas blanc ces deux dictons en lettre d'or, NIHIL ULTRA. RIEN DE PLUS, et DUO PROTEGIT UNUS. Le temps ne permit pas que cela fut, ni les inscriptions des stylobates non plus, que j'insère ici néanmoins en la forme, et teneur qu'elles avaient été baillées aux ouvriers.

Ces quatre étaient pour le côté droit correspondant à la devise, et les quatre dernières pour le côté gauche.

I.

ΗΧΙΤΕ ΚΑΙ ΧΑΛΚΕΙΟΣ ΕΣ ΟΥΡΑΝΟΝ ΕΔΡΑΜ ΚΙΩΝ

C'est le vers de Denis l'Africain que j'ai rapporté et expliqué un peu plu haut ; et veut ici dire que les travaux du Roi aboutiront au Ciel, selon son DABIT HIS ULTRA, et la devise que lui avait été donnée aux susdites colonnes.

II.

ΝΥΝ ΓΕ ΠΡΟΣ ΕΣΚΑΤΙΑΣ ΘΗ
ΡΩΝ ΑΡΕΤΑΙΣΙΝ ΙΚΑΝΩΝ, ΑΠΤΕΤΑΙ
ΟΙΚΟΘΕΝ ΗΡΑΚΛΕΟΣ ΣΤΗΛΑΝ, ΤΟ ΠΟΡΣΩ
Κ'ΑΣΟΦΟΙΣ.

p. 205

*Le grand Théron parvenu
Au faite de la vertu
Les colonnes a atteintes
D'Hercule, que l'on a feintes,
Desquelles onq' au-delà
Ni fou, ni sage n'alla.*

III.

HIS EGO NEC METAS RERUM, NEC TEMPORA PONO.

Qui est autant comme le DABIT HIS ULTRA de la devise royale.

IV.

HENRICUS BORBONIUS
BIS CUIVIRENS HONOR.

B. En I.

D'autant que suivant l'opinion de Clearchus Solensis, les colonnes d'Hercule étaient auprès des Îles Fortunées, on les avait ici prises pour symbole du Ciel et du Paradis, où visent, et doivent viser tous les desseins et travaux de sa Majesté, comme au scope et à la fin pour laquelle tous les humains, tant princes que vassaux, ont été créés, et en laquelle consiste la vraie félicité et la gloire solide et seule proportionnée à la capacité de notre âme, de rien moins capable que de l'éternité. La description des îles susdites était empruntée de Pindare.

V.

ΕΝΘΑ ΜΑΚΑΡΩΝ
ΝΑΣΩΝ ΩΚΕΑΝΙΔΕΣ
ΑΥΡΑΙ ΠΕΡΙΠΤΝΕΟΥΣΙΝ· ΑΝ-
ΘΕΜΑ ΔΕ ΧΡΥΣΟΣ ΦΛΕΓΕΙ
ΟΡΜΟΙΣΙ ΤΩΝ ΧΕΡΑΣ ΑΝΑ-
ΠΛΕΚΟΝΤΙ ΚΑΙ ΣΤΕΦΑΝΟΙΣ
*Là les zéphyrx gracieux
Battent les Iles des dieux,
Là les fleurs toutes dorées,*

*Jaunissent parmi les préés,
Qui leur tissent des chapeaux,
Et des brasselets fort beaux.*

VI.

ΕΠ'ΑΛΛΟΙ-
ΣΙ Δ'ΑΛΛΟΙ ΜΕΓΑΛΟΙ· ΤΟ Δ'ΕΣΧΑΤΟΝ ΚΟ-
ΡΥΦΟΥΤΑΙ ΒΑΣΙΛΕΥΣΙ. ΜΗΚΕΤΙ
ΠΑΤΤΑΙΝΕ ΠΟΡΣΙΟΝ
*Les autres sont grands d'ailleurs
Un chacun en ses grandeurs :
Mais les Rois ont le dessus.
Ne regarde rien de plus.*

p. 206

Ces autres versets du même Pindare empruntés de la première ode des Olympiques, expliquent toute l'allégorie des colonnes d'Hercule et de cette devise ; le mot grec κορυφούται a beaucoup plus d'emphase, que tout ce que nous saurions dire en notre langue pour signifier cela.

VII.

QUORUMQUE A STIRPE NEPOTES
OMNIA SUB PEDIBUS, VERTIQUE REGIQUE VIDEBUNT.

VIII.

HENRICUS BORBONIUS GALLIARUM REX
BIS REX IN COLUMNA ROBUREA HERCULIS.

La Reine contente du chant de son épithalame, partant de la tour, se vient rendre aux susdites colonnes, passant entre deux, où elle rencontre une autre fois la cavalerie des dieux, qui portaient les couronnes en l'équipage que nous avons décrit au commencement, au troisième rencontre. Ils s'étaient ici rangés en haie et de file depuis les colonnes d'Hercule jusques à la première porte du Grand Palais au chemin de sa Majesté, afin que elle passant au travers les chefs récitassent les sept quatrains qui étaient écrits par les arcs pour les couronnes, selon l'ordre que nous les avons couchés ci-dessus, n'ayant eu sa Majesté le temps de lire chacun en son lieu. Le tard rompit encore ce coup, ne restant plus guère de bon jour que ce qu'était nécessaire pour monter à Notre-Dame-des-Doms. L'un de la troupe le même qui avait commencé au premier arc devait conclure par ce huitain qu'il avait appris par cœur :

*Grand Dieu, qui tiens entre tes mains
Le cœur des Rois en sauvegarde,
Reçois nos vœux, et contregarde
Ce couple d'aimants aux humains :
Las! regarde ce lit royal,
Faisant refler de leur âge
Septante bons ans d'avantage,
Au peson du destin fatal.*

APPENDIX de ce que se passa a notre-dame-des-doms, et aux jours suivants.

TOUTE LA cavalerie presque avec une multitude innombrable de peuple se trouva rassemblée en ce beau champ de devant les deux palais, capable quasi d'une petite armée. L'on avait paré la première porte du Palais Apostolique fort proprement de festons et armoiries de notre Saint Père, du Roi, de la Reine, et de monseigneur le Vice-légat, il n'y manquait rien que peut-être cet anagramme qui n'eusse pas eu mauvaise grâce, s'il y fût été inséré en quelque lieu convenable.

CAROLUS DE COMITIBUS PROLEGATUS.
TU MODO PETRI LOCO CLAVES SERVABIS.

G. En E.

Il est du bois de quoi on les fait : de la maison de Comitibus sont sortis plus de quarante cardinaux et plusieurs papes des plus célèbres, tels que furent Innocent troisième, Grégoire neuvième, et Alexandre quatrième, tous de la très illustre et très ancienne maison des comtes de Signie.

Ici tous les tambours se ramassèrent d'un côté, et les trompettes de l'autre ; l'on commence le tonnerre de la scoppèterie, qui dura environ trois quarts d'heure animé du tintamarre des trompettes, fifres et tambours, jusques à tant que sa Majesté se fut retirée.

MESSIEURS les prévôts, et chanoines de Notre-Dame n'avaient rien mis en arrière pour triompher de leur côté, et eussent fait encore d'avantage, s'ils n'eussent été surpris du temps et frustrés des ouvriers entrepris et hypothéqués de toutes parts. Nonobstant ils bâtirent un des beaux arcs qui se peut entreprendre selon le temps, de même forge et invention avec le labyrinthe royal, et tracé d'une même main, tant les inscriptions que le reste de l'architecture. Il approchait le plus à la perfection, et à la forme d'un arc triomphal à l'antique, s'étant servis à propos du porche de l'église, qui est à l'entrée incontinent à la cime des degrés, en cette plateforme que le cardinal de Foix fit refaire. Le devant était composé de deux grosses colonnes de jaspe cannelées, et striées de haut en bas, leurs chapiteaux à la corinthe, hautes de trente-six pieds, grosses à l'équipollent, le tout en relief, comme l'arcade aussi, qui portait sur deux pilastres à l'antique de même ordonnance ayant de jour de l'imposte en bas 37 pieds. Sur l'arc régnait une grande corniche de jaspes et marbres divers, avec son frontispice, qui faisait de hauteur en tout 9 pieds. L'empereur Charlemagne à cheval y était peint en volume plus grand que du naturel. Sur sa tête dans une ovale cet écrit se lisait :

DIVO CAROLO MAGNO PARENTI OPTIMO,
ATQUE HENRICO NEPOTI CONSERVATORI.

Et dessous dans la frise :

SANCTA AVENIONENSIS ECCLESIA SECUNDA SEDES APOSTOLICA, SUMMORUM PONTIFICUM PRÆROGATIVIS, ATQUE CINERIBUS, CONCILIORUM PRIVILEGIIS, IMPERATORUM DONIS, AC VOTIS, REGUM GALLORUM PATROCINIO, HENRICI POTISSIMUM IV CLIENTELA, GRATIAQUE FLORENS, ATQUE INCLYTA OB PIETATEM AUGUSTISSIMIS FUNDATORIBUS VETERI, AC NOVO CAROLOMAGNO DEDICAVIT. EX ANIMO.

Sur les bouts de la grande corniche, au défaut du frontispice de voyaient deux statues faites de bronze en plate peinture rapportées à trois pointes de pyramides, qui embellissaient le faite : l'une était de la gloire mondaine, l'autre de la céleste que Charlemagne s'est acquis par Sa Sainteté, suivant l'une et haletant après l'autre, et les rencontrant toutes deux en une. Aux deux descentes de l'arc étaient dépeintes les deux principales vertus qui lui acquièrent cette double gloire, et qu'ont toujours été comme les deux pivots, et pierre fondamentales de la monarchie française : la piété avec cet

hémistiche, ET PLACIDI SERVATE PIOS, et la justice, avec cet autre, JUSTITIAQUE DEDIT GENTES FRENARE SUPERBAS. Chacune avait ses marques et hiéroglyphiques ordinaires avec une plante des fleurs de lys en main. Dessous ces deux figures en vide d'entre les pilastres et colonnes on avait contrefait en bronze deux batailles telles que l'on voit ès côtés des arcs anciens, se trouvant le Roi avec l'arroi et équipage de Charlemagne dans les mêlées parmi les chevaux et chevaliers culbutés, les lances rompues, les corps morts, et semblables spectacles de guerre. Dans le rond de l'arc était la bienvenue à la Reine en ces vers, qu'on y a laissé encore pour être propres de la bienvenue que les anges purent faire à la très Sainte Mère de Dieu le jour de son Assomption, fête principale de ladite église :

VENISTI TANDEM TUAQUE EXPECTATA TRIUMPHIS
VICIT ITER DURUM PIETAS, DATUR ORA TUERI
O REGINA TUA.

Au-dedans, la plaie élevée de terre de 38 pieds, longue de 21, large de 17, était toute semée de fleurs de lys jaunes en champ d'azur. Mais les deux flancs furent signalés par deux rencontres notables : celui de main droite de l'ancienne peinture et portrait de la Laure, qui se trouva là toute portée. Nous en dirons après quelque chose. Le gauche de cette inscription écrite en grosse lettre romaine dans une table d'attente :

QUOD SANCTAM AVENIONENSEM ECCLESIAM A DIVA MARTHA HOSPITA CHRISTI APUD NOS HOSPITANTE PRIMO FUNDATAM TUM A D. RUFO FILIO SIMONIS CYRENÆI CHRISTI DISCIPULO EPISCOPO PRIMO GUBERNATAM, POSTEA ARABUM IMPIETATE ATHINO REGE, AC DUCE VIOLATAM, FUNDITUSQUE EVERSAM, DIVUS CAROLUS MAGNUS IMPERATOR OPT. MAX. CUM NAVARRÆORUM REGNUM PRIMUS A BARBARIS VINDICASSET, GALLICUM DILATASSET, ROMANUM RESTITUISSET, EVERTISSET ARABICUM, FLORENTIÆ FLORENTISSIMAM CIVITATEM PENITUS PROSTRATAM, ÆQUATAMQUE SOLO INSTAURASSET, SECUNDUS FUNDATOR, AC PARENS DE NOVO QUALEM HABEMUS EXTRUXERIT, DOTARITQUE, SUI CLIENTES PRÆPOSITUS, ATQUE CANONICI, MAJESTATI EJUS ADDICTI DEVOTIQUE, GRATÆ PIETATIS ERGO HUNC INGENTEM ARCUM EI AC NEPOTI HENRICO IV REGI GALLORUM, ET NAVARRÆ, REGINÆQUE NEPTI DULCISSIMÆ MARIE DE MEDICIS PP. ANNO MAGNO PIACULARI M. DC. EXEUNTE AD XIV. KAL. DECEM. VOTO ÆTERNO.

SOMMAIRE DISCOURS DES EGLISES D'AVIGNON.

ELLE EST remarquable pour les trois rencontres du Roi, de la Reine, et de cette église. Car Charlemagne chassa les infidèles de Navarre, et conquêta à la pointe de l'épée les royaumes de Navarre, Castille et Aragon, qu'il remit, comme dit Clacondyle professeur florentin, aux princes espagnols. Le même releva les ruines de Florence, qui avait été ravagée et ruinée de fonds en comble par ce monstre d'Attila. Voyez ce qu'en disent les historiens de Florence, et ce qu'en avons touché au commencement. Enfin ayant écorné les Arabes et Sarrasins, il fonda un grand nombre d'églises pour réparer les incendies et ruines qu'avaient fait ces barbares, lesquels de guet à pan et de propos arrêté abattaient les églises ; voire, à ce que quelques historiens en écrivent, avaient serment et vœu entre eux de ne laisser aucun temple des Chrétiens sur pied, aïeuls, et pères grands, où si vous voulez, fourriers de nos huguenots

p. 209

grands réformateurs des églises de France. Mais Dieu suscita ce grand empereur, et lui donna à l'instinct de bâtir une infinité de belles églises, pour montrer que la rage barbaresque ne peut rien contre la Providence et soin qu'il a des siens, et particulièrement de son église, qui est la prunelle de son œil ; une d'icelles fut cette-ci, qui ne fut jamais ruinée que cette fois-là.

Icelle fut fondée premièrement par sainte Marthe, comme il appert par les bulles des papes, et signamment de Sixte le quart ; par la traditive irréfragable de cette église, où l'on voit encore le lieu de sa pénitence, et par les actes même, et vie de sainte Marthe, où est faite mention du miracle qu'elle fit en Avignon à la porte du Rhône, ressuscitant un jeune garçon qui s'était noyé. Vincent de Beauvais le narre tout au long ès actes de cette sainte, qui a écrit il y a quatre cents ans. Saint Vincent le prêcheur, mais bien le miracle des prêcheurs, qui honora autrefois Avignon de sa demeure et de ses merveilles, dit au sermon de sainte Marthe que ce miracle fut fait à l'endroit où est leur couvent des Dominicains, nous en avons ouï discourir amplement les années passées, avec des autres preuves plus miraculeuses que le miracle même. Mais j'ai hâte, et ne fais état que de toucher pour maintenant en passant choses si importantes, et qui méritent un discours et recherche plus exacte. De saint Ruf premier évêque fils de Simon, qui porta la croix de notre Seigneur, la chose en est trop battue, en

l'histoire de sa vie et en son vieil office, que l'ordre de saint Ruf qu'il a fondé, retient encore, et aux actes authentiques de saint Paul de Narbonne fort expressément. C'est ce Rufus, duquel parle saint Marc l'Évangéliste au chapitre 15, *Angariaverunt praterentem quempiam Simonem Cyrenaeum venientem de villa patrem Alexandri, et Rufi, ut tolleret crucem ejus*. Depuis cette première fondation, l'église demeura paisible jusques au Goths, qui la pillèrent bien avec la ville ce peu de temps qu'ils y demeurèrent ; toutefois ils n'abattaient pas les lieux sacrés, comme il conte par les histoires, et nommément de la prise de Rome et de la défense expresse qu'en fit leur Roi Théodoric, que vous trouverez couchée de mot à mot en l'histoire des Goths. En quoi ces barbares et furies d'enfer étaient moins furieux que les saints évangelistes de notre temps, qui ont mis à bas en la seule France en moins de trente ou quarante ans plus de dix-huit mille églises, qu'ils voient maintenant quasi toutes redressées ou à redresser sous le règne paisible et religieux de Henri IV notre Charlemagne.

Après cette bourrasque des Goths, notre Seigneur envoya aux Avignonnais saint Agricol leur évêque tutélaire l'an 650, qui restaura ce peu qu'il y avait d'altéré en ces églises ; en bâtit plusieurs de nouveau côtés en sa vie, et sur toutes celle qui est aujourd'hui la première paroisse sous le nom de Saint-Agricol, où il mit les moines de Lérins de l'ordre de saint Benoît, comme aussi à Notre-Dame sa cathédrale ; d'où peut-être du depuis elle a retenu le nom de Notre-Dame-des-Doms, et de la roche de Doms à cause des moines de saint Benoît, qui s'appellent Doms en latin *Domni*, comme si font les Chartreux et plusieurs autres religieux. Néanmoins j'ai pourpensé autrefois que l'étymologie pouvait être autre. Car je trouve deux choses, qui sont assurées, et que l'on ne peut révoquer en doute. L'une que de la roche de Doms, où est Notre -Dame, jusqu'à Saint-André qui est ici proche, l'on soulaît aller à pied sec, passant le Rhône dessus la Barthelasse, et se rendant du côté des Augustins à moitié, et l'autre moitié dedans Villeneuve laissant le passage libre de Saint-André jusques à la dite roche. Ceci nous a été éclairci et avéré et étançonné de bonnes preuves, les ans passés, et le verrons plus à loisir s'il ne tient à ceux qui en doivent avoir le soin. Cela étant, il se trouve d'ailleurs que toute cette traîte des collines de Saint-André, esquelles le roc

p. <2>10

était continu, s'appelaient le mont d'Andon, et en latin *mons Andaonensis* : lisez la donation que fit le comte Raymond aux moines de Saint-André de leur montagne et terroir d'alentour, vous y en trouverez des nouvelles. D'où je tire cette conséquence, que peut-être l'on disait anciennement la roche d'Andon, et que petit à petit, par corruption populaire si fréquente que nous voyons tous les jours, l'on commença de dire la roche de Don. Aussi d'ordinaire l'on ne dit pas des Doms, sinon que les plus doctes, mais la roche de Don. Chacun en pense ce qu'il voudra, ce n'est pas un article de foi.

Depuis Saint-Agricol coulèrent quelques années jusques à l'an 735 que les Sarrasins, comme je viens de dire, se saisirent d'Avignon. Alors toutes les églises furent abattues, la discipline religieuse pervertie, les moines défroqués, les ecclésiastiques massacrés et réformés à la genevoise, toutes choses sacrées, et profanes pêle-mêlées. Entretiens, la cathédrale fut relevée par Charlemagne, qui lui donna de grands biens, y mit des ecclésiastiques séculiers, et entre autre unit à l'évêché l'abbaye de Saint-Ruf près de la Durance. Tout ceci conte authentiquement par la confirmation de ces donations faite par Louis le Débonnaire fils de Charlemagne à Rémi, évêque prédécesseur de Fulcherius, voyez l'autographe avec le grand sceau d'or en l'archive de l'archevêché signé de la propre main dudit empereur, et les lettres de Louis onzième (*sic*) de l'an 1504 où il donne de beaux privilèges à l'église d'Avignon, *en considération de ce que, dit-il, elle est moult ancienne, et de fondation royale fondée par le roi Charlemagne*, ce sont ses propres mots. Ainsi demeura cette église séculière jusques à l'an 1096 que le Pape Urbain second les érigea en chanoines réguliers de saint Augustin, laquelle règle ils ont observée jusques à tant que Jules second les sécularisa une autre fois, et les mit en l'état où ils se trouvent pour le présent, l'an 1475 leur donnant privilège de porter les capes rouges dessus le surplis comme les cardinaux. Voilà de l'église de Notre-Dame. Pour le regard des autres églises, Dieu suscita le grand Fulcherius, évêque l'an 835, lequel plein du zèle de la maison de Dieu, et grand ami et familier de

Boso prince premièrement, et puis roi d'Arles, prit à cœur de remettre sus les autres lieux sacrés, ce qu'il fit avec très bon succès, de quoi il appert par son testament. Polde et Paradin ont écrit que ledit Boso prince d'Arles lui en bâtit une à l'honneur de Notre-Dame dedans la ville d'Avignon ; ils ne nomment pas qu'elle c'est, mais il est facile à le colliger, car en Avignon n'y en a que deux de Notre-Dame, la cathédrale, et celle que l'on nomme Notre-Dame la principale. Or est-il que la cathédrale est de la fondation de Charlemagne, qui en doute ? Il s'ensuit donc en bonne forme que c'est celle de la principale ; outre que son nom nous en donne une preuve péremptoire. Car pourquoi se nomme elle principale ? Est-ce pour ce que elle est la cathédrale, ou la plus ancienne ? Elle ne le peut, et ne le fut jamais, suivant ce que venons de dire de sainte Marthe, et ce que l'on en voit à vue d'œil : car l'évêque n'y demeura jamais. Il s'ensuit donc puisque les historiens préallégués disent en terme exprès que le prince d'Arles en fonda une, qu'elle aie été appelée (comme elle l'est en tous les anciens contrats et manuscrits) *Principalis* en latin, *a Principe Arelatensi*, qui était aussi pour lors seigneur d'Avignon. Fulcherius de son côté remit les autres de son patrimoine, à ce qu'il en dit en son testament. Celle de Saint-Agricol avait perdu ses règles et ses religieux, il la dressa en prieuré, toutefois paroissial, comme aussi celle de Saint-Pierre, de Saint-Didier, et les autres, la plus part fondées par saint Agricol, auquel état elles demeurèrent jusqu'à ce que, longtemps après, elles furent restaurées en la splendeur que nous voyons à présent, et érigées en collèges de chanoines Saint-Agricol par Jean XXII Pape (séant en Avignon) l'an 1321, Saint-Pierre par Pierre cardinal prénestin, l'an 1356 Saint-Didier par Bertrand de Deucio cardinal

p. <2>11

évêque de Sabine la même année l'an 1356 et 57 ; je me déporte des autres pour ce que le temps me presse.

VIS-A-VIS de l'inscription que je viens de commenter, au flanc dextre de l'arc, fortuitement se trouva un des beaux rencontres, et le plus à propos que l'on eût su désirer. C'est une ancienne peinture d'un peintre florentin, le plus brave en cet art qui fut jamais, à ce que l'on trouve par écrit. Il y a un saint George à cheval avec une damoiselle à genoux devant lui, qu'il délivre du dragon ; l'on tient que la damoiselle est le portrait au vif de la Laure : tout le monde le dit, personne ne recherche, ni n'en donne raison. Je dirai ce que j'en cuide pour ma part, et pour l'entendre facilement je mettrai quelques propositions authentiques et assurées. George Vasari peintre italien en cette belle œuvre qu'il a fait des peintres et dédié au grand Cosme de Médicis 2, du nom en la première partie dit que Simon Memmi, peintre merveilleux fut fort familier et acquis à Pétrarque, et fut appelé en Avignon par le Pape Jean XXII qui y résidait pour lors. Voici ces propres mots : *Ora stando la corte en Avignone, per li commodo, et per le voglie di Papa Giovanni XXII Simone fu fatto venire in quel luogo con grandissima istanza : dove lavorando molte pitture in fresco e in tavola riporto lode infinit insieme con grandissima utilita. Il ajoute qu'étant audit Avignon, Pétrarque le pria instamment de tirer au vif la Laure, ce qu'il fit avec tant de perfection, que Pétrarque en rechange lui fit deux sonnets sur ce sujet, qui combattaient d'excellence avec sa peinture. Il dit ainsi *fu adunche quella di Simone grandissima ventura oltra la sua virtu, venire al tempo di M. Francesco Petrarca, et abbatersi in Avignone alla corte dove trovo questo excellentissimo poeta desideroso de di avere la imagine di madonna Laura ritratta con bella grazia dalle dotte mani di maestro Simone : perche avendola poi come desiderana ne fece memoria ne' due sonetti.**

L'un de ces sonnets se commence :

*Per mirar Polycto à prova fiso
Con gli attri, che ebber fama di quell' arte.*

Et l'autre ainsi.

*Quando giunse à Simon l'alto concetto
Cha mio nome gli pose in man lo stile.*

Qui les lira, verra quel compte il fait de ce maître peintre, et qu'il ne lui attribue guère moins étant encore en vie qu'on lui a donné après sa mort en cet épitaphe, qui se voit à Sienne, où il mourut, enterré à Saint-François :

SIMONI MEMMIO PICTORUM OMNIUM OMNIS ÆTATIS
CELEBERRIMO. VIX. AN. LX. MENS. II. D. III.

Il mourut l'an 1345 troisième du pontificat de Clément sixième, qui tint le siège en Avignon le troisième après ledit Jean XXII. Et Pétrarque (lequel âgé de neuf à dix ans fut mené d'Italie en Avignon l'an 1313, sous Clément V, prédécesseur de Jean XXII) survécut à Simon, ne mourant que l'année 1374 sous Grégoire XI. Or il est vrai d'ailleurs que la peinture dont est question, laquelle se trouva à l'entrée de Notre-Dame-des-Doms, a été faite sans doute du temps du pontificat de Jean XII car les armoiries de la maison d'Annibal de Cecano y sont, qui fut fait cardinal par Jean XXII en Avignon l'an 1327 et mourut l'an 1350, ayant achevé de bâtir la grande tour de la Motte où est aujourd'hui le Collège de la Compagnie de Jésus. Donc lui a fait faire cette peinture, que tous les grands maîtres tiennent pour un chef-d'œuvre, et étaient ces trois

p. 212

en même temps en Avignon Simon le peintre, Pétrarque qui fit faire la peinture, et Annibal qui paya l'étoffe. Cela marche, jusques à maintenant, à quatre roues. Vasari pré-allégué en la vie de Simon rapporte une autre chose, qui me semble une démonstration pour ce fait. C'est que Simon dépeignit à Florence en l'église de *Santa Maria Novella* la vie et l'ordre de saint Dominique, où se voit presque tout l'état du monde, au Ciel Jésus Christ et les saints, au monde les vanités et folies figurées en femmes d'un côté (entre lesquelles se voit la Laure tirée au naturel, habillée de vert, avec une petite flamme de feu qui sort de sa poitrine) de l'autre en homme de tous états, au nombre desquels est Pétrarque peint au vif à cheval en équipage de chevalier de Rhodes, bien qu'il fût chanoine de sa profession. Ce sont ici les mêmes termes de Vasari : *Nel mondo qua giu rimangono i piaceri, et dilette vani in figure che seggono, et massime donne. Tra lequali e madonna Laura del Petrarca vestita di verde con una piccola fiammetta di fuoco tra il petto, et la gola, et eritratta di naturale. Ervi ancora la chiesa di Christo, et la guardia di quella il Papa, lo Imperatore I Re I Cardinali etc. Et tra essi à canto ad un cavaliere di Rodi M. Francesco Petrarca ritratto pure di naturale. Il che fece Simone per rinfrescare nelle opere sue la fama di chio lo avena fatto immortale.* Or est-il qu'en cette peinture d'où nous parlons est saint George à cheval si bien fait, que le Roi François le voyant, tressaillit d'admiration ne se pouvant saouler de le regarder ; et la damoiselle qui est à genoux est habillée de vert, et parle à saint George en ces quatre beaux vers écrits au-dessous, qui ne peuvent avoir été faits d'homme du monde en ce siècle-là que de Pétrarque, qui seul releva de son temps la barbarie de la langue latine introduite de longtemps par les Sarrasins et les Goths, et encore font mention des flammes :

MILES IN ARMA FEROX BELLO CAPTARE TRIUMPHUM,
ET SOLITUS VASTAS PILO TRANSFIGERE FAUCES
SERPENTIS TETRUM SPIRANTIS PECTORE FUMUM
OCCULTAS EXTINGUE FACES IN BELLA GEORGI.

De toutes lesquelles choses je conclus, que le bruit de cette peinture est bien fondé, et surtout qu'elle est d'un des plus grands peintres qui furent jamais, et toscan de nation, ce que je m'étais proposé principalement de montrer, servant le tout à notre sujet : Pétrarque et le peintre, pour être toscans, la Laure pour s'être rencontrée en la parallèle du septième arc.

Je passe maintenant au reste, et reprends mon propos, ayant admonesté le lecteur de deux choses : l'une est que Platina écrit que Yoctius peintre florentin fut appelé en Avignon par les papes, homme admirable en son art, nommé par Vasari le miracle de son âge, familial et domestique à Laurent de Médicis, et qui le premier de tous remit l'art de la peinture qui s'était perdu longtemps, et surtout de tirer au naturel, ainsi que le dit Politien en son épitaphe.

ILLE EGO SUM, PER QUEM PICTURA EXTINGUA REVIXIT.

Je m'en rapporte à ce qu'en est : Platina dit que ce fut Benoît XII fait pape l'an 1334 en décembre ; mais je trouve que Yoctius mourut un an après, l'an 1336 le 8 de janvier, et qu'il fit de grandes peintures en Florence, l'an 1334 et 1335. Comment donc pouvait-il être ensemble à Florence et en Avignon ? Chacun juge maintenant ce que bon lui semblera de ses conjectures, je ne les donne que pour ce qu'elles coûtent, laissant à un chacun d'en opiner selon son bon plaisir.

p. 213

DANS CET ARC, que nous venons de déchiffrer, messieurs de Notre-Dame avaient dressé un autel à main gauche sous l'inscription, paré pompeusement de tout ce qu'était nécessaire, étant tous les deux côtés d'alentour dessous le saint George et l'inscription tendus de tapisserie de drap d'or. Là monseigneur le révérendissime archevêque d'Avignon François Bordin Romain, prélat très digne et très vénérable, d'une vie et sainteté exemplaire, et d'un esprit, comme dit Bosius parlant de lui, rare et versé en toutes sciences, *Ingenio ad omnes bonas artes felici et erudito*, revêtu de ses habits pontificaux, assisté d'un grand nombre d'évêques, entre autres, que je me souviens, de monseigneur de Vervins archevêque et primat de Narbonne, naguères inquisiteur de la Foi en Avignon, mon très honoré seigneur, qui m'a toujours beaucoup honoré, bien que très indigne, de son amitié plus que paternelle ; de messeigneurs les révérendissimes de Béziers, de Montpellier, de Nîmes, d'Orange, de Vaison, de Cavaillon, de Lodève, d'Uzès, et plusieurs autres, et de messieurs les chanoines, avec leurs robes rouges sur le surplis. Cependant sa Majesté parmi les scoppèterie et la grande multitude qui remplissait tout ce devant du palais, parvenue au bout des degrés, sort de sa litière, et conduite par dom Antonio son frère qui la tenait sous le bras, par messeigneurs le duc de Guise et de Montmorency Connétable, qui marchaient devant, et messieurs les illustrissimes cardinaux de Gondi et de Joyeuse, qui étaient auprès de sa Majesté, se vient rendre dessous l'arc, est reçue de mondit seigneur d'Avignon, se jette à genoux devant l'autel, baise la Sainte Croix que mondit seigneur lui présente, signal et trophée de notre salut, épouvantable aux hérétiques et aux démons, doux et aimable aux enfants et disciples du Crucifié. Après cette première cérémonie, monsieur le Prévôt Jean-François Suarès, l'un des mieux disants de son état, et qui a fait de si beaux essais de son bien dire, haranguant souvent devant les SS. Pères et cardinaux à Rome, et dressant les panégyriques de Sixte cinquième, que ne mourront jamais, estampées non seulement sous la presse de Rome mais bien plus avant dans la mémoire de ceux qui entendirent son éloquence animée de sa belle et grave contenance et action ; lui, dis-je, la Reine ayant mis fin à sa prière, lui parla en cette sorte, comme chef de ce vénérable et très ancien chapitre :

p. 214

MADAME,

S'il était vrai que Nature eut autrefois permis aux rochers de s'émouvoir, cette église heureusement fondée sur la fermeté de ce roc par sainte Marthe découvrant les bienheureux rayons de votre royale présence, travaillant d'aise et de joie se fut venue prosterner aux pieds de votre Majesté très chrétienne, pour vous supplier humblement la daigner reconnaître pour votre, et nous pour les très humbles et très affectionnés nourrissons de votre très auguste couronne, qui parmi les bénédictions infinies dont tout le peuple français marque de bonheur et de gloire ce jourd'hui, qui vous à rendue dans le sein de votre France pour être la chère moitié et la sacrée épouse du grand Henri, l'honneur et le Phénix des Rois de la terre ; prions le souverain Créateur, duquel l'éternelle main, comme nous croyons, a bien voulu miraculeusement consacrer cette église pour y exaucer les vœux des mortels, qu'il lui plaise pour l'établissement du repos et de la gloire de la monarchie française si rarement triomphante sous l'unique soleil de son Henri, donner à votre Majesté très heureuse avant l'an révolu, un jeune prince dauphin, aussi sage et valeureux que le grand Roi son père, et aussi doux et gracieux que votre Majesté, laquelle nous supplions très dévotement nous permettre de l'admirer et révéler par un modeste et religieux silence, puisque la langue d'un mortel ne pourrait jamais former de paroles dignes d'une si grande Reine.

p. 215

Sa Majesté montrant en son visage d'avoir reçu singulière satisfaction de cette harangue, répondit elle-même, en ce peu de mots, *Preggate Iddio accio faccia questa gratia*. À tant elle entra dans l'église, où elle fut reçue d'un motet chanté mélodieusement sur l'orgue avec les voix, pendant qu'elle faisait sa prière à genoux devant le maître autel, en un oratoire qui lui avait été préparé. Finie sa prière, elle fut conduite en un trône élevé à côté, sous un dais de drap d'or, tout ce côté-là étant tendu jusques au treillis du chœur d'autre tapisserie de drap d'or, où sa Majesté entendit le *Te deum laudamus*. Après, elle se retira dans le Grand Palais par la fausse porte ferrée, sans sortir de l'église, le peuple demeurant frustré au dehors, qui l'attendait avec grande dévotion. Gloire soit à ce grand Dieu Roi des Rois, qui a mené a port ce trésor si précieux, placé pour quelques jours en la demeure, et saint séjour des souverains pontifes, et beaucoup plus avant dans les cœurs des bons et féaux Avignonnais, qui ne cédèrent jamais aux naturels et légitimes Français d'affection et de zèle envers la couronne et Majesté française.

LE LENDEMAIN 20 du mois, elle entendit la messe à Notre-Dame-des-Doms dite tout bas par l'un de ses aumôniers, où assistèrent toutes les princesses et dames de la Cour, et dix ou douze évêques de ceux qui l'avaient reçue le jour devant à l'entrée de l'église. Monseigneur d'Avignon lui donna le Missel après l'Évangile, et la paix à l'*Agnus Dei*. Elle ne bougea jamais d'à genoux de toute la messe, ne parla à âme vivante jusques à la fin, récita presque toujours ses heures. Cependant la chapelle du Roi chantait divers cantiques, et entre autres l'hymne royal, *Veni sancte spiritus, et emitte calidus lucis tuæ radium*, composé par le bon roi Robert, roi de France l'an 996, bien plus ancien que les mômeries de Marot. Ce roi fit beaucoup d'autres antiennes desquelles l'église se sert. Monsieur du Caurroy commandait en la chapelle royale, personnage très digne, grave et dévot, et qui a bien su marier dextrement deux choses que les hommes estiment si éloignée, une grande maturité et vertu, avec les crochets et fredons de musique, et l'art de bien organiser les meurs avec l'acromatie harmonieuse de cette science si honorable et si divine quand elle est bien ménagée à la gloire de Dieu, non pas mécanisée par les faux accords des mœurs disproportionnés et discordants, à la raison vraie chanterelle de l'âme, composée, comme disait Platon, d'harmonie et de nombres tombant à la cadence de la prédominante partie de l'homme. La messe dite, les gardes conduisaient sa Majesté encore par la porte de derrière, mais elle commanda que l'on prit le grand chemin, pour donner ce contentement à ses Avignonnais. Dom Antonio son frère et le duc de Braciano la menèrent par la grand porte du Palais apostolique.

Peu d'heures après, au dîner sur le dessert, le Sr. d'Albène apporta nouvelle assurée à sa Majesté de la reddition de Montmillan, qu'elle reçut comme le comble de son triomphe. À la vue des lettres du Roi, et au rapport de ce succès, elle tressaillit, et se levant de table en sursaut, se retira pour rendre grâces à Dieu ; le même jour fit faire feu de joie, commanda de chanter le *Te deum laudamus* sur les cinq heures du soir, qu'elle se trouva avec toute la cour à Notre-Dame-des-Doms à cet effet ; en suite de quoi tout tard, entre huit et neuf heures du soir, furent tirés quarante coups de canon sans balle sur la roche, en signe de fête et d'allégresse, par son commandement.

Le même jour le corps de ville fut saluer sa Majesté au Palais. Monsieur l'assesseur Suarès chevalier de l'ordre de Sa Sainteté, personnage autant qualifié que l'on saurait désirer pour homme de sa charge, grand amateur de sa patrie, soigneux et jaloux du bien public, éloquent et prompt à discourir à toute heure, grave et mûr en son geste,

p. 216

courtois, et entrant en son port, assuré et heureux en sa mémoire, disert et limé en son langage, prit la parole au nom de la ville, selon la charge et louable coutume d'Avignon, où il n'est permis à gens de tous états de parler devant les grands ; ains a été établi longtemps y a l'office d'assesseur, qui est comme un appendice du consulat, un garant de la courtoisie publique, un support de police bien rangée, pour soulager les consuls et magistrats en ce qui appartient aux harangues et rencontres semblables. Voici ce qu'il dit à sa Majesté :

MADAME,

Tous ceux que l'Antiquité a reconnu, et que notre âge honore du nom de bien disants et doctes, comme ils ne sauraient assez dignement célébrer et hautlouer les mérites, les rares vertus acquises et infuses, la grandeur, le bonheur et la gloire de votre Majesté, aussi ne pourraient-ils retrouver paroles suffisantes à représenter la très humble dévotion, et inénarrable allégresse de cette cité plus glorieuse et fortunée de votre bien heureuse présence, que belle en son entour et assiette, florissante des grâces des rois vos devanciers, honorée des faveurs des empereurs vos aïeux, qu'elle à reçus autrefois avec moins de liesse et de fête. Mais si j'osais entreprendre un si haut vol, que d'y vouloir atteindre de vue seulement, je ne serais que comme un présomptueux Icare noyé dans les eaux de son précipice, et dans les abîmes de sa témérité. Madame, nous supplions donc très humblement votre Majesté de nous octroyer cette grâce de croire qu'autant que dans l'enceinte des murs pontificaux de cette ville il y a d'âmes, ce sont autant de citadelles de votre royaume et de vies consacrées et dédiées pour le service de votre couronne très chrétienne, qui n'ont jamais su et n'apprendront jamais de céder à aucuns de vos très humbles et très fidèles sujets, à répandre le meilleur de leur sang pour la gloire de votre service.

La Reine fit répondre à monseigneur le duc de Guise, qui répartit en peu de mots de si bonne grâce et de telle énergie, que l'on eût jugé qu'il n'eût jamais fait autre profession que d'éloquence ; aussi a ce été toujours la première vertu d'un grand capitaine, tel qu'il est, de bien haranguer et de n'être moins habile à bien dire qu'à bien battre, et à bien jouer de la langue qu'à bien manier la lance.

p. 217

LE JOUR SUIVANT 21 fut signalé tant à cause du septénaire que par le royal accueil fait à sa Majesté, premièrement par la ville, et puis par monseigneur l'illustrissime Vice-légat, qui couronna la fête de ses magnificences, lesquelles ont été prisées et admirées de toute la Cour ; aussi était-il bien séant que celui qui tient la place de Sa Sainteté en ces quartiers, tant affectionnée et dévote à la France, correspondît en effet à la volonté et bienveillance du S<aint> Père à recevoir et festoyer sa Majesté, sinon selon ses mérites, que l'on ne saurait atteindre, au moins proche de là, et avec appareil de grande affection suivie d'un effet qui ne se voit souvent en ce pays, et qui ne pouvait être de guère plus somptueux, eu égard à l'excellence des choses rares et exquisés qui s'y retrouvèrent, et à la contrée éloignée de ces commodités.

Quant à messieurs d'Avignon, ils firent le présent à sa Majesté ce jour-là, en corps de ville, avec leur accoutumée splendeur et magnificence. Ce furent cent cinquante médailles d'or, où était relevée d'un côté l'image de la Reine au naturel, et de l'autre le portrait de la ville d'Avignon en perspective, et en d'autres l'image du Roi, qu'ils lui présentèrent dedans une belle et rare coupe faite d'une noix d'Inde enchâssée en argent. Monsieur l'assesseur fit le devoir, lui offrant le tout au nom de la ville, avec ce peu de mots :

MADAME,

Les petits effets ne peuvent être produits des nobles et grandes causes, sinon envers Dieu, et les grands et puissants monarques. Dieu se contente d'une petite offrande de cœur, et nous supplions très humblement votre Majesté de daigner accepter ce petit don pour arrhe et témoignage éternel de l'infinie dévotion avec laquelle tout le peuple de cette ville a voué ses ans et sa vie pour le service de votre couronne, et désire vivre sous l'honneur et influence de la protection de votre Majesté très chrétienne.

Sa Majesté fit réponse, qu'il n'était jà besoin d'autre preuve et marque plus authentique de la sincère et loyale affection et bienveillance des Avignonnais que de ce qu'elle en avait déjà vu et reconnu en ce peu de jours qu'elle avait été avec eux ; que la souvenance ne lui en écoulait jamais de la mémoire ; qu'elle favoriserait et chérirait toujours la belle Avignon, la tiendrait en sa protection et sauvegarde, ne céderait jamais à ces devanciers à l'aimer et caresser de ses faveurs.

Après le dîner, comme nous avons commencé de dire, mondit seigneur le Vice-légat assembla toute la noblesse et dames d'Avignon en la grand'salle du palais de Poitiers, que l'on appelle le collège du Roure, qu'il avait fait préparer au préalable tout exprès, et tendre de très belle tapisserie de Flandres ; où il invita à la collation sa Majesté et toute la Cour. L'assemblée et le bal achevés sur

les cinq heures du soir, tomba à poste, au bout de la salle, une grand' pièce de tapisserie, découvrant la collation préparée par mondit seigneur en trois tables dressées dans un parquet enclos de balustres, et gardé par les Suisses pour n'y admettre tous indifféremment. L'appareil de table seulement fut estimé plus de quinze cens écus.

p. 218

J'en ai reçu l'ordonnance et toutes les singularités par le sieur Jean l'Ange Scottia Genevois, citoyen d'Avignon, qui avait fait venir de Venise, Gênes, Naples et autres lieux d'Italie les pièces les plus rares et principaux ingrédients de ce festin, par le commandement de mondit seigneur.

En la table du côté droit, se voyaient toutes sortes de poissons faits en sucre, comme lamproies, anguilles, carpes, barbeaux, truites, et autres en grand nombre, si bien faits qu'à les voir on eût jugé qu'ils fussent en vie, et ne manquer autre que ce que disait le plus grand fripon de tous les poètes, *Adde aquam, natabunt*. Outre ce il y avait des levrauts, lapins, pigeons, canards, chapons, têtes de veau, petits pourceaux, et autres animaux à manger, tous faits de sucre d'ouvrage de Venise. De plus, diverses sortes de confitures sèches de Naples, rares, et exquises tout ce que se peut, à foison, contrefaites de même en sucre. Finalement une grande quantité de pâte dorée de Gênes, et prunes de damas en sucre, avec une grande largesse et abondance de dragée de toutes sortes. La table de main gauche était couverte de trois cens petits paniers tous dorés et argentés, et peints de diverses couleurs, avec les armoiries de la Reine par dessus, et celles dudit Vice-légat au fonds. Ils étaient pleins de toutes sortes de fruits faits en sucre près du naturel, comme seraient pommes, poires, figues, raisins, pois, amandes, chenilles de mer, prunes, pêches, abricots, concombres, melons, et autres divers élaborés à Venise et à Gênes. Outre plus (que fut bien la chose la plus remarquable) l'on avait posé sur la même table cinquante statues en sucre, grandes de deux palmes ou environ, qui représentaient les anciens empereurs romains, César, Auguste, Tibère et les autres, et les dieux, Hercule, Jupiter, Mars, Mercure, Saturne, Apollon et semblables ; comme aussi les déesses Vénus, Diane, Pallas, Cybèle, Junon et leur suite, toutes si mignonnement faites et représentées au naturel, qu'il ne se peut rien de mieux. *Materiam superabat opus*. Les dieux pour cette fois-là n'en eurent pas du meilleur. En la table du milieu, qui était celle de la Reine (couverte d'un dais, et parée d'un beau siège pour recevoir sa Majesté) se voyaient de toutes les sortes de viandes des autres tables, et douze des plus belles statues choisies des cinquante, et au surplus la serviette de sucre si bien travaillée, que les plus clairvoyants l'estimaient être de lin. *Heus etiam mensas consumimus inquit Iulus*. Toutes choses ainsi ordonnées et bien apprêtées, sa Majesté entre dans le parquet, visite et admire toutes les tables, puis s'étant assise en la sienne, y appelle les princesses de sa Cour, madame de Guise et mademoiselle sa fille, madame la comtesse d'Auvergne et madame de Ventadour, avec les principaux seigneurs qui y assistèrent pour lors : dom Antoine de Médicis frère de sa Majesté, monseigneur le Connétable, M. le grand Chancelier, et autres grands seigneurs, car monseig. le duc de Guise était déjà parti dès lundi pour aller trouver le Roi en diligence. Les autres seigneurs et dames de marque s'en prirent aux autres deux tables de côté et d'autre. La collation parachevée, les petits paniers où étaient les fruits de sucre furent distribués à tous les seigneurs, aux dames et damoiselles qui s'y trouvèrent ; et de là sa Majesté reprenant son coche, monte et se retire au palais, où elle fut reçue de trente coups de canon qui furent tirés de la roche des Doms, pour redoubler le triomphe et la fête et la joie de ce peuple, qui ne se pouvait assouvir de la vue de sa Majesté. Elle se partit d'Avignon le lendemain jour de mercredi à une heure après-midi, accompagnée de toute la noblesse de cette ville et de sa Cour, et merveilleusement satisfaite tant du bon accueil de mondit seigneur le Vice-légat en particulier, que de toute la ville en général.

p. 219

LES SEPT ODES DU TEMPLE DE JANUS DRESSE AU CHANGE,
Composées par l'auteur du labyrinthe.

ODE I.

Tricolos Tetrastrophos.

VICTORIA.

Ad primum arcum triumphalem.

LAURUS.

PÆAN.

*FULMEN gradivum martius Hercule,
Qui sceptrā nutu Gallica temperas,
Et colla jactantes chelydros
Centuplici superas triumpho.*

*Discede ab armis, fige super tholo :
Satis laborum pertulit inchyta
Proles Tonantis, monstra divo
Percita succubere ferro.*

*Jactata portum Gallia respicit,
Spiratque pacem : Jupiter arduus
Despectat Alcidem superbo
Cuncta supercilio moventem.*

*Astræa mundo reddita cærulam
Crispans Olivam pancratiasticas
Nectit corollas, et comantes
Ventilat in stadio corymbos.*

*Jam Roma currus comparat aureos,
Torosque Clemens in Capitolio
Festos locavit : tota pompas
Turba tuas celebrat Deorum.*

*Hanc ille victoris sator Herculis
Rubra coronam texuerat manu;
Festumque Pæanem secundo
Imperat accelerare cælo.*

p. 220

*Non est laborum dignior Herculis,
Quam quæ Deorum cælicolas manus
Ostentat : illa Dædalæas,
Illa alias superavit artes.*

*O magne! seu te perfida provocat
In bella Juno : seu rigidus minas
Intentat Eurystheus, quadrigas
Ante tuas religantur una.*

ODE II.

Tricolos Tetrastrophos.
MAJESTAS.
Ad secundum arcum triumphalem.
LILIA.
STEMMATOGRAPHIA,
Ad Regum Gallorum stemmata.

Regnum Galliae caelo comparatur.

CALCATA Divis cedite sydera :
Terrae incubante vidimus Aethera,
Caelosque Telluri propinquos,
Et celeres per inane flammās.

Prædestinato mundus ab ordine
Totus recessit : pendula Regibus
Sistuntur astra, quæ per orbem
Aurifero spatientur igne.

Quidquid quadrato magna volumine
Circumrotabat machina, proximum
Terræ tenetur : Galla Tellus
Tergemino sobolescit astro.

Jam Celta caelos arguit, et suo
Divinitatem bajulat in sinu :
Hic ille, qui quadrum vocabat
Empyræum modo sidit ardor.

[p. 221]

Sive Agnus illic irradiat locum
Qui civitatem stelliferam regit :
Seu turba Divorum beatis
Elysium radiis colorat.

Clemens 8 Galliae benignus solem refert.

Clementis astri propitius favor
Alto coruscans ex Capitolio
Arcana terrarum benigno
Interius penetrat tepore.

Vis illa solis flamma, lumine
Remota praesens permeat omnia,
Eccliptica sidens latina Hy--
perboreos radiat recessus.

Cardinales minora sydera.

Clemens latinis arcibus incubat,
Et purpuratorum agmina Principum
Hinc inde, sicut inter ignes
Sol rapitur medius minores.

Regina Lunam.

Certe inde Phæben mittit ab Hespero

*Suam sororem : quando ab Ethruria
Uterque surgit, sive Phæbus,
Sive soror veneranda Phæbi.*

Allusio ad Marie nomen vide ad
cap. 6 hujus libri pag. 44.

*Maria, sævo quæ properat mari
Instare, Regnis orta frementibus :
Quæ sospes insanæ procellæ
Marmoreis dominetur undis.*

Rex engonasim Herculem.

*Quis ille clava terribilis polum
Exterret astris additus? Hercule
An fallor ille, cujus alto
Terra tremit stupefacta nodo?*

*Leone, et Hydra, quæ timuit, domat
Armatus orbem, jamque fugacibus
Insultat astris : insolentes
Orbe feras supero fatigat.*

p. 222

Lilia viam lacteam ex nomine
Galliæ à γάλα id est lac.

*Si candicantem Juno puerpera
Callein refuso protulit ubere,
Dum lactat Alcidem, papillis
Lacteolo saliente rivo.*

*Hic Gallicanas parvulus Hercule
Suxit papillas ; lilia, quæ modo
Cruenta, lactescente puros
Hercule, suscipiunt colores.*

Dux Guisius Regis nepos Martem .

*Hac parte fulgens Herculeus nepos
Incedit : alto sydera vortice
Detorquet, alternisque Phæbi
Cum proavis comitatu astrum.*

*At Martis olli conspicuus decor,
Ardensque vultus arguit inclytum
Micare numen : martiales
Pulsat equi cataphractus armos,*

*Turmasque ducit ; pila minacibus
Versans lacertis : arma salo fremit,
Arma arma cælo, ventilatis
Arma solo quatit Auriflammis.*

Conestabilis Montmorencius Saturnum.

*Saturnus ævo maximus impetu
Subjecta raptat sydera, dum simul
Latonidas ducit gemellos,
Aut refugam remoratur Arcton.*

Bellievre Cancellarius Mercurium.

p. 223

Aut Atlantem.

Reliqui principes reliqua fixa sydera
liliis aureis designati.

Expectatus ex connubio Delphinus
Princeps astro verno comparatur.

Prognosticum novi Caesaris.

*Annosus inquam, qui gravidam Hercule
Ductat parentem, densaque dissipat
Obstacla belli, jam senectæ
Decrepitas reparat lucernas.*

*Alatus illinc eloquio potens
Nepos Atlantis, qui toties fidem
Jam pactus heroum quietam
Autor amat, religatque pacem :*

*Aut fallor, Atlas verius arduum
Curarum Olympum sustinet, et Polis
Utrinque luxatis, bilibrem
Axem humeris, animisque torquet.*

*Nec fixa cessant agmina Principum :
Aurata campo lilia cærule
Fulgent, inerrantesque flamma
In clypeo glomerantur uno.*

*Hoc vere Taurum surgere non vides
Soli propinquum, cui micat aureum
In fronte cornu? verna Tauro
Prosperitas veniente surgit.*

*Novate Galli funditus intimos
Terra recessus : vere oriens novo
Jam solis ad Taurum cadentis
Fax vegetat, renovatque mundum.*

*Jam squalor, aut si quæ macies pecus
Tardat vietum ; sique novalia
Incultæ sidunt, sole verno
Agricolas adhibete Marras.*

*Æterna cælo durities inest :
Ruina, et annis non temerabiles
Rotantur orbis, sempiterno
Astra volant sociata fato.*

*Cæsar per ævum vergilias sedens
Durabit inter, vel libra scorpium
Qua tardat, unca contrabentem
Brachia, sydereasque chelas.*

*Illo residunt æquora sydere :
Hoc tuta in undis cymba supernatat ;*

*Saluoque luctantes per Austros
Nauta vebet Dromades aplustro.*

ODE III.

Dicolos distrophos.

FELICITAS.

Ad tertium arcum triumphalem.

MALA AUREA.

IDYLLIUM.

*Pande triumphales Heroïca vena Dithyrambos :**Cortina fundo mugiat recusso.**Tu ferrugineum mea detere Castalis teporem,**Mox laureandos ventila susurros.**Torpentes Genios, et transfuga flabra somnolentis,**Refunde, rivo defluente venis.**Apollinaris Naiades Larinae.**Quidquid inest animæ pulmonibus excitante Phæbo**Totum superbo spiret apparatu.**In lyrico Tragicum suffundere dispares suadent**Regisque lauri, conjugisque myrti.**Thespiaco venit ille per omnia debebendus axe,**Hæc Tetrachordo personanila plectro.**Ingredimur loca fæta tepentibus hinc, inde ad Euris**Magno minantes Insulas Atlanti.**Hic fortunatum surgit nemus, hic opaca Tempe**Centuplicatis pullulant ocellis :**Vernanti Zephyro gravidas coquit uber aura glebas,**Æquantque Botri Pampinos sequaces.**Parte alia spirant Florentia prata vere Tusco,**Amena monte, flore, fronde, fonte :**Proxima gemmato mala aurea germinant in horto,**Ridente olivis, liliisque campo.**Mollibus illa duo peragrabinus, ô Thalia, plantis**Entousiasmo, niminisque pleni.**Qua primum auratis nubit freta terra lenta ramis :**Herbosa lato mox vireta prato.*PER VIGIL *ante fores servat Draco suaveolentis horti**Auro invidendas bracteante messes.**Hinc rosor Rhodanus de naribus, atque Arar reflexis,**Late jacentes saviunt per agros.*

Propositio bipartita.

Viridaria Florentiæ.

Hortus Galliarum.

Primum de Gallia canendum :

post de Florentia.

Descriptio horti Hersperidum

pro Gallia.

*Intus Hamadryades fluitantibus ante crura peplis,**Interstrepentis flatibus Favoni**Hesperidum nexæ socialibus ad manum catervis,**Lascivientes implicant choreas.**In medio radiant, crepitantibus inter arva pomis**Fructeta nono comparanda cælo.*

*Omnia per campum loca garrulus insusurrat amnis
 Submurmuranti bulliens in alveo.
 Uda meliphyllis olet undique, liliisque ripa,
 Certatque victis Gallus albor astris.
 Fœcundam Cererem Tellus inarata dat quotannis,
 Et imputatæ vineæ phalernum.
 Illic injussæ multralibus insident Capellæ,
 Trabuntque tentas lacteæ papillas :
 Pinguia nec siccis querulus cremat Auster arva glebis,
 Nec rura aquoso radit Eurus imbre.
 Autumni nunquam fallentibus effluunt Olivis,
 Suasque mollis ficus ornat umbras.
 Huc iit Alcides Borbonius : inde certus anguis
 Custodis illos subjugare fastus :
 Ferratam rigido clavam fremit ad fores lacerto,
 Sopitque pernox invium Draconem.
 Submittente fera tumidum caput, atque blandientes
 Caudæ fluentis replicante nodos,
 Amphitryoniades meus, Herculis abnepos Navarri
 Franca triumphans insula potitus
 Ingreditur, frugesque suo legit aureas in horto,
 Ulro caduco decidente fructu :
 Hesperidum quoque turba cubilibus Herculem recepit,
 Et hospitaes struxit apparatus.
 SENSERAT hoc solers Florentia, quæ nemus propinquum
 Juxta Beatos nympa servat hortos.
 Ardet ab Alcide jam saucia, perque densa fœdus
 Sylvarum oberrans nuptiale clamat.
 Æmulus Elysio frondet locus, et comante luco,
 Amœna longo lilieta tractu :
 Luxuriant perpendicularibus ordinata Xystis,
 Et marginatis pervia ambulacris.*

Descriptio viridarii
 fortunati pro Florentia.

p. 226

*Gleba peridromidas tegit aurea, triplicique strata
 Ex flore spirant ambulationes.
 Pars in fonte, alii spissa prope germinant in herba :
 Pendent opacis pars utrinque ramis.
 In medium pomis certare Cupidines retortis
 Illic solebant, morsiunculisque :
 Alcidem simul ad viridaria sentiunt ovantem
 Jam mitigato perfrui Leone,
 Expediunt pharetras, et spicula ; savientibusque
 Tuscam sagittis appetunt puellam.
 Unus in incertum jaciens ferit, infimumque telo
 Sortita pectus præpotens arundo
 Transadigit mediam : penetratibus insidens medullis
 Instillat altas intus ore flammæ.
 Illa suo pueros sisti jubet Herculi vicissim,*

*Adorta vivis sauciare tædis :
Accipit alternos in pectore vulneratus ignes,
Castisque Nympham nutibus lacescit.
Convenit inter utrunque : Thalassion advocata Sargas
Ad Valleclausam Cavaræa cantat.*

ODE IV.

Dicolos Distrophos.

CLEMENTIA.

Ad quartum Arcum Triumphalem.

CARMEN SECULARE.

*POSTERA compositis abeunt contagia seclis,
Novoque mundus innovatur ordine.
Aurea jam rediit, jamque Ærea desinit atas,
Piacularis albet ex Tybri dies :
Effractis votiva patent Capitolia valvis,
Et seculares pontifex pandit fores.
Undique propitiam circumfluit orbis in urbem,
Suoque mundum Roma claudit ambitu.
Scandit Apostolicas tellus habitabilis arces,
Inominatis expiata sordibus.*

p. 227

*Placata Tyberis furias modo mitigat unda,
Nec execrato jam redundat alveo.
Aspicis oratis mitescere sydera divis,
Et rara cælum conglobare fulmina?
Ipsa vices sortita Dei Clementia princeps
A criminosa plebe culpas amovet.
Mitior appenso figit sua fulmina clavo,
Vagæque frænos injicit licentiæ.
Hospitibus mensas, et grata cubilia ponit
Quotquot beata visiterunt limina.
Accidit ante pedes miseris mortalibus ultro,
Et recreatos osculatur hospites.
Pontifices ad membra manus languentia primus
Longævus, atque fractus annis admovet.
Lassa peregrinis pura quoque corpora lymphæ,
Mixtisque gaudet expiare lachrymis.
O pietas! positis aptat mantilia quadris,
Et hospitale Pontifex penum struit.
Obsequio stupefacta senis sedet ordine longo,
Beata tanto plebs Cupedinario.
Tanta sui magno Clementi est cura peculi,
Fovere mentes, et fovere corpora.
Interea simili Rex Transalpinus amore
Tabulas sub idem tempus expedit novas.
Regia vexato venit indulgentia Regno,*

Novumque Gallis apperitur seculum.
Viderat infestis populos concurrere signis
Henricus, atque Regnum ab imo vertere :
Luctifica Alecto dirarum ab sede sororum
Infanda late bella seminaverat.
Terra latrocinii civilibus ima debiscens
Centro cieri visa, lachrymabiles
Fecerat, excidiis prope conclamata, ruinas,
Sus deque vorso devoluta cardine.
Bella gerebantur nullos meritura triumphos,
Suoque cives innatabant sanguine.
Cumque foret Gallo Tunnis spolianda lacerto,
Terræque dudum Turcus oppressor sacræ,

In sua transadigit victrices viscera dextras,
Suis et ipse Gallus artibus ruit.
Heu quantum terræ potuit, pelagique parare
Francus Tyranni terror Ottomannici
Hoc quem Hugonotæ fuderunt sanguine Parcæ
Ex nocte nuper, atque Calvino sata.
Gallia longinquos jam poneret ultima fines,
Eademque Regni meta, quæ mundi foret.
Lilia postremos passim sererentur ad Indos,
Qua dives orbis fecit Hispanus novos.
Florida finitimum nec solo nomine Francum
Ferret, fretique ripa Magellanicæ.
Imperio aurifluas premeres, Henrice, Molucas,
Et ditioris insulas Taprobana.
Sceptra Travancorios regerent Borbonia colles,
Servire docilis mallet Henrico Iapon.
Quinetiam postliminio repetita redirent
Asiæ potentis, et Palestinæ loca.
Noster Erythræum miles decurreret æquor,
Dominusque rubro navigaret in salo.
Dives odoratum Calecuti efferret Amomum.
Et Chersoneso quidquid aurea venit.
Ignotas alium gentes reperisset ad Austrum,
Quo Lusitanus nauta nullus appulit.
Sub juga jam Tanais, jam barbarus isset Araxes,
Nostrique cultus insolentes Tartari.
Bacchantur tamen immemores, cæcique furore,
Dum perduelles inferunt Regno manus.
Heu quod non audere nefas! quid linqere inausum
Illa populatrix consuevit Heresis!
Regnorum gravida excidiis, et feta cruore
Exosa Divis, non ferenda Regibus :
Vergit in interitum summe inclinata ruine
Flos omnium Provinciarum Gallia.

*O mea, quid trepidas? moribundaque pectore ab imo
Gallia, supremos læsa ducis spiritus?
Ecce senescenti facies redit altera seculo,
Et Regna demum prodeunt Saturnia.*

*Herculides Henricus agris sua tempora reddit,
Frugesque terræ restitutas uberi.
Advocat antiquas odiis sidentibus artes,
Per quas vetustæ fama crevit Galliæ.
Ille prior posita sontes complectitur ira,
Quibus redonet impiata crimina.
Hactenus indomitis alios superaverat armis,
Jam victor ipse vincitur Clementia.
O Felix nimium geminis Clementibus atas!
Pontifice summo Roma, Rege Gallia.*

ODE V.

Ad Quintum Arcum triumphalem.

OLIVA.

PINDARICUM MELOS.

STROPHE I. COL. IX

*QUISQUIS Olympiaco certamine
Ex Eliacis oleis
Captus, stupet Æripedes in scammate
Per pulverulenta citatis
Curribus ferventi in agone rapi,
Fumante arena,
Liberis Bigas habenis
Semine ab Ætherio, de naribus
Dadadas flantes anbelo ex ore flammæ.*

ANTISTROPHE. COL. IX.

*Ne Cronii Pelopis in pulveres
Qua præmia Tyndaridæ
In vortice Olympionicarum inserunt,
Posthac ad olentis Epirus
Præpetes vortant Oleeta rotas :
Celtarum in oris
Alter Alcides Olivas
Sevit ad irriguæ oram Sequanæ,
Lineasque, et carceres, metasque ponit.*

EPODOS. COL. IX.

*Serio Mavorte ludos
Præcipitante facit,*

Et peractis imperiis, meritis

Partos triumphos arrogat :
Borbonides vegetas vi-
atricibus aptat Olivas palpebris,
Fontibus Istriacis quales peregre
Amphytrioniades
Extulit selecta Aliptarum tropæa :

STROPHE. 2 COL. IX.

Quando in Hyperboreis secessibus,
Ripaque Borysthenea,
Ad fatidicum Jovis authoris nemus,
Optabilis arbuta planta
Inclytis Bigis operæ pretium
Interputavit.
, Marte defesso vicissim
, Artibus in varia alternantibus,
, Assolet pax esse cordi post duellum.

ANTISTROPHE. COL. IX.

Ille Deo genitus Polytropos
Quinquatria Pancratii
Postquam sacra ludicra primum invexerat
In vorticibus reboantis
Alpei, mox torrida Sole loca,
Clivosque aprica
Luce apertos execratus
Elidis, umbriferas ex Manalo
Transtulit cum Cerva Olivas auricorni.

EPODOS. COL. IX.

Noster Alcides Olivam
Planta ab Hesperia
Celtiberum ex flexibus opprimit,
Quæ miseris inimicat
Turgida litibus urbes, et, ferox!
Sanguinolenta brutos procudit enses :
Numinis Ancipitis
Ille post quadrata quam delubra clusit.

STROPHE. 3. COL. IX.

At mea Melpomene per devia,
Abruptaque quo properas?
Ab desine Threïcias stridoribus
Chordas tenuare remissis,
Neu profundo Pindarum ab ore Diis
Alte obtonantem,
Aut suos Manes lacessas,
Qui per aperta volans instar sacræ

Alitis, summo caput caelo recondit.

ANTISTROPHE. COL. IX.

*Florigera sed apis more, et modo
Stridentis, odora Thymo
Per Thessala Tempe, ut olentes roridis
Exercita Sole Salictis
Nacta ocellos, mellea fraga legat,
Sudumque Nectar.
Cernuos sic parva pronis
Siste, Thalia, pedes in saltibus,
Flosculos Herois extremosque carpe.*

EPODOS. COL. IX.

*Ab, vide sis, ab Thalia,
Flore a Pindarico
Dum locis declivibus arva teris,
Ignava plectro, pinnulis
Stridula, iners Scarabæus
Intyba amara legas, vel carduos
Arcadico pecori quales Nemausi
Deliciæ esse solent
Transfugis Germanicis ex Hypocaustis.*

STROPHE. 4. COL. IX.

*In patrios cineres, ubi minxerant,
Cum rudere Pindarice
Quæ sylla nec aspicere, nec sinciput
Cuicumque foret, cerebrumque*

p. 232

*Regio tabo, scabieque mala
Exors, vel illa,
Qua Coturnices rotantur,
Cum vaga Luna agitat, vortigine :
Heu! inauspicata qui ructare cola*

ANTISTROPHE. COL. IX.

*Immemorabilium sartagine,
Ossa refluyente, pedum
Scombris tunica, Piperique et Thuribus,
Lardoque futura cucullum,
Invirecundi satis, haud veriti,
De nare balba,
Pindaro Plantina supplan-
tant probra, barbariem antiquariam,
Et bacillo digna carmina, aut latrina.*

EPODOS. COL. IX.

*Pejerasse illos oportet,
Tristeque pulticrepos
Ad Bidental detinuisse greges,
Cum pulmo anbelo rancidum of-
fa ; saturumque veratro,
Spurcicumque sonum exhalaverat.
Tu meliore Deo, plectroque, musa,
Dexteriore canes
Omnibus multo impare Henricum Patris*

ODE VI.

Tricolos Tetraastrophos.

AJAX MASTIGOPHOROS.

Ad sextum Arcum triumphalem.

DITHYRAMBUS.

C'est le titre de l'ode sixième. C'était ici sa place ; mais l'auteur a trouvé bon qu'elle courût à part, pour ce que elle tenait vingt et quatre pages d'imprimerie, et eût trop allongé l'ouvrage, duquel on désirait tant de voir le bout, joint qu'elle contenait quelques réparties gaillardes et importantes à certains huguenots, qui s'étaient voulu mêler de faire des odes, et sera lue séparément, avec plus de loisir et contentement. Cependant (ami lecteur) pour ne laisser vide cet arc, ledit auteur a jugé devoir être inséré ici en la place de l'ode l'horoscope du Roi, signamment remarquable, et écrit au jour de sa naissance par un des plus doctes astrologiens que la France aie porté de ce siècle, où vous remarquerez par le menu tout ce que s'est passé du depuis en la personne de sa Majesté, avec augure plus que probable de ce que nous attendons de sa vertu, et vaillance incomparable.

p. 233

L'HOROSCOPE DU ROI TRACE A SON JOUR NATAL,
par un grand Astrophile de notre temps.

PÆAN.

*NOTA Mathematicis hæc sit genitura peritis,
Quos in consilium Parca severa vocat
Nota Sibyllinæ per Dindima castra vaganti
Acropolis turbæ, Castalidumque choro.
Nec te plebs lateat quod flumina nota loquuntur
Ismarius et Rhodope, saxaque dura canunt.
Cuncta salutifero pueri versentur in ortu,
Pæanas lætos nocte dieque canant
Magnus enim cælo Pan est delapsus ab alto,
Cui septem calamis fistula nexa fuit
Pan Pyrenææ numen venerabile Vernæ
Cui pater Alcides, cuique Diana soror.
Hujus in exortu visa est conscendere libra
Et cancer medio regna fovere loco.
Laniger occasum tenuit, Capricornus in imo
Cardine regalem sidere fixit humum.
Occiderant hostes vitæ, Geniique protervi,*

*Saturnus quinti limitis hospes erat.
 Augebat Martem Ægoceros, sed Sole propinquo
 Tota repugnantis vis resoluta fuit.
 Jupiter emersit, quadrataque lumina Solis
 Mercurioque dedit, jussit et esse pio.
 Hostibus annexa Andromede religata catenis
 Septima lunari corpore victa fuit.
 Luna dabat regnum, fortunam, tempus et annos,
 Australisque malum sustulit Andromedea,
 Saturnique vices et noxia lumina Martis.
 Mirum effecerunt ut cumulentur opes :
 Præcipue Cytheræa Venus, quæ divite sorte
 Illustrat vitam, nobilitatque domum.
 In tanto astrorum concursu, Musa, quid optas
 Belli successus, regna, vel Imperium?*

p. 234

*Fortunate puer, cum jam compleveris annos,
 Quos tua pro meritis ferre corona potest,
 Aude aliquid dignum natura et origine cæli,
 Nec timeas hostes sollicitate mari.
 Te decet effrenatus equus, calcaria, turma,
 Bella per externos, finitimosque locos.
 Europæ partes cum Gallis fœdere junges :
 Tu vero in Libicas ibis ad arma faces.
 Inde Britannorum pugnas renovabis atroces,
 Oceanumque ultra bella cruenta geres.
 Non deerunt animo vires, non copia rerum :
 Succedent voto singula quæque tuo.
 Cumque triumphanti felix victoria cedit
 Dicet Io Pæan Gallia juncta tibi.
 Atque revertenti teretes sociabit Olivas.
 Teque patrem patriæ, laurigerumque canet :
 Tu quoque cum populo patria virtute relicto
 Regna triumphali pace tenenda reges.
 Jura dabis genti Lybicæ, fractisque Britannis :
 Plena erit auxilio terra paterna tuo.
 Et natale solum Vernæ de nomine dictum
 Te moderante vias experietur avi.
 Te, velut astra sonant, fidei pia cura tenebit
 Et fortunabit religionis amor.
 Sic aviæ justus merito cantaberis hæres,
 Et fies similis corpore, mente, fide.
 Matris habes formam, constantia tota paterna est,
 Prudens consilium præstitit unus avus.
 Sic patris et matris pellucida factus imago
 Henrici numen, Margaridisque tenes.
 Quando erit illa dies, liceat cum dicere facta
 Quæ juvenis tractas, perficiesque senex?*

*Tu mihi materiam facilem, Navarre, ministras :
Tuque parens, sed os hæc monumenta decent.
Fatidici mea musa regit sermonis habenas,
Et prohibet carmen longius ire meum.*

ODE VII.

Dicolos Tetrastrophos.

NUPTIÆ.

Ad septimum Arcum triumphalem.

EPITHALAMIUM.

APOTROPÆUM HENRICI ET MARLÆ

*MATER alma Cupidinum
Intimum trabe Cypria
Pervolans mare, Tusciæ
Galliam Genialibus
Ardet addere tædis.*

*Qualis Idalias Venus
Ridet inter Oreadas,
Sic Tyrrhenia proxime
Usque litora garrulum
Permeavit ad Arnum.*

*Interim jubet Alitem
Remiges dare pinnulas
Celticis Aquilonibus,
Gallicumque medullitus
Vulnerare Gradivum.*

*Nuptialia saucius
Ille spicula dum bibit,
Illa virginis in sinu,
Illa vultibus insidet,
Sessitatque labellis.*

*Jam reciproca per salum
Commeare Ligusticum
Audiuntur identidem
Antecænia fœderis
Incentiva jugalis.*

*Inclytum vrania genus
Nil morabitur amplius,
Virginem dabit Herculi,
Hercule numerat dies :
Ferdinande quid obstas?*

Triremis Regiæ Regius apparatus.

*Dum paras, rate Regia,
Argonautica vincere
Transtra molle loquacibus
Pontum arantia puppibus,
Ferdinande, quid obstas?*

*Ab! sat est modo, non tibi
Ferdinande, periculum est,
Nequa pulchrior omnia
Navis æquora viderit,
Colchicumve profundum.*

*Tota jam foris aureo
Fornicata cacumine,
Indicisque perambitum
Vibrat alta Topazii,
Ferdinande, quid obstas?*

*Aureis laquearibus,
Aureo latere, aureis
Clara remigiis sat est,
Certatura Triremibus,
Persicisque Phaselis.*

*Indico ex Ebena foros,
Extimumque ratis latus,
Dente in longum Elephantino
Docta Tuscia vestiit,
Musivamque carinam :*

*Ultimam jam operi manum
Addidit, nihil intus est,
Quod desideret artifex :
Hercule numerat die s;
Ferdinande, quid obstas?*

p. 237

*Prodeas nova nupta, si
Jam videtur, et asside
Ante lilia splendidis
Unionibus inchyta,
Gemmeumque petaurum.*

Reginæ ad suos ultimun vale.

*Tardat anne amor, an dolor?
Fles quod ire necesse sit,
Lachrimisque frequentibus,
Heu! matertera tristior
Te Christina moratur.*

*Patru oscula dum rapis,
Luctuosaque per vices,
Ora, collaque carpitis,
Hercule numerat dies,
O Maria, quid obstas?*

Mira Theatra Florentiæ exhibita.

*Quid theatra volantibus
Infrementia machinis,
Pensilesque Tragædias,
Obstupescis? abit dies
O Maria, quid obstas?*

Mensæ pensiles.

*Flere desine ; desine
Regia arte rotatiles
Æstimare dapes, quasi
Lapsa sydera fulgidum
Aperire lacunar.*

*Hæc miracula, quæ facit
Patrius tibi plurima,
Quanta nec Babilonius
Venditasse potest labor,
Ah relinque Maria!*

*Effer, omine cum bono,
Foras aureolos pedes,
Aureamque subi ratem :
Hercule numerat dies,
O Maria, quid obstas?*

p. 238

*Ultimum ingemina vale,
Et novissima Tusciæ
Redde, non sine lachrymis,
Verba, dicque, vale mea
O Florentia tandem.*

Regina solvit.

*In crepidine carbasa
Haurientia prosperos ;
Plena puppe favonios,
Te vocant, et abit dies ;
O Maria quid obstas?*

*Ite, linthea liberis
Explicate rudentibus,
Certatim ictibus hac, et hac
Regiam quatientibus,
Verberate carinam,*

*Ne qua propitiis mora
Fiat ultra Aquilonibus :
Jam Regina pedem intulit ;
Jam Regina ratem impulit ;
Scinde navita funem.*

Adversam experitur tempestatem.

*Sed Neptune, quid Æolis
Savientibus horridas
Provocare voragines
Ause, navibus obstrepis,
Reginamque lacesis?*

*Vix Liburnica transiit
Hospito mare littora,
Vixque se Ligurum salo,
Absque turbine credidit,
Immanique procella.*

*Taurantia nubilus
Auster exciet aquora,
Cærusque supra nigro,
Sentinis refluentibus,
Vento defluit imber.*

p. 239

*Jam phocensibus imminet
Sponsa rorida fluctibus :
Sed vetas, sale turbido,
Porro progredi, ô invide,
O Neptune, quid obstas?*

Regina invicta contra omnes procellas,
atque intrepida.

*Nulla fœmina turbines
Minus territa despicit :
Nulla Clælia brachiis
Fortioribus Enatat,
Præliantibus undis.*

*Hoc desiderium Herculis,
Æstus hoc facit Herculis,
Ne medullitus æstuans
Maria, Herculis æstibus,
Sentiat maris æstus.*

Massiliam sospes appalit.

*Invitis Aquilonibus,
Nympha sospes Ioniis
Læta portubus applicat,
Quid minas fremis irritas?
O Neptune, quid obstas?*

Ibi Regem prestolatur.

*Ecce Massilia virum
Oppertur, adest dies
Quo se amore revinciant,
Ut tenax hedera hac, et hac
Arborem implicat errans.*

Bella Alpina impedimento sunt.

*Sed Gradivus inborruit :
Et Bellona nivalibus
Regem in Alpibus occupat,
Ne suam Magaram ex mari
Post pericla receptet.*

*Illa cogitur in dies
Infidelia de suo
Flere nuncia conjuge,
Qua jam adesse, jam in Alpibus
Desudare loquuntur.*

p. 240

*Illa sapius hoc ait :
Imminet meus Hercule,
Jam prono Rhodano ratem
In Cavaribus appulit,
Navigatque propinquus.*

*Ille sapius hoc ait :
Ite, dicite, nec mora
Crastinus feret Herculem
Lugubri Megarae dies,
Nec morabitur illam.*

*Heu parumper inhospita
Arma mitior amove,
Et procul furor igneus,
Bellona, hinc alio ruat,
Atque pace sequestra,*

*Tibiae litui loco,
Pro cornu dociles lyrae
Molle nescio quid sonent,
Inferantque Thalassion
Pro clangore tubarum.*

*Perstas impenetrabilis,
Virginique suum virum
Virginemque suam viro
Implacabilis abnuis :
Ah Bellona quid obstas?*

*Arma promovet Hercule,
Bombardisque tonantibus,
Alpium juga concutit ;
Interim sua dum tonat
Dejanira querelas.*

*Dira, sæva, fera, horrida,
Quid instantia dextero
Vota distrabis omine?
Gaudiis properantibus
Ah Bellona, quid obstas?*

p. 241

Omnia vincit amor.

*Necquicquam, nihil arduum
Pro suo timet Hercule :
Usque ad Acrocerania,
Inviis licet Alpibus
Prosequetur euntem.*

*Inter arma necesse sit,
Inter tela necesse sit,
Inter alta necesse sit,
Inter ima necesse sit,
Prosequetur euntem.*

Regina progreditur Aquas sextias versus.

*Sextiasne vides Aquas
Æmula Elysii loca,
Obnitentibus Æolis,
Usque planitiem Herculis
Per saxosa volantem?*

*Ociior volucris Noto,
Jam druentica per vada,
Infidosque nimis sinus
Huc prætervolat ad tuos,
Cavaræa, penates.*

Pervenit Avenionem.

*Lassa Pontificalibus
Considerare palatiis,
O mea Avenion, venit,
Improbumque viæ venit
Allevare laborem.*

Florem urbium.

*Hortulum vocat urbium,
Flosculum vocat urbium,
Nil Rosaria præ tuis,
Nilque mania præ tuis
Florentina moratur.*

p. 242

Sed desiderio sui

*Tota saucia corculi
Longa non trahit otia,
Vixque delicias labris,
Hic primoribus havrit.*

Concita instar arundinis

*Adverso Rhodano affatim,
Recto tramite nititur.
Hanc tenere nihil potest :
Viam devorat ardens.*

Statim Lugdunum proficiscitur.

Lugdunensibus oppido

*Gratulantibus admovet
Lecticam, omine perbono,
Ad vetusta Munatii
Munimenta latini.*

Hic ubi ad veterem Insulam

*Raptori Rhodano pigrum
Virgo pandit Arar sinum,
Seque flumine cum fero
Ambiente maritat,*

Dejanira bono Herculi

*Tandem, tandem aliquando se
Tota tota revinciet,
Ut tenax hedera hac, et hac
Arborem implicat errans.*

Mavortis satur, et sui

*Castra deseret Hercules,
Nec, Maria, periculum est,
Ira ne magis urgeat,
Quam tui Hymenæi.*

Hymen, ô Hymenæ, Hymen :

*Crastini huc aderit die :
Vix deno lapide hinc abest,
Ab! quem jam toties viis
Præstolaris iniquis.*

Cane hic lector. Pœtica prolepsi
futura præcinuntur quasi jam facta.

O inania gaudia,

*Inanesque Cupidines!
O moræ! ô amor! ô dolor!
Præsto nuncia deferunt
Regem castra morari.*

p. 243

Nuncii ficti ad Reginam cœnantem
Regem non advenire.

*Vix accumbere cæperas
Duri credula nuncii,
Cœna concubia, cum adest
Qui tristes iterum in manum
Det a Rege tabellas.*

Hinc ille lachrymæ.

*Omnium immemor, et dapum
Jam pertæsa, madentibus
Literas oculis legis,
Et simul reperis male
Regem castra morari,*

*Vulnerata medullitus,
Liba, verbaque protinus
Execrata, quadras procul,
Et mantilia projicis,
Ingratasque tabellas.*

*Tum refundis ab infimo
Hæc suspiria pectore :
Dira, sæva, fera, borrida,
Gaudiis properantibus
Ah Bellona! quid obstas?*

Rex necinopinato clam in Aulam irrepit.

*Hymen, ô Hymenæe, Hymen :
Clanculum advolat Hercule,
Iratamque joco prius
Reginam tacite inspicit,
Adrepatque per aulam ;*

Reginam intercipit.

*Mox ignaram ἀπὸ μηχανῆς
Commodum aggrediens, jocos,
Atque delicias facit,
Ignotusque retro, cate
Illam amplectitur omnem.*

*Illa sensit ab Hercule
Colla non dubio premi,
Subsultansque metu, simul
Regia in genua exilit,
Obtinetque maritum.*

p. 244

*Ille fraude bona, prior
Ruit notus in oscula,
Atque humo trepidam allevat :
Sic Regi bona cum bona
Nubit alite virgo.*

*Quo quo musa? sat est, sat est :
Ab jam desine pervicax!
Ab jam desine : talia
Non decent sacra Cælibes,
Prætextasque Camænas.*

Va-t'en voir lecteur en la page 146 la place des sept odes susdites, au temple de Janus dressé au milieu du change ; où tu pourras voir à quel propos elles ont été ici insérées. Adieu. Et prie pour moi ; sers, aime, honore, glorifie, admire le Roi et sa très honorée et heureuse consort, qui est toute la récompense que j'attends de toi, pour ce mien petit labeur.

DICITE PIERIDES, ETC.

FIN.